



Lang. Ad. Lapar's
Admiral 1855

may
1. 66

LES NUITS D'YOUNG.



IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD.



Le comte Roussin

LES

NUITS D'YOUNG

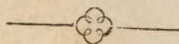
SUIVIES DES

TOMBEAUX D'HERVEY

TRADUCTION DE P. LE TOURNEUR

, revue et précédée d'un *Essai sur le Jobisme*

PAR P. CHRISTIAN



PARIS

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, rue du Paon-Saint-André

—
1842



EN327



A MON AMI

CONSTANT BERRIER,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

CHEF DE BUREAU AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Chacun de nous, ici-bas, cache au fond de son cœur un tombeau. Mais bienheureux ceux qui ont souffert; car l'ange des larmes leur a donné la poésie.

Poète de *Françoise de Rimini*, vous avez mouillé vos lèvres à ce calice que Dieu envoie aux ames d'élite.

Voilà pourquoi vous aimerez ce livre, dont plusieurs pages m'ont laissé, quelquefois, à demi consolé.....

P. CHRISTIAN.

Paris, 1842.

CONSTITUTIONAL

OF THE UNITED STATES OF AMERICA

ADOPTED BY THE CONVENTION OF 1787

ARTICLE I

Section 1. All legislative Powers herein granted shall be vested in a Congress of the United States, which shall consist of a Senate and House of Representatives.

Section 2. The House of Representatives shall be composed of Members chosen every second Year by the People of the several States, and the Electors in each State shall have the Qualifications requisite for Electors of the most numerous Branch of the State Legislature.

Section 3. The Senate of the United States shall be composed of two Senators from each State, chosen by the Legislature thereof, for six Years; and each Senator shall have the Qualifications requisite for Senators of the most numerous Branch of the State Legislature.

Section 4. The Times, Places and Manner of holding the Elections of Senators and Representatives, shall be prescribed in each State by the Legislature thereof; but the Congress may at any time by Law alter or add to the Rules and Regulations.

Section 5. The Congress shall assemble at least once in every Year, and such Meeting shall be held on the first Monday of December, unless they shall by Law appoint a different Day.

Section 6. The Congress shall have Power to lay and collect Taxes on Imports and Exports, on all other Taxes within the United States, and on all other Taxes within the United States, and on all other Taxes within the United States.

Section 7. The Congress shall have Power to borrow Money on the Credit of the United States, to regulate Commerce with foreign Nations, to regulate Commerce among the several States, and to regulate Commerce with the Indian Tribes.

JOBISME.

JOB. -- YOUNG. -- RENÉ.

I.

Le grand tort des hommes, dans leurs songes de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature : il faut finir..... — Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie, par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire ; tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !

CHATEAUBRIAND.

Non omnis moriar.....

UN ANCIEN.

Si le spirituel adversaire de la littérature *facile* surprend quelque jour, au titre de ce livre, un mot dont l'étrangeté blessera peut-être son minutieux amour pour notre belle langue, j'ai lieu de compter qu'il dévouera cette page aux lions académiques.

Un essai sur le *Jobisme*? Ah! pour Dieu, qu'est-ce à dire? où le néologisme va-t-il se nicher?...

Sans m'armer contre le droit de critique, que je vénère d'autant plus que souvent, par état, j'ai l'occasion de l'exercer moi-même, il me semble qu'ici ce mot, s'il est risqué, n'est pourtant pas hors de mise, puisqu'il représente une idée vraie. — Toute la philosophie pratique de notre pauvre humanité se résume dans la recherche du bonheur; et cette recherche tant de fois tentée par de fausses voies produit sans cesse contre le ciel des lamentations qui, depuis que notre monde chemine, ont accaparé toutes les formes de la prose et de la poésie.

Tous les gens qui gémissent peuvent se ranger en trois catégories: — ceux qui possédaient tous les biens qu'offre la terre, toutes les joies de la vie intérieure, et qu'un revers de fortune dépouille tout à coup; — ceux qui possédaient cette médiocrité heureuse qui suffit aux besoins de la famille, et dont les liens d'affection tombent l'un après l'autre, fauchés par la mort; — ceux enfin, et c'est le plus grand nombre, qui, se croyant créés pour jouir, inactifs, d'un bonheur tout fait, tout complet, adapté à leur fantaisie vagabonde, s'en vont à travers la vie, chantant, à perdre haleine, les élégies de la paresse et de l'égoïsme.

Ces trois classes d'êtres ont défrayé de tout temps les entrepreneurs du drame, du roman, et de la poésie. Tous ces types de malheureux ont réalisé, pour d'autres, du bonheur monnayé, le seul qui ait cours aujourd'hui sur le marché des peuples civilisés..... — Mais je ne veux faire la critique ni de l'époque, ni des hommes; car ce serait une besogne interminable; d'ailleurs je ne suis guère en veine, et je n'ai pas de temps à perdre; c'est là mon genre de bonheur, — il en vaut bien un autre. Revenons au *JOBISME*.

Le *Jobisme*, est en littérature, le plagiat éternel des plaintes poétiques de cet homme d'Orient, dont l'histoire est si répandue, que sa misère est devenue proverbiale, comme les cinq sous du Juif errant. Le *Jobisme* a fait école plus qu'on ne

pense ; il aurait droit à un gros catalogue , depuis que l'imprimerie lui fabrique de la publicité à tout prix , et en tout format.

Je divisais tout à l'heure en trois classes les gens qui gémissent ; — chacune de ces classes a eu son poète. La légende de Job résume en traits de génie le type de la première ; la seconde est représentée par le mélancolique docteur Young ; la dernière a René pour interprète.

La trilogie est complète : — Job , juif , — Young , chrétien protestant , — Châteaubriand , catholique.

Aux temps bibliques , il y avait la résignation de l'esclave sous le fléau du maître ; au XVII^e siècle , surgit la discussion protestante qui réclame de Dieu les droits de l'homme au bonheur ; au XIX^e siècle , nous trouvons le catholicisme , énérvé comme dogme secourable , mais puissant encore par le génie d'un grand poète , dernier martyr des pompes de son culte ; — le catholicisme planant entre deux abîmes , le doute et le désespoir. Un pas de plus : — où serons nous ?....

Il y a quelque chose de si beau et de si sublime dans les lamentations de Job sur la brièveté et l'instabilité des choses humaines , qu'on pourrait défier les plus célèbres orateurs de l'antiquité de nous produire une page si éloquente , si noble et si pathétique. Soit qu'on doive en attribuer l'effet à la nature de ce sujet , ou à la magie de l'expression orientale et du style exalté qui lui convient , soit que les paroles appartiennent à cet être puissant qui inspira à l'homme son langage , ouvrit les lèvres du muet , et rendit éloquente la langue même de l'enfance , quelle que soit la cause à laquelle on rapporte la sublimité des paroles de Job en face de sa misère , on est frappé d'admiration pour cette grandeur de poésie qui éclate partout.

Le commencement des jours de Job fut couronné de toute la splendeur que l'ambition peut désirer et que la propriété peut donner. — Aux temps bibliques , le bonheur voulait un palais de cèdre , des moissons plantureuses , de nombreux ser-

viteurs, une femme au plus, mais plusieurs belles concubines, des troupeaux à riches toisons, et tous les parfums d'Orient pour fêter la demeure de l'homme. A ce prix la vie était bonne, et le privilégié pouvait à son aise louer Dieu, *in hymnis et canticis*. C'était d'ailleurs un devoir assez rigoureux : l'Éternel se montrait exigeant et ne paraissait pas toujours exempt de caprices ; mais je veux me garder d'irrévérencieuses paroles. Prenez et lisez la légende : — c'est de la poésie comme on n'en fait plus.

Job vivait en la terre d'Huz ; c'était un homme simple et droit, qui craignait Dieu et s'abstenait du mal. Sa richesse égalait tout ce que l'imagination peut créer ; sa famille l'entourait, florissante et bénie, et tous ceux qui passaient devant sa porte se disaient l'un à l'autre : « — Ici demeure un favori du ciel ; tout le jour il rend grâces à l'auteur de tout bien, et les songes de ses nuits continuent sa prière ; — mais vienne l'épreuve de l'adversité, et ce cœur simple et pur, cet homme qui craignait Dieu et s'abstenait du mal blasphèmera le nom du Très Haut!... »

Et voilà que ce défi jeté à la vertu facile d'un homme heureux, semble relevé par la Providence.

Au milieu d'une fête, un messenger vient à Job, et lui dit : « — Une invasion d'ennemis a dévasté tes champs, ravi tes bestiaux, égorgé tes serviteurs, et je me suis seul sauvé pour t'apporter cette nouvelle. »

Un second messenger vient à Job, et lui dit : « — La foudre a consumé tes palais, tes trésors, et j'ai seul échappé pour t'annoncer ce désastre. »

Un dernier messenger survient, et dit : « Seigneur, tes enfants prenaient place au banquet de famille, et voilà qu'un orage, bouleversant ta maison, a broyé sous ses décombres les bien-aimés de ta vieillesse. »

A la première annonce, Job avait tressailli sous la verge qui le frappait ; la seconde plaie le courbe sans l'abattre encore ; alors Dieu décuple l'épreuve et ne ménage plus rien ;

— tout ce que le commun des hommes peut supporter de calamités est aussitôt dépassé : aux événements qui ont brisé sa fortune vient se joindre un surcroît de misère personnelle ; une lèpre effroyable le couvre depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; ses amis, loin de le consoler, et sa femme elle-même, insultent cruellement à la douleur qui le consume.

O Dieu ! qu'est-ce que l'homme, quand tu l'accables ainsi, quand tu appesantis son fardeau, à mesure que tu lui retires les forces ? Quand après avoir réfléchi sur la multitude des jouissances assemblées autour de lui, il les voit, dans un jour, enlevées jusqu'au niveau du sol, et s'évanouir comme la description d'un rêve enchanteur, quel est l'homme qui, venant d'éprouver une révolution si subite, eût fait les sublimes réflexions de Job, et se fût écrié, comme lui, avec une pieuse humilité : « L'homme, né de la femme, est un être de peu de jours, plein d'amertume et de misères ; il pousse comme une fleur, et il est moissonné comme elle ; il vole et passe comme une ombre ! »

On sent, à chaque heure de la vie, la triste vérité de ce tableau. Nos premières années glissent sur les innocents plaisirs de l'enfance, et nous ne pouvons pas méditer sur elles ; une jeunesse ardente leur succède, et nous emporte loin des sages réflexions. Lancés à la poursuite des plaisirs, avons-nous le temps de nous arrêter pour les considérer ? et quand nous atteignons un âge plus grave et plus sensé, lorsque nous commençons à réformer nos mœurs et notre conduite, alors les intérêts et les affaires de ce monde, les projets et la manière de les exécuter nous occupent tellement, qu'ils ne nous laissent pas le temps de penser à ce qui n'est pas eux. A mesure que nos liens se multiplient, nos désirs et nos besoins augmentent, et avec eux les soucis que nous donne l'avenir. Ces soins de toute sorte nous assaillent si secrètement, ils nous tiennent si longtemps enchaînés, que nous sommes surpris par les cheveux blancs avant que d'avoir trouvé le loisir de compter le temps qui s'est écoulé, les actions qui en

ont rempli la durée, et le dessein pour lequel Dieu nous a envoyés en ce monde.

On peut donc dire, avec raison, que l'homme est un être de peu de jours, quand on le rapproche de la succession hâtive des choses qui le poussent vers le déclin de sa vie; on peut dire encore qu'il vole et s'échappe comme une ombre, quand on le compare aux autres ouvrages de la divinité, à ceux même que ses mains ont faits, et qui survivent à plusieurs générations, tandis que la sienne tombe comme les feuilles que d'autres bourgeons remplacent, pour s'épanouir, tomber et être emportés par le vent.

Mais lorsque nous considérons la brièveté de nos années, quand nous apprécions cette poignée de jours qui nous a été mesurée sur l'étendue de l'éternité pour laquelle nous sommes créés, ne devons-nous pas trembler à chaque minute de notre existence? L'expérience de toutes les heures n'est-elle pas là, pour dire sans cesse à chacun de nous, que mille accidents divers peuvent couper la trame légère de la vie humaine, longtemps avant qu'elle touche à son dernier point de durée? Le nouveau-né, proie aisée pour la mort, tombe et se résout en poussière comme le bouton nouvellement éclos. La jeunesse qui promet davantage, voit s'éteindre en elle la beauté de la vie; une maladie cruelle ou un incident désastreux l'ont couchée sur la terre, comme la fleur vivace qu'une vapeur maligne dessèche. Le germe des maladies, occasionnées par l'intempérance ou la négligence, multiplie les menaces qui tourmentent chaque âge de notre vie.

Mais pourquoi insister sur le chapitre interminable des misères humaines? Tous les siècles, tous les âges portent leur plainte avec eux. C'est partout l'accomplissement rigoureux du décret fatal qui dit à l'homme : Tu mangeras ton pain dans la douleur, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré.

Le livre de Job est, tout ensemble, une poétique légende et la plus haute expression philosophique des vieilles théocraties, au sein desquelles tout n'était qu'absolutisme et ri-

gueur inflexible. L'homme de ces temps n'avait d'autre mérite que d'obéir, d'autre espérance que de lasser le bras qui le frappait, d'autre consolation, dans ses heures de misère, d'angoisse et de délaissement, que cette patience matérielle qui courbe l'esclave sous le fouet du maître; l'unique liberté qui lui restât, c'était de chanter sa souffrance. Le chant n'est-il pas l'expression naturelle du génie de tous les peuples? J'en appelle à la chanson de mort du Sauvage.

Mais qu'il y a loin, toutefois, des versets brillants de l'élégie biblique aux pérégrinations philosophiques d'Edward Young à travers les mystères du monde des esprits! Quelle distance entre l'éloquence matérialiste des colloques de Job avec ses amis, et cette causerie, si sublime dans sa vulgarité, que le Ministre de Wakefield adresse à de pauvres prisonniers, ses compagnons d'infortune! D'un côté, je vois la magie des imaginations orientales que Dieu accable; — mais, de l'autre, j'admire les tendresses infinies que l'éternel esprit d'amour mettait au cœur du pasteur, pleurant parmi ses frères. Écoutez :

— « Mes amis, mes enfants, leur disait-il, quand je réfléchis sur la distribution du bien et du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir. Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complètement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à désirer; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paraît donc que dans cette vie nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complètement misérables !

« Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système a-t-il besoin, pour sa perfection, de parties qui sont, non seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, et dont la connaissance serait inu-

tile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières, en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

« Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la philosophie, et, ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvait lui fournir, il l'a aidée de la religion. Les consolations de la philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savons nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, et que notre misère finira bientôt.

« Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une et l'autre; car si la vie est un lieu d'agrément, sa brièveté doit être un malheur; et si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la philosophie est faible; mais les consolations de la religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son âme, et la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps et devient tout esprit glorieux, il trouve qu'il s'est formé ici-bas un ciel de félicité, pendant que le méchant qui est souillé de vices quitte son corps avec frayeur, et trouve qu'il a anticipé la vengeance du ciel. C'est donc à la religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie, pour nous procurer de vrais plaisirs; car, si nous sommes déjà heureux, c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; et si nous sommes malheureux, il est bien consolant de penser que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur; au malheureux, un changement de misère en bonheur.

« Mais quoique la religion soit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prisonniers sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre religion fait lui-même profession partout d'être l'ami des malheureux,

et, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partielle, comme une préférence donnée sans que rien la méritât; — mais ils n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du ciel même de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédait déjà. Pour le dernier, c'est un double avantage; car il fait cesser la peine qu'il souffrait, et le récompense par le bonheur céleste pour l'avenir.

« Mais la Providence est encore plus favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard; car, en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable, elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme, accablé de chagrins, se couche tranquillement dans le lit de la mort; il n'a point de possession à regretter et bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ, et celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent perdre connaissance auparavant; car, après un certain degré de peine, chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution, la nature compatissante la couvre avec l'insensibilité.

« Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au-dessus de ceux qui sont heureux dans la vie : plus de douceurs dans la mort; et dans le ciel, cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage; elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare dans la parabole : car, quoiqu'il fût déjà dans le ciel, et qu'il goûtât tous les ravissements qu'on y doit attendre, cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il avait été autrefois malheureux, et qu'actuellement il était consolé; qu'il avait

connu ce que c'était que d'être misérable, et qu'à présent il sentait ce que c'était que d'être heureux.

« Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie ne pourrait jamais faire ; elle fait voir l'égalité de la conduite du ciel envers les heureux et les malheureux, et met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, et une espérance égale de l'obtenir ; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, le pauvre a, dans l'autre vie, quand il est couronné d'une félicité éternelle, la satisfaction également éternelle de savoir ce que c'était que d'être misérable ; et, quand on pourrait appeler cela un petit avantage en soi, son éternité ferait compensation en durée avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont surpassé en intensité.

« Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, et au-dessus des autres hommes, au-dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connaître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir ; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres, et ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinements de l'imagination ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas ! les efforts que nous faisons pour y résister sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter ; mais les tourments sont terribles, et il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

« C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur dans le ciel doivent être particulièrement chères ; car si

notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer, cette faible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour, ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages amaigris par la faim, et que j'entends ces gémissements, mes amis, quel changement glorieux le ciel ferait pour ces objets! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air, se réchauffer au soleil d'un bonheur éternel, chanter sans fin des hymnes et des cantiques, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte, mais avoir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même; quand je pense à toutes ces choses, la mort me paraît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand j'y pense, son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer; quand j'y pense, qu'est-ce qu'il y a dans la vie qui me paraisse désirable? Quand j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison? Les rois, dans leurs palais, devraient soupirer pour de pareils avantages; et nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

« Mais, posséderons-nous toutes ces choses? Oui, nous les posséderons certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, et ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourraient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir, et elles seront à nous, et bientôt, ce qui est encore mieux; car, si nous jetons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paraît bien peu de chose, et quelque idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, et la familiarité que nous contractons avec le temps en diminue la perception. Consolons-nous donc à présent, car nous serons bientôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du far-

deau pesant que le ciel nous avait imposé, et quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horizon, de sa vue à mesure qu'il s'en approche, cependant le temps viendra certainement et bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis et de gens qui méritaient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, et, pour couronner le tout, éternelle (1). »

Je n'ai pu résister à l'entraînement qui me faisait mettre sous vos yeux cette page si suavement mélancolique d'un homme qui savait souffrir, et qui, au sein de la douleur, puisait à traits divins l'amour qui nous relie au ciel.

Maintenant, j'arrive, sans efforts, par l'unique effet d'une touchante comparaison, à l'auteur d'un livre immortel. Faisons un pas de plus, pour causer de la vie intime d'un vieux prêtre, dont la jeunesse fut une épreuve, dont l'âge mûr fut battu par la plus rude adversité, celle qui fauche les veines du cœur, — mais qui trouva, dans la pureté de ses derniers ans, assez de courage pour persévérer dans l'adoration des décrets divins, assez de foi pour mourir entre l'amour de ses frères et l'espérance de retrouver là-haut ceux que Dieu avait séparés de lui.

Je vais parler d'Edward Young, ministre du Saint Évangile, à Wellwin.

(1) Le ministre de Wakefield, chap. xxix.

II.

Laissons le ciel choisir pour nous les événements de notre vie; son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : — combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos désirs !... Combien de fois nous avons gémé sur des événements qui ont fait notre plus grand avantage !

E. YOUNG.

Young est le second terme de la trilogie poétique dont la muse chante les misères de l'homme. La légende biblique nous apprend que Dieu, touché de la résignation de Job et de sa persévérance à bénir la main qui le frappait, retira le fléau qui avait servi d'instrument à l'épreuve, et rendit à ce sage d'Orient plus de richesses et de prospérité qu'il ne lui en avait retiré. Ainsi Job acheva sa vie par un cantique d'action de grâces. Sans approfondir la réalité historique de ce récit de la Bible, il faut y voir un symbole des différences qui séparent l'ère hébraïque de l'ère chrétienne. Sous l'empire de la législation fondée par Moïse et par ses successeurs, l'homme matériel était régi dans tous les actes de sa vie par une loi invariable, l'obéissance passive aux décrets divins, quels qu'ils fussent. C'était à force de résignation et de patience que Dieu se laissait fléchir; il rémunérait la crainte et l'humilité, non l'amour. En ces temps où l'esprit se traînait, asservi aux choses de la terre, le stoïcisme existait chez les sages. L'homme avait assez de lumières pour comprendre la domination du

Créateur sur la créature. Sous la loi antique, rayonne l'unité de Dieu, sa présence et son action continuelle sur la terre; tous les êtres vivent sous son regard, et se courbent sous sa volonté. Institutions, histoire, poésie, tout est empreint de ce dogme sévère; mais il n'est guère parlé des félicités de l'autre vie; Dieu est *le roi des armées*, ses bienfaits s'annoncent par des conquêtes, sa colère par des fléaux; il choisit ses élus dans ce monde, et leur récompense est terrestre comme leur adoration. Voilà le résumé de la Bible.

De nos jours, Dieu ne gouverne plus seulement, il intervient sans cesse parmi les hommes. Il était puissant au milieu du monde, il est aimant dans le cœur de chaque homme; sa providence conserve, sa charité divinise. Devant lui, la résignation aux épreuves qu'il envoie aux âmes d'élite n'est plus une froide vertu, c'est un élan d'amour; la vie éternelle nous apparaît parmi nos larmes, et chaque douleur de l'homme est comme un échelon de cette mystérieuse échelle de Jacob, qui montait de la terre au ciel.

Ce sentiment, passant du cœur de l'homme dans les actes de sa vie, enfante une poésie spirituelle où les magnificences de la pensée remplacent le vain éclat des images. Les poètes d'aujourd'hui sont les martyrs de la douleur. Il est, aujourd'hui plus que jamais, vrai de dire que les larmes sont une vocation au génie.

La biographie d'Young va nous offrir le type de Job chrétien, puisant en Dieu, non dans sa force, le courage et la patience.

Edward Young naquit en 1681, à Upham, près de Winchester. Son père avait le titre de chapelain du roi Guillaume, et la dignité de doyen de l'église de Sarum. Au sortir du collège de Winchester, Edward Young se livra à l'étude du droit, et obtint une place d'agrégé au collège d'All-Souls; mais un goût plus décidé pour la poésie nuisit à ses progrès dans l'aride carrière de la jurisprudence, et il n'obtint le grade de docteur qu'en 1719; il avait alors trente-huit ans. Ses premiers essais littéraires sentaient le courtisan; Young chanta

les louanges de la reine Anne et de Georges I^{er}, son successeur. Il fit des vers pour Addison, et de la prose de panégyrique pour le marquis de Warthon, homme taré, dont il rechercha pourtant la protection et reçut les bienfaits. En 1713 parut le poëme du *Jugement dernier*, qui offrit quelques prémices du talent qui devait plus tard illustrer le penseur des *Nuits*. En 1719 et en 1721, deux tragédies assez médiocres, *Busiris* et la *Vengeance*, lui rapportèrent plus de gloire que de profit, et bien moins de profit que ses dédicaces au duc de Newcastle et au marquis de Warthon. Peu de temps après, il risqua un volume de satires; ces pamphlets, dans lesquels le poëte médissait de quelques vices obscurs à la plus grande gloire des hauts seigneurs qu'il encensait, lui auraient procuré une notable aisance, s'il n'eût alors engagé et perdu dans les entreprises de la compagnie des Indes le plus clair de son avoir. Pour rétablir ses affaires, il adressa au ministre Walpole un poëme qui lui valut une pension de deux cents livres.

L'avènement de Georges II fournit à la muse d'Young de nouvelles occasions de tenter la fortune; vers cette époque, en 1727, à l'âge de quarante-six ans, il prit les ordres, et peu de temps après fut nommé chapelain du roi; en 1729, il prêcha devant la chambre des Communes, pour l'anniversaire de la mort de Charles I^{er}, un sermon fameux, sur le respect que les sujets doivent aux gouvernants. Et pourtant, soit qu'il ait manqué de bonheur ou de savoir faire, Edward Young ne parvint jamais, dans l'église anglicane, aux dignités que son talent de prédicateur et son zèle à louer les grands devaient lui assurer. Il n'obtint, vers 1730, qu'une place de recteur aux appointements assez modiques, dans le comté de Hertford. Deux ans après, il s'unissait dans sa retraite, à Elisabeth Lee, veuve d'un colonel, et fille du comte de Lichtfield.

Ce mariage lui procura quelques années de bonheur. Mais en 1740, deux chagrins irréparables brisèrent sa vie; sa femme lui fut enlevée par une mort presque subite, et une fille qu'elle lui laissait de son premier mariage, succombait par degrés à une maladie de poitrine. Young conduisit cette pauvre enfant

qu'il chérissait comme un père, sous les climats plus doux du midi de la France ; mais il était trop tard : la violence du mal était irrésistible, et la jeune fille, à peine fiancée à un fils de lord Palmerston, mourut dans ses bras.

Privé tout à coup de ses plus chères affections, isolé par la mort à l'entrée de sa vieillesse, Young ne vécut dès lors que pour la douleur, et cette douleur fit son génie. Laissant là les intérêts du monde et les vaines ambitions qu'il avait trop suivies, il répandit son cœur dans le silence de la solitude des nuits ; il médita sur des tombeaux, il pleura cette épouse chérie, cette jeune fille, ce jeune époux enlevés par une fin si cruelle ; il se montra lui-même, vieux prêtre du Seigneur, courbé sous tant de coups réitérés, forcé sur la terre étrangère d'ensevelir furtivement la fille qu'il a perdue, et à laquelle il ne peut offrir les honneurs de son culte, proscrit par la loi du pays où elle vient d'expirer ; il raconte son inconsolable douleur et la tristesse de sa solitude. Cette situation, à la fois si commune dans sa vie, et si pathétique par elle-même, rendue avec une poésie forte et abandonnée, frappe l'imagination du lecteur. Les vers du poète, si longtemps consacrés à de vaines louanges et à des exagérations factices, reçurent l'empreinte originale d'une âme fortement émue. On sentit l'homme dans le poète ; on retrouva sous la diffusion et la pompe des images ce langage intime de la douleur que tout le monde entend. Les premières méditations du poète, tout animées d'une affliction vive et récente, furent suivies de plaintes plus longues et plus faibles, où le génie semble s'user avec la douleur. Mais il y a dans l'homme un fond de tristesse et de regret que l'on peut aviver sans cesse, comme une blessure toujours prête à saigner ; et si l'imagination du poète n'avait pas eu quelque chose de lourd et de monotone, s'il était moins déclamateur, ses hymnes funèbres ne lasseraient pas si vite notre âme attristée. Quelquefois, dans les lamentations du poète sur la vie humaine, on sent trop le regret de l'ambition trompée. Il se plaint d'être oublié ; il accuse l'insensibilité des grands, qui, lorsqu'il leur confie sa douleur, lui pren-

nent la main, et lui disent de revenir. Une autre fois, enfin, il avoue que, pendant une durée de temps *deux fois aussi longue que la guerre de Troie, il assiégea la faveur des cours, sans l'avoir encore conquise*. On peut remarquer également que chacune de ses méditations sur le néant des choses humaines est dédiée à quelque grand, au président de la chambre des Communes, au lord trésorier, au chancelier de l'Échiquier; et ce n'est pas un contraste que l'auteur a cherché, c'est plutôt, sous sa plume, une ancienne habitude de flatter la puissance. Il n'y renonça pas même après avoir achevé ses *Méditations de la nuit*, qui, en élevant son talent, semblaient l'avoir consacré à la religion et à la douleur. Il redescendit encore aux intérêts du siècle. Du reste, dans la publication de ses *œuvres*, Young parut désavouer, en les supprimant, la plupart de ses dédicaces et de ses adulations poétiques. Il ne voulut conserver, avec les *Nuits*, que diverses poésies morales, une *paraphrase de Job* et trois tragédies. Il continua de vivre dans la retraite, et prolongea fort tard sa carrière, jusqu'en 1765, qu'il termina ses jours dans son presbytère de Wellwin, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré sous l'autel de son église, à côté de l'épouse tant pleurée, à laquelle il avait survécu vingt ans. La gloire d'Edward Young est toute entière dans ses *Méditations de la nuit*, ouvrage qui, tantôt mutilé, tantôt paraphrasé, et tout à fait bouleversé dans la version de Letourneur, obtint un si grand succès en France, à la fin du XVIII^e siècle. La forme, la conception de ces chants funèbres, avaient en effet quelque chose d'original et de hardi. Ce n'est pas la grande poésie de Milton, ce n'est point cette sublime simplicité; le faux goût et la manière de Dryden se font sentir dans les vers mélancoliques de Young. On aperçoit, lors même qu'il est ému, l'homme dont le talent fut longtemps artificiel. La rêverie vaporeuse, l'emphase doctorale nuisent aux accents de sa douleur. Il prêche plus qu'il ne parle; il fatigue l'imagination plus qu'il ne l'attendrit; il vous fait éprouver une sorte de satiété dans la sympathie pour sa douleur. Comme poète et comme écrivain, on peut souvent le blâmer; on en a

souvent le loisir, car il ne saisit pas le cœur, et ne vous entraîne pas sans distraction et sans repos. De puissants effets sont attachés cependant à quelques-unes de ses paroles. Il fait retentir avec une force inexprimable ces mots de Mort, de Néant, d'Éternité. Il excelle à peindre la destruction, à la suivre jusqu'à la dernière parcelle de notre être matériel. Il remue les cendres des générations éteintes, et il s'écrie d'une voix lamentable : — Où est la poussière qui n'a pas vécu ? C'est le Bridayne de la poésie, il en a les saillies brusques et la trivialité. Ce dernier caractère disparaît dans la pompe mesurée et l'élégance monotone de la version française ; mais, dans l'original anglais, le poète ne craint aucune image, n'épargne aucun détail révoltant ou bas. Des splendeurs du ciel, entrevues par l'espérance chrétienne, il vous jette, par des allégories familières, dans ce que les misères de la vie ont de plus tristement grotesque. Il mène la mort au bal ; il bouffonne sur les tombeaux, comme Shakespeare ; tout cela fait un bizarre mélange, mais qui surprend et attache l'âme.

Comme tous les hommes qui ont plus de génie que de défauts, Young a fait école. On l'a beaucoup imité en Angleterre, en Allemagne et en France. Il est de quelque chose dans cette couleur ou cette intention de mélancolie qui règne encore sur la poésie de notre époque. Cependant Young n'est pas un bon modèle ; il a lui-même trop d'artifice. On n'atteint pas à cette énergie pathétique et populaire ; et en voulant enchérir sur lui, on tombe dans une monotonie sépulcrale qui est le spleen de la littérature, et qui, en desséchant l'imagination et le goût, se termine aussi par une espèce de suicide. Un homme de génie, qui porte dans la critique même la supériorité partout inséparable de ses ouvrages et de son nom, M. de Châteaubriand, a jugé sévèrement les méditations du poète anglais. Rien n'est plus ingénieux ni plus vrai que ses reproches, et les parallèles où il montre par l'exemple de Virgile, de Bossuet, de Rousseau, ce qui manque en vraie douleur à la muse du vieux prêtre anglais.

A cette rapide esquisse de la vie d'Young et du caractère

de ses productions, je me sens pressé d'ajouter, pour compléter mon aperçu, quelques réflexions de cette brillante critique où le génie d'un célèbre écrivain met en relief, avec tant d'éclat, le tableau de la littérature au XVIII^e siècle.

« Le langage enthousiaste de la chaire chrétienne, écrit M. Villemain, est, en Angleterre, étranger à la prédication. Le prêtre y semblerait craindre d'appeler les terreurs de l'imagination à l'appui de la foi. Il raisonne, et ne peint pas; il n'essaierait pas, comme Bossuet, de décrire, avec un effrayant détail, le travail progressif du tombeau. La poésie anglaise s'est saisie de ces dépouilles de notre éloquence sacrée, — l'immatérialité et l'avenir de l'âme, la mort, le tombeau, la résurrection éternelle, devinrent, au XVIII^e siècle, la méditation des poètes anglais. Ce caractère fit la gloire du seul ouvrage d'Young qui lui ait survécu. Nous devons nous arrêter devant cette poésie mélancolique. Sa puissance dure encore, et se retrouve dans les vers de Byron. Le septicisme de Byron a sa passion, sa religion, s'il est permis de parler ainsi, comme la foi de Young. C'est le sentiment mélancolique, transposé, dénaturé; mais c'est toujours cette même agitation de l'âme rêvant à sa destinée future. Au lieu d'un mélancolique religieux, vous avez un mélancolique sceptique et égoïste; vous avez la passion du doute, au lieu de la passion de la croyance.

« Le deuil de Young le rendit grand poète. Ce n'est pas que sa poésie qui a tant excité d'admiration en France, et dont l'empreinte se conserve dans les vers de plus d'un poète moderne, ce n'est pas, dis-je, que cette poésie me paraisse la plus vraie, la plus naturelle des poésies, que cette douleur si profonde me paraisse même la plus vraie de toutes les douleurs dans les formes qu'elle emploie. Il semble qu'il appartienne aux sentiments profonds de ne pas être si verbeux. Bien que la civilisation chrétienne ait développé dans l'homme des sentiments que l'antiquité polythéiste négligeait, ou plutôt auxquels l'antiquité polythéiste ne parvenait pas; bien que la religion ait ajouté une corde de tristesse à notre âme, il sem-

ble cependant que la vraie douleur ne trouve pas tant de paroles. Lorsque Young, réfléchissant à la fragilité de notre nature, à cette vie si périssable, à ces espérances si souvent trompées, à tous ces lieux communs qui sont d'épouvantables vérités, s'est écrié éloquemment : *Où est la poussière qui n'a pas vécu ?* je n'imagine pas qu'il ait besoin d'employer deux cents vers à répéter sous toutes les formes ce qu'il a déjà dit avec tant de force et d'originalité. Toute cette mythologie de spectres, de sommeil, de songes, de nuit sur son char d'ébène, invoquée par Young, me touche moins que les vers simples de Gilbert, mourant à l'hôpital, pauvre, sans secours, délaissé même de la gloire. Young est une imagination forte et monotone, c'est un écrivain mélancolique et facturé. Il a des hardiesses singulières; il est Anglais, il est né sous le ciel de Shakespeare....; mais après ses caprices d'imagination, ses saturnales de mélancolie, s'il est permis de parler ainsi, il reprend une pompe monotone, et les mêmes idées reviennent lourdement et longuement développées. — Quand je lis une lettre de Bourdaloue écrivant à son supérieur : — « Je sais que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin; j'ai achevé ma course, et plutôt à Dieu que je puisse ajouter : j'ai été fidèle..... », je suis touché, ému. Quand je lis les paroles du religieux qui, interrogé sur l'emploi qu'il a fait de sa longue solitude, répond : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*, je vois tout un infini s'ouvrir à ma pensée. — Quand j'entends, à un siècle de distance, Bossuet parler de ses cheveux blancs, de sa voix qui tombe et de son ardeur qui s'éteint, ce pressentiment de la mort dans cet auguste vieillard, cette pieuse vocation qu'il réserve à ses dernières années, me saisit d'attendrissement et de respect. Je n'ai pas besoin qu'il m'inonde de ses larmes, qu'il fasse incessamment retentir à mon oreille des paroles sépulcrales. L'idée de la mort est assez terrible, l'imagination achève dans le silence et la crainte.

« La morale littéraire de ces réflexions, c'est que la satiété tue, c'est qu'en tout il faut la sobriété du goût, c'est que la

passion de la tristesse ne doit pas être épuisée plus qu'une autre; c'est qu'il suffit de montrer, d'indiquer, d'exprimer une fois, d'une manière forte et vraie, et qu'il ne faut pas traîner les autres sur le spectacle de la même idée. Pour toucher l'ame de l'homme, il faut l'émouvoir, sans la fatiguer (1).»

Ce jugement de M. Villemain pourrait sembler un peu sévère, si les complaints d'Edward Young étaient écrites en prose au lieu de la forme poétique dont l'auteur les a revêtues. Ce mélange de monotonie et de diffusion, et même ce défaut de goût que leur reproche M. Villemain, paraîtraient plus excusables dans un écrit tracé selon les habitudes du langage ordinaire. Qui ne sait combien la douleur est prolix dans ses expressions, combien elle aime à se nourrir des mêmes images!

La prose de Job, les lamentations de Jérémie, les monologues de René doivent à la simplicité de leur forme la puissance des impressions qu'ils éveillent. Mais dès que la versification est admise dans l'intimité de la tristesse, il se mêle toujours, à l'insu du penseur, quelque chose d'affecté à la mélancolie la plus vraie. L'expression de la douleur se transforme, et s'imprime de ce cachet philosophique qui fait le propre caractère des *Nuits*. Aussi, faut-il peut-être considérer davantage les méditations d'Young comme une série de poèmes élégiaques rédigés à tête reposée, et, en quelque sorte, revus et corrigés avec soin, que comme l'improvisation d'une douleur active; — il faut y rechercher plutôt l'œuvre d'art, la thèse théologique et l'analyse protestante, que l'homélie évangélique pleurant sur les plaies de la vie et sur les ruines du cœur.

(1) *Cours de littérature française au XVIII^e siècle* par M. Villemain.
Tome II, leçon 26^e.

III.

Je cherche un bien inconnu dont l'instinct me poursuit :
est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est
fini n'a pour moi aucune valeur ! cependant je sens que j'aime
la monotonie des sentiments de la vie, et, si j'avais la folie de
croire encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

RENÉ.

Le dernier type de la trilogie du Jobisme, c'est RENÉ, dont tout le monde sait l'histoire. René, personnifie cette génération qui, succédant aux bouleversements d'une époque de terreur, ouvre le XIX^e siècle.

Le siècle précédent et Voltaire, son Diogène à manchettes, s'étaient affaissés, celui-ci dans sa gloire fatale, l'autre dans ses vices dorés ; ils s'en étaient allés ensemble, le sarcasme aux lèvres, et le cœur flétri, comme deux vieillards qui rient des augures, mais qui sentent la tombe. Leur œuvre s'était accomplie. Lois, mœurs, institutions, ces arbres centenaires de la croyance et de la politique, avaient jonché de débris le sol bouleversé de 1793. L'horizon tout entier était déboisé, depuis la plus humble vallée jusqu'à la montagne de Dieu, et la France était partout jaspée des flammes de l'incendie populaire ; écrasée sous ses propres excès, la France gisait, comme un grand corps saigné à blanc ; il fallait une renaissance divine pour empêcher cette vieille puissance de mourir tout à

fait. Ce fut la poésie qui devait opérer ce miracle, mais cette poésie religieuse qui révèle, pour les guérir, chacune des plaies les plus cachées du cœur humain ; elle revint portée sur un nuage d'encens qui purifia l'exhalaison sanglante des jours où le niveau de fer régnait seul au-dessus d'un peuple décimé.

La poésie de Chateaubriand idéalisa les mystères de la vie chrétienne. Les âmes fatiguées du duel révolutionnaire, s'éprirent tout à coup des suaves mélancolies qui flottaient devant elles au seuil d'un avenir moins sombre. La vie sociale arrivait peu à peu à une phase de transition bien marquée, entre l'agitation d'un siècle qui venait de tout renverser, et les espérances d'un siècle dont la gloire impériale illuminait le berceau.

Entre deux états de choses si opposés et se succédant à si proche intervalle, l'esprit devait être frappé de doute, le cœur frissonnait de défiance ; l'âme bouleversée par tant d'orages se courbait au seuil de l'avenir, sans oser s'ouvrir à la rosée de l'espérance. L'état de la génération nouvelle se dessina sous les traits d'un grand type : René parut.

La vie de René est une étude psychologique ; elle n'a point d'événements, point d'aventures, elle se borne à un récit « des sentiments secrets de son âme. » Venez vous asseoir, en face de lui, sous un arbre de la solitude ; écoutez-le dire avec l'immense tristesse de son âme, à un sauvage aveugle et à un prêtre sans passions, que « jeune homme sans force et sans vertu, trouvant en lui-même son tourment, il ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui même ! » Il est entré dans le chemin du monde par l'aride sentier d'une enfance solitaire et triste. Sa mère meurt en lui donnant le jour ; il survit avec une sœur un peu plus âgée que lui. Leur enfance s'écoule à l'écart ; nul bruit extérieur n'arrive jusqu'à eux ; des promenades sur le lac ou parmi les grands bois que jonche la chute des feuilles occupent leurs heures rêveuses. Ils ont tous deux un peu de tristesse au fond du cœur ; or, tout se trouve dans cette tristesse rêveuse et douce de la pensée du premier âge : « religion, famille et patrie, le berceau et la

tombe, le passé et l'avenir.» — Plus tard, le père de René retourne à Dieu. L'isolement de l'enfant devenu jeune homme, change de caractère. La vie vient d'ouvrir devant lui ses routes : — où mènent-elles ? sera-ce au bonheur ?....

René sent l'aiguillon de l'indépendance ; il part, le monde est vaste ; il voyage ; il parcourt tout ce que l'imagination humaine peut rêver..... — Partout il trouve en face de ses pas une création immense, et un abîme ouvert à ses côtés. Le vertige le saisit, il revient au foyer natal, mais il y retrouve le même abîme où l'entraîne l'irrésistible fascination d'un cœur passionné ; il s'était mêlé à la foule : — vaste désert d'hommes ! Il retombe dans la solitude, mais sa surabondance de vie s'y plonge avec lui ; partout il cherche le bonheur dont son ame est altérée ; partout l'objet de son rêve lui échappe, le bonheur pour lui n'est nulle part..... Achèverai-je de vous peindre le drame de sa vie ? non, vous le savez par cœur ! Franchissez d'un seul pas ses dernières épreuves, et venons le retrouver courbé sur les falaises solitaires du Meschacébé. Écoutez le vieux prêtre qui a pesé la somme de ses vagues désirs : il y a dans la parole de ce prêtre une leçon puissante pour châtier les douleurs imaginaires des cœurs qui ressemblent à celui de René. — « Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite dans votre histoire la pitié que vous invoquez. Je vois en vous, un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour désenchanté. On ne hait les hommes et la vie, que faute de voir assez loin. Étendez un peu plus haut votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants. Jeune présomptueux, vous avez cru que l'homme se peut suffire à lui même ! — Mais la solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'ame, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles, il en

est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard, le ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Et pourtant, malgré l'éloquente mercuriale qu'adressait à René le missionnaire américain, nous sommes forcés de reconnaître que si l'âme de l'homme peut s'armer du libre arbitre contre les révoltes de la pensée, le cœur est presque toujours vaincu par les ardeurs de la passion exaltée. C'est dans la passion que réside la poésie de tous les âges de l'humanité. Au moral comme au physique, elle domine la vie des êtres et se joue de la durée de leurs œuvres.

C'est la passion qui a jonché de ruines toute la terre ; — ruines de toutes les nations et de toutes les époques : égyptiennes, grecques, romaines, mauresques, gothiques, images de mort, débris du passé qui enseignent l'avenir ! La poésie s'est réfugiée dans la vieille église toute parfumée d'encens et de prière, dont les voûtes sombres et tristes parlent à l'homme de l'amertume de ses jours de passage, et dont la flèche élançée semble le guider vers l'infini ! Echo de tout ce que le cœur a senti, la poésie répète les mystères innombrables de la pensée humaine. Savez-vous dans quelles profondeurs il faut pénétrer, pour saisir tous les secrets cachés dans la conscience de l'homme ? Ce sont d'abord les passions qui sont à tous, comme la piété filiale, l'amour maternel, ce sentiment exquis, le plus ardent et le plus dévoué, celui qui se nourrit de sacrifices. L'amour, avec ses myriades de nuances, si pur, si embaumé de riantes illusions, puis si brûlant, si plein de malheurs et de larmes, si fertile en fureurs ! puis la douleur sous toutes les formes ; les regrets sans espoir, qui gémissent sur une tombe, tous ces brisements du cœur qui défaille en voyant périr un être chéri, et ces douleurs du génie que le vulgaire ne comprend pas, ce dégoût d'une âme sublime qui se consume dans l'isolement et l'oubli, qui se berce d'espérances toujours trompées, sans cesse froissées par le regard stupide ou le ricanement niais de la foule ; âme perdue, torturée d'inférieures souffrances, si Dieu ne l'arrache pas au supplice de ses rêves, en s'emparant de ses facultés et de son

amour. Et les maladies sans remède, les maladies de l'ennui, dont le malade ignore les causes, sorte de nostalgie qui saisit l'homme exilé dans ce monde, voyageur au milieu de contrées dont les fruits sont sans saveur, les fleurs sans parfums. Pauvres cœurs, privés d'enthousiasme, souvent blasés avant d'avoir vécu, ils ne sentent ni les tièdes clartés du ciel, ni les harmonies de la campagne, ni le sourire d'une femme aimée, ni le frémissement de la voix d'un ami qui nous devine, ni le charme des vieux souvenirs, ni l'extase religieuse, rien enfin des jouissances divines que Dieu a semées sur l'orageuse route de l'homme. Ils sont tentés de demander, comme René, des misères et des douleurs, pour les arracher au morne chagrin qui les mine. Cette dernière famille d'idées et de sentiments a donné à la poésie de notre siècle Goethe, madame de Staël, Byron, Châteaubriand, et quelques autres dont les noms appartiennent à l'avenir.

Et cet être souffrant, dévoré du besoin d'aimer, que l'ordre social enchaîne dans l'ilotisme de la pauvreté, et qui voit sa jeunesse fuir sans connaître les jours si suaves de la paternité; être innocent et plein d'amour qui tombe quelquefois en de déplorables excès, lui qui se serait élevé, s'il avait rencontré un appui au milieu de tous les vils égoïsmes qui nous entourent! Oh! alors, quels déchirements dans cette ame qui rougit d'elle-même, qui pleure en songeant à la destinée qu'elle avait rêvée, qui maudit la société d'où elle a été rejetée violemment, société cruelle et prostituée qui a le front de médailler encore sa victime, pauvre créature qui périra, si elle ne rencontre la pitié de Dieu! Mais l'amour de Dieu peut tout suppléer et tout dépasser. Ce sentiment est au-dessus de tous les autres, comme le ciel est au-dessus de la terre. Incompréhensible pour certaines ames, inondant de joie celles qui en sont possédées, il est la plus sublime élévation où nous puissions atteindre, et sous le rapport poétique, il devient une intarissable source d'inspirations célestes. Ce qui paraît si étrange, impossible aux êtres emprisonnés dans les liens d'un grossier sensualisme, est cependant très rationnel pour

qui s'est élevé à la hauteur des vérités métaphysiques. Quoi de plus naturel, en effet, que d'aimer la beauté et la bonté essentielle, l'être aimant par excellence, celui dont l'amour se manifeste d'une manière si touchante et si divine dans les mystères du christianisme ! Toutes les espérances de la terre nous abusent, leur accomplissement arrache toujours à l'homme ce mot amer : **CE N'EST QUE CELA ?** — L'amour de Dieu seul ne trompe pas, et il ne saurait tromper, puisqu'il tend toujours vers le ciel, et que son but est au delà de cette vie. Mais, comme il remplit le cœur dès ce monde, comme il foule aux pieds toutes les misères qui nous broient, comme il les absorbe dans cette grande joie qu'il a de parler ainsi face à face avec Dieu, de vivre en intimité avec lui !... Comme il voit de haut et sans crainte, toutes ces secousses qui ébranlent les faibles, et qui entraînent dans l'abîme les individus et les peuples !... — La mort, ce dernier acte de la vie, lui apparaît comme l'aurore du bonheur. Quelle enivrante poésie il jette sur l'existence, lui qui aime jusqu'à ceux qui haïssent !... Oh ! qui ne s'est attendri aux magiques accents du Psalmiste ?... N'avez-vous jamais senti pénétrer en votre âme, au milieu des regrets, des angoisses, des découragements de la vie, la force de cette grande voix qui parle au sein des nuits, qui touche et qui console ? — Grâces te soient rendues, ô homme qui as senti tout ce que l'homme peut sentir ; ô prophète, par qui Dieu a parlé, et s'est annoncé au monde ?

C'est du fond des solitudes où se sont cachés les hommes saturés des plaisirs et des souffrances de la terre, ces hommes qui ont éprouvé la vanité de toutes choses, et qui se sont écriés, avec Salomon : « J'ai vu que le rire était une erreur, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompes-tu ?... » ; c'est, dis-je, du fond de leurs déserts que nous avons reçu les paroles sublimes que l'amour divin leur inspira. C'est dans leurs écrits qu'il est facile de se convaincre que l'amour de Dieu les nourrissait de délices ineffables. C'est un de ces pieux solitaires qui a légué au genre humain cet admirable recueil de sentiments et de pensées qui a consolé tant d'affligés, soulagé tant de

souffrances, chef-d'œuvre que l'incrédulité elle-même a presque déifié, l'*Imitation* du Christ. On y trouve à la fois le précepte qui aplanit la voie de la vie heureuse, et l'antidote qui peut guérir les plaies que fait à l'ame chaque atteinte des passions. C'est l'enseignement pratique de la félicité chrétienne, méritée par l'épreuve au pied de la Croix. Ici tout est grave, tout respire la certitude : on est à l'ombre de Dieu !.....

Mais dans le monde, que voyons-nous ?

Partout un faux bonheur est l'objet des ardentes poursuites de l'homme. Mille fois trompé par les hasards de la vie, il persévère dans sa recherche ; il court toujours, sans mesurer la route qu'il a déjà parcourue au prix de tant de peines ; il arrête, chemin faisant, tous ceux qu'il rencontre, et leur demande : — Oh ! qui de vous me montrera le bien que je souhaite ? Qui me guidera vers l'objet de mes vœux ? Qui pourra me faire entrevoir le but où j'aspire ?....

Pauvre pèlerin qu'on abuse à l'envi ! L'un lui propose les voluptés de la jeunesse ; — un second, plus grave d'aspect et de pensée, lui désigne ces palais que font éclore la folie et l'orgueil, lui persuade que le bonheur habite au milieu du luxe et de la grandeur, des jouissances que donne la fortune. — Alors passe un avare qui, de bonne foi, s'étonne qu'on abuse ainsi l'expérience du pauvre voyageur. Ne croyez pas, lui dit-il, que le bonheur habite entre l'extravagance et la dissipation ; il s'abrite sous le toit du sage qui sait la valeur de l'argent, et qui l'amasse à l'écart. — L'épicurien prodigue se rit de l'avare affamé ; le bonheur, à l'entendre, c'est la satisfaction des goûts de la nature, c'est l'usage libre du confort. — Puis vient l'ambition, dédaigneuse de cet obscur bien-être, et qui prend le voyageur par la main, pour lui montrer les puissances du monde et les séductions de la gloire ; elle lui révèle les moyens d'acquérir l'or, le pouvoir et les honneurs, cette grande trilogie dont se compose la félicité du monde. — Plus tard, vient la philosophie, qui barre le passage à ses illusions, et ramenant en arrière le pèlerin de

la vie, lui montre au loin l'étroit sentier qui mène au bonheur.

C'est alors que, brisé par tant d'essais infructueux, l'homme s'assied enfin, triste et fatigué, désespérant de voir jamais ses vœux s'accomplir, ne sachant, après tant de disgrâces, à qui se confier, incertain à quoi il en attribuera la faute, à l'insuffisance de la nature ou à celle des jouissances du siècle ? En cet état de perplexité, errant sans détermination, et ne pouvant retrouver un refuge en soi-même, abusé, déçu, par ceux qui voulaient lui montrer le bonheur, chacun de nous jette en arrière un triste et inutile regard sur les perpétuels naufrages de la folie de l'homme.

Tout est passager dans l'histoire de nos passions. Cette instabilité de toutes choses tient à leur essence même, aux lois générales auxquelles notre nature est soumise. Cette enveloppe fragile dont se compose le corps de l'homme, incessamment froissée et altérée, se renouvelle tant qu'elle en a la force. Cependant la pensée n'agit sur le monde que par l'intermédiaire du corps. Nous nous croyons une liberté absolue, mais nous dépendons de tout dans la nature. Liés à un système d'objets toujours changeants, comme lui subordonnés au principe de ses révolutions, notre loi est de naître, de vivre et de mourir : un fil délié qui se rompt et se renoue sans cesse, fait le nœud des générations. Celui dont la sagesse est le fruit des années, s'incline vers la tombe, pour que son successeur commence à son tour la carrière de l'enfance, peut-être détruise aveuglément l'œuvre de son père, et laisse à ceux qui viendront après lui une tâche aussi vaine pour y consumer leurs jours. Ainsi les jours s'écoulent, ainsi s'enchaînent les vivants et les morts : — le soleil s'abaisse aux mêmes heures, pour que la nuit arrive, et que le genre humain se réjouisse aux rayons d'un nouveau lendemain.

Triste destinée de notre espèce ! Nous vivons et nous mourons, sans avoir vu s'accomplir, non seulement l'œuvre de notre vie, mais un seul résultat des travaux de nos semblables, depuis le commencement de leur histoire. Qu'un

peuple reste seul à l'écart, l'empreinte de son caractère s'use et disparaît sous la main des siècles. Sa situation l'oblige-t-elle à la lutte? jeté dans le creuset, il s'efface et perd jusqu'à sa forme. Si encore, au sein de ces éternels changements, on apercevait quelque progrès certain ! Mais en est-il de tel parmi les hommes ?.....

Partout, à travers l'histoire, nous ne rencontrons que des ruines, sans pouvoir affirmer que ce qui s'élève à leur place vaille mieux que ce qui a été renversé. Les nations fleurissent et meurent sur leur tige; mais une nation flétrie a perdu son parfum, et ne produit plus de fleurs nouvelles. La culture sociale se perpétue, sans devenir meilleure. De nouveaux lieux révèlent de nouvelles facultés; les anciennes disparaissent des anciens lieux. Les Romains furent-ils plus heureux ou plus sages que les Grecs ? Nous-mêmes, le sommes-nous plus que les uns et les autres ? La nature de l'homme reste invariablement la même. A toutes les époques de son histoire, il naîtra avec des passions, comme il est né avec des passions aux premiers jours du monde.

Ainsi nos œuvres s'appuient sur une glace fragile; ainsi nous écrivons sur les vagues d'un océan sans rivages : — la vague se retire, — la glace s'amollit, et sur chaque âge qui s'enfonce dans les abîmes du temps, l'ombre de Dieu descend comme un suaire. Au-dessus des circonstances locales et des développements individuels, une destinée commune ramène toutes les choses au pied de la Providence; cette idée est la seule qui marque l'avenir d'un cachet moral, en donnant aux actions humaines une carrière hors de laquelle un pouvoir surnaturel les ramène sans cesse.

Notre histoire, tant qu'elle se présente sans connexion immédiate avec un principe éternel, n'est qu'un système de formes changeantes; la contradiction et les incertitudes dominent ses témoignages éphémères, et les civilisations qu'elle cherche à expliquer ne sont que des symboles vides que les siècles se jettent l'un à l'autre. Mais aussitôt que la pensée religieuse apparaît à l'orient des choses, sa lumière inonde le

passé et l'avenir. A mesure qu'elle remonte le cours des temps, chaque siècle ressuscite sur son passage, pour lui raconter l'œuvre qui lui fut ordonnée; puis, lorsqu'à une certaine hauteur, le flambeau de la raison humaine s'éteint devant la région des mystères, on voit poindre, au delà, l'aurore éternelle de Dieu. Ainsi, les dates de la vie de l'homme ne sont plus les épitaphes mobiles de l'histoire morte; l'esprit des faits survit à leur accomplissement, et comme, dans l'ordre physique, la vie renaît de la mort, — dans l'ordre moral, la tombe enseigne le Ciel.

Voyez, tout autour de nous, l'aspect de tous ces hommes qui s'agitent incessamment, comme une vaste fourmilière, où tout se meut, sans but déterminé, pour aboutir au tombeau, dernier terme d'une existence de labeur ingrat.... N'est-ce pas un déplorable spectacle que celui de ces multitudes livrées à leur instinct d'animalité, et qui se dépravent dans l'exil de toute tradition et de toute croyance? Ce mouvement d'une activité stérile, ce rapide retour des fêtes sans plaisir, des joies sans bonheur, des félicités amères, tableau si effrayant dans la marche des siècles, entraîne les esprits méditatifs en dehors de ce tourbillon qui vous prend vous-même, sans cause et sans résultat. Quand l'âme déchirée se répand en soupirs, l'existence de la solitude soulage, en faisant perdre de vue la vie réelle. Qu'importe la morsure du cilice sur la chair de la poitrine, quand le cœur en lambeaux saigne de toutes parts? Qu'importe la macération et le jeûne, quand la tête s'affaisse dans la cendre ardente de ses rêves déçus? Qu'importe l'effroi d'un site désolé, quand l'âme, épuisée, traîne le deuil de ses sensations mortes.

Il en est des agrégations des hommes comme des individus; les souffrances ont les mêmes causes chez les uns et chez les autres, il n'y a que la mesure qui diffère; le remède seul ne varie point, — c'est Dieu.

Que Dieu retire sa main, et le monde va sombrer. Qu'il sorte un seul moment de la pensée humaine, et le néant va s'ouvrir à côté de l'homme. Heureux sommes-nous, quand

il mesure à notre faiblesse les parts de l'épreuve, quand il fait sentir sa présence au milieu de nos tristes agitations. Sitôt qu'il voile sa présence, un vide immense nous attire ; et c'est alors surtout que notre ame, creusée par tant de vicissitudes, sent qu'il y a en elle un abîme que nulle science de la durée ne peut remplir, des profondeurs ignorées, que la même puissance qui laboure les mondes dévaste sans cesse, en brisant une espérance par une autre espérance, une douleur par une autre douleur.

Retournons à Dieu avant que le monde nous échappe. En présence des vicissitudes de la vie, l'humilité qui implore est plus grande que l'orgueil qui s'efforce d'opposer une vaine résistance à d'immuables décrets. S'incliner et adorer, voilà, en définitive, l'*ultima ratio* de l'esprit humain.

« Humilité ! disait un grand philosophe de nos jours, combien tu es belle ! Relève ta tête, afin que nous puissions considérer la profonde, la céleste paix qui plane sur ton front !... Mais non, tu ne le fais que dans ces moments où tu es seule au pied de Dieu ; car lui seul connaît ta pureté, à laquelle les hommes ne veulent pas croire ; ton contentement pour lequel ils n'ont qu'un sourire ironique ; ton calme, qu'ils ne sauraient concevoir dans l'asile des pleurs et sur le lit de souffrance ; ta muette résignation, qui est incompréhensible, même au plus sage d'entre eux. Dieu te comprend et te connaît ; devant lui tu relèves ton front à des heures secrètes ; tu t'épanouis dans la solitude du matin, afin que les consolations du ciel tombent comme une rosée bienfaisante sur ton cœur, et avant que les hommes s'éveillent, tu as déjà bu le soulagement et l'espérance. Belle fleur de l'humilité, belle dans le bonheur, plus belle encore dans les larmes et les souffrances ! viens parer la guirlande de nos vertus ! »

Puisque le bonheur est le dernier mot de tout, que la pensée du ciel soit le but auquel tout se rapporte, l'idée fixe de toute la vie. L'homme entreprend de périlleux voyages, sacrifie sa fortune, foule aux pieds ses affections, pour voir, pour teindre son imagination des nuances poétiques d'une

nature nouvelle, pour la féconder par l'aspect et l'étude de peuples et de choses inconnus. Toutes ces fatigues, toutes ces douleurs, la misère elle-même, — l'homme brave tout, — parce qu'il porte au dedans de lui une pensée forte, un amour qui lui tient lieu des réalités fugitives du moment, l'amour de l'infini.

Celui qui s'est assis une fois aux limites du monde, et qui a plongé son regard dans les profondeurs de l'infini, celui-là ne retournera plus guère au milieu des passions qui occupent les hommes, sur cette voie commune où chaque jour ranime une inquiétude nouvelle. Il se bâtit sa demeure à lui, sa demeure où la paix habite, où il garde ses désirs et son amour, et d'où il élève des regards en haut, jusqu'à ce que la dernière heure sonne pour lui. Sa pensée repose, calme et grave, au bord de l'abîme où les années vont se perdre l'une après l'autre.

Toute la philosophie du cœur de l'homme me semble renfermée dans cette courte élégie de Jean-Paul, sur le renouvellement de l'année :

« Le nouvel an ouvre sa porte solennelle. Le destin, placé entre les nuages brûlants du matin et le soleil, se tient debout sur le monceau de cendres de l'année qui vient de se consumer, il fait le partage des jours.

« Que veux-tu, enfant de la terre ?

« — Point de joies, hélas ! toutes celles qui étaient dans mon cœur ne m'ont laissé que de noires épines, et leur parfum de rose s'est bientôt évaporé. Les nuages pesants de la tempête s'amoncellent auprès des rayons du soleil, et l'éclat qui nous environne est le reflet du glaive que l'avenir dirige contre le sein joyeux. Non, je ne demande point de joies ; elles rendent le cœur altéré si vide : la douleur seule peut le remplir.

« Le destin partage l'avenir. Que désires-tu, enfant de la terre ?

« — Point d'amour ! Oh ! celui qui presse contre son cœur la rose blanche de l'amour, elle le fait saigner, et les larmes brûlantes de la joie qui tombent goutte à goutte dans son calice, se refroidissent bientôt pour se dessécher ensuite. Au matin de la vie, l'amour nous apparaît comme une aurore éclatante qui colore la pourpre du ciel. Qu'on ne s'avance pas vers ce nuage dévorant, il se compose de brouillards et de larmes ! Non, non, je ne souhaite point d'amour ; qu'il meure dans des douleurs plus belles, qu'il soit glacé du froid éternel sous un arbre à poison, plus élevé que ce petit myrte.

« Tu t'agenouilles devant le destin ; dis-lui ce que tu désires.

« — Point d'ami ! non ! Nous nous tenons tous debout les uns à côté des autres sur des sépulcres minés, et lorsque nous nous serons serré les mains si affectueusement, lorsque nous aurons souffert si longtemps ensemble, la tombe vide de mon ami s'entrouvrira, il s'y précipitera, les traits décolorés, et moi, je resterai seule près de la fosse remplie. Non, non ; mais si le cœur est immortel, si un jour des amis doivent se réunir dans le monde éternel, que mon cœur affermi batte alors avec plus d'ardeur, que mon œil pleure d'une joie plus vive, et que ma bouche, qui ne devra plus pâlir, murmure ces mots : Viens maintenant à moi, mon bien-aimé, aimons-nous aujourd'hui, car désormais nous ne serons plus séparés.

« Oh ! triste créature, que demandes-tu donc sur la terre ?

« — La patience et le tombeau. Rien de plus. »

L'espérance nous conduit jusqu'à la tombe, et la foi nous montre à travers ses ténèbres l'aube lointaine d'un jour éternel. Si le sommeil sous la terre épouvante nos sens, consolons-nous par la méditation de ce dogme inné au sein de toutes les intelligences, et qui fait la base de toutes les religions,

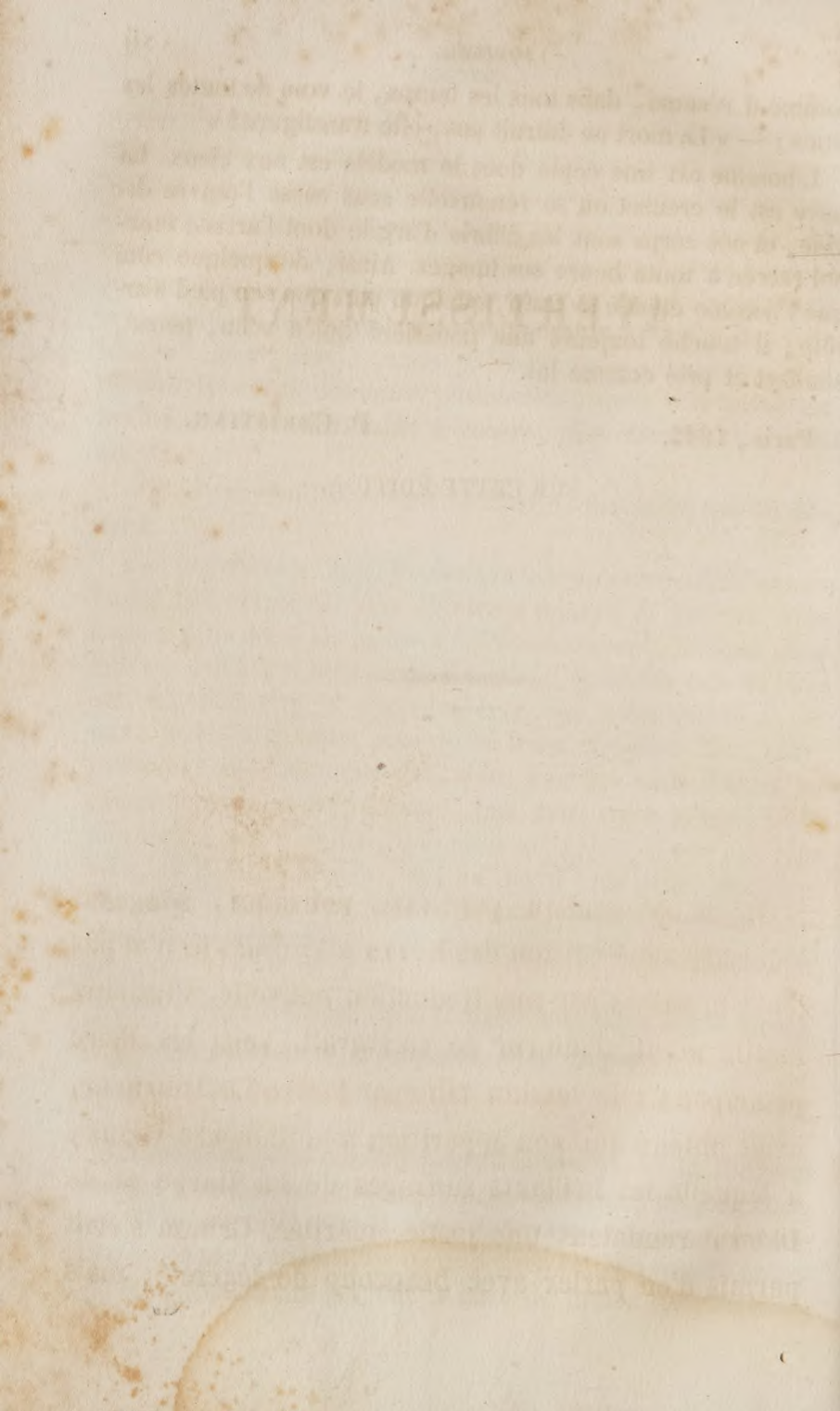
comme il résume, dans tous les temps, le vœu de toutes les âmes ; — « La mort ne détruit pas, elle transfigure ! »

L'homme est une copie dont le modèle est aux cieux. La terre est le creuset où se renouvelle sans cesse l'œuvre divine, et nos corps sont les débris d'argile dont l'artiste éternel recrée à toute heure ses images. Ainsi, de quelque côté que l'homme étende sa main, quelque part que son pied s'arrête, il touche toujours une poussière qui a vécu, pensé, souffert et prié comme lui.

Paris, 1842.

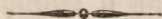
P. CHRISTIAN.





AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION.



On se demandera peut-être pourquoi, songeant à donner cette édition des *Nuits d'Young*, je n'ai pas tenté le succès par une traduction nouvelle. Plusieurs motifs m'ont détourné de ce travail. Voici les deux principaux : la version faite par Pierre Le Tourneur, avait obtenu dès son apparition une immense vogue, à laquelle les brillants suffrages de La Harpe et de Diderot rendaient une justice méritée. Grimm s'était permis d'en parler avec beaucoup de légèreté; mais

Diderot le reprit vertement : — « Dites, sur ma parole, lui écrivait-il, que cette traduction, pleine d'harmonie, et de la plus grande richesse d'expressions, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre. L'édition en a été épuisée en quatre mois, et l'on travaille à la seconde; dites encore cela, car cela est vrai. Ajoutez qu'elle a été lue par nos petits maîtres et nos petites maîtresses, et que ce n'est pas sans un mérite rare qu'on fait lire des jérémiades à un peuple frivole et gai (1).

Un tel éloge est d'un assez grand poids pour faire conserver à l'interprète d'Young le bénéfice d'un travail que le temps a consacré. L'autre motif me paraît suffisamment justifié par la critique que le traducteur lui-même a faite des défauts qu'il avait cru remarquer dans l'original.

— « Le plus général et celui qui semble le plus propre à inspirer le dégoût, c'est, dit Le Tourneur, une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables, un retour perpétuel de l'auteur aux idées qu'il a déjà épuisées. Les Anglais en ont porté le même jugement. Au mi-

(1) *Correspondance de Grimm*. Juin, 1770. 2^e partie, I, 565.

lieu de ces vols de pensée presque au-dessus de la portée de l'esprit humain, dit un de leurs journalistes, tels que la description de la mort (1), qui, cachée dans un coin du bal, note les folies et les excès d'une troupe de jeunes débauchés, l'épithaphe de l'univers détruit, Satan sortant de sa prison au jour du jugement, on rencontre un mélange de mauvais jeux de mots qui dégoûtent le lecteur. Souvent une belle pensée qui s'annonçait avec éclat, finit par une pointe insipide. Young ne savait pas s'arrêter : il épuisait son sujet et fatiguait ses idées. Comme Ovide, il ne quitte point une métaphore qu'il ne l'ait tourmentée en tout sens, et exténuée à force de la décomposer. J'ai élagué toutes ces superfluités, et je les ai rassemblées à la fin de chaque Nuit sous le titre de *Notes*, qui ne sont point mes remarques, mais l'amas de ces fragments que j'ai mis au rebut, et de tout ce qui m'a paru bizarre, trivial, mauvais, répété et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Mon intention a été de tirer de l'Young anglais un Young français qui pût

(1) J'ai jugé autrement de cet épisode bizarre. L'idée est ingénieuse, et la morale en est belle; mais la mort faisant sa toilette, passant une robe de satin par dessus son drap mortuaire, et prenant le bras d'un médecin pour aller au bal, m'a paru une mascarade burlesque et peu digne du ton noble et sérieux de l'ouvrage. Je l'ai rejetée dans les notes.

(LE TOURNEUR.)

plaire à ma nation, et qu'on pût lire avec intérêt, sans songer s'il est original ou copie. Il me semble que c'est la méthode qu'on devrait suivre en traduisant les auteurs des langues étrangères, qui, avec un mérite supérieur, ne sont pas des modèles de goût. Par là, tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins nous deviendrait propre, et nous laisserions le mauvais, que nous n'avons aucun besoin de lire ni de connaître.

« Ce n'est cependant point l'extrait, ni l'*esprit* d'Young, mais la traduction entière des Nuits que je donne ici, à un ou deux morceaux près, qui ne sont que les déclamations d'un protestant contre le pape, quelques autres vers épars où il annonce froidement les sujets qu'il va traiter, comme un prédicateur qui fait la division de son sermon, et deux vers fanatiques qui ont échappé à l'ame bienfaisante de l'auteur, et que j'ai rayés de l'original anglais que je possède. J'ai pensé qu'on ne serait peut-être pas fâché de connaître en entier un poëme si singulier et depuis longtemps célèbre dans l'Europe. Mais m'étant proposé pour but, comme je l'ai déjà dit, de faire de cette traduction un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature, j'ai encore jeté à la fin de chaque Nuit, dans ce que j'appelle *Notes*, tous les morceaux, tous les passages qui appartenaient uniquement à la théologie et aux dogmes particuliers de la révélation, et j'ai

choisi ce qui était d'une morale plus universelle, comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.

« Un autre défaut que j'ai entrepris, non pas de faire disparaître tout à fait, je le crois impossible, mais du moins de diminuer, c'est le peu d'ordre qui se trouvait dans l'assemblage des différents morceaux dont chaque Nuit était composée. Elles n'ont point un objet distinct et particulier. Elles ne forment point un tout séparé. Il quitte une matière dans un chant pour la reprendre dans un autre. Il y revient plusieurs fois, selon que les mêmes sentiments se renouvellent dans son ame, ou qu'il découvre de nouvelles réflexions et de nouveaux rapports. Ce qui aurait pu servir à former une seule Nuit, est morcelé et dispersé par lambeaux dans les neuf Nuits de l'original, sans que chaque portion appartienne plutôt à une Nuit qu'à toute autre. On conçoit aisément que l'auteur méditant sans plan et sans méthode sur les principales vérités de la morale et de la religion, devait retomber souvent sur les mêmes sujets; que l'idée de la mort lui rappelait autant de fois la vanité de la vie, l'immortalité, etc., et qu'il devait sans cesse rentrer et tourner dans le même cercle.

« Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt qui a besoin d'être entretenu dans un ouvrage aussi sérieux, et qui, par lui-même, fatigue le lecteur, en le forçant continuellement à penser. Ce

défaut ôlait à chaque Nuit le charme de la variété, dont la première source est dans la nouveauté des objets. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie à la lecture de mon premier essai où j'avais exactement suivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un traducteur à tout admirer dans l'auteur qu'il a une fois adopté, malgré les élans fréquents et les idées sublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des Nuits, le sentiment déplaisant que causait la vue de ce désordre et de cette éternelle uniformité ne s'effaçait point de mon ame. J'ai donc regardé cette première traduction comme un architecte ferait l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout prêts à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes et mêlés dans des décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragments qui pouvaient s'y rapporter et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres; et des neuf Nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Je sais qu'en remettant en masse toutes ces portions et ces parcelles du tout, on pourrait leur donner des combinaisons différentes de celle que j'ai préférée. Mais ce qui m'a paru nécessaire, c'était un arrangement quelconque, et tel ou tel arrangement devient indifférent dans un ouvrage dont toutes les parties n'ayant entre elles aucune liaison particulière

et nécessaire, ne s'unissent que par les rapports communs et généraux qu'elles ont avec les deux ou trois vérités fondamentales qui renferment le principe et le germe de toutes les pensées de ce poëme. Dans cette espèce de bouleversement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre, celui d'avoir attenté au désordre sublime de la douleur et du génie. Mais je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme, ces mouvements de l'ame, cette succession rapide et tumultueuse des transports d'une ame agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentiments en sentiments. Il ne faut qu'une sensibilité ordinaire, pour vous faire reconnaître d'abord que ces endroits sont consacrés au génie, et vous avertir d'en écarter la main téméraire et glacée de la méthode.

« Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse, ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon droit de l'employer. Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. S'il était vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original,

ce serait une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. »

J'ai placé à la suite des *Nuits d'Young* quelques opuscules, choisis parmi ce que ses œuvres offrent de plus remarquable; il ne faut prendre d'un écrivain que la quintessence de son génie. Le *trop* nuit comme le *trop peu*, dans une publication du genre de celle-ci.

Les *Tombeaux d'Hervey* terminent ce recueil. J'ajouterai peu de mots pour faire connaître l'auteur de ce petit poëme.

JAMES HERVEY, contemporain d'Young, et l'un de ses plus célèbres imitateurs, naquit à Hardington, en Angleterre, en 1714. Après des progrès rapides dans les langues vivantes, il prit les ordres et succéda à son père dans la cure de Weston-Favel, village de la province de Northampton. Devenu père lui-même d'une nombreuse famille, il consacra tous ses instants aux augustes mais obscures fonctions de son état, et il serait mort inconnu, sans quelques ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. Ce sont ses talents qui ont sauvé de l'oubli ses vertus évangéliques. Tandis que l'Angleterre admirait ses *Méditations*, lui, dans sa retraite, distribuait aux pauvres les sommes considérables qu'il en retirait.

Si Hervey n'a pas tout le feu et le génie d'Young, il

s'en faut bien qu'il soit dénué d'imagination , de sentiment et même d'énergie. Ses *Tombeaux* respirent une sensibilité douce qui pénètre et attendrit par degrés. De temps en temps il lui échappe des mouvements et des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invincible et naturel qui attire l'ame du lecteur à la suite de la sienne.

James Hervey mourut dans son presbytère, âgé de quarante-cinq ans; on n'écrivit que deux mots sur sa tombe :

TRANSIIT BENEFACIENDO.

P. CH.



LES NUITS D'YOUNG.

PREMIÈRE NUIT.

LE RÉVEIL.

Doux sommeil, dont le baume répare la nature épuisée,... hélas ! tu m'abandonnes !... semblable à ce monde égoïste, tu fuis les affligés. Courtisan du bonheur, tu évites, d'une aile rapide, l'asile où tu entends gémir, et tu vas fermer des yeux qui ne sont point baignés de larmes.

Après quelques moments d'un repos agité, et depuis bien des jours je n'en connais plus de tranquille, je me réveille... Heureux ceux qui ne se réveillent plus !... Ce souhait même est vain, s'il est vrai que les songes obsèdent les tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves insensés ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison ! comme j'errais de malheurs en malheurs ! J'éprouvais toutes les angoisses du désespoir parmi des infortunes imaginaires.

Rendu à moi-même et retrouvant ma raison, qu'ai-je gagné au réveil ? — Hélas ! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour user ma douleur. Et la nuit la plus noire est moins triste que ma destinée, moins sombre que mon ame.

Voici l'heure où touchant au milieu de sa course, assise dans les cieux sur un char d'ébène, la nuit, comme un Dieu dans une

majesté voilée, étend son sceptre de plomb sur le monde assoupi. Quel silence absolu ! quelle obscurité profonde ! L'œil ne voit plus d'objets ; l'oreille cesse d'entendre : toute la création dort.... Est-ce la mort ? Il semble que le mouvement qui donne la vie à l'univers se soit arrêté, et que la nature fasse une pause... Repos terrible, présages-tu la fin du monde ? Qu'elle ne tarde plus !... Destin, hâte-toi de tirer le rideau : — je ne peux plus perdre !

Silence ! obscurité ! couple solennel, augustes enfants de l'antique nuit, génies des pensées consolantes dont la présence relève l'homme abattu et l'affermir sur sa raison, assistez-moi : je vous remercierai dans le tombeau. C'est là votre empire ; c'est là que ce corps fragile dont la poussière vous appartient, va bientôt rendre hommage au pouvoir de la destruction !... — Mais pourquoi viens-je vous implorer ? Où est votre puissance ? qu'êtes-vous devant celui dont la voix interrompant le silence du chaos, envoya les étoiles du matin commencer leur course joyeuse au-dessus du monde naissant, et lui annoncer son créateur ?

Etre suprême, ah ! c'est toi que j'invoque. Toi, qui du néant fis jaillir le soleil dans l'univers comme un éclair de ton regard, ouvre mon âme et fais-y luire la sagesse. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de son trésor. Tu es le mien : c'est vers toi que mes yeux se lèvent. C'est dans ton sein que je cherche un asile.

Mon âme est dans les ténèbres, comme mes sens. Daigne, à travers cette double nuit qui l'environne, daigne faire pénétrer jusqu'à elle un rayon qui l'éclaire et la console. Je voudrais, faisant trêve à mes chagrins, éloigner ma pensée du spectacle de mes maux, et parcourir utilement les scènes variées de la vie et de la mort.

Sois mon guide. Inspire-moi de grandes vérités ; dirige, ô mon Dieu, l'essor de ma contemplation. Enseigne à ma raison à discerner le bien : force ma volonté à le vouloir. Enchaîne-moi à la vertu ; que je m'acquitte enfin avec elle des longs arrérages que je lui dois, et que la coupe de tes épreuves ne se soit pas épuisée en vain sur ma tête.

Une heure sonne... Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. C'est donc sagesse à l'homme de donner au temps une voix. Le son de l'airain vient d'ébranler mon âme. Je la sens tressaillir comme à la voix de l'ange du jugement. Si j'ai bien entendu, la cloche a sonné la dernière de mes heures. Où sont maintenant celles qui l'ont précédée ? Elles sont avec les années qui ont vu naître le monde.

Ce signal m'annonce qu'il faut quitter la vie. O combien il me reste de choses à faire! Mes espérances et mes craintes se réveillent dans le trouble. Tout mon être est en alarme. Où vais-je?... Du bord étroit de la vie, j'abaisse mes regards tremblants? Dieu! quel abîme sans fond! Epouvantable éternité, c'est toi que mon œil rencontre! Je n'en puis douter : tu dois t'attacher à mon être... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile, à moi qui n'ai pas une heure en propriété?

Que l'homme est un être étrange! Après Dieu c'est le plus inconcevable. Pour avoir une idée juste de lui-même, il faut qu'il la compose de mille idées qui lui paraissent extravagantes. Quel contraste de richesse et de pauvreté, d'abjection et de grandeur! Que l'homme est vil! Que l'homme est auguste! Assemblage merveilleux de deux natures différentes, il est le centre d'où partent deux infinis opposés : il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres qui descend de Dieu jusqu'au néant. Rayon tombé de la divinité, esquisse imparfaite, reflet fugitif de la grandeur suprême, le frère enfant de la poussière et l'héritier de la gloire, un faible immortel, un insecte infini, un ver, un Dieu!...

Epouvanté de moi, je me confonds et me perds dans mon être. Ma pensée étrangère dans sa propre demeure me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi. Mon âme se cherche et se replie sur elle-même pour se voir. Interdite et flottante, elle se regarde avidement et frémit en ne pouvant se reconnaître. Quel étrange mystère l'homme est pour lui-même! Que de majesté il conserve dans cet état de misère où il est abaissé! Quel air triomphant règne encore dans les traits de cet être souffrant! Ma raison, indécise et muette, reste suspendue entre la terreur et la joie, et ne sait que prononcer sur mon être. Tantôt l'admiration me ravit et me fait éprouver ses transports; tantôt la frayeur m'abat et je suis tremblant devant moi..... Hélas! qui peut conserver ma vie?... Mais aussi qui peut détruire mon être? Le bras d'un ange ne saurait me préserver du tombeau; mais des légions d'anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon âme n'est point une simple conjecture; tous les objets de la nature s'offrent à me la prouver. Le ciel, attentif au bonheur de l'homme, a disposé partout des lumières qui l'éclairent sur lui-même. Le sommeil même est chargé de l'instruire. Quand ce Dieu taciturne soumet à sa

douce puissance mes membres assoupis, mon ame toujours éveillée poursuit, sans le secours des sens, son vol infatigable. Tantôt elle foule d'un pied fantastique la verdure et les fleurs. Tantôt enfoncée dans la sombre épaisseur d'une forêt solitaire, elle la traverse triste et pensive : elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces consolantes des pas du voyageur. Quelquefois, tombée soudain du sommet d'un rocher, elle se sent avec horreur rouler de précipices en précipices ; c'est la surface d'un lac qui l'a reçue dans sa chute ; elle nage avec effort au travers de son onde écumante, regagne ses bords escarpés et gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle se sent portée sur l'aile des vents au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfants de l'imagination ! Mais soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimères, ses erreurs mêmes lui disent qu'elle est d'une nature plus noble que la poussière qui s'élève sous mes pas, que son activité n'a point de bornes, qu'elle aime à prendre l'essor vers les hauteurs, et que toujours prête à s'enlever vers le lieu de son origine, elle plane librement au-dessus du corps mortel que son poids attache à la terre. Ainsi la nuit, dans son silence même, me révèle une ame immortelle. La nuit, dans son obscurité, m'annonce un jour éternel. Le sommeil qui engourdit mes sens instruit ma raison, et les vains songes ne voltigent pas en vain autour de moi.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce sont les rêves que l'homme fait éveillée, qui lui sont funestes. Combien de fois j'ai formé des assemblages d'idées plus extravagants que les tableaux désordonnés du sommeil ! Je voulais unir des choses insociables et donner un être à l'impossible. Insensé ! je me promettais des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde ; des jours clairs et sereins au milieu des tourmentes de la vie, un bonheur calme sur les flots agités ! Quel univers enchanteur habitait ma jeunesse ! De quelles riches couleurs mon imagination me peignait tous les objets ! Ce n'étaient que rians tableaux, que perspectives agréables et variées, que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement. Dans quels transports je me promenais au milieu de cette draperie magnifique dont j'avais tapissé mon séjour ! Semblable au ver qui file la soie, je m'enveloppais de ces voiles tissus par ma folie. J'épaississais le bandeau qui dérobait à ma raison la vue des cieux et de la vérité. Perdant par degrés sa lumière, aveuglé par mes mains, et rampant dans les ténèbres que j'avais formées, je me roulais dans ma chaîne et m'en entourais sans fin.

J'idolâtrai mon erreur : le monde et mon cœur étroitement unis, cimentés ensemble, étaient devenus inséparables. Je me repaissais du fol espoir de trouver ici le bonheur ; lorsque tout à coup je me suis éveillé au bruit perçant de la cloche funèbre qui ne cesse de sonner tout le jour et d'envoyer des milliers d'hommes aux autels de l'insatiable mort. Frappé de terreur à mon réveil, je me suis regardé et j'ai frémi, en me voyant moi-même à demi décédé. Où sont maintenant ces flatteuses illusions et ces richesses imaginaires ? De cet empire si brillant et si vaste où mon ame faisait la souveraine, que lui reste-t-il aujourd'hui ? Une frêle demeure d'argile qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui, les fils dont l'industrireuse araignée ourdit sa toile, sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. Ceux-ci se rompent au moindre souffle.

Demeures célestes, où les immortels goûtent des plaisirs qui n'ont point de bornes ni dans leur mesure, ni dans leur durée, ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il cesse d'en être un. Le bonheur fuirait des cieux, si la crainte de le perdre y pouvait entrer. Mais il est en sûreté dans cet asile, où ne peut monter l'influence de ces sphères qui, roulant sur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconstance, et versent sur eux les changements et le malheur. C'est ici le théâtre des tristes vicissitudes. Chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que, dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amène les plus heureuses, et ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement ! Si le temps est armé d'une faux énorme dont le large tranchant coupe, comme l'herbe des campagnes, les empires dans leur racine, chacune des heures a aussi son glaive en main. Elles vont moissonnant nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité j'ai vu le mien décroître et s'évanouir : quand on l'emprunte de la fortune ou des hommes, il est inconstant comme elle, il passe comme eux (1). Le bonheur sur la terre ! Mot d'orgueil ; où est la chose ? J'ai cru le saisir et je n'ai embrassé qu'une ombre. On n'en peut trouver ici-bas que dans la vertu. Elle se le donne, comme le soleil donne sa lumière, elle ne le perd point en perdant des biens périssables. Ah ! si j'avais bien pesé les objets de mes désirs avant de m'y attacher, que je me serais épargné d'amertume et de regrets !

O mort, souveraine propriétaire de tous les êtres, il t'appar-

tient d'effacer les empires sous tes pas et d'éteindre les astres. Le soleil lui-même, tu ne dois le souffrir qu'un temps dans l'univers. Un jour viendra que ton bras, le détrônant de sa sphère, le précipitera dans la nuit. Ne peux-tu donc te contenter de ces grandes victimes? Pourquoi ta haine s'attache-t-elle à un atome, et me choisit-elle pour s'épuiser sur moi?

Ne te suffisait-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, sans m'en décocher trois coup sur coup. Ils ont déchiré mon cœur de trois blessures mortelles, avant que l'astre de la nuit eût arrondi trois fois son globe mélancolique. C'est en vain que le temps coule et change mes heures; en vain je change de situations et de lieux. Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel. Il ne vient plus s'unir à mes réflexions. Elles s'aigrissent toutes sur mon cœur et l'abreuvent d'amertume. La pensée, trop active pour mon repos, me tourmente sans relâche. La cruelle, profitant du calme et des ténèbres de la nuit, m'entraîne dans le passé, promettant de m'y consoler. Imprudent, je la suis dans les sombres détours de ces temps qui ne sont plus : mais, comme un assassin perfide, elle me trahit et m'y perce le sein. Elles'étudie à me chercher partout des chagrins. Elle me ramène aux lieux où furent mes plaisirs : et je n'y trouve plus qu'un désert, où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les richesses évanouies de mes premières années; je gémis sur les débris épars de mon bonheur : tous les objets qui m'avaient charmé, tous ces biens si chers dont je jouissais avec transport, me font aujourd'hui trembler d'effroi; et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre, ou pourquoi ne plaindre que moi? Le flambeau de l'univers ne luit-il que pour moi? Suis-je seul infortuné? Ah! je déplore une destinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou sous une autre, il se fait à tous les mortels une substitution éternelle des douleurs de leur mère : la peine est un sûr héritage que la femme transmet à tous ses enfants avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité! La guerre, la famine, la peste, les orages, l'incendie, les volcans, les divisions intestines, les tyrans désolent tour à tour et ravagent ensemble l'espèce humaine. Ici des hommes dépossédés de la lumière, ensevelis vivants dans la profondeur des mines, oublient qu'il est un soleil : sur les mers, des êtres immortels, comme le despote qui les enchaîne à la rame, y vivent attachés toujours luttant contre les tempêtes; tant qu'il respirent, ils sillonnent les flots, et ne recueillent que le désespoir. D'autres,

pour des maîtres durs, mutilés dans les combats, vont aujourd'hui étendant le bras qui leur reste, mendier un morceau de pain noir le long des royaumes que leur valeur a sauvés (*). La misère et les maladies incurables, dans une ligue cruelle, assaillent à la fois une multitude de désespérés, et ne leur laissent d'asile que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts que les hôpitaux gémissants rejettent de leur sein? Vois-tu cette autre foule de mourants qui se pressent à leurs portes et sollicitent la place que les morts ont laissée? Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le sein des plaisirs, implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité, et, ô vue choquante! l'implorent en vain! Riches voluptueux, quand le plaisir vous lasse, dans ces moments d'ennui où le monde vous devient insipide, venez respirer dans ces tristes asiles : ouvrez vos mains, donnez et ranimez en vous le sentiment du plaisir en voyant ce que souffrent les malheureux! Mais vous êtes sans pudeur, et si vous rougissez encore, c'est de la vertu!

Encore si le malheur ne saisissait que le vice! Mais ni la prudence, ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains. Les maladies attaquent la sobriété comme l'intempérance; on est puni sans être coupable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts : vous n'empêcherez pas les chagrins de vous y suivre. Souvent nos précautions mêmes nous exposent davantage, et les pas que nous faisons pour éviter la mort, nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom : nous nous étonnons tous les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons et l'objet que nous avons confondu avec lui. Nos désirs sont accomplis et nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines. Le cours le plus doux de la nature nous fatigue; nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir; ils sont innocents, et notre repos est cependant troublé. Sans accidents, que de calamités! Que d'hostilités, sans ennemis (2)! Ah! nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère.

Que la partie de ce globe occupée par l'homme est petite! Le reste n'est qu'une étendue stérile et désolée : des rochers, des déserts, des mers glacées, ou des sables brûlants, sauvages repaires des monstres, des serpents, des poisons, et de la mort.

(*) Louis XIV voulut, par l'établissement des Invalides, dérober aux yeux de l'humanité ces affligeants tableaux.

Cet affreux tableau de notre globe est celui de notre vie. Qu'elle est misérable cette royauté dont l'homme est si fier ! que ses plaisirs sont resserrés ! que ses maux sont vastes ! Les noirs chagrins l'assiègent , les douleurs le déchirent , les passions l'agitent et le tourmentent , les fléaux le dévorent , le gouffre de la mort s'ouvre à chaque instant sous ses pas et menace de l'engloutir. O lune , notre malheureux globe est encore plus changeant que le tien ! Je te vois pâle et triste ; serais-tu un témoin sensible des malheurs de l'espèce humaine ?

Que faisais-je en ne pleurant que sur moi ? Le faible enfant et le malheureux vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par-là nous apprendre à être compatissants. Un cœur qui ne souffre que de ses maux , mérite les peines qu'il endure. Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre humain dans ses pleurs , s'ennoblit et se transforme en vertu. En plaignant les autres , nous nous consolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs , nous sentons moins la violence des nôtres. Recevez donc , ô mes semblables , la part que je vous dois dans mes larmes.

Que la félicité humaine est un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir seulement de l'intervalle d'une heure ! La fortune te sourit , Lorenzo. Tu te laisses endormir à ses chants flatteurs. Tremble en recevant ses dons , elle vend le bonheur. N'attends pas l'orage pour t'alarmer. Le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses. Jouis du présent , en te défiant de l'avenir. Ne crois point que je me fasse un plaisir barbare de troubler ta paix : je voudrais l'assurer ; mais ta joie ne m'en impose point. Ton orgueil , je le sais , sollicite de moi l'aveu de ton bonheur. Pardonne à un ami qui ne sait point mentir pour te flatter. Tes plaisirs sont le gage de tes peines. bercé dans un songe agréable , tu rêves au bonheur sur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur ? L'adversité , comme un créancier sévère , s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ses délais : elle fait de la prospérité passée un fouet déchirant , qui rend le sentiment de l'infortune plus poignant et plus cruel. Ne te livre donc point aux excès de la joie. En la modérant , tu la goûteras mieux. Les transports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains , et une jouissance trop exaltée nous laisse plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même.

Nos vains plaisirs , comme de faux amis dont la tendresse s'est changée en haine , se révoltent contre nous ; et déchirant le sein

qu'ils ont caressé, ils empoisonnent la paix de nos jours. Lorenzo, crains ce que les hommes appellent bonheur (3).

Le mien est mort avec toi, mon cher Philandre ! Ton dernier soupir a rompu le charme : la terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillants, cette riche parure dont ta présence l'embellissait ? Je ne vois plus qu'un désert sombre et nu, une terre dépouillée, inondée de pleurs, où je suis laissé, dans ma vieillesse, abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanteur est mort ! et ce pays d'illusion s'est effacé. Quel changement subit ! Que l'univers me paraît différent de ce qu'il était hier ! Cher Philandre ! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine, jetée et perdue dans la nuit du tombeau ! Tu touchais à l'objet de tes plus chères espérances ! Qu'il t'avait coûté de travaux et d'efforts ! quelle noble ardeur t'enflammait pour la vertu ! comme ta jeunesse marchait à grands pas vers elle ! Mais tandis que ta gloire éblouit nos yeux, la mort, cachée dans ton sein et riant de tes projets, travaillait dans l'ombre, et minait sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture. C'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante finit par devenir une pensée douloureuse. Que notre vue est faible et bornée ! Elle ne peut s'étendre au delà du moment présent. L'instant qui suit nous est voilé. Nous voulons en vain le pénétrer. Le temps ne nous est distribué que par parcelles : chaque moment jure au destin de garder sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre vie. Et dans ce silence de l'avenir, chaque moment peut commencer l'éternité.

Tout ce que nous pouvons jamais être, dans l'ordre moral, nous pouvons le devenir à l'heure même. Aucune de nos heures n'a de prérogatives sur les autres. Quelle présomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur de l'homme, que celle de compter sur le lendemain ! Où est-il, ce lendemain ? Combien d'hommes iront chercher dans un autre monde cet instant qui n'est sûr pour personne ! Et c'est sur un peut-être, dont chaque jour fait un mensonge, que nous bâtissons des espérances sans fin, comme sur la base la plus solide. Nous ourdissons des plans éternels, comme si nous tenions le fuseau dans nos mains, et que nous pussions allonger sans cesse le fil de notre vie : tout gros de projets et d'espoir pour le jour qui suit, nous expirons aujourd'hui... (4). Philandre n'était pas dans l'âge de commander son cercueil !

, De toutes nos erreurs, la plus étrange est que nous ne croyons

jamais avoir vécu, mais toujours être sur le point de vivre. Tous se promettent d'être sages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur, et l'amour-propre prend un à compte d'orgueil sur cette sagesse à venir. Qu'elle sera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais ! Le temps dont nous pouvons disposer est abandonné à la folie : celui qui est dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse (5). Quand nous sommes jeunes et pleins de vie, nous nous reposons fièrement sur le présent sans aucun souci de l'avenir, et nous nous croyons plus sages que nos pères. A trente ans, l'homme soupçonne qu'il pourrait bien agir en insensé. Il en est convaincu à quarante, et réforme son plan. A cinquante, il se reproche ses délais honteux, et son projet d'être sage devient enfin une résolution arrêtée : il la renouvelle encore.... C'est demain qu'il l'exécute.... Il meurt toujours le même. Ainsi le délai nous vole le temps année par année, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées, et nous ne nous laissons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité.

Les hommes vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ; à les voir agir, on dirait qu'ils n'en sont pas bien persuadés. Ils s'alarment pourtant, lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu. Les cœurs sont dans l'effroi. Mais quoique nos amis disparaissent, et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue, la plaie ne tarde pas à se cicatriser. Nous oublions que la foudre est tombée, dès que ses feux sont éteints. La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. Nous l'ensevelissons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étaient chers : elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arrosé leurs cendres. Quoi ! j'oublierais Philandre ! Non jamais !... Comme mon cœur se gonfle !... qu'il est plein !... Non, quand je laisserais un libre cours à ma douleur, la nuit tout entière, la plus longue nuit ne l'épuiserait pas ; et l'alouette légère viendrait troubler de ses chants mes tristes plaintes.

J'entends déjà sa voix perçante : qu'elle est matinale à éveiller l'aurore ! Tendre Philomèle, comme toi, je cherche la nuit. Comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaie d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous poussons ensemble nos accents vers les cieux. Nous n'avons que les étoiles pour témoins. Elles paraissent s'arrêter pour t'entendre : la nature entière est insensible à ma voix. Mais il fut des chantres sublimes dont la voix plus ravissante que la tienne

charme tous les siècles. Dans ces heures de silence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur enthousiasme, pour tromper mes maux et soulever mon ame sous le poids qui l'opprime. Je me pénètre de leurs transports; mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homère, sublime Milton, privés tous deux de la lumière, vous chantiez dans des ténèbres involontaires : je m'y enfonce par choix et je les préfère à la clarté du jour. Oh! que ne suis-je animé des mêmes feux qui vous embrasaient! que n'ai-je la voix du chantre de ma patrie qui a fait revivre sous nos yeux le chantre de la Grèce! Pope a chanté l'homme : je chante l'homme immortel. Souvent je m'élançai au delà des bornes de la vie : car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité? Je suis malheureux ici. Ah! si Pope, au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, avait poursuivi la trace de son vol hardi, elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'est lui qui se serait soutenu sur ses ailes de feu dans les hauteurs d'où tombe ma faiblesse. Il eût chanté l'immortalité de l'homme! Il eût été le consolateur du genre humain et le mien!

NOTES.

(1) Prétendre au bonheur ici-bas, c'est résister aux décrets de Dieu, c'est entreprendre sur les droits du ciel.

(2) Sur la terre, l'homme le plus vertueux ne manque jamais d'ennemis.

(3) Quiconque bâtit son bonheur sur une base qui n'est pas immortelle, le condamne à périr.

(4) Le plus grand des malheurs de l'homme est une mort à la fois lente et subite. Qu'il est terrible d'être encore surpris après tant de temps pour prévoir! Sois sage dès aujourd'hui. C'est folie de différer. Le jour présent s'excusera toujours sur le jour qui fuit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de jours pour être sage.

(5) Un fou méprise un autre fou et continue de l'être. La sagesse humaine en fait rarement davantage.

DEUXIÈME NUIT.

L'AMITIÉ.

Je viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant : c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la nuit, et rappeler ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Éternel est ouvert sur l'univers et sur moi... Hélas, qu'il me

voit malheureux ! Mes yeux se chargent de pleurs... Les laisserai-je couler?... Où est donc mon courage ? et sans le courage, où est l'homme ? Ne sais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie ? En naissant, il s'engage à souffrir. Le moyen de mériter moins ses maux, c'est de les accepter, de les supporter en paix.

Cher Philandre, toi, dont l'âme vertueuse était un trésor de morale, et dont la bouche éloquente était l'organe de la sagesse, avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets tristes et sérieux ! Nous écartions les pensées vaines et stériles, faites pour ces ouvrages à la mode, consacrés à la frivolité. Nous les abandonnions sans regret à ces auteurs qui se font une étude de les chercher. Fiers d'allumer des passions viles au feu d'une imagination impure, et de peupler les temples de Cythère d'hommes dégénérés et corrompus, ils ont trouvé le secret de se passer de raison. Philandre et moi, nous nous occupions du soin de perfectionner la nôtre, nous nous aimions pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis ensemble au bord d'un ruisseau, et respirant avec l'haleine du zéphir le doux sentiment de l'amitié ! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore dans la chaleur de nos disputes innocentes !

Amitié, fruit délicieux, que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. Elle se plaît avec deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre, endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Le temps ni la mort ne peuvent te flétrir. Tu survis dans mon cœur à mon ami qui n'est plus : la joie que tu fais naître n'est point passagère ; elle est éternelle : amitié, je ne me lasse point de les chanter dans mes vers.

Sais-tu, Lorenzo, combien de trésors divers on possède dans un seul ami ? L'homme y puise la sagesse et le bonheur, couple uni par la nature, et qu'on ne peut séparer sans les détruire. Le corps a besoin d'exercice pour goûter le repos. Les âmes ont besoin de converser ensemble, pour méditer seules avec fruit. Si nous nous bornons à la méditation, nous restons dans une indigence superbe. Dans la solitude, la pensée brute et sauvage erre à l'aventure, se fatigue à traverser des espaces imaginaires, et périt au milieu de ces déserts. La conversation donne un frein à sa fougue, la dresse et lui apprend à parcourir le cercle de la raison. Elle donne encore à nos idées plus d'étendue et de cha-

leur. La piquante émulation vient au secours de l'esprit et donne au langage cette énergie et ces grâces qui méritent l'estime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. Elle s'offre plus vite, elle se montre plus brillante à deux amis qui l'imploront ensemble. Si tu n'en as point à qui tu puisses ouvrir ton âme, tes pensées solitaires demeurent informes et avortent dans le germe. C'est en se communiquant qu'elles se fécondent mutuellement et se prêtent le mouvement et la vie. Si le silence les retient captives et muettes, elles périssent bientôt et l'oubli les efface de l'âme.

Et s'il suffisait de penser, aurions-nous reçu le don de la parole ? Nos idées s'épurent en passant sur nos lèvres. C'est la parole qui achève et complète les pensées. C'est elle qui les tire de la mine, sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur. Si elle est d'un bon titre, on peut la mettre en réserve.

Il en est des connaissances comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir : en enseignant, nous apprenons. En répandant, en débitant ses productions, l'âme s'en saisit et s'en assure la possession. Combien de vérités restent ensevelies et perdues sous l'amas d'une érudition mal dirigée, et qui auraient pu briller d'un éclat utile, si le feu des entretiens avait consumé l'enveloppe nuisible qui les couvre ! La mer dégage ses flots de leur écume par leurs mouvements opposés, tandis que le lac immobile corrompt ses eaux.

Arrachons-nous donc de temps en temps du sein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la raison d'un ami. Mais surtout quittons souvent la solitude pour aller dans ses bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triste et mélancolique qui s'obstine à vivre entièrement isolé ! Qu'est-ce, en effet, que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver le bonheur ? Celle qui manque ce but, est plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaieté, ni le grelot. Oui, le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature : il est plus malheureux que lui. Les vrais sages ont des amis. Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels, la nature les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir. Elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en priver son semblable et le retenir pour lui. Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. Nous avons besoin d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le sentiment du plaisir descendu dans nos cœurs

s'y arrête, sans force et sans chaleur il s'éteint bientôt. Mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah ! c'est alors que nous le sentons brûlant et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Prends garde de te méprendre : l'amitié vertueuse est la seule véritable. Loin de toi celle que la raison n'a pas fait naître et que le vice enfante. Dans le feu d'une passion impure, l'âme se fond et s'écoule ; mais cette sensibilité passe bientôt, l'âme se resserre et reprend sa dureté. La vertu seule peut amollir un cœur et le pénétrer d'une sensibilité qui dure toute la vie. Qu'il est beau de faire ensemble le bien et de courir, en s'aimant, dans la carrière de la vertu ! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié ; l'amitié s'accroît elle-même par cette douce rivalité : elle élève deux amis à la perfection la plus sublime ; ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité, où l'Être suprême continue de les rendre à jamais heureux ensemble.

Mais quel est le mortel à qui l'amitié se donne ? Pour la trouver chez les autres, il faut la cultiver chez soi. Des préjugés nombreux qui captivent les grands, le plus invincible est l'aveugle persuasion où ils sont que l'amitié sacrée est une proie facile pour eux ; que l'éclat de l'or est un appât où elle se prend, et qu'il y a dans le sourire d'un duc un charme auquel elle ne peut résister. Comme la coquette, ils tendent leurs pièges pour attraper les cœurs d'autrui, sans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous savons retenir le nôtre, s'ils ne lui présentent que cette misérable amorce. Riches indigents, vous vous trompez dans le calcul de vos revenus, si vous y comptez notre attachement pour votre personne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or ! Espoir impudent ! L'amour seul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuse. Montrez le cœur d'un ami, si vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce trésor : il en est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir, il en coûte encore pour le conserver ; rien n'est si délicat que l'amitié. Sa sensibilité est extrême. Un rien l'affecte. Les atteintes les plus légères peuvent lui devenir mortelles : la réserve la blesse, la défiance la tue. Délibère sur tout avec ton ami ; mais auparavant délibère avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laisse point séduire à l'apparence. Crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pèse, examine longtemps ; fais ton choix avec

lenteur : est-il fait ? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre ; de se fixer , pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie ; dès que tu l'as nommé , abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque risque , songe que c'est pour le plus grand des biens ; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Ainsi chantait Philandre , quand l'amitié nous réunissait. Ma présence inspirait sa muse , échauffait son cœur. Bacchus , ce dieu charmant , père des saillies et de la gaieté , nous versait en riant le vin et la joie. La coupe en main , je buvais à Philandre longue santé et vertu. Ah ! l'amitié est le nectar de la vie ! Mais pour être parfait , il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avaient épuré et mûri la nôtre. Pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivresse dans les bras de Philandre. Ah ! où retrouver son beau naturel , son ame sensible et ses nobles sentiments ? Son cœur vrai ne connut jamais l'imposture. Le sourire de la bienfaisance était sur ses lèvres. Son ame était un trésor inépuisable de vertus. De quels plaisirs elle enivrait la mienne dans les doux épanchements de la confiance ! Félicité céleste , félicité si rare sur la terre , je t'ai goûtée , je t'ai perdue !... Il n'est plus pour moi de Philandre !

Cher Philandre , puis-je trop pleurer ta perte ? Dois-je craindre d'être trop sensible et de me livrer à tout le désordre de ma douleur ?... Je l'ai beaucoup aimé , je l'aime plus encore depuis que je l'ai perdu. Je n'ai connu ce que je perdais qu'en le voyant mourir (2). C'est en s'éloignant de mes yeux , c'est en prenant son vol vers l'immortalité , que son ame a déployé toute sa richesse et tout l'éclat de ses vertus. Que ne m'a-t-il laissé son génie pour le peindre tel que je l'ai vu dans son lit de mort , pour retracer sa sublime grandeur dans cette chute si profonde de l'humanité ! Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort , n'a jamais encore été tenté par aucun mortel. Il mériterait une main divine , et ce serait aux anges à prendre les crayons. Les anges l'ont vu : ils viennent , triomphants et joyeux , entourer l'homme de bien mourant ; ils se rangent avec respect autour de son lit , comme dans un poste d'honneur. Mais moi , qui n'ai que ma tendresse pour m'inspirer , aurais-je la témérité de l'entreprendre ?... Non , je ne laisserai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami. J'entends sa voix au fond de mon cœur. Il m'ordonne de saisir les pinceaux ; l'amitié les conduira... Essayons... Dieux ! quelle

secrète horreur s'empare de mes sens ! Je crois passer de l'éclat du jour dans la sombre épaisseur d'une forêt, ou m'enfoncer sous les ruines souterraines d'un édifice antique et immense ; ou, descendu sous les voûtes des morts, découvrir, à la pâle lueur des lampes sépulcrales, les tombeaux abandonnés et silencieux où les rois ne sont plus flattés... Arrêtons-nous un moment pour recueillir mon âme... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où repose Philandre... Que vois-je ? un lit de mort ? Non ; c'est un lit de triomphe. Voyez sa gloire ; voyez l'homme s'immortaliser.

Fuyez, profanes, ou n'approchez qu'avec respect. La chambre où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie et ses destins, est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat. Ici tombe le masque de l'hypocrite, ici le cœur se découvre et paraît nu. Ce qu'on voit est ce qui est. C'est au bord du tombeau que la vertu se déclare (5). Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran, son héros s'agrandit. Cher Philandre, avec quelle rigueur il t'a traité !

Frappé soudain, sans avoir été menacé, au midi de tes jours, dans le sein du bonheur ! Arraché à tout ce que tu aimais, souffrant dans ton être, étendu sur un lit de feu où la douleur dévorante consume tous les liens de ta vie ! Nul relâche ! L'épuisement et les terreurs de la faible nature ! L'effroi de l'âme au bord d'un abîme inconnu ! Un soleil qui s'efface ! un tombeau qui s'ouvre ! une voix qui s'éteint ; et le dernier... comment l'exprimer ? comment le concevoir ? le dernier... le silence éternel d'un ami !... Mais que dis-je ? où sont donc ces terreurs, où sont ces maux horribles, où est cette consternation du mourant ?... Je croyais parler d'un mortel... Philandre ne l'était déjà plus.

Au milieu des trances de la mort, des vains combats de la nature expirante, quels (4) rayons de joie se mêlaient sur son visage aux ombres du trépas ! quel calme ! quelle paix ! Est-ce là l'homme, cet être faible et mortel ? Non. Philandre avait déjà franchi les bornes de l'humanité. L'Éternel le soutenait mourant et lui communiquait sa gloire. C'était Philandre expirant qui exhortait ses amis à la vertu ; c'était lui qui nous consolait et nous léguait (5) son exemple ! O comme nos cœurs étaient brûlants ! Rangés en silence autour de son lit, immobiles d'étonne-

ment, les yeux fixés sur lui, nous admirions, nous pleurions : la douleur et la joie se mêlaient dans nos larmes... L'instant fatal arrive. Grand dans sa ruine, d'une grandeur sans effort, il ne cède pas, il donne son ame sublime, et termine paisiblement avec la destinée. Mortels, croyez à la vertu ; croyez qu'il est un Dieu qu'elle honore et qui la récompense.

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon, tandis que les vapeurs qui montent, et les ombres qui descendent couvrent déjà de ténèbres et de rosée les vallons spacieux, on voit le haut d'une tour, ou le sommet élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu. Ainsi, dans ces sombres instants qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des ames vulgaires, Philandre, toujours calme et serein, dans une majesté tranquille, levait au-dessus des ombres de la mort sa tête éclatante. La paix de son ame se peint dans tous ses traits, l'espérance étincelle sur son front auguste. La destruction le pare, le couronne de lumière, et le présente immortel à l'Être suprême.

NOTES.

(1) Les pensées renfermées trop longtemps dans l'ame s'altèrent et se corrompent, comme des ballots de marchandises qui ont besoin d'un air renouvelé, et d'être déployées au soleil.

(2) Les brillantes couleurs du plumage des oiseaux restent cachées et comme à demi éteintes, tant qu'ils se reposent sur la terre et près de nos yeux : mais lorsqu'ils s'élèvent dans les airs, nous voyons l'or et l'azur se développer sur leurs ailes étendues. Ainsi, j'ai vu briller d'un plus grand éclat les belles qualités et les vertus de Philandre, au moment où il a pris son essor vers les cieux. Si jamais ame a dû y monter, c'est la sienne. Ah ! plutôt à Dieu que cet aigle, que ce génie eût laissé tomber dans son vol une de ses plumes éclatantes ! Je l'eusse ramassée, et j'eusse alors écrit des choses que mes amis auraient pu louer, que mes ennemis auraient eu la prudence d'épargner, que mes rivaux mêmes auraient eu de la peine à condamner, et qui eussent trouvé grâce devant l'envie des Zoïles. A la honte de l'esprit, le sujet le plus touchant, le plus sublime et le plus important pour l'homme, le tableau de l'homme juste dans son lit de mort, n'a encore été essayé par aucun génie ni païen, ni chrétien.

(3) Le visage du juste mourant est un livre ouvert où l'homme de bien trouve sa consolation, où le vice lit en silence sa honte, et pâlit de confusion.

(4) Comme on voit l'éclat des étoiles lutter avec les ombres de la nuit.

(5) Legs plus riche que n'en peut faire Mammon à son unique héritier.

TROISIÈME NUIT.

LE TEMPS.

Lorenzo, c'est du temps et de son usage que je vais t'entretenir. Puissé-je être assez heureux pour captiver ton oreille ! Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur et le pénétrer d'une émotion salutaire ! Je me consolerais par le plaisir de t'être utile. Je verrais quelques rayons entr'ouvrir, éclaircir le nuage épais et triste dont je suis investi ; et ce serait du sein de ma douleur que j'aurais fait sortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends sur la tombe de mon cher Philandre. La tombe d'un ami est la plus éloquente ! Sachons converser avec elle : toute muette qu'est cette cendre, son silence nous instruit et nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre ? Mais ta vie, d'accord avec tes larmes, rend-elle le même témoignage ? Regretter sincèrement les morts, c'est entreprendre une vie conforme à la dernière volonté des mourants. Que la renommée répande la nouvelle de plusieurs vols récents, l'avare frissonne à ces récits ; il tremble pour son trésor ; son trésor lui devient plus cher ; et repoussant le sommeil, il fait une garde plus sévère et plus longue. Averti par le malheur de tant de mortels périssant autour de toi, deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépouillés et qui te sont encore laissés ?

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence, et sans en tenir compte, les jours qui nous sont distribués ; nous dissipons les années l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, sais-tu ce que vaut un instant ? cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort.... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement. La mort, l'insidieuse mort est à ta porte ; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre. Dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif : la chaîne de l'inexorable éternité t'étreindra : il faudra payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a entassés. Prodiguons tout le reste ; mais soyons avares du temps. Ne donnons aucun de nos moments sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédon

notre or ou une portion de notre sang ; et que chacun de nos jours grossisse le trésor de nos vertus.

Il y a si peu de temps que je me voyais chancelant sur le bord de ma tombe, et qu'il ne me restait plus, dans mon désespoir, d'autre sentiment de la vie que l'horreur de la perdre ! Savant Mead, grâce à tes soins généreux, le temps est encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire ! Mais mon génie se refuse à mon désir. Ma muse est languissante et mortelle, et ton art n'a point de remèdes pour rajeunir la pensée. Accepte mon vœu. Ma reconnaissance ne s'affaiblit point avec mes forces : je la sens toujours vivre et brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination est prête à s'éteindre sous les mains glacées de la vieillesse.

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. Nous mourons tous les soirs ; nous renaissions tous les matins ; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie. Le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paraître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui du temps. Occupés d'amusements frivoles, nous suivons gaïement les flots qui nous entraînent ; nous descendons doucement et les yeux fermés la pente rapide qui nous mène à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde et se découvre au milieu des vagues blanchissantes. Nous frémissons : l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus ; notre ame s'éveille et frissonne dans tous nos sens.... O désespoir ! la frêle barque touche, éclate, se brise et disparaît.

Les siècles ont vu naître assez de philosophes qui ont raisonné sur le prix du temps et recommandé son usage. Mais que le sage, qui sait apprécier une heure et lui faire rapporter toute sa valeur, est un être rare ! Il fut pourtant un prince qui s'écria sur le trône : « J'ai perdu un jour ! » Oui, cet empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritait de régner sur l'univers.

Il a parlé comme le représentant de l'espèce humaine ; comme la raison parle à tous les hommes : elle leur crie que le temps qui fuit vaut une éternité, puisqu'il peut la donner ; qu'il

est dans nos mains un instrument fécond en merveilles et l'agent tout-puissant du bien ou du mal. De tous les biens périssables, c'est le seul qui nous appartienne; le reste est soumis au pouvoir du hasard. Mais l'âme, esclave des sens, juge du temps comme eux; c'est un néant pour elle, comme pour les yeux qui ne peuvent le voir et pour les mains qui ne sauraient le toucher.

Loin de racheter le temps qui est perdu, nous achetons à grands frais les moyens d'en perdre le reste. Nous l'aliénons sans remords pour de vaines bagatelles. Nous laissons des vides stériles et nombreux dans l'espace de notre vie. Ce n'est pas là l'exemple que nous donne la nature. Elle emploie tous les instants. Actif et laborieux comme elle, l'homme de bien féconde tous les moments de sa durée. Le temps ne le surprend jamais sans trouver la vertu dans ses actions ou dans ses projets. Elle remplit, elle immortalise tous les instants de son existence fugitive. Aucun ne passe sans l'enrichir. Roi de ses heures, il lève sur elles un tribut, et chacune lui paie en fuyant un revenu immense. Il peut manquer de pouvoir pour faire tout le bien qu'il désire. N'importe; puisqu'il le veut, il l'a fait; la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance. Pour n'avoir rien donné, il n'est pas moins généreux. Les actes que la vertu produit seront toujours bornés malgré elle. Mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme : là son empire est indépendant et vaste comme l'âme. Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. Mortel, sois vertueux dans tes pensées; elles sont entendues de l'Être suprême!

Où le trouverai-je ce Dieu bienfaisant? Anges, dites-moi où il réside? Vous le savez : vous êtes près de son trône; vous l'environnez avec respect de vos brillantes ailes. Ah! verrai-je l'éclat qui sort de sa face majestueuse? Reconnaitrai-je la trace de ses pas immortels à la foule de fleurs qu'ils font éclore? Montrez-moi ce monarque indépendant du lendemain, qui sourit au passé d'un air triomphant, et dont les heures ne peuvent, dans leur fuite, entamer la durée éternelle.

L'homme, cet être passager dont elles ravagent en si peu de temps l'existence, l'homme dissipe le trésor de ses jours avec ingratitude. Le loisir, l'heureux loisir est maudit de nous comme une peine insupportable. Il semble qu'alors le char du temps reste immobile et nous laisse traîner seuls le fardeau pesant de la vie. Nous gémissons accablés sous le poids d'une heure. L'imagination se tourmente sans relâche pour inventer des moyens de précipiter ces moments trop lents, et de nous

délivrer rapidement de nous-mêmes ; nous épuisons notre fortune pour dépenser nos jours dans de vains amusements. On nous voit errants sur la terre, pour nous sauver de la pensée comme d'un tyran. Dans notre démence, nous élevons nos clameurs insensées contre la nature ; nous l'accusons de nous mesurer la vie d'une main avare, et nous accusons la vie d'être trop longue. Que la mort, tant de fois appelée par nos vœux, vienne s'offrir à nous et nous tende une main secourable, nous la repoussons, nous la nommons cruelle. C'est alors que les années et les siècles se pressent et se confondent en un point ; tout le passé ne paraît qu'un instant. Quand le temps vient à nous, nous le voyons sous la forme d'un vieillard décrépît, accablé d'années, se traînant à peine. Ses ailes, repliées derrière lui, ne sont point aperçues de nos yeux. Voyez-le dès qu'il nous atteint : déployées soudain, comme il fuit les ailes étendues et plus rapidement que les vents ! Qu'il est déjà loin de nous ! L'homme, interdit, éperdu, le poursuit de ses cris et maudit sa vitesse.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire ? Pourquoi ces jours stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent, et reviennent-ils, dès qu'ils ne sont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes ? Pourquoi l'horreur des cachots nous paraît-elle moins affreuse que l'ennui ? Pourquoi le captif est-il moins chargé du poids de ses fers, que ne l'est du poids du temps l'homme frivole qui vit sans penser ? N'accusons que nous-mêmes de ces contradictions étranges, et rendons justice à la nature. Ce n'est pas elle qui est avare de jours, c'est l'homme qui en est prodigue. Il en est puni : c'est une loi de l'Éternel, que l'homme qui abuse du temps, et qui consume sa vie dans la frivolité, sera tourmenté de sa propre existence.

Dieu a attaché le plaisir à l'emploi du temps ; la peine à sa perte. Si l'ennui nous gagne, courons au travail : le remède est infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément. Celui qui n'en a point est obligé de s'en créer, de s'en imposer de volontaires, sous peine de rester malheureux. L'âme jouit quand elle est occupée. Oisive, elle éprouve des tourments insupportables. La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail, et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant produire féconda le néant, conçut dans son sein la nature, enfanta l'univers, et fit couler une

émanation de son être dans des milliers de monde, lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres, alors le temps naquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvait l'univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les heures et les jours, les années et les siècles. Infatigable, il tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité, et court sans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de son repos qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renversés de leurs bases à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du chaos d'où cette voix les appela. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de poursuivre toujours son vol, et de se hâter avec les tempêtes, les flots et les astres, sans jamais attendre l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui. Veut-il ralentir la course fougueuse du temps impitoyable qui l'entraîne à la mort : veut-il jouir des heures quand elles passent, et n'être pas sujet à les regretter quand elles sont écoulées ? qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien. Il ne se plaint ni du temps, ni de la vie, ni de la mort : il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Mais l'insensé qui perd ses jours, lutte contre elle, et s'oppose à Dieu. En voulant résister au Créateur, il fait violence à son être, et souffre de ses téméraires efforts. Une guerre intérieure s'élève dans son sein. Les désirs combattent les désirs. Le cœur est déchiré entre mille passions contraires. Prodiges des ans, et toujours amoureux de la vie, nous repoussons le temps loin de nous, nous le pressons de s'éloigner, et bientôt nous voulons le rappeler. Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontents l'un de l'autre, l'âme et le corps se querellent tant qu'ils sont unis : faut-il se séparer, ils se désespèrent.

Tel est le sort réservé à l'homme frivole. Il fuit l'ennui : l'ennui s'attache à ses pas et le poursuit toute sa vie. Voyez ces élégants petits-mâtres, ces Sybarites efféminés, être délicats et charmants à la vue, toujours parés de fleurs, toujours vêtus des couleurs les plus riantes. La moindre fatigue les accablerait : leur main serait blessée du poids d'un fuseau : leur existence même leur est à charge. Sans les amusements variés qui soutiennent et renouvellent leur être, ils succomberaient. Tant que le jour dure, on les voit, comme ces insectes légers et brillants, folâtrer et s'ébattre aux rayons printaniers du soleil. C'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumière dans les beaux jours d'été :

pour eux, l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphir, s'il ne veut être grondé, ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce et caressante. Les deux mondes leur doivent des parfums, des suc exqu coastants, des chants agréables, des robes tissées par des mains étrangères. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, pour les aider à traîner sans murmure le poids de leur existence pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une ame immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous, s'amuser c'est vivre. Répondez. Est-ce aussi s'amuser que de mourir? Comment passerez-vous le temps dans votre lit de mort? Quand la maladie sera déclarée incurable, quand vos esprits glacés suspendront leur cours, quand vous sortirez de l'enchantement de la vie, et que tous ces objets fuiront de vos yeux, aussi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités, et leurs tours brillantes devant le vaisseau arraché de ses ancrs et du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir..... où seront alors vos jeux frivoles et vos vaines grandeurs? Où serez-vous vous-mêmes?... Je me trompe... Vous serez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drap funéraire élégant et riche, enfermés sous un tombeau de marbre que soutiendront de superbes colonnes..... Ah! si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort soit loin de toi? Ne l'as-tu pas déjà vue voler sur ta tête, et te menacer de frapper bientôt le coup fatal? Où sont ces heures dont le sourire gai te promettait le plaisir? Elles ont couru se perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais ce qu'il engloutit. Que te sert-il qu'elles t'aient légué en s'évanouissant une ombre vaine de renommée qui va s'évanouir comme elles? Il ne te reste d'elles que leurs images informes, sans traits et sans couleurs, errantes devant ta mémoire, pour affliger tes pensées; et les heures que le destin te laisse encore, sont déjà montées sur le char du temps. Comme elles vont fuir avec lui! Vois son char voler, son essieu qui s'embrase dans la rapidité de son mouvement : encore un moment..... Le soleil s'éteint devant toi, et l'univers est effacé.

Hélas ! pour nous donner l'alarme, est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un cœur, et qu'un ami soit vu le sein sanglant sur la tombe de son ami? Chaque cadran qui s'offre à nos regards

nous montre notre destinée tracée sur nos murs. Il nous dit dans son langage muet : « O homme, ta royauté va finir, et tant qu'elle dure, elle est plus vaine que l'ombre. » Troublés et pâles d'effroi, comme l'Assyrien superbe, nous écrierons-nous avec lui : « Comment et par qui périrai-je ? » Ne portons-nous pas dans notre sein des semences de mort ? Ne nourrissons-nous pas le serpent caché qui nous tue ? Il vit de notre substance ; il n'attend que le moment d'être assez fort pour nous dévorer.

Cette ombre solaire est à la fois la mesure et l'image de la vie : toutes deux, en apparence immobiles, courent sans s'arrêter d'un point du temps à l'autre. L'œil des sens ne saisit point leur fuite imperceptible : l'œil de la raison découvre dans ce repos apparent un mouvement continu, et voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie est bientôt parcourue, et nous avons passé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtrise avec tant d'empire, nous nous laissons si aisément aveugler par les passions qui nous flattent, que la fuite du temps n'est pas mieux sentie de l'âme que des sens. N'estimant le nombre de nos années écoulées qu'à l'aide du calcul, et non par sentiment, nous avons peine à croire qu'elles nous aient vieillis. Pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printemps. Nous semons gaiement les espérances du jeune âge dans les rides de la vieillesse. C'est ainsi que le temps, d'un pied léger, glisse sur nos têtes sans nous éveiller de nos rêves. Il n'est point d'homme qui ne se trompe d'un jour sur sa durée : le sage même est toujours en retard avec ses heures. Wilmington, tu te laisses devancer par le soleil ; tu ne marches pas de front avec lui vers ton but. L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore. Cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière, et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées : il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Être suprême. La suite de leurs réponses forme ce que nous appelons l'expérience. Vieillard, elle te crie qu'ici-bas tout est néant ; que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité, et que les transports du plaisir même nous détrompent de la chimère du bonheur : Instruit par ses leçons, averti par ces cheveux dont ta tête est blanchie, lève l'ancre, et va à la découverte d'un séjour plus fortuné : détache tes pensées de ce monde, et donne-leur un mouvement vers l'éternité.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet ? un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé

d'emblèmes funèbres, que la mort suspend sans cesse autour de nous. Le nuage qui porte le trépas fond sur nos têtes en plein midi, et nous ensevelit nous et nos projets dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses tout à coup interrompus, nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'espèce humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aussitôt dans la poussière de nos ancêtres que nous foulions sous nos pas, pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfants, et dormir sous la terre, jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant, renversant ce frêle univers, épargille la poussière de notre globe, et que nous fuyions éperdus, des ruines de nos tombeaux à la clarté d'un jour éternel. L'homme naît; étonné de vivre, il jette un regard autour de lui : partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé : il pousse en les lisant un profond soupir, et s'abîme. Il a subi le sort qu'il déplorait. Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit; voilà notre partage.

Que l'homme est insensible ! Le temps fuit ; la mort accourt, la cloche funèbre retentit dans l'air, l'éternité menace ; tout est en mouvement, tout est en alarme, tout fait effort : tous les êtres se hâtent, avancent vers leur terme : tous avertissent, pressent l'homme d'avancer vers le sien : et l'homme seul, lui dont l'alternative est extrême, dont la destinée sera irrévocable, lui qui, suspendu par un fil sur l'abîme, se balance un moment au-dessus, et tombe, l'homme tranquille s'assoupit et sommeille en paix, au bruit de cette tempête universelle des êtres ! Eveille-toi, malheureux ! Jette les sceptres et les couronnes ; mais retiens tes années, et sois-en économe. Saisis l'instant qui suit. L'éternité repose sur l'aile d'une heure : force le temps d'arrêter son char, de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte. Implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige est possible à la vertu. Elle peut faire revivre dans le jour présent ceux que l'homme a laissé périr : elle peut entasser dans l'espace étroit d'un moment la valeur d'une vie entière.

Mortels, rappelez la vertu pour reconquérir toutes les heures usurpées par la frivolité : rendez l'existence à cet amas de moments que le vice a anéantis (1). Songez que perdre le temps, c'est perdre plus que du sang. C'est mutiler son être : c'est commettre un vrai suicide.

NOTE.

(1) Les hommes frivoles se fatiguent à poursuivre, à disputer les pailles légères qui flottent sur le torrent des jours. Pourquoi méprisent-ils la voix de la raison, de ce Dieu qui murmure au fond de leur cœur? Pourquoi courir demander à la folie un bonheur qui est sous notre main?

Le temps est un Dieu tout-puissant. Il n'est jamais neutre, et ne reste jamais indifférent. Ce n'est pas pour l'être qu'il a été envoyé des cieux en ambassade vers l'homme, lorsqu'il fut séparé de l'orbe mystérieux et parfaitement rond de l'éternité, et jeté au-dessous des cieux qui veillent sur lui dans son nouveau séjour. Les heures, les jours, les mois, les années, sont ses nombreux enfants : tandis qu'il vole, ils se jouent et s'agitent autour de lui, comme une multitude d'ailes, ou plutôt comme autant de plumes inégales qui composent les vastes ailes de leur père.

Pourquoi hâter encore le vol du temps déjà si rapide par lui-même? Pourquoi accélérer par nos vanités légères la fuite de nos jours? Sais-tu ce qui en résulte? L'homme fuit du temps, le temps fuit de l'homme, et cette double fuite en sens opposés doit nécessairement finir bientôt par le divorce éternel de l'homme et du temps.

Oh! que tous les jours passés fussent encore à venir! Ainsi pense l'homme à son réveil. Dieu fait pour nous ce miracle étonnant. Le jour d'hier est revenu dans le jour d'aujourd'hui avec le pouvoir d'expier nos fautes, de nous relever de notre chute, de nous enrichir, et de ramener la paix dans notre âme. Ne souffrons pas qu'il subisse encore le sort du jour qui l'a précédé, qu'il expire dans la folie, et que s'évaporant comme une vaine fumée, il laisse notre âme noircie et souillée. Tant de jours si libéralement accordés ne serviront-ils qu'à nous appauvrir? l'homme ne se lassera-t-il point de commettre le crime, parce que Dieu ne se lasse point d'être généreux?

Les heures, comme les Parthes, nous blessent en fuyant lorsque la folie borne notre vue au tombeau, engourdit en nous tout sentiment de l'avenir, éteint toute passion pour les biens immortels, rompt toute correspondance avec les cieux, enchaîne notre liberté, emprisonne dans le corps tous nos désirs, coupe les ailes de l'âme qui les avait reçues pour prendre son essor vers l'éternité, la force de tendre vers le centre de la terre, et de ramper dans la poussière. Alors l'homme perd de vue le but éclatant de sa carrière, et demeure abattu. Nos facultés sont abruties, ensevelies dans la fange impure du monde, ce gouffre où s'engloutissent des âmes immortelles, destinées à s'élever jusqu'aux cieux, à y briller sur des trônes qui ne devaient jamais changer de maîtres. Quoique formé du limon de la terre, l'homme qui tombe, tombe de la hauteur des cieux.

Que l'homme est un être respectable ! quiconque sait se respecter soi-même méprise le monde.

L'esprit de chaque jour décédé, revient errer autour de nous : selon l'usage que nous en avons fait, il nous adresse le sourire gracieux d'un ange, ou nous montre le front menaçant d'une furie.

Au jour du jugement, quand la terre cessera d'être, aussi troublés que les fourmis dont le pied a détruit le petit monde où elles vivent, nous nous lèverons pour subir une destinée éternelle, heureuse ou malheureuse, suivant le choix qu'aura fait la volonté despotique de l'homme.

Les cadrans deviennent inutiles dès que le soleil est couché : les avertissements que nous donne la mort le deviennent aussi pour l'homme que l'astre radieux de sa raison éclaire.

Tuer le temps, c'est écraser le germe naissant d'où devait sortir un ange.

QUATRIÈME NUIT.

LE DEUIL.

Sortant des rêves bizarres où le sommeil égarait ma pensée, je m'éveille encore une fois ! La nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres. Le seul flambeau de la raison luit devant mon ame. Hélas ! c'est pour verser des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres ! L'amant plein d'espoir et d'impatience court aux lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée ; voici l'heure où nous veillons seuls toutes les nuits, où nous nous entretenons ensemble mes maux et moi (1) !

Divinité des ames sensibles, ô lune, ô toi qui, dans les heures de silence, règnes en paix et seule sur la foule des astres, descends de ton trône d'argent, quitte les airs, et viens m'inspirer des chants dignes des cieux ! Aimable sœur du soleil, tu conduis en son absence la marche nocturne et solennelle des sphères : tu entends l'harmonie de leurs mouvements. Elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un songe favorable, répéter à mon ame leurs célestes accords, et que leur douce mélodie passe dans les accents plaintifs de ma muse.

Ah ! je sens déjà ta mélancolique influence ; elle pénètre mon ame attendrie. Mon sujet te plaît et t'intéresse. Je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne..... ô ma chère Narcisse, je crois te voir pâle et triste ; je crois t'entendre dire à mon ame : « Il est nuit pour moi, ma jeunesse et

« mes plus chères espérances sont ensevelies dans une nuit éternelle! » Non jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre, ne fut si noire et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortelles! O chaîne de malheurs! Ils viennent rarement seuls. Ils aiment à se suivre par troupes, à se presser en foule sur les pas d'un malheureux! La tombe où Philandre est descendu n'était pas encore fermée, que Narcisse le suit et rejoint son amant. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami, il me faut aussi pleurer ma fille. Elle vient usurper les tristes droits de Philandre, et me demander pour elle les larmes que je versais pour lui (2).

En frappant coup sur coup, la mort confond mes soupirs, et jette le trouble et la division entre mes maux. Ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami, ô ma fille! mon cœur se déchire entre vous. Cher Philandre, c'était donc ta destinée de m'offrir dans ta perte le présage funeste d'une seconde perte! Le coup qui t'a frappé me menaçait d'un autre! Comme cet oiseau sinistre que je vois voler sur ma tête et menacer ma paix, la mort, en te dévorant sous mes yeux, m'annonçait qu'une seconde victime allait encore devenir sa proie. La cruelle a plongé Narcisse dans le tombeau, au printemps de ses jours; lorsque sa jeune ame ne faisait que de s'ouvrir à la vie et au bonheur. Le bonheur! Hélas! en est-il ici-bas? C'est un fruit interdit à la bouche affamée des mortels!

Qu'elle était belle! qu'elle avait de douceur! Combien son innocence ajoutait de charmes aux charmes de sa jeunesse! Que d'enjouement et de gaieté! Rien ne manquait à son bonheur. — La fortune et la vertu lui prodiguaient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui fallait que des jours. Hélas! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plus tôt de la mort. Comme elle a été tout à coup précipitée du faite du bonheur! Ainsi tombe, atteint d'un plomb meurtrier, le chanfre mélodieux des forêts, au moment même où il charmait les airs par son brillant ramage. Il expire au milieu de sa douce chanson interrompue..... Il n'est plus de voix dans le bocage que ses concerts animaient, et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence. O ma fille, dans quelle solitude profonde tu as laissé ton père! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui allait à mon cœur! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitait au fond de mon ame émue, y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté.....

mais la tristesse est la plus forte... O ma fille, ma fille..... Je voudrais t'oublier!

Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer... Qu'a de plus le ciel à donner aux mortels? Le ciel avait fait tous ces dons à ma fille; ma fille était mon trésor; et moi j'étais..... Ah! j'étais le père le plus heureux... Titre brillant et vain qui me cachait l'abîme de misère où j'allais tomber! La mort, offensée de mon bonheur, a fait signe au verd d'attaquer cette rose si belle. A peine fleurie, il l'a piquée; elle est tombée avant d'être fanée : elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs! Ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. O combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais donné de joie. En quel état j'ai vu ma fille! telle qu'un jeune arbrisseau, renversé par un orage du printemps, lorsque tous ses boutons ouverts venaient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort! En la voyant mourir, les sanglots de la tendresse et de la pitié me suffoquaient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue! Quel est le sage austère qui n'excusera pas mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes. La raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi!

Dès que je vis ses beaux yeux perdre leur éclat et ne plus jeter que des regards éteints et languissants sur les objets de la vie, une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'âme de tous ceux qui la voyaient, et qui pouvait se rassasier de la voir! pères sensibles, jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de son climat natal, où le noir Borée soufflait le froid du trépas! Mes bras paternels la portèrent plus près (*) du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisants. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins.

Lis majestueux, et vous, peuple de fleurs qui émaillez la verdure de nos champs, vous qui vivez d'ambroisie, vous qui

(*) A Montpellier.

buvez les doux rayons de l'astre qui vous colore, et rajeunissez vos attraits dans les rosées du matin et du soir, vous aimiez que ma fille vous cueillît; vous deveniez plus belles dans ses mains, vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux et pur comme son ame. Aimables fugitives, êtres charmants, qui existiez avec l'homme, qui naissez pour embellir son séjour : ô combien votre sort est plus heureux que le sien ! Vous passez, il est vrai, comme lui, dans un rapide instant; mais vous ne partagez pas ses éternelles douleurs !

Telle est notre triste destinée. Pour goûter le plaisir, il faut éprouver le trouble et les transports de la passion. Mais nos passions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périssent tôt ou tard. Le chagrin succède : et que le chagrin est cuisant après le transport du plaisir ! Homme présomptueux qui osez espérer le bonheur sur la terre, ne sais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître sur cette terre ingrate et malheureuse ? Lorenzo, toi dont les désirs l'appellent à tout moment, que mes malheurs t'instruisent. Sois sage aux dépens de ton amie. Ne t'appuie point sur la terre. Ses biens sont plus frêles que les roseaux : toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir en s'enfuyant nous perce le cœur, et le laisse sanglant et désespéré.

Idée cruelle, éloigne-toi : puisque je n'ai plus d'espoir, cesse de me tourmenter..... Mes efforts sont vains : je ne peux renoncer à songer à ma fille; je ne peux en détacher mon ame... L'image que nous voulons repousser s'irrite contre nous, réveille tous nos maux, les rallie, les ramène à la charge et nous accable. O ma fille, enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale, au moment où la fortune te souriait avec ton amant, lorsque ton ame ouverte au plaisir commençait à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommaient hautement la plus heureuse des amantes..... c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère ! Ses durs habitants n'ont pu te refuser des larmes. Parce que tu n'adorais pas Dieu à leur manière, il s'étonnaient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré, ils n'en étaient pas plus humains. Tandis que la nature les forçait de donner des larmes involontaires à la mort de Narcisse, la superstition insensible, se livrant à son extravagance, lui refuse un tombeau (*).

(*) On voit que c'est la douleur d'un père et d'un protestant qui parle.

O zèle barbare et haï d'un Dieu bienfaisant ! Ces hommes impitoyables ont refusé de répandre une poussière sur une poussière ; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux ! Que pouvais-je faire ? Qui pouvais-je implorer ? par un pieux sacrilège j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille..... Mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès même de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable... Père ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe. Inconnue, oubliée, ta fille est foulée sous les pas de ces étrangers inhumains ! Que ma crainte était vile et criminelle ! Comment ai-je pu redouter ses ennemis, tandis que j'obéissais aux lois les plus solennelles de la nature ? Chère ombre, pardonne à la nécessité cruelle. La douleur et l'indignation se disputaient mon cœur : l'exécration se mêlait à ma prière. J'étais transporté de fureur contre l'homme, en adorant son Dieu. Je ne pouvais voir sans horreur cette terre sauvage posséder le trésor sacré de ta cendre. J'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare, et j'ai encore été plus humain que ses habitants, en leur souhaitant à tous, dans ma juste douleur, le tombeau qu'ils l'ont refusé.

Mon ressentiment peut-il être criminel ? Le crime est d'outrager les morts. Que les morts sont sacrés ! La main qui déploya sur le firmament ce voile brillant d'azur, et qui donna l'or pour vêtement au soleil, n'est-elle pas aussi la main qui travailla la poussière respectable de l'homme, et en fit le chef-d'œuvre de la création ? Dans le moment où les passions se taisent, où l'humanité s'éveille, où la haine meurt, où l'ennemi pardonne, c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre, et insulte un corps innocent (3) !

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êtres malheureux, qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer, et qui n'ont pour s'aimer qu'un instant, que le destin reprend aussitôt et abîme dans une nuit éternelle ! Non, la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange et plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme. Combien de fois l'homme est perfide jusque dans ses caresses ! S'il se court son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié, son humanité outragent l'infortuné en lui tendant la main. Qu'il doit donc être terrible quand il se venge !

O lune, pâlis d'effroi : astres paisibles, fuyez, cachez-vous dans les voiles de la nuit, épargnez-vous l'horreur de m'entendre. L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête. Avant de s'abîmer, les tours s'entr'ouvrent : un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans. La terre tremblante avertit qu'elle va dévorer. La fumée ondoyante précède l'incendie. Mais la foudre qui part des mains de l'homme ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié, jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime. M'accusera-t-on d'exagérer ? Plût à Dieu ! Dieu qui voit à nu le cœur de l'homme en a voilé, en a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Trouvera-t-on que je me sois trop livré à mon sentiment ? Eh quel homme peut rester calme et froid, lorsqu'il souffre dans la partie la plus sensible, dans ses amis ? O honte du genre humain ! Le vertueux Philandre avait des ennemis ! Il a goûté toute l'amertume de cette triste vérité, et je la sentais en lui. Mais, hélas ! ni lui ni moi nous ne sentons plus. O Narcisse, plaie récente de mon cœur, tous mes chagrins passés se sont abîmés dans le sentiment de ta perte ! Elle m'a laissé bien d'autres soins et bien d'autres douleurs. Mon cœur est déchiré d'autant de traits que j'ai vu de maux se rassembler sur ta tête. Il semble que le destin eût fait de toi un choix cruel, pour me rendre ta mort plus amère et la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille, si tu entends encore la voix de ton père, repasse avec lui dans ta mémoire les circonstances qui ont si tristement distingué ton trépas des morts ordinaires. Elles sont toutes présentes à mon âme, et chacune d'elles, comme une hydre inépuisable, me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle est la vertu qui ne succomberait pas ? Et quel effort puis-je faire sous le fardeau des maux qui m'accablent ? Des torrents de larmes ne cessent de rouler sur mes joues flétries ; il ne me vient pas une pensée, une réflexion qui n'en grossisse le cours. J'ai beau en verser, je ne peux en épuiser la source : elles ne me soulagent point, ma douleur s'en irrite. Non, mes larmes, ni celles de mes amis ne peuvent suffire pour une telle perte. Chère Narcisse, je communiquerai ma tristesse à l'univers entier : je t'obtiendrai les pleurs du genre humain. Partout où la renommée portera ton nom, partout où mes vers rediront ta mort funeste, tu recevras les soupirs des cœurs sensibles : le jeune homme dans la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour

s'attendrir sur ton sort : il ira , mélancolique et pensif , rêver à toi au milieu des tombeaux.

NOTES.

(1) Rival d'Endymion , je fais ma cour à la sœur du jour dont les regards sont pleins de douceur. Ma muse est la première qui ait imploré son assistance. Toi (*) qui dernièrement empruntas le visage de Cynthia et voilas tes attraits de son éclat modeste ; toi qui sais t'inspirer toi-même dans les heures paisibles de la nuit , dis pourquoi Cynthia ne serait point la déesse des poètes ! comme tu pris son croissant et ses attributs , elle aussi prend ton caractère , et n'en est que plus déesse.

Est-il donc des esprits opiniâtres qui osent contester les avantages qui naîtraient de cette révolution dans le monde poétique ? O vous , favoris des muses , adressez dans le silence de la nuit vos vœux ardents à la sphère lunaire ; ne souffrez plus que l'ambitieux Dieu du jour envahisse les droits de sa sœur , qui peut aussi bien que lui vous inspirer des chants immortels.

O lune , quel est le nom qui te plaît davantage ? t'appellerai-je Cynthia , ou Cyllène , ou Phébé , ou si tu aimes mieux te nommer la belle P.-D. des cieux ? Le charme de ce nom n'est-il pas plus puissant pour te faire descendre sur la terre , que les magiques enchantements de la fabuleuse Circé ? Viens , mais apporte avec toi des célestes banquets le génie du chant , et verse-le dans mon sein. Au milieu des songes que tu fais naître , je suis le premier des poètes qui t'aie rendu des hommages , mais je ne serai pas le dernier , si tu es aussi bienfaisante que le promet ton nom. Oui , tu me seras propice : tu t'intéresseras au sujet que je vais chanter : il est comme toi doux , modeste et mélancolique : tu es femme , tu es belle , et je célèbre une belle.

(2) La larme infidèle qui naissait dans mes yeux pour Philandre est usurpée par Narcisse , ou se partage en tombant entre ma fille et mon ami. — Les traits rivaux de la mort se disputent mes soupirs. — Des boutons de joie qui germent sous le climat rigoureux de la vie humaine , il en est bien peu qui s'épanouissent en fleurs avant que l'inclémence de nos destins les ait flétris et desséchés. — La fortune avait bâti le nid de Narcisse sur les hauteurs ; mais la mort aime à frapper un but élevé. — Voix mélodieuse , beauté , jeunesse , amour , vertu , gaieté : de ce groupe d'idées brillantes , de ces fleurs de paradis , j'en fais un bouquet avant qu'elles soient entièrement fanées : je me prosterne et le présente aux cieux. — De même que les corps animés augmentent de poids dès qu'ils sont

(*) La duchesse de P.-D. avait paru sous les attributs de la lune au bal du duc de Norfolk.

dépouillés de la vie , ainsi un bien perdu pèse plus pour la tristesse , qu'un bien gagné ne pèse pour la joie.

Ils ont outragé la cendre d'un ange. — Lucifer fut excusable dans sa fureur , quand il disputa les ossements du patriarche. Ce n'était pas tant la méchanceté que l'orgueil , qui excitait les transports de sa rage.

(5) Un essaim de maux plus nombreux que la nuée de sauterelles qui couvrit le pays que le Nil arrose , s'est assemblé sur ta tête. — Le souvenir de la mort de Narcisse fait rebrousser les pensées les plus joyeuses de l'âge le plus gai droit à la vallée des morts , cette vallée silencieuse , où la nuit reposant sur des destinées imparfaites les couve sous l'abri de ses ailes noires , et attend le jour terrible qui doit mettre fin à tous les changements , et fixer tout dans un état permanent.

CINQUIÈME NUIT.

CONTRE LA CRAINTE DE LA MORT.

Yorck , ma muse ose s'élever jusqu'à toi. Ne t'offense point de son audace : c'est la reconnaissance qui la conduit à son bienfaiteur. Quoique jeune et caressé de la fortune qui te sourit , ton oreille ne sera point blessée de mes chants sérieux.

Que la crainte de la mort est profondément imprimée dans le cœur de l'homme ! Ecoute mes vers : je chante son souverain remède.

Heureux l'homme qui , dégoûté des plaisirs factices d'un monde tumultueux , et de tous ces vains objets qui s'interposent entre notre ame et la vérité , s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès , visite les voûtes sépulcrales que le flambeau du trépas éclaire , lit les épitaphes des morts , pèse leur poussière , et se plaît au milieu des tombeaux ! Ce sombre empire , où la mort est assise au milieu des ruines , offre à l'homme un asile paisible où son ame doit entrer souvent et promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salulaire à la vérité , et mortel pour l'orgueil ! O mon ame , entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes dont l'homme a tant besoin sur la terre. Pesons la vie et la mort ; osons envisager la mort en face , et bravant ses terreurs par un mépris généreux , cueillons sur les tombeaux la palme des grandes ames. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs et me payer mes larmes (1) !

Suis-moi , Lorenzo. Viens : lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chère Narcisse... Quel traité de morale sublime elle

tient ouvert ! que son langage muet est pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une ame sensible ! L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ses images sont faibles et mortes auprès des impressions vives et profondes dont la vue de cette pierre nous pénètre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées dans la date que j'y vois gravée !..... demande-lui, si la beauté, si la jeunesse, si tout ce qui est aimable est de longue durée ! Homme, ose donc désormais compter sur la vie ! A peine puis-je rencontrer un tombeau qui ne renferme un corps plus jeune que le mien, et qui ne me crie : Viens !... Et dans le monde entier, que trouvai-je qui me rappelle et m'attache à la vie ?

Mais quel objet nouveau frappe mes regards ? La tombe de Narcisse vient de s'ouvrir devant moi. C'est l'auguste vérité que j'en vois sortir brillante et radieuse, comme du fond de son sanctuaire. Elle s'avance, je la sens qui s'empare de mon ame, l'illusion se dissipe, les nuages dont les passions obscurcissaient ma raison, s'évanouissent, l'ombre a fui ; à l'éclat de cette vive lumière mon horizon s'étend, de nouvelles facultés viennent enrichir mon être. Je vois les objets invisibles, je touche et je sens les objets éloignés. Je suis présent à l'avenir. Le monde et ses plaisirs imposteurs ne m'en imposent plus. (Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier !) Les pièges que le vice me tendait sous les fleurs sont découverts : le voile de la vertu tombe et me laisse contempler tous ses charmes. Comme la vie s'écoule devant moi ! Je vois les hommes tomber comme les feuilles de l'automne ; les objets de leurs désirs me paraissent aussi légers, aussi vils que la poussière qui s'élève sous leurs pas. Plus je considère la vie, plus elle me paraît vaine.

Ah ! c'est maintenant que je sors de l'enchantement. Je conçois enfin les avis salutaires que la mort faisait retentir à mon oreille, et que j'ai si longtemps négligés. Loin d'en être ému, je vivais insensible et sans alarmes ! Je me sens atteint et frappé de tous les traits qu'elle a décochés sur mes amis. Plus la flèche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la blessure qu'elle fait est large et profonde. Dieu ! que sa pointe est pénétrante ! Qui apaisera la douleur brûlante qui me parcourt et me dévore ? Quelle main bienfaisante viendra retirer de mon ame cette pensée empoisonnée, et verser sur mes plaies un baume rafraîchissant ? Ne pourrai-je donc sans frémir attacher, reposer sur la tombe un oeil courageux et serein ?

Et pourquoi frémir à la pensée de la mort ? Ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des

alarmes, nous nous tourmentons de nos chimères ; nous formons un fantôme, nous lui donnons des traits menaçants, et bientôt oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'âme, nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur.

L'image infidèle que nous formons d'après nos conjectures, n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Et quel peintre a pu saisir les véritables traits de la mort ? Ce tyran ne se repose jamais un instant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagère. L'ignorance charge le portrait de ses ombres, et la raison s'en épouvante.

Où est-elle, la mort ? Toujours future ou passée ; dès qu'elle est présente, elle n'est déjà plus. Avant que l'espérance nous abandonne, le sentiment est mort. Pourquoi nous remplir de noirs présages ? Quand nous sommes frappés, nous recevons le coup, mais sans en sentir la douleur. La cloche funèbre, le drap mortuaire, la bêche, le tombeau, la fosse humide et profonde, les ténèbres et les vers, tous les fantômes qui s'élèvent sur le soir de la vie et obsèdent le vieillard sont la terreur des vivants, et non pas celle des morts. Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. Ecartons d'une main courageuse ces simulacres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée ; il n'en transpire aucun secret chez les vivants.

Quand la mort serait aussi effroyable, aussi hideuse que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle ? Ne devrait-il pas, si les années le rendaient sage, courir au-devant d'elle, et lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures ? La vie a-t-elle donc tant d'attraits ? En trouvons-nous toujours le désir dans nos cœurs ? Nos chants ne sont-ils que des chants de joie ? Ah ! si l'homme laissait sa pensée s'arrêter sur cette foule d'objets de dégoût dont nous sommes entourés, son cœur quelque intrépide qu'il pût être, succomberait de douleur en voyant la vanité de la vie, les vices des hommes, les faiblesses de la vertu, les erreurs du sage même, les maux sans cesse renaissants, les biens imparfaits, toujours détruits dans le germe, et laissant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine ?

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme est la proie, se passera-t-il un seul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche, qui ne révèle au sage quelque nouveau secret, quelque misère inconnue, et ne le dégoûte d'en voir davantage? Les heures perfides nous dupent. Tant qu'elles reposent dans le sein du temps, avant de nous appartenir, elles flattent nos désirs, elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il est insensé celui qui les croit ! Elles nous trahissent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaisir, chacune d'elles nous laisse une peine et s'enfuit avec l'année. Cependant l'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours, ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

(2) Vivre toujours ici ? Eh pourquoi ? Pour ne voir que ce qu'on a vu, n'entendre que des redites, passer et repasser avec ennui sur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel, revenir de la haine à l'amour et de l'amour à la haine, désavouer aujourd'hui les désirs du jour d'hier, bâiller sur les mêmes plaisirs, être forcés souvent d'implorer le malheur pour nous délivrer de l'uniformité dont nous sommes excédés, et goûter du moins la triste consolation du changement. Combien de fois, dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander : n'y a-t-il rien de plus ? Que le plaisir est pauvre et borné ! La vie est si courte, et il meurt encore avant elle ! A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours, que le fond des sentiments agréables est épuisé. Il ne reste plus de sensations neuves à essayer. Nous sommes réduits à vivre de répétitions dont l'ennuyeuse uniformité nous lasse. Nous ne trouvons dans le présent, que le goût insipide du passé : les sens rassasiés sont prêts à le rejeter. Hélas ! nos premières années, comme des ancêtres prodiges, déshéritent en quelque sorte les dernières ; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.

Le malheur de vieillir vient encore aggraver et combler tous les autres : on se tourmente alors pour exprimer des jours une substance qui n'y est plus. Le goût est usé, les sens sont morts ; les ressorts de la machine décrépite se relâchent, les canaux s'obstruent, les roues s'embarrassent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les aliments deviennent un fardeau qui tue au lieu de réparer ; le plus sobre éprouve les effets de l'intempérance : la joie même devient dangereuse ; si le vieillard prend encore sa

coupe dans ses débiles mains, il tremble qu'à chaque instant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'est plus qu'un champ épuisé et nu qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats, on est réduit à recueillir sur le passé quelques réflexions, quelques commentaires agréables sur les rôles qu'on a joués dans le monde, et sur les vains projets qu'on a formés. Ainsi les plaisirs se détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre, et laissent le malheureux affamé dans une solitude aride et dépouillée, au milieu d'une nuit totale, plus sombre que celle qui enveloppe maintenant l'hémisphère. Heureux celui qui peut alors se promettre l'approbation du juge suprême, au moment où l'âme, forcée d'abandonner sa dépouille, va rendre à la fortune tous ses faux ornements, et laisse tomber son masque de chair en quittant le théâtre de la vie.

Ce temps est venu pour moi : le monde que j'habitais n'est plus : un nouveau succède, où régneront de nouveaux usages. Une troupe légère d'acteurs étrangers arrivent sur la scène pour m'en chasser ou pour s'y divertir de moi. Comme ils s'étonnent de me voir ! Je les regarde avec la même surprise. Mon voisin m'est inconnu. Hélas ! ce n'est pas là ce qui m'afflige le plus, il est un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieillesse et au malheur d'être trop longtemps privé de la mort. Mon roi, qui me faisait autrefois un accueil si gracieux, ne me reconnaît plus. Retirons-nous du monde. Que me faut-il de plus pour m'en dégouter ?

Mais quoi ! ce malheur m'est-il particulier ? Je suis oublié aujourd'hui ? Eh ! l'on s'est si longtemps souvenu de moi. Un objet qui s'offre de trop près à la vue l'importune et l'offusque, et son ardeur à se montrer l'empêche d'être aperçu. Lorsque je vais confier mes peines à l'oreille des courtisans, ils m'écoutent avidement, ils savourent avec un plaisir secret ce nectar si délicieux pour les grands, et me serrant la main, ils me prient en grâce de revenir demain. Refus, peux-tu te masquer sous une forme plus séduisante ?

Yorck, ne crois point que je m'écarte de mon sujet. C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, et mieux on en jouit : il faut la traiter comme ces coquettes capricieuses qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le temps que les Grecs employèrent à réduire la superbe Troie, je m'obstinais à assiéger sans succès les faveurs de la cour. Hélas ! que l'ambition est un mauvais moyen

de s'enrichir ! elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je possédais, en empoisonnant sa jouissance. Pourquoi désirer ? C'est de toutes les occupations la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuste et dans la santé la plus florissante : l'ambition en fera bientôt une ombre pâle et décharnée semblable à moi. Eussiez-vous tous les trésors du nouveau monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. Air pur, repas frugal, dons précieux de la vie champêtre, c'est vous qui m'avez enfin guéri de cette maladie contagieuse des cours.

Bénie soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon âme. Le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir ; mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici, en sûreté, jeté à terre sur une simple planche, j'entends le tumulte confus de la foule, comme le mugissement des mers éloignées, ou le bruit sourd de la tempête mourante ; et méditant dans un calme profond mon sujet sérieux, j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici, comme un berger qui, du fond de sa cabane, appuyé sur sa houlette, et faisant résonner son chalumeau, promène ses regards sur la vaste étendue des campagnes, je suis de l'œil la chasse féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuse d'hommes bruyants, brisant les barrières des lois, franchissant les bornes de la justice, loups pour la rapine, renards pour la ruse, tantôt poursuivant, tantôt poursuivis et tour à tour la proie l'un de l'autre, jusqu'à ce que le trépas, cet infatigable chasseur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts ? La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par « Ci-gît. » Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser, tel est l'inventaire exact de la vie, et la poussière en poussière est le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants passent à la postérité, elle apprendra qu'il exista un homme nourri parmi les courtisans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourrait bien arriver trop tard d'un jour, qui ne s'est point amusé sur son lit de mort à arranger des projets de fortune et de vie, et qui a pensé que la nécessité de mourir valait bien la peine de l'en distraire.

La jeunesse sans expérience, attirée par une lueur trompeuse, se précipite sur une foule de maux. Les années instruisent l'homme ; il se détrompe en vieillissant : mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entends la vieillesse insatiable crier sans cesse : « Encore des jours, encore des richesses, encore des plaisirs. » Il n'est plus de plaisirs, quand le sentiment est éteint. Il ne suffit pas de posséder l'objet : pour en jouir, il faut des sens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuster l'arc usé dont la nature relâche et brise successivement toutes les cordes. Quel excès de folie ! Comme on voit les ombres s'allonger à mesure que le soleil s'abaisse, nos désirs croissent et s'étendent sans fin sur le soir de la vie.

Quelle fureur vous possède, vous qui voulez mourir riches ? O mes contemporains, restes de vous-mêmes, chétives ruines humaines, chancelantes sur le bord du tombeau, nous verrait-on, comme ces arbres décrépits, pousser encore plus profondément nos viles racines sur ce sol malheureux, et l'embrasser plus étroitement, à mesure que nous vieillissons ? Nos mains flétries et ridées seront-elles toujours étendues dans le vide de l'air, tremblantes à la fois de vieillesse et d'ardeur pour saisir des fantômes qui les fuient ? L'homme a besoin de si peu et pour si peu de temps ! Tout à l'heure il va rendre à la nature avare sa propre poussière, qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'est bien assez, triste vieillard, d'avoir vécu au milieu des orages : va du moins mourir sous l'abri du port. Tu devrais fuir les témoins et la foule, cacher dans l'ombre de la retraite la décadence de ta raison, l'affaiblissement de ta volonté et les ruines de ton être. Tu devrais te prévenir à toi-même ton avenir, et t'essayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en silence et promener tes pas solitaires au bord du sombre rivage d'où tu dois bientôt t'embarquer sur une mer inconnue ? Enrichis ton ame : amasse sur ton bord une ample provision de vertus, et attends en paix le vent qui doit d'un souffle te lancer dans des mondes éloignés : qu'ils paraîtront nouveaux à l'homme qui ne sera pas accoutumé à les reconnaître de loin par la pensée !

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes, il ne faut plus rien espérer des sens : il est temps de fouiller dans son ame, d'y puiser des plaisirs plus nobles, et d'exercer ses facultés sur des objets immortels. Ce n'est plus dans le présent, c'est au delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur. Sur la terre, il ne reste d'autre bien à prétendre que l'estime et la paix. La première s'accorde à la réputation d'être sage : la sagesse seule peut donner la seconde. Si nous souffrons que la folie nous enlève l'une et l'autre, que nous restera-t-il pour consoler nos derniers jours ? La vertu seule peut les rendre joyeux et sereins. Avec elle le vieillard s'avance gaiement vers le

tombeau. Il ne craint point, il souhaite plutôt de mourir. La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant : c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive.

Aide-moi, Narcisse, aide-moi à faire ma paix avec le trépas, à détacher mon cœur de ces biens qui ne me suivront point. Avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ma poussière, que la mort trouve tous les liens qui m'attachaient au monde brisés par mes mains, et que son glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raison trop prompte à s'assoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice, que ton ombre se présente à moi, qu'elle me réveille par le sentiment de la douleur, et force mes yeux à rester ouverts pour observer la mort qui s'avance. Il n'est plus besoin de secousses violentes ni d'accidents étrangers pour me détruire. La nature a déjà signé l'ordre de mon départ : la mort l'a dans ses mains; elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le signifier.

Lorsque je me retourne pour regarder le long des années écoulées derrière moi, et que je n'y trouve plus tant d'hommes qui, plus jeunes, plus robustes et moins imprudents, pouvaient se promettre de fournir une longue carrière, j'ai peine à croire que je leur survive..... Mais, que dis-je? Est-ce que je vis? Ah! je ne fais plus qu'achever de mourir. Savant Méad, je ne reconnais point ma vie dans cette existence délabrée que tu fais subsister. Si je respire encore, c'est le chef-d'œuvre de ton art : mais j'ai depuis longtemps enterré ma vie avec la force des nerfs et l'énergie de la pensée. Mon être se dissout et s'écoule sous le poids de la vieillesse et de la maladie; je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours. Tous mes sens ont fermé les portes de mon âme; ma raison, en s'éteignant, me dit de hâter mon cercueil et me dénonce à la poussière.

Craindrai-je de subir une dernière fois le sort que j'ai subi dans tous les instants que j'ai vécu? La mort est-elle donc pour moi un phénomène étrange et nouveau? En naissant nous commençons à mourir : quand l'homme grandit, sa vie décroît. C'est un flambeau qui se consume en s'allumant. Puisque la mort a dévoré ma jeunesse et usé mes forces, je lui abandonne le reste sans regret, et je ne m'effraie plus de son cri sinistre.

C'est ta voix que j'entends, arbitre souverain de la vie et du trépas. Soleil immortel de la nature, toi qui, du sein des ténèbres où j'étais plongé plus vil que l'insecte et que la poussière que je foule, me fis éclore par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumière et m'enivrer de l'éclat du

jour, tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux. Tu m'appelles à une terre inconnue. Je t'obéis avec joie : je me livre à toi ; je sais en qui je me confie. C'est en toi que je veux vivre. C'est là l'unique réalité : la terre n'a que des fantômes, et la vie et la mort sont également vaines.

La vie est trop flattée, la mort (3) trop calomniée : le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble et leur rend justice.

Emprisonnée dans le corps, l'âme vit ici dans un tombeau. Esclave, tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps, elle élargit l'âme de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour et des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter.

Quoi, diras-tu, l'espèce humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort ? De quel amas de débris sa route est semée ! Rien n'est sacré pour elle : fortune, puissance, tout se renverse sur son passage. Elle n'épargne ni les talents ni les arts ; ces génies qui méritaient d'être immortels, ces flambeaux qui éclairaient le monde, sa main cruelle les éteint, et replonge la race humaine dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les sages, les conquérants et les rois ; mais ces titres sont vains : attachés à l'argile de nos corps, ils doivent périr avec lui ; mais cette âme, cette âme immortelle, l'image de la divinité, n'est-ce pas la vie qui la retient dans l'avilissement, jusqu'à ce que la sombre avenue de la tombe l'introduise dans les berceaux enchantés du séjour de la lumière ?

O mort, tu l'emportes. Sois donc la bien-venue. Je te rends grâce de ton arrivée prochaine. La vieillesse et la maladie, tes terribles avant-coureurs m'avertissent que tu n'es pas loin. Je les sens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie. Encore quelques jours et leur ouvrage sera consommé. Déjà la cloche s'ébranle et va bientôt appeler à mes funérailles le peu d'amis qui me restent. La faible nature y versera peut-être quelques larmes ; mais la raison plus sage, félicite le mort, et le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors aux vents cette poussière que je traîne, jusqu'au jour où, la rappelant à moi du sein des éléments et des abîmes de la nature, je la reprendrai brillante, et me verrai revivre tout entier ! J'aurai vaincu tous

les maux. Mes chagrins et mes regrets seront terminés. O mort, sans toi ils seraient immortels? Sans toi nos vertus seraient vaines et nos malheurs seraient perdus. Tu vas m'en payer le salaire. J'ai poussé des cris en naissant pour obtenir cette vie misérable : quand pousserai-je mes derniers soupirs, pour en obtenir une seconde qui absolve la première? Non, la vie n'est point en deçà, elle ne commence qu'au delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main, l'homme tombe et se relève. Ses fers sont brisés. Il est libre, il est roi, il s'empare des cieux!

NOTES.

(1) Cette riche moisson croît sur le tombeau de Narcisse. Puisse la sagesse sortir du sein de ma blessure mortelle, comme cette fleur lugubre que les poètes ont fait naître du sang qui sortait de la blessure d'Ajax! Quels sont les fruits que nous pouvons retirer de la mort de nos amis? Il faut la faire servir à nous réveiller de notre léthargie, à bannir nos terreurs, à humilier notre orgueil, à nous préserver du vice. Lorenzo, arrête longtemps ton ame sur la pensée de la mort. Laisse agir sur toi son ascendant salutaire. Qu'elle règne sur toi, cette pensée qui seule peut, en réprimant tes folles joies, te préparer au vrai bonheur. Si tu lui soumets ton être, elle apaisera les mouvements séditieux de ton cœur, et te fera conquérir une gloire immortelle. C'est de ce moment que commenceront à couler pour toi des jours heureux. La pensée de la mort est un Dieu qui inspire l'homme et lui conseille la vertu.

(2) Vivre toujours pour être arrêté ici aux portes de la vie réelle sans jamais y entrer, pour rester emprisonné dans les ténèbres de ce monde, sans jamais voir la lumière de l'éternité; pour remonter tous les matins la roue vieillie des heures, sans qu'elles nous apportent rien de nouveau : sont-ce là les goûts délicats de nos petits-maitres? Si tels sont leurs désirs, ils sont dignes de faire société avec les animaux, s'il est vrai que les animaux ne soient pas encore moins grossiers qu'eux. Faute de vertu, c'est-à-dire faute de penser, quoiqu'ils se piquent le plus de cet avantage, à quoi sont-ils réduits? A aimer et haïr tour à tour ce monde si vain, à gourmander et à caresser successivement la vie, cette courtisane fardée qui les traite d'insensés à chaque instant du jour, à louer ce qui est mauvais de peur de trouver pis : voilà donc la cause des transports de leur joie! Il est temps, il est grand temps de changer de scène. Mais quel moyen de leur faire voir et haïr la difformité de l'état où ils se complaisent? il n'en est qu'un seul, mais qui est à la portée de tous les hommes : c'est la vertu. Cette déesse par son merveilleux pouvoir, tapisse de fleurs l'aride rocher de la terre, réconcilie l'homme avec la vie; et ce qui est bien surprenant, répand les charmes de la variété sur l'ennuyeuse uniformité des jours, et

du cercle fatigant de la nature fait une ligne droite dont on parcourt l'étendue avec plaisir. Crois-tu cette vérité, Lorenzo ? Prête-moi une oreille attentive et patiente, et tu rougiras d'en douter.

Ceux qui ne connaissent et n'ambitionnent que les plaisirs des sens sont condamnés à passer les jours de leur vie languissante dans un dégoût continu. Semblables à cet oiseau qui chante toujours sur la même note, les saisons n'ont pour eux aucune variété. Mais des âmes plus élevées, dont le goût dédaigne les fruits que le soleil mûrit ici-bas, savent répandre sur leurs jours autant de variétés qu'on en voit régner dans les nuances changeantes du cou brillant de la colombe. Le charme de l'innocence qui siège dans leur cœur se répand sur tous les objets, et la vertu les dore des rayons de sa lumière. Elles ne connaissent point l'ennui : l'objet de leurs désirs n'est point sujet à vieillir. Soutenues dans leurs efforts sublimes par une espérance céleste, chaque aurore leur montre de plus près la perfection et le bonheur, et leur découvre une perspective nouvelle d'éclat et de gloire, qui ranime leurs forces pour la vertu. Tandis que le cercle de la nature tourne, comme la roue d'un char, au-dessous des hauteurs où elles se sont élevées, la scène s'embellit à leurs yeux d'heure en heure. Leur vertu marche vers le bonheur par une ligne directe : vertu que les plus purs motifs de la religion inspirent, bonheur que la pratique de la religion peut seule assurer ! Voulons-nous, lâches déserteurs de la vertu, renoncer au bonheur qui nous est destiné ?

C'est une vérité assez généralement reconnue, que l'indifférence sur le bonheur de l'autre vie appauvrit aussi les plaisirs de la vie présente : mais il en est bien peu qui agissent en conséquence. Qu'est-ce que cette vie ? Qu'elle est mal connue de ceux même qui en sont le plus amoureux ! Aveugles dans nos transports, à force d'aimer passionnément la vie, nous la rendons moins aimable : nous l'étouffons, pour ainsi dire, dans les embrassements forcés de notre folle ardeur. Nous voyons le temps, de l'œil dont on doit voir l'éternité, et nous prenons ce lieu de passage pour le port. La vie, considérée comme fin dernière, n'a point de valeur : comme moyen, elle est inestimable. Quand elle est tout pour nous, elle n'est rien, moins que rien : c'est le séjour des peines et des maux : quand on n'en fait aucun cas, elle devient d'un prix infini : c'est alors le séjour de la consolation et de la paix ; une route agréable, que termine la riche perspective d'un bonheur éternel : c'est alors qu'on ne doit plus la nommer sans respect et sans éloge, qu'on ne peut y penser sans se sentir les plus vifs transports de la joie. Alors nos jours sont affranchis de l'ennui : la terre n'est plus un rocher nu et stérile, ni la vie une femme fardée et querelleuse. Ce monde n'est vain que pour l'homme frivole. A qui dois-je comparer la scène changeante de cette vie, dont la valeur incertaine peut croître ou décroître à l'infini ? O nuit, qui ne cesses de m'être propice, prête-moi ici ton secours ! je la comparerai à la lune. Globe indigent et opaque par lui-même, elle brille par l'éclat qu'elle emprunte d'un

globe plus élevé. Quand la terre ténébreuse s'interpose entre eux, alors plongée dans les ombres, sa lumière s'éclipse; mais au moment même où elle est la plus éclatante, sa lumière n'est qu'une lueur pâle et triste devant cette source resplendissante de feux et de gloire dont elle reçoit ses rayons. La lune, la terre et le soleil sont entre eux ce que sont la vie, le crime et l'éternité.

(3) Et la gloire de l'éternité n'est pas loin, ô Lorenzo : que la barrière qui sépare l'homme de bien de l'état d'un ange est mince et fragile ! leurs destins ne sont peut-être séparés que par l'intervalle d'un moment, d'une année : et quand cet intervalle serait d'un siècle, ce siècle n'est encore qu'un moment, pour qui songe à l'éternité. Hâte-toi d'être ce qu'étaient sur la terre ceux qui sont maintenant des dieux. Sois ce qu'était Philandre, et prétends aux cieux. La timide nature est-elle effrayée du sombre passage qui y conduit ? N'en crois point tes erreurs. Reprends ta joie en songeant que cette route mène au bonheur. Elle y a conduit plus d'un mortel qui l'a traversée d'un œil serein. Pourquoi ne t'en ferais-tu pas la même idée ? La religion, le courage, la sagesse te recommandent l'espérance et cette espérance bien affermie dans le cœur, procure à l'homme ce qu'elle promet. Compare la vie et la mort. Étrange parallèle ! Mais il n'est pas moins vrai que, pesées dans une exacte balance, c'est la mort qui l'emporte sur la vie. C'est elle, et non pas sa rivale, à qui il faut donner la palme. C'est la vie dont la faiblesse crée les terreurs de la mort. La vie n'a point de véritable joie, que celle que la mort perfectionne et complète. La vie est un débiteur du tombeau.

Lorenzo, rougis de ton fol amour pour la vie, elle qui abaisse à de viles fonctions des âmes célestes, les met aux gages des sens, les force de servir à des tables où les animaux, les reptiles même, occupent des places plus élevées qu'elle ; banquets honteux, où une âme immortelle se livre aux sensations grossières de la brute. Rougis de ta peur de la mort ; elle qui t'introduit dans des berceaux enchantés, où l'âme s'enivre du nectar des dieux, servi par des anges ; où des anges partagent et goûtent avec elle les fruits de la félicité éternelle.

La mort est une victoire : elle enchaîne les maux furieux de la vie. L'ambition, la luxure, la vengeance, l'avarice, liées à son char de triomphe, applaudissent à son pouvoir. N'appelons plus ce jour le jour de notre ruine : nommons-le plutôt le jour de la moisson : c'est alors qu'elle est dans sa maturité. Si, en coupant ses épis dorés, la serpette nous fait quelques légères blessures, un baume souverain les a bientôt fermées.

O mort ! je sens du plaisir à songer à toi. C'est toi qui inspires à l'homme les plus nobles pensées, et lui conseilles la vertu. Tu es la libératrice qui l'affranchit de ses fers, le récompense et le couronne. Tu es le terme de toutes les peines. Tu fais naître une joie dont le sentiment est éternel dans l'âme, et dont la source intarissable est dans le sein de son Créateur. La mort est la couronne de la vie. Elle nous rend plus de bien que nous n'en avons perdus en

perdant l'Eden. La mort qui nous paraît environnée de l'appareil de la terreur, vue de plus près n'offre à nos yeux qu'une reine pacifique. O quand mourrai-je à la vanité, à la peine, à la mort ! Quand mourrai-je !... pour vivre toujours.

La Rédemption.

D'où viennent les crimes de l'homme ? de l'oubli de la mort. Ah ! j'ai trop longtemps vécu dans cet oubli. Maintenant la pensée de la mort me déchire le cœur. Quelle main bienfaisante guérira ma blessure ? Ah, je l'aperçois cette main secourable, avec une joie mêlée de remords ! O main divine et si remarquable, tu es fixée dans les cieux !... Qu'osé-je dire ? je blasphème. Hélas ! combien ne s'est-elle pas abaissée pour moi au-dessous de ces cieux qu'elle a formés ! c'est pour moi qu'elle est sanglante. Il découle de ses plaies un baume salulaire qui peut seul me guérir. Grand Dieu, retire du sein de ton fils ce cruel acier... Malheureux, quel vœu ai-je formé ! puis-je soutenir ce spectacle douloureux !... Mais puis-je aussi renoncer à le contempler ? C'est là que sont attachées toutes les espérances de l'homme ; c'est ce clou sacré qui soutient l'univers chancelant. Sans lui nous tomberions dans l'abîme : sans lui, nous serions réduits à former l'horrible vœu du désespoir, à souhaiter que l'univers eût péri dès sa naissance. Quel changement ! celui qui voit les astres comme une poussière agitée au-dessous de son trône, est maintenant voilé de ténèbres, et la poussière de la terre est le lit où il repose. Le ciel a-t-il pu nous aimer à cet excès ? Oh ! quel long gémissement fut poussé sur cet arbre salulaire ! Ce n'était pas sur lui que gémissait l'Homme-Dieu. Chargé de nos crimes, il a porté ce fardeau volontaire, pour soulager un monde coupable écrasé sous son poids. Un si grand prix eût suffi pour racheter des milliers de mondes. A cette vue, les anges ont éprouvé des sensations nouvelles ; ils ont interrompu leur concerts, et le sentiment de leur bonheur est resté suspendu.

Oh ! que n'ai-je leur voix, pour égaler la grandeur de mon sujet ! Nuit, inspire-moi l'harmonie de tes sphères mélodieuses ! Sera-t-il dit qu'on verra le feu du génie brûler dans les ouvrages des païens, et moi chanter d'un ton languissant la dignité du chrétien ? Ce n'est pas le génie, c'est l'insensibilité des cœurs qu'il faut en accuser. Eveille-toi, mon cœur. Qui pourra t'éveiller, si tu restes insensible à l'idée d'un Dieu qui épuise sa puissance pour le bonheur de l'homme ? Pénètre-toi des grandes vérités, qui ont dissipé les ténèbres profondes du paganisme, et versé sur l'univers les flots dorés d'une lumière éternelle. On ne peut les sentir sans en être embrasé ; et les sentir, c'est les croire.

Dieu bienfaisant et terrible, ton amour te rend plus redoutable. Tes lois en deviennent plus rigoureuses, et leur infraction plus criminelle. Que mon cœur est tremblant devant l'immensité de ton amour ! Si ta miséricorde est sans bornes, ta justice devient inexorable. C'est pour venger ses droits, que tu as teint la croix du sang

de ton Fils, et la plus grande de tes merveilles est que ton Fils ait pu mourir. Dois-je dire ou taire une pensée hardie qui s'offre à moi ? L'homme doit-il vanter ou détester davantage un crime qui a pu exciter à la fois tant de vengeance et tant d'amour ? La justice sévère et la miséricorde au doux sourire se sont unies : leurs bras se sont enlacés sur l'amas énorme de nos crimes. Toutes deux soutiennent ensemble le trône de l'Éternel dans tout l'éclat de sa majesté. Si elles ne s'étaient ainsi réconciliées, la grandeur de Dieu restait outragée, ou bien la perte de l'homme était inévitable. Il n'y a qu'une intelligence infinie qui ait pu tirer de cette alternative désespérante une ressource aussi merveilleuse, qui a conservé et les droits de la justice divine, et le bonheur de l'espèce humaine. Acte étonnant de la divinité, quel nom te donnerai-je ? Tu es une merveille également inconcevable pour les anges et pour les hommes, et la toute-puissance même ne peut faire cesser la surprise qu'elle a fait naître.

Tous les attributs de Dieu sont autant de perfections également infinies. Elles forment ensemble un orbe plein et parfait dont tous les rayons sont égaux. C'est tracer de l'Éternel un portrait injurieux, que d'étendre une de ses perfections aux dépens de l'autre, de vouloir que la miséricorde l'emporte sur la justice ; c'est outrager Dieu et le dépouiller de la divinité. Un Dieu tout miséricordieux serait un Dieu injuste. Vous qui le peignez sous ces traits infidèles, quelle est donc votre raison ? Oubliez-vous que la rançon de l'homme est payée ? que l'inépuisable fonds des cieux a été épuisé pour le racheter, et qu'il a coûté à Dieu un prix inappréciable ? Les anges et tous les esprits créés ne pourront jamais estimer sa valeur immense ; c'est un secret à jamais caché dans le sein de l'Être suprême.

Et pour qui cette rançon a-t-elle été payée ? O excès d'amour ! c'est pour l'homme. Le soleil ne put le voir. A ce spectacle inattendu, son char recula d'horreur : il voila sa face du manteau de la nuit ; nuit qui ne fut pas celle que forme la nature, mais telle que la nature épouvantée frémit à son aspect : éclipse formidable, que ne produisit point l'opposition des planètes, mais le froncement du sourcil irrité du Créateur. Soleil, fuyais-tu, pour ne pas voir souffrir ton auteur, ou pour te dérober au spectacle des crimes de l'homme, dont le poids énorme fit ployer cette tête sacrée sous le fardeau de la croix ? Le monde ébranlé dans ses fondements en gémit, les entrailles de la terre se déchirèrent, son sein fut forcé de s'ouvrir pour enfanter les morts. L'enfer mugit dans ses abîmes, et le ciel laissa tomber des larmes. Le ciel pleura, afin que l'homme pût sourire. Pour que l'homme fût immortel, un Dieu mourut !

Et la dévotion sera-t-elle encore un mérite ? N'est-ce pas une nécessité ? Quel cœur de roche ne se sent pas amolli et brûlant d'amour à cette idée ? Plus l'âme repose ses pensées sur cet objet, plus ses sentiments s'exaltent ; dès qu'il se présente à ses réflexions, elle est transportée, enflammée de reconnaissance. Je me sens accablé de cette multitude de merveilles. Captive, pour ainsi dire,

au milieu des bienfaits que la croix répand sur elle, mon ame se voit de toutes parts emprisonnée dans l'étonnement. La vie de l'Homme-Dieu me montre la trace que je dois suivre : dans sa mort je vois le prix qu'on obtient en marchant sur ses pas ; et son ascension sublime m'offre la preuve la plus lumineuse de mon immortalité. Est-il vrai qu'il est monté dans les cieux ? Nations, et vous, morts, écoutez : oui, il y est monté ; il a brisé les portes de la mort. Ouvrez-vous, portes éternelles et laissez entrer le roi de gloire. Quel est-il, ce roi de gloire ? C'est celui qui est descendu du trône de sa gloire pour venir mourir, celui qui a désarmé la mort, cet ennemi cruel qui dévorait la race humaine ; celui qui a étonné les cieux par son amour pour l'homme, et qui a vu avec une secrète complaisance les anges mêmes se perdre dans le mystère inconcevable de cet amour.

Les portes de la mort brisées, son aiguillon arraché, son trône renversé, son dernier soupir rendu ! quel homme ne succomberait pas sous l'excès de sa joie ! Terre et cieux, applaudissez : célébrez tous ces biens accumulés sur l'homme. Ce fut en ce moment que l'humanité prit des ailes, et s'élançant du tombeau, se saisit de l'immortalité. Ce n'est plus l'homme qui est mortel, c'est la mort : la mort est terrassée pour ne plus se relever : l'homme est empreint du sceau de l'éternité. Je vous salue, ô cieux, si prodigues envers nous ! La gloire de tant de bienfaits vous appartient : et l'homme y gagne un bonheur infini.

Mais où m'égare ma joie ? Hélas ! si c'est pour les tourments que je suis immortel, dois-je encore me vanter de mon immortalité ? Oui, je m'en vante, quoique tout couvert de crimes. C'est pour le crime, et non pour l'innocence, qu'un Dieu est mort : le crime seul a pu justifier sa mort ; mais il faut aussi que sa mort justifie le crime aux yeux du ciel indulgent. Si, lassé de mes vices, je les expie par un repentir sincère, Dieu écrit mon nom dans les cieux avec cette lance sacrée qui perça son flanc, se teignit de son sang, et ouvrit dans sa plaie une source où le genre humain puise la force et le courage de combattre le crime. Yorck, c'est cette idée qui seule peut bannir du cœur de l'homme la crainte de la mort.

O étonnement ! parcourons les miracles de la bonté divine, et qu'à chaque pas ma surprise augmente ! Le pardon, quand l'offense était infinie ! et pour pardonner Dieu emploie des moyens qui annoncent la valeur inappréciable de ce pardon. Le prix qu'il a coûté est le sang d'un Dieu que j'ai forcé d'être mon ennemi, que je ne cesse d'outrager, quoiqu'il ait daigné s'unir à ma nature, et qu'il l'ait ennoblie ; quoiqu'il m'ait donné le bonheur et qu'il me châtie avec la bonté d'un père, pour m'avertir de le conserver. Je suis un rebelle environné de son tonnerre ; et ce n'est pas moi seul : tout l'univers est soulevé contre lui. Toute la race humaine est armée pour le combattre : il n'en est pas un seul qui soit exempt de crime ; et cependant il meurt pour le dernier des criminels. Le rachat du plus grand pécheur est ce qui cause sa plus grande joie ; comme si

l'espèce humaine tenait le rang le plus élevé dans l'ordre des êtres, et que la grandeur de Dieu augmentât à proportion de sa bienfaisance envers l'homme.

Que tous les cœurs tressaillent et brûlent de reconnaissance ! Quelle échelle de miracles ! son dernier degré touche aux cieux , et son sommet se perd par delà la pensée des hommes et des anges. Puissé-je monter le long de sa hauteur, en chantant des louanges dignes de l'Eternel. Louange (*), si la surprise peut te laisser un libre cours, coule à jamais de mon sein, toujours brûlante et sans interruption : que ton encens s'élève vers les cieux, et répande un parfum plus doux que si tous les trésors de l'odoriférante Arabie s'enflammaient et brûlaient ensemble.

Retourne vers le premier, vers le plus digne objet de ton amour, à qui jadis tu n'associais point de vils rivaux : retourne vers ce pouvoir primitif, que chantent sans cesse les trônes célestes, devant qui les anges se prosternent confondus. Quel outrage pour Dieu, quelle présomption audacieuse dans les respects que l'homme prodigue à l'homme ! Grand Dieu ! tandis que les cieux n'ont d'autre emploi que de célébrer ta gloire, l'homme sera-t-il le seul qui te refusera ses hommages ? Que je cesse de vivre, quand je cesserai de te louer. Roi éternel, que ta grandeur, ta sagesse et ta bonté sont incompréhensibles ! Les diamants et l'or brillant caché dans le sein de la terre, la pompe éclatante des étoiles ne sont devant toi qu'une matière opaque et vile. En vain je demanderais à ces astres qui environnent ton trône, et se nourrissent de ta lumière, l'harmonie de leurs sphères : les plus sublimes transports qu'ils pourraient m'inspirer n'atteindraient jamais à la dignité des accords qui sont nécessaires pour te chanter.

Je me trompe : l'homme est le seul des êtres à qui il appartienne de te chanter. Les anges ne trouvent point dans les cieux un bienfait égal au bienfait qui enrichit la terre. Nobles enfants de la lumière, citoyens des plaines éthérées, *voulez-vous voir la gloire de votre Dieu ? voyez l'homme*. Les anges seraient jaloux de l'homme, si les anges pouvaient être jaloux : et il s'en est trouvé qui l'ont été. Les anges sont des dieux : mais ces dieux n'ont pas été rachetés. C'est là le triomphe de l'homme, et sa poussière peut garder l'équilibre avec les cieux. Ils ont chanté la création : ce sujet leur appartient comme à l'homme ; mais c'est à l'homme seul, cet enfant de prédilection, à chanter la

(*) La louange qui est d'un si grand prix, qui n'appartient qu'aux cieux, s'abaisse à caresser des oreilles mortelles avec le duvet de ses plumes, que l'homme a arrachées de l'aile des anges : elle plonge dans les poches des grands pour y chercher sa proie. Elle flatte la main stupide qui, noire comme l'enfer, est habile à saisir l'or. O amour de l'or, la plus vile des passions ! Pour obtenir un pain couvert de fange, elle entreprend de blanchir des visages d'Ethiopie, et de cacher aux yeux leurs taches et leur noirceur : elle fouille dans les lieux où des postes vacants, comme des gibets qui ne sont point occupés, attendent leurs ornements futurs.

rédemption, bienfait plus précieux, et qui n'appartient qu'à lui. Les anges n'ont fait que préluder sur ce noble sujet : c'est à l'homme à entonner ces chants immortels. Ce sujet peut élever l'homme au-dessus de lui-même et en faire un ange sur la terre. La rédemption est une création plus sublime que la première. Les cieux furent en travail pour l'enfanter : que dis-je ? la rédemption fut la mort dans le ciel. Il serait téméraire de croire une vérité si étrange, s'il n'était pas plus téméraire encore d'en douter.

Arrêtons-nous ici, et pesons cette merveille. Si la mort fut dans le ciel, qu'arriva-t-il donc sur la terre, sur la terre qui frappa le coup ? Oh ! combien l'homme est agrandi, aperçu sous ce point de vue ! combien sont balancés son origine, et son retour à la poussière ! Combien le vaste intervalle qui l'éloigne des cieux, est rétréci ! comme il s'est rapproché des anges ! Qui peut maintenant l'en distinguer ? Malgré les ténèbres du crime et de la matière, de quel éclat brille cet enfant du ciel qui l'a créé deux fois. Laissera-t-il perdre le double droit qu'il a acquis à ce divin héritage, et le sacrifiera-t-il à la folie ? la croix sanglante a tout promis à l'homme ; elle a juré sa grâce pour jamais. Que pourra lui refuser celui qui a donné sa vie pour lui ?

Homme, connais ta grandeur : tu ne parais vil qu'à toi : les anges admirent ta dignité, que tu dédaignes. Mortel dégénéré, le livre de la nature sera-t-il toujours ouvert sous tes yeux, sans que tu daignes y lire ? Que de merveilles tu peux y découvrir aux seuls rayons de ta faible raison ! Toute la nature n'est qu'un vaste commentaire qui développe ta grandeur : ses preuves composées par le ciel, furent publiées sur la croix. Qui peut s'examiner, et ne pas voir en soi un Dieu terrestre qui participe à la divinité et à sa vie immortelle ? Si un Dieu meurt, ce n'est pas pour un ver, pour un vil insecte, qu'il verse son sang. A l'idée de l'éternité, mon ame sent une flamme inconnue, oublie le monde, ou plutôt en jouit davantage. Quel autre monde, quel délicieux Eden se découvre à ma vue ! Quelles régions nouvelles et étrangères au soleil de la terre je traverserai, dans les transports du bonheur !

Pourquoi craindrais-je de dire une vérité, qu'on n'a peut-être renfermée dans le silence que parce qu'on la cru trop hardie ? *Les anges ne sont que des hommes d'une espèce supérieure*, dont la nature est plus légère, plus déliée, et qui ont reçu des ailes pour voler dans les espaces célestes ; et les hommes sont aussi des anges, mais chargés du fardeau de la matière, qu'ils doivent traîner pendant le peu d'heures qu'ils traversent cette vallée fangeuse, et qu'ils gravissent avec effort et d'un pied glissant les derniers degrés de la création. Les anges ont leurs faiblesses, et les hommes ont leur mérite : ils sont enrôlés sur la terre, pour être bientôt appelés par Dieu, et rassemblés sous l'étendard brillant déployé dans les cieux. Nos frères célestes n'oublient point les hommes leurs alliés : quoique absents et loin d'eux, nous sommes présents à leur amour. L'archange Michel a combattu pour nous : Raphaël a chanté nos triomphes ; Gabriel nous apporte les ordres de l'Eternel : ô homme, allié

à une si noble espèce, rougis de te rabaisser au niveau de la brute insensible, et de te confondre avec elle.

Religion, tu es l'âme du bonheur, et le Calvaire gémissant est l'âme de la religion; là brillent toutes les vérités les plus sublimes : là tout fait violence à l'âme, mais une violence douce et qui exclut la contrainte. Quel autre spectacle peut davantage nous gagner par l'amour ou par la crainte? Là mon Dieu versa des larmes.... ses larmes éteignirent le soleil.... Il soupira.... ce soupir ébranla les fondements du monde. S'il est si terrible dans son amour, combien le sera-t-il dans sa colère? Ma prière pourra-t-elle détourner la vengeance de ta tendresse outragée? Grand Dieu, mon tout, mon univers, mon flambeau dans les ténèbres, ma vie dans la mort, mon orgueil dans le temps, ma couronne et mon bonheur dans l'éternité!.... L'éternité est trop courte pour te louer, pour sonder la profondeur de ton amour pour l'homme, pour le dernier des hommes.... pour moi : *ô Dieu, ma victime*, quel titre! Qui es-tu donc? comment l'appellerai-je? Quand je saurais le nom que te donnent les anges, je le négligerais pour t'en donner un plus sublime, *un que je sens dans mon cœur* : tu es le père des anges ; *mais tu es l'ami de l'homme*. Comme Jacob, tu aimes de préférence le plus jeune de tes enfants.

Toi qui l'as sauvé, arrache-le du brasier des passions qui le consomment et éteins-en le feu dans ton sang. Comme tu te plais à nous accabler de tes bienfaits, à nous faire gémir sous le poids de la reconnaissance qui t'est due, à nous favoriser et à nous confondre; à rapprocher et à éloigner l'objet de nos espérances, à nous élever par ton amour, et à nous laisser retomber dans la langueur et l'épuisement ! *tes bienfaits sont si grands qu'ils nous forcent d'être ingrats*.... Nos chants les plus sublimes t'outragent encore. Mais puisque nos efforts et la simple volonté obtiennent le sourire de ton approbation, j'enterre à jamais sous ce faible monument consacré à ta louange, la crainte et les terreurs de la mort. Chanter la vie future est l'hymne le plus agréable qu'on puisse adresser aux cieux.

Paisibles quiétistes, toujours doux et tranquilles dans les hommages que vous adressez au ciel, vous souriez de mon enthousiasme. Vous craignez de vous faire violence pour chanter le bonheur de l'homme, et lutter avec les transports des anges ; mais moi, je ne me plains que d'être encore trop languissant et trop froid. Je me plains de ce que le crime et la vieillesse glacent mon génie. O toi, que j'offense par la faiblesse de mes chants, daigne abaisser sur mes vers ces regards de pitié qui s'attendrissent sur la malheureuse Jérusalem ; pardonne-moi ma froideur et l'hiver de ma muse.

La dévotion qui reste froide est indévote : quand elle s'enflamme, c'est alors que les anges répondent par leurs concerts aux transports du cœur de l'homme.... Oh ! quand y serai-je admis ? Mort de mon Dieu, c'est toi qui m'as donné la propriété des cieux : grand avenir, souverain du passé et du présent, quand percerai-je ton

glorieux sanctuaire , pour y adorer l'Eternel. Quand me verrai-je avec mes frères, avec les esprits célestes auprès du trône de notre père commun ? Oui, je peux l'appeler mon Père. Il écoute son Fils qui intercède pour moi , et quand il voit l'homme au travers de ses blessures , il souffre que nous lui donnions ce nom si tendre. Voilà ce qui fait au chrétien un devoir de la joie : c'est presque une impiété dans l'homme de bien que d'être triste.

Vois-tu , Lorenzo, où portent nos espérances ? En touchant la croix , nous recevons la vie. Les anges n'ont point de part à ce bienfait. Ce miracle est plus grand que celui qui *donna une forme et des traits au néant , et de l'éclat aux ténèbres*. C'est une prérogative de l'homme, et qui n'était réservée qu'à lui. Cette merveille domine sur la longue chaîne de miracles qui , depuis la naissance du monde, est attachée aux cieux comme à un point fixe, d'où elle soutient l'ensemble éclatant de la nature , et tout le plan des ouvrages qui ont manifesté la gloire du Créateur. La croix, par un pouvoir céleste, dès qu'elle touche notre ame la guérit de ses maux, sépare du crime la peine qui y est attachée, allume dans l'ombre de la mort le flambeau de l'immortalité et change la terre en ciel.

Quand il reviendra, l'Homme-Dieu qui est mort pour nous , qu'il sera changé à son retour ! Où sera alors l'homme de douleur ? Ce sera un Dieu terrible environné de tout l'éclat et de toute la majesté de sa gloire; d'innombrables légions d'esprits le suivront en triomphe.

Ton imagination a-t-elle de la peine à se prêter à cette idée : des doutes ténébreux viennent-ils se placer entre l'événement et la promesse d'un Dieu ? pour en être guéri , je ne te dis point d'aller feuilleter les volumes de la science humaine. Lis la nature : amie de la vérité , elle prêche le christianisme au genre humain , et ordonne à la matière de secourir notre foi. *N'as-tu jamais vu le vol enflammé de la comète ? Cet illustre étranger répand , lorsqu'il passe près de nous , la terreur sur les nations attentives, qui contemplant avec effroi le volume immense de sa queue lumineuse. Dans son vaste orbite elle se perd dans les profondeurs de l'éther, rase dans sa route des soleils innombrables, et après avoir voyagé dans l'espace pendant des siècles, elle revient visiter la terre. Ainsi reviendra, au terme marqué de sa période, celui qui fait briller la comète, et à son retour nous sortirons triomphants du tombeau.*

Si la nature est muette sur cette importante vérité, et qu'elle ne nous inspire que d'une voix timide une espérance incertaine et conjecturale, la foi parle tout haut , et l'annonce distinctement. Les serpents de l'incrédulité pourraient l'entendre ; mais ils se détournent , et se replongent dans les ténèbres. *La foi bâtit un pont sur le gouffre de la mort, unit le monde présent au monde futur, et nous fait parvenir sans périls sur le rivage opposé.* Les terreurs de la mort forment une barrière qui s'élève entre l'homme et sa paix : mais la foi la renverse. Elle désarme la destruction , et absout la tombe innocente de nos vains reproches.

Lorenzo , pourquoi refuserais-tu de croire ? diras-tu que c'est la

raison qui te fait douter ? Je suis aussi partisan que toi de la raison sacrée : mon cœur est son disciple. Elle m'est encore plus chère que la foi, puisqu'elle en est la base. Ecoute : ma foi ne s'appuie que sur un seul argument. Le voici. La raison, conduite jusqu'où elle peut aller, est la foi ; et quand elle s'arrête au milieu de sa route, malgré les preuves qui la sollicitent d'avancer toujours, elle cesse d'être raison. Et telle est l'évidence des preuves que, si notre foi n'est parfaite, la raison est dépravée, et déclarée fausse par le ciel : l'absoudre alors et la nommer droite, c'est blasphémer.

Malgré le juste amour que nous devons à la foi, il faut avouer que la raison demande nos premiers regards, et une sorte de préférence : si sa fille est chère, honorons la mère qui l'enfanta. La raison est la racine et la tige : la foi n'est que la fleur : la fleur se flétrira pour mourir ; mais la raison vivra immortelle, ainsi que son père céleste dont elle est émanée. Quand la foi est vertu, c'est la raison qui la fait telle. N'outrage pas le christianisme : ne crois pas que la raison ne soit chère qu'à toi. C'est la raison que Dieu hérite de préférence : c'est la raison dont sa colère venge les droits outragés : c'est l'obéissance à la voix de la raison que sa main récompense et couronne. Crois, et montre la raison d'un homme. Crois et goûte les plaisirs d'un Dieu ; crois, et arrête sur la tombe un œil tranquille et triomphant. La foi ne peut mourir que des blessures de la raison. Mais la raison qui meurt et s'éteint redouble toutes les horreurs de la mort, envenime ses traits, et les rend doublement mortels.

Juge de là quels honneurs, quels remerciements sont dus à ceux qui nous privent de cet antidote salutaire, qui se vantent d'être les amis de la raison et de l'homme, et qui ne nous aiment que pour donner la mort à notre bonheur, et nous montrer sans cesse le gouffre menaçant du trépas ouvert sous nos yeux pour nous dévorer. Ces philosophes orgueilleux font une idole de la raison, pour l'avilir ; ils la tuent pour la déifier, comme ces anciens monarques, dont on faisait des dieux après les avoir assassinés ; voilà les lauriers détestables dont ils couronnent leur front. Tandis que l'amour de la vérité retentit dans leurs bouches, leur orgueil tire un épais rideau devant la clarté du jour ; ils aiguisent leur courte raison en esprit philosophique, et triomphant à la lueur de leur obscur flambeau, ils crient au genre humain : Voyez le soleil, prosternez-vous et adorez.

O toi, Dieu ! bienfaisant que ton amour a ensanglanté, ils osent parler de morale ! c'est toi qui as créé une morale nouvelle pour le genre humain. *Toute la morale se réduit à t'aimer.* Sans cet amour, fussent-ils aussi sages que Socrate, dont leur orgueil s'arroge le nom véritable, ils ne sont encore que les premiers des fous modernes.

Le nom du chrétien est le nom le plus sublime que l'homme puisse porter : il s'en trouve pourtant qui effacent de leur front l'heureuse empreinte de la croix, comme une tache impure qui les déshonore ! Si les anges tremblent, c'est à cette horrible vue. Quand

l'homme est parvenu à cet excès d'audace et de corruption, les anges se retirent de lui, renoncent à l'emploi de l'assister : ils abandonnent ce malheureux comme un désespéré, aussi confondus d'étonnement que remplis de tristesse.

SIXIÈME NUIT.

L'OUBLI DE LA MORT.

Chère Narcisse, tu étais fraîche et pure comme la rosée du matin; tu n'as brillé, comme elle, que l'espace d'une aurore; comme elle, tu es montée de la terre dans les cieux aux premières heures du jour. O ma fille! ton père en cheveux blancs est devenu ton disciple. Que ta jeunesse et ta mort prématurée m'instruisent. Les années ont blanchi ma tête, et je la porte encore élevée et fière! Occupé de la mort des autres, je ne vois pas mon tombeau qui se creuse.

Que de faiblesses honteuses les enfants remarquent dans leurs pères! Qu'un vieillard avec des préjugés et des vices de soixante ans est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse! La seconde enfance, qui termine la vie, est moins sage encore que celle qui la commence. Devenus impuissants pour le vice, nous prêchons la vertu. Forcés de renoncer à plaire, nous voulons instruire; nous débitons notre morale d'un front austère; mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquants que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse (1).

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un siècle vient encore se placer entre le vieillard et la mort assise à sa porte? Elle frappe, il l'entend, il se trouble. Mais bientôt il se rassure et se rendort au milieu du bruit. Placés sur la terre comme sur un champ de bataille, des milliers de mourants tombent sous nos yeux sur des milliers de morts : à chaque instant nous évitons les traits lancés autour de nous; souvent nous en sommes atteints et blessés nous-mêmes; mais tout couverts de plaies et de sang, nous nous croyons encore immortels. L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir naître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée, dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble.

L'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front sillonné par les ans, en vain ce miroir fidèle nous avertit des ravages que le temps a faits sur nous-mêmes ; nous le regardons sans y voir notre image. Nous observons de sang-froid les progrès que la mort fait chez notre voisin : en la voyant déjà maîtresse de la moitié de son corps et préparant un dernier assaut pour emporter le reste : « Ce vieillard ne peut pas vivre, disons-nous ; sa mort est prochaine ; » chargés d'autant d'années et d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre. Plus elle avance sur nous, moins nous l'apercevons ; on dirait que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau.

Cependant, lorsque assis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous essuyons ses froides sueurs ou soutenons sa tête qui succombe ; lorsque, voyant le flambeau de sa vie ne plus jeter que des lueurs faibles et interrompues, nous comptons avec effroi les moments qui lui restent, et que nous croyons dans le son de chacune des heures entendre le cri de la mort, alors le charme cesse, la douleur élève un nuage épais, nous perdons de vue la riante perspective qui nous séduisait, nos passions sont glacées, le vol superbe de nos désirs se rabaisse sur la terre : nous pleurons sur notre ami ; nous tremblons pour nous. Nous songeons que bientôt acteurs nous-mêmes nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert. Enfin, rencontrant ses yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ses derniers regards ; nos cœurs pénétrés par la douleur, amollis par la tendresse, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, et nos yeux se tournent malgré nous vers notre dernier asile. Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes prompts à les rappeler ! Ces traits gravés par la douleur, s'effacent aussi vite que les caractères tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos lèvres et la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre aussi froids que le marbre qui le couvre ; et détruisant dans notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe et dispersent sa cendre (2).

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie et ma décrépitude, et dont l'âme est sourde à la voix qui s'élève du tombeau de vos

amis, si le tonnerre de la mort sans cesse éclatant sur la tête de vos voisins ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous : tombeaux ambulants, lisez sur vous « Tu vas mourir. » Et toi, Lorenzo, ne te repose pas sur ta jeunesse. La mort frappe au hasard. Reste donc ferme à ton poste, l'œil tendu, l'oreille attentive. Veille dans ta force, sois sous les armes, ne t'appuie pas sur ta lance, de peur que le sommeil ne se glisse sur tes yeux, et que cet ennemi terrible ne te surprenne assoupi (5).

Combien dorment maintenant sous la terre, qui jouaient l'année dernière un rôle brillant sur sa surface, et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée ! D'où peut venir ta sécurité ? La mort a-t-elle proclamé une trêve avec le genre humain ? A-t-elle, rassasiée de victimes, suspendu son glaive ? Elle ne cesse de l'agiter dans sa main. Ni les feuilles, ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres et à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels ? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux ? Les objets les plus riants de la vie nous parlent de la mort. Nous ne pouvons faire un pas, sans rencontrer son image multipliée sous mille formes diverses. Les arts la suspendent autour de nous dans nos demeures. Partout nos murs sont tapissés de morts, dont le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur animent encore la toile et le marbre.

L'homme ennobli par ses aïeux parcourt d'un œil satisfait la longue file de leurs images ; il les range autour de ses lambris comme des flatteurs qui nourrissent son orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs, il croit que ses palais sont embellis, égayés de leurs portraits : l'aveugle ne voit pas que sa demeure est attristée de cette lugubre parure, et qu'il vit au milieu d'un peuple de morts.

Nosthéâtres et nos divertissements mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fière Melpomène troublant le silence des tombeaux, évoque du sein de la poussière le héros qui y repose, et le force de venir sur la scène divertir les vivants. Spectateurs tranquilles, nous y sommes assis, comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures, et déplorant sa destinée, nous oublions la nôtre.

Ce monde lui-même, qu'est-il ? Un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile. C'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière que la vie n'ait pas animée ? La bêche et la

charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les recueillons dans nos moissons : ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitants. Notre globe roule une surface composée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et le danseur foule d'un pied léger des cités ensevelies. Tandis que l'âme dégagée de ses liens s'envole sur ses ailes de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps : la terre reprend ce qu'elle a donné : les vents dispersent le reste dans les airs ; chaque élément se partage nos dépouilles. Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme !

Et ce n'est pas l'homme seul qui est mortel : ses ouvrages le sont aussi. Il meurt une seconde fois dans le buste qui rendait à son image un fantôme de vie. Sa tombe s'efface. Les empires périssent. Où est l'empire Romain ? où est celui des Grecs ? Ils ne sont plus qu'un son, et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe. O mort ! la puissance vient d'ouvrir devant moi les portes de ton sombre empire que nul astre n'éclaire. Mes regards descendent dans ses vastes profondeurs : quelle foule de sceptres je découvre ! quel amas de ruines amoncelées ! que de rois flattés je vois ensevelis sous les décombres de leurs monuments crus immortels ! que d'arts sublimes dont les lauriers sont flétris, dont la gloire est éteinte ! quelle longue suite de siècles fameux s'écoule devant moi ! Leurs vaines images se succèdent et roulent informes et pressées comme des flots. Je vois les générations qu'ils entraînent s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des morts célèbres : ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire. Tous jettent en passant un regard de pitié sur les sages et les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement en s'élevant au-dessus des autres ! Comme elle grandit et développe, en s'étendant sans fin, sa forme étrange et ses dimensions énormes ! Sa vaste étendue emplit l'espace. Mon imagination accablée succombe, et mon sang, glacé de terreur, s'arrête.... Je reconnais le fantôme immense d'un monde décédé. Un cercle de roseaux fangeux le couronne : tristement penché sur son urne, il déplore ses royaumes désolés et ses générations submergées dans les eaux. Ils annoncent en gémissant, au monde qui lui a succédé, sa dissolution prochaine par le feu ; mais, comme Casandre, il prophétise en vain.

L'eau et le feu sont les éléments que l'Éternel charge de sa

vengeance. Ils les tient renfermés dans des antres séparés, où ils frémissent et se menacent l'un l'autre. Quand la guerre, la famine et la peste n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne sur lui tour à tour. Du pied de son trône ils se précipitent comme la tempête, et courent détruire (4).

La terrible vérité m'appelle : j'entends sa voix puissante, je sens sa force qui m'entraîne : mon sujet m'inspire, et sa grandeur me tient lieu de génie.

(5) A minuit, à l'heure sombre où le genre humain, plongé dans un sommeil profond, se repait de songes agréables et goûte des plaisirs imaginaires, sortira du sein des ténèbres cette scène étonnante, aussi subitement que l'étincelle jaillit du sein de l'acier frappé, aussi rapidement que le salpêtre s'embrase. Au signal de l'Éternel, tous les formidables enfants du feu s'élancent de leurs retraites. Les magasins des orages s'ouvrent et versent à flots pressés les foudres et les éclairs : les comètes embrasent les airs. Des torrents enflammés descendent. La cime des montagnes s'allume. La terre n'est plus qu'un vaste volcan. Les masses de ces rochers aussi anciens que le globe, s'écoulent en fleuves de feu. Les astres tombent des cieux. L'embrasement redouble de toutes parts. L'ange de la destruction se promène sur l'univers, et l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille, il trouve un jour éternel commencé, l'étonnement répandu sur la surface de l'univers, la terreur et la gloire à leur comble et contrastés dans le tableau. L'abîme tonnant sous ses voûtes profondes, crève et s'ouvre : il soulève ses flots de soufre et de bitume et vomit une mer enflammée : il s'apprête à dévorer : ses mugissements demandent sa proie, tandis que vers les bornes reculées de l'éther le cristal brillant d'un ciel pur et nouveau s'étend et se déploie sous les pas de l'Éternel. C'est lui qui apparaît dans sa grandeur au-dessus du monde en flammes. Un ange aux ailes d'or le précède, et balaie devant lui, comme des nuages, la poussière des soleils qui achèvent de se dissoudre. La nature expirante se débat encore dans les transes de la mort. N'entends-tu pas ses derniers gémissements ? Où sommes-nous, Lorenzo ? La terre qui nous soutenait, abîmée sur elle-même, s'est fondue dans ce gouffre brûlant. Où fuir ? où se sauver de Dieu ?

C'est pour ce grand jour que tous les autres jours ont passé, que la terre est sortie du chaos et l'homme de la terre. Comme nos désirs, à cette idée, lâchent prise à leurs objets frivoles, et laissent tomber le monde pour saisir les cieux ! Je ne peux plus avoir d'autre pensée. Je suis déjà présent à cet avenir. Je sens

l'univers chanceler autour de moi. Ses secousses ébranlent mon ame. Je vois des légions d'esprits descendre et laisser dans les cieux une vaste solitude. Je vois le juge suprême assis sur un trône de feu, le volume de l'éternité ouvert, et tous les cœurs nus. Un trait de lumière les pénètre et y rend la pensée visible.

Quel est cet ange hideux et défiguré que je vois sortir de ses antres profonds, et traînant sa chaîne en blasphémant ? Il lève sa tête difforme : son front sillonné par la foudre est encore noirci de ses feux. C'est l'ennemi de Dieu et de l'homme qui vient subir son arrêt. Il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ses yeux farouches, comme un météore enflammé dans une nue orageuse. Il maudit le Dieu qu'il redoute. Il croit tomber pour la première fois, et commencer son enfer.

Le temps, privé du flambeau qui précédait son char et l'éclairait dans sa course, s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes. Il appelle ses nombreux enfants. Le sein de la terre s'agite à sa voix, et rend à la vie toutes les générations. Elles se lèvent brusquement et quittent leur couche dans l'effroi. Il les rassemble pâles et consternées, il les conduit pressées dans un même troupeau, et les remet à l'éternité. Alors, monarque déposé, il brise son sceptre, et son règne qui avait commencé avec l'univers passe avec lui.

L'éternité règne seule. Elle n'était qu'un rêve pour les mortels : maintenant tout est rêve, excepté elle. L'heure de la clémence est passée : tout est extrême, tout est irrévocable. Ses étendards flottent dans le vide comme des comètes éclatantes. Ses clairons enflés, par un souffle immortel, rendent des sons plus formidables que l'Océan grondant sous les coups de la tempête : les hommes se rassemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénouement de toutes les scènes qui ont passé. Quel espace immense ! quelle foule l'a rempli ! Ici les spectateurs de tous les siècles assistent à la fin de ce drame mystérieux. Tous sont dans le silence et dans l'attente..... L'Éternel se lève : il prononce l'arrêt, venge sa gloire et la vertu.

Aussitôt l'éternité au regard décidé, au visage inexorable, sépare d'un coup d'œil la multitude des hommes en deux portions, montre à chacune sa demeure et leur en ouvre l'entrée. Son bras invincible pousse les coupables dans l'abîme, tourne une clef énorme, et en referme à grand bruit les portes sur les malheureux. Tombés des cieux, ils vont roulant précipités de profondeurs en profondeurs. Les sombres voûtes répondent à leurs gémissments.

Quels cris bien différents se font entendre dans les cieux !

Une foule d'anges sortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent ensemble et vont frapper la voûte sonore de l'éther. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants si mélodieux. Dieu se montre sans voile et sans nuage. Les esprits, frappés d'une soudaine illumination, applaudissent tous au Créateur qui vient terminer sa tâche. Le monde moral est éclairé dans toutes ses parties. La gloire en couronne le plan. La cour céleste a commencé ses concerts éternels.... Que ferai-je alors ? entonnerai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur ?

NOTES.

(1) L'oubli de la mort est l'erreur capitale des vieillards. A force de vivre, ils se croient immortels. Loin de moi cette erreur. Ils sont déjà morts ceux qui s'en laissent prévenir ; leurs cœurs sont ensevelis, et le monde est leur tombeau. La gloire de la vieillesse est de souhaiter de mourir. Ce vœu fait l'éloge de la vie passée et répond du bonheur futur. Nous devrions nous prédire à nous-mêmes notre future destinée ; ce serait le moyen d'ôter à la mort son amertume. Pour apprendre à ne pas la craindre, il faut y penser souvent. L'âme qui a de l'aversion pour cette précieuse pensée est dans des ténèbres plus profondes que celles du milieu de la nuit. Endormie dans cette erreur sur la pente d'un précipice, le premier coup de vent l'y plongera sans retour.

Tu me demanderas, Lorenzo, pourquoi je m'obstine à battre tes oreilles du nom de la mort. Écoute : la pensée de la mort est un levier puissant qui soulève l'homme de la poussière et le redresse sur lui-même. Elle comble l'effroyable profondeur de l'abîme infernal, et nous fait descendre dans le tombeau par une pente plus douce. Quel est le cœur de chair qui osera se jouer et folâtrer avec la redoutable éternité, la risquer avec indifférence sur un coup de dé, et ne prendre aucun intérêt à l'alternative de deux destinées extrêmes et irrévocables ? Quelle est la main assez hardie pour livrer au sort d'un moment tout son être, et coucher l'éternité pour enjeu ? Chaque moment qui nous arrive referme le tombeau ouvert par le moment qui vient de passer. Les tentations nous assaillent quand la crainte de la mort est assoupie ; la prévoyance des maux qui suivent le vice est la garde la plus forte qui puisse veiller pour la vertu.

Il n'est point de folie qui ne perde ses couleurs trompeuses devant la pensée de la mort. La sagesse mondaine pâlit en sa présence, et tous ses faux attrails sont éclipsés. Cette vaine sagesse est riche en promesses ; elle ne cesse de tracer des plans dans l'avenir. Mais c'est sur des feuilles aussi légères que celles de la sibylle : au premier souffle elles se dispersent dans les airs. Que la véritable sagesse est différente ! La première, comme la lune dans son déclin, décroît chaque jour et s'éteint par degrés ; la seconde, comme cet astre dans son croissant, augmente chaque jour de grandeur et d'é-

clat. Quand la sagesse mondaine tarde à naître, son cercle est bientôt parcouru ; son rôle insensé est bientôt fini ; car tu sais qu'elle n'assemble plus de conseil dans le tombeau. Alors la mort la démasque et dénonce sa folie à l'Éternel. Mais la vraie sagesse nous conduit triomphants dans les cieux.

(2) La mort de nos amis foud sur nous comme un nuage, dont les humides vapeurs éteignent le feu de nos passions et amortissent cet éclat de la vie qui aveugle le sage même. Nos amis mourants sont comme des pionniers qui aplanissent le passage escarpé de la mort, brisent les barrières de terreur et d'aversion dont la nature l'a embarrassé, et nous font du trépas un asile sûr, à l'abri des orages. Chaque ami que la destinée nous enlève est une plume arrachée des ailes de l'orgueil. Notre vol s'abaisse ; l'idée du sort que nous allons subir comme eux force l'ambition à descendre des hauteurs où elle planait et à raser la surface de la terre avant qu'elle nous engloutisse et que nous disparaissions de l'univers. Nos amis mourants sont des messagers qui nous sont envoyés avec des avis salutaires. C'est pour notre avantage qu'ils tombent dans les langueurs de la maladie ; c'est pour nous qu'ils meurent. Souffrirons-nous que leurs douleurs et leur mort soient vaines pour nous ? Attristerons-nous par notre ingratitude leurs ombres errantes à nos côtés et qui sollicitent tendrement nos cœurs pour la vertu ? Dédaignerons-nous la prière éloquente que nous adresse le silence de leur tombe?...

Pourquoi nos amis nous sont-ils enlevés ? Ce n'est point par vengeance, mais par pitié pour nous que le ciel nous en prive ; c'est pour attacher au cœur de l'homme, par les liens de la tendresse, la pensée de la mort, que la raison trop indolente ou corrompue, a si peu soin d'y conserver. Mais ni la raison, ni la tendresse, unies ensemble, ne sont pas encore assez fortes pour détruire l'enchantement du monde. Vois l'heure inexorable qui s'avance près de toi, et qui, cependant, est si loin de ta pensée ; toute la vie n'est employée qu'à l'oublier, tandis qu'elle devrait l'être à en bien peser l'importance. La mort, qui toujours menace à notre porte, la mort, la seule chose qui soit certaine et vraiment importante pour l'homme, est-elle donc un hôte inattendu dont on puisse dire : « Qu'elle vienne quand elle voudra ? » — Oui, malgré notre aveugle imprudence, qui chaque jour l'invite et l'appelle à grands cris sur nous, malgré la foule d'avant-coureurs qui viennent nous annoncer son arrivée, elle nous surprendra toujours. Quelle est la cause de cette méprise si étrange ? Les cieux regardent l'homme et restent confondus d'étonnement en le voyant agir. Les plaisirs de sa vie sont-ils donc si serrés, qu'un instant de crainte et d'alarmes n'y puisse trouver sa place ? Ou bien la foule de ses inquiétudes et de ses soins est-elle si pressée que la pensée de la mort ne puisse pénétrer jusqu'à son ame ? Est-ce la fuite insensible du temps qui est cause que cette pensée glisse sur le cœur de l'homme ? Est-ce la passion, cette maîtresse despotique des facultés de l'ame, qui aveugle l'entendement,

comme la belle et perfide Dalila, qui creva les yeux au robuste Samson ?

Vieillards insensés, vous êtes assis entourés d'un amas de volumes. Vous vous égarez dans une science inutile qui n'est qu'une pompeuse ignorance. Voulez-vous être plus savants que ceux qui se vantent de l'être ? Apprenez ce qu'il vous importe de savoir : la vie commune vous offre un champ libre où vous puiserez la science qui est la seule nécessaire. L'accès en est facile ; nulles épines n'en embarrassent l'entrée. Ne rejetez point avec dédain les vérités familières que le livre de la nature et de l'expérience exposent partout à vos yeux. Les fruits que vous pouvez en retirer sont des fruits immortels. Cessez de vous perdre dans les profondeurs d'une étude abstraite et vaine. En voulant rendre vos noms célèbres, vous vous repaissez d'un orgueil qui vous abaisse ; votre vertu diminue à mesure que votre réputation s'accroît. Votre science ne jette, comme la lune, qu'une lumière sans force et sans chaleur. Dans vos froides spéculations, votre cœur reste glacé. Éveillez-vous, curieux observateurs, amoureux de tout savoir, excepté la chose qui vous intéresse, et réfléchissez avec moi sur l'étrange caractère de la mort.

(3) Où sont maintenant les premiers acteurs des scènes de l'année dernière ? où est l'orgueil de leur front ? où sont leurs brodequins et leur panache ? Les spectacles les plus joyeux de la vie nous parlent de la mort dans un style plus fleuri ; nos théâtres nous retracent l'image du drap funéraire : ils parlent de la mort comme des guirlandes de fleurs suspendues sur une tombe. Comme de hardis brigands qui vont déterrer les trésors ensevelis dans le sein de la terre, nous fouillons dans les tombeaux pour y trouver la matière de nos plaisirs. Les pompes triomphantes de la vie sont-elles autre chose que les fruits des legs des mourants ? — Ramperons-nous sur les tombeaux comme le ver insensible, sans songer à notre propre fragilité et à notre destinée qui s'approche ?

(4) Si le feu et l'eau n'étaient pas enchaînés dans des cavernes séparées, ils engageraient ensemble une guerre cruelle, qui ne finirait que par la destruction de l'un ou l'autre de ces deux éléments ; mais Dieu réserve leur force et leur fureur pour d'autres desseins.

(5) Vois-tu, Lorenzo, la destinée qui attend l'homme ? La nature doit périr, et l'homme doit renaître. Les acteurs de la terre changent les scènes passagères de sa surface, et font gémir l'univers sous le poids de leurs crimes. Comme l'univers géмира, lorsqu'il sera noyé dans un nouveau déluge ! mais ce ne sera pas un déluge d'eau !

Au-dessus du monde, s'élèvera un firmament bien différent de celui que l'homme a jamais vu ou imaginé. Il sera semé des étoiles animées qui gouvernaient les étoiles matérielles. Il y verra un bien autre soleil. Que ce soleil est loin de ressembler à l'enfant de Béthléem ! Que l'Homme-Dieu est différent de ce qu'il était, lorsqu'il gémissait sur le Calvaire ! C'est cependant cet homme de douleurs. Qu'il est changé ! quelle pompe le précède dans sa grandeur terri-

ble ! Tout le ciel descend à sa suite. Les anges l'accompagnent triomphants. Lorenzo, cette scène qui sera la dernière dans le cours de la nature, doit toujours être la première dans la pensée du sage. Si quelque chose peut l'émouvoir, c'est cette pensée : elle réveille l'homme le plus assoupi, elle nous arrache du sommeil de mort où nous restons ensevelis. Cherche, tandis que tu le peux, un appui plus solide que la terre, ou bien tu t'abîmeras pour jamais. Où le coupable trouvera-t-il un abri, lorsque l'homme de bien pâlera consterné ? C'est pour ce grand jour de terreur, de décision et de désespoir, que l'éternité, qui ne servait qu'à mesurer les années des dieux, est descendue sur l'homme chétif et formé de la poussière de la terre. Ce jour du jugement est-il éloigné ? Non ; il est commencé en toi. La conscience, députée par Dieu pour te juger, monte sur son tribunal et prononce d'avance ton arrêt. L'homme sera-t-il seul insensible à l'événement de ce grand jour qui doit décider et consommer les destinées ? S'il était sage, ce serait le but et l'objet de toutes ses pensées. Fermera-t-il les yeux sur une scène qui attire l'attention des anges et de leur souverain ? Les anges, rangés en cercles radieux, qui s'élèvent par ordre au-dessus les uns des autres dans une proportion réglée sur leurs différentes espèces, sont placés comme sur un amphithéâtre, autour du spectacle du jugement dernier ; ils ont les yeux sur l'homme, et s'intéressent à ses destins. C'est pour l'homme que l'Eternel se prépare à venger sa gloire. Toute la création lui crie de développer aux yeux des mortels le monde moral, et de donner plus d'éclat à la nature en la renouvelant. L'homme dont le sort Eternel dépend de cette heure décisive, sera-t-il le seul être qui en bannisse la pensée de sa mémoire ?

Ce jour est toujours présent à la mienne. Mais quand arrivera-t-il ? Les anges ne peuvent me le dire : ils ne peuvent deviner ce moment fatal, caché à tous les êtres créés et couvert d'un nuage impénétrable. Mais il est certain qu'il s'approche. Le lieu de la scène est moins difficile à deviner. Grand jour, qui dois terminer les espérances et les craintes de l'homme, ouvrir tous les cœurs et fixer nos destins, qui dois tout finir et tout commencer, dis-moi, où es-tu ? Je ne te trouve ni dans le temps, ni dans l'éternité. Ces deux monarques, l'un de tout ce qui est passé, l'autre de tout ce qui est à venir, viennent se rencontrer sur les confins de leurs deux empires, comme pour décider de quelle façon ils uniront leur puissance, pour augmenter la grandeur et servir la colère de Dieu dont relèvent leurs royaumes. Alors le temps, comme un roi déposé, dédaigne de vivre. Il tombe sur son glaive : il ne périt pas seul, la mort, son plus grand ennemi qui tuait toutes ses productions, expire avec lui.

Le règne de l'éternité commence. Souveraine respectable et outragée, que son ressentiment contre le genre humain est juste ! Combien de fois a-t-elle frappé à la porte de nos cœurs, et demandé avec instance d'y être admise. Elle est pourtant assez riche pour rendre l'hospitalité qu'on lui aurait donnée. Combien de fois a-t-elle

appelé l'homme par la voix de Dieu ! Nous l'avons rebutée comme un rêve désagréable , tandis que ses plus vils ennemis étaient bien accueillis de nous. Maintenant tout est rêve , excepté son sourire. Vois-la maintenant ouvrir ses portes dix mille fois larges comme trois fois l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au pôle glacé.

Après l'arrêt prononcé , l'éternité assigne un séjour de soufre aux méchants , un séjour d'ambrosie aux bons. Qu'est-ce qui va suivre ? c'est le dernier acte qui finit tous les autres , qui fait de l'enfer un enfer et du ciel un ciel. La déesse tourne l'énorme grosseur de sa clef de diamant , enfonce profondément les verroux , et enferme les heureux et les malheureux dans les demeures d'où ni les uns , ni les autres ne sortiront jamais.

SEPTIÈME NUIT.

LE CARACTÈRE DE LA MORT.

Que la mort est bizarre et cruelle (1) ! Si du moins elle n'emportait que les malheureux et les vieillards !.. Si elle s'assujettissait à suivre le cours de la nature , au lieu de la devancer ; si elle attendait que nos corps , consumés par les ans , tombassent d'eux-mêmes en poussière , pour la balayer dans le tombeau !... Mais l'impitoyable nous y traîne souvent pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal , elle nous la laisse ; est-elle un bien , elle nous l'arrache. Elle se plaît à laisser survivre l'indigent au riche , et le mortel misérable au mortel fortuné. Que d'hommes robustes sont cousus dans le drap mortuaire par les faibles mains des valétudinaires , dont la vie n'est qu'une mort lente et continuelle ! Combien de fois vous apercevez un père décrépît pleurant courbé sur la tombe de ses jeunes enfants ! C'est moi , ô Narcisse , qui ai creusé la tienne , et qui t'y ai placée au printemps de ta vie !... Mais pourquoi compter tes années ? Tu as vécu longtemps en peu de jours , puisque tu étais vertueuse. Ce n'est pas l'astre des saisons , c'est la vertu qui mesure la durée de notre véritable existence. Sans vertu , on meurt jeune après un siècle de vie. Effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été stériles pour elle ; l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans le cœur de l'homme , l'éclat de l'or augmente à ses yeux. Il s'en remplit sans jamais s'en rassasier ; mais que la fortune est mal connue des mortels aveugles ! Cette déesse au sourire gai , au cœur perfide , se plaît à tourmenter , à tromper ses amants insensés. Quel tableau bizarre ils me

présentent dans leurs longues fatigues ! quel triste spectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouissances !

La fortune, agitant dans les airs ses ailes dorées, fait briller ses trésors, en étale les dons, appelle le hasard et le charge de les distribuer. Une foule de mortels, les yeux ardents et attachés sur elle, ouvre ses mains, lui tend les bras, et s'apprête à recevoir, à s'arracher ses bienfaits. Voyez, tandis qu'elle les répand, avec quelle furie ils se jettent les uns sur les autres. Voyez comme l'amant oublie son amante, comme les amis écrasent les amis, et les enfants leurs pères. Que de sagacité pour découvrir, que d'audace pour saisir leur proie ! Pour peu que l'occasion les favorise, rien ne les arrête. Ils franchissent sans scrupule les barrières sacrées de la justice et de la probité. Ils suivent le gain à la trace, ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités, jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude, ils succombent.

Leur ardeur est égale ; mais leurs destinées sont différentes. L'un, trop impétueux dans ses désirs, manque le but par trop d'empressement à le saisir ; l'autre y touche et tombe, et sa proie lui échappe. Ceux-ci s'applaudissaient de leur succès ; mais au milieu de leur enchantement, un revers imprévu, comme un tourbillon soudain, enlève leurs richesses et les transporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y était si fortement attaché, qu'il n'ait pu s'en séparer sans se déchirer ! L'avare, plus malheureux, dépérit auprès de son trésor inutile, et gémit encore pour avoir du pain. Où courez-vous, rivaux aigris ? Vivez en paix et jouissez des biens que vous avez conquis.... Ils n'écoutent rien. Leur ressentiment les aveugle ; la haine les entraîne dans l'ancre bruyant des procès. Le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie, et croasse de joie en les dépouillant. Arrivés d'un palais, ils retournent en mendiant dans une chaumière. Ils en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur ! Mais la mort, venant anéantir toutes ces différences, les réduit tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les noms des mortels dans son urne impartiale ; elle y confond tous les âges, tous les degrés de fortune et de mérite. Sa main les agite avec indifférence et les tire au hasard, ou si elle fait un choix, malheur aux mortels heureux ! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible, est le premier frappé.

Sans doute l'Éternel a dit à la mort : « Frappe les coups inattendus et les plus propres à alarmer les vivants. » Qu'elle

est fidèle à s'acquitter de ces ordres terribles ! Comme elle trompe notre attente et se joue de notre sécurité ! Tous les jours elle dément nos conjectures et confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre de leur trépas ! Notre surprise surpasse encore notre douleur.

La prospérité jette un éclat sinistre... Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort. Elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine ; quand elle les a engraisées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. Combien de fois je l'ai vue chercher un inconnu sous le chaume de l'obscur pauvreté, le transporter d'un vol dans le sein de l'opulence, rassembler sous sa main les biens et les honneurs, en faire son être de choix, l'établir en vue sur la hauteur, et dans le moment où il est l'objet brillant des regards jaloux du public, tandis que son cœur, sous le charme, s'enivre du sentiment de sa nouvelle existence, le précipiter tout à coup du faite de la félicité sous le glaive de la mort ! Le matin il était l'objet de notre envie, le soir il fut celui de notre compassion et de nos larmes !

Un chêne superbe balançait au haut des airs sa cime touffue ; il répandait sur la plaine, dans un vaste contour, la fraîcheur et l'ombrage ; les troupeaux, brûlés des feux du jour, se rassemblent et s'arrêtent sous son abri impénétrable ; longtemps il a bravé les vents et les orages ; mais la coignée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses coups redoublés, il succombe en gémissant : il tombe comme un tonnerre sur la plaine retentissante et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux. La forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute. Les échos lointains des vallons et des torrents y répondent. Ainsi, pour consterner la foule vulgaire, la faux de la mort immole de grandes victimes et renverse les têtes illustres. Le bonheur attire son glaive.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brillaient de jeunesse et de santé ! Elle était trop belle pour vivre ! J'étais trop heureux.... Je ne l'ai pas été longtemps. Je ne pouvais me persuader que tant de beauté dût si tôt périr. Je ne pouvais me résoudre à m'avouer à moi-même que cette bouche qui me souriait si tendrement allait se fermer pour jamais, et que celle que je voyais vivre était déjà morte. C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie. Elle s'offre à nos yeux trompés sous le coloris de la santé la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les attraits de son amante. En voyant ce teint de roses, ces lè-

vres vermeilles et fraîches qui appellent les baisers, ce sourire des grâces, il oublie qu'il aime une mortelle ! Le malheureux est loin de songer aux larmes qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir.

L'heureux Lysandre allait s'unir à la tendre Aspasia. Comblés des faveurs de la fortune, enrichis des dons de la beauté, ils étaient jeunes, ils étaient amants ! Tous ceux qui les connaissaient étaient jaloux de leur bonheur et ne les en aimaient pas moins. Que manquait-il à leur félicité que d'en jouir longtemps ensemble ? L'heure nuptiale est arrêtée : Aspasia attend son époux et le bonheur dans un palais superbe élevé près du rivage ; elle voit sans effroi les flots menaçants se briser au pied de ses murs. Hélas ! elle ne se doutait pas que son bonheur allait s'écouler comme eux, et disparaître plus vite que le rayon qui se joue sur les ondes ! L'aurore se lève brillante et promet un beau jour à ces deux amants : ce beau jour les vit mourir. Lysandre a pris congé de la tendre Aspasia ; il lui a juré de revenir le soir dans ses bras. Vains serments ! Il est sur les eaux... l'orage s'élève... il est au fond de l'abîme. La fatale nouvelle arrive : le triste silence du messager a tout annoncé. Aspasia lit dans ses yeux la mort de son amant et sent la sienne. Son cœur crève ; la douleur l'a brisée ; les sanglots la suffoquent : elle expire et va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié qui devait renfermer deux époux heureux, s'est bientôt changé en un monument de douleur et de mort. Les flots homicides qui l'ont rendu désert continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes insensibles. Le farouche matelot croit les entendre gémir autour, et ne peut en passant refuser une larme.... Mais moi, les larmes peuvent-elles me suffire ? qui peut me consoler ?.. Que mes efforts sont vains ! je ne peux réussir à tromper mes peines. La route que je prends pour m'en écarter me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejeté sur l'idée cruelle que je voulais éviter. Ah ! du moins ces deux infortunés sont morts ensemble ! Heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point désunis. Hélas ! il faudrait ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais séparés ! Narcisse, je ne peux, il est vrai, songer à toi, que mon cœur ne saigne. Mais tu n'étais que ma fille. Ton être, en touchant au mien, en était séparé ; elle et moi nous étions confondus dans un seul : nous étions le même.... Oui, qu'elle eût survécu, je ne sentais plus mes autres malheurs ; je retrouvais Narcisse dans sa mère, et j'oubliais Philandre ! O douce société ! ô tendres liens ! Ce n'est point l'union, c'est le mélange intime de deux cœurs ; il n'est plus possible de les séparer entiers. Quand le

glaise du trépas les partage, ce n'est qu'un seul et même cœur qui se déchire en deux portions, et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la blessure; la plus malheureuse est celle qui survit; c'est ce reste sanglant qui souffre tant qu'il palpite; c'est ce reste qui achève de mourir dans les tourments.... O mon cœur! arrête.... Ne touchons jamais à cette plaie.

NOTES.

(1) La jeunesse de Narcisse me fournit cette morale. Sa gaieté peut aussi m'instruire : comme l'oracle brillant et renommé des Juifs étincelait de pierres précieuses, sa gaieté étincelle de vérités salutaires qui jettent un éclat nouveau sur le caractère de la mort et le développent dans tout son jour. Du moins, dis-tu, que la mort avoue que si l'homme est né pour mourir, il est aussi né pour vivre, et qu'elle soit plus juste dans la distribution de ses coups. Ton souhait est vain : c'est le jeune homme, c'est l'homme heureux qu'elle emporte. La mort, comme les tyrans, frappe arbitrairement et met son orgueil à se sacrifier de grandes victimes.

(2) Comme les éléments contraires se font dans la nature une guerre éternelle, ainsi la mort s'offense de la vie. Lorsque la vie est heureuse, animée, brillante et gaie, la mort la regarde comme une offense, comme une trahison faite à l'engourdissement léthargique qui est la loi de son empire, où la volupté et la bruyante ambition dorment dans un profond sommeil. Comme elle déteste la vie, plus la vie est riante, plus elle la hait; elle se fait un point d'honneur de la réduire, et d'agrandir son pouvoir. Aussi elle se plaît dans les stratagèmes : elle aime à surprendre; il lui faut une proie dont elle puisse s'enorgueillir, et moins elle est attendue, plus sa victoire est éclatante. Que d'artifices elle met en usage pour endormir nos craintes! Tibère ne couvrait pas ses desseins d'un voile plus épais. Semblable à ces princes qui voyagent inconnus et déguisés dans les cours étrangères, la mort prend le nom et le masque de la vie. Elle prend toutes les formes qui servent ses affreux projets. Quoiqu'elle soit maîtresse d'un empire plus vaste que celui que l'aigle romaine parcourait dans son vol, elle veut encore l'étendre. Comme Néron, tantôt elle est cachée sous l'habit d'un danseur, tantôt elle mène un char, et conduit son phaéton en habit d'amazone. On est loin de la reconnaître, jusqu'au moment où elle dévore sous les roues sa victime démontée. Elle a soin de choisir les formes qui ressemblent le moins à son squelette décharné. Un corps potelé et plein d'embonpoint est son habit familier. Heureux ceux qui ne se laissent pas décevoir par les apparences! L'homme qui tient toujours un œil fixé sur la mort et l'autre attaché sur les cieus, est un homme à la fois mortel et immortel. Comme j'épie depuis longtemps les ruses de la mort, et que je l'observe d'un œil curieux, je l'ai vue ou j'ai rêvé que je la voyais faisant sa toilette, quittant ses traits horribles, pour

prendre un air gracieux et riant. Muse, car tu t'en souviens, rappelle-toi cette scène étrange. Quand ce ne serait qu'un rêve, il sert toujours à faire connaître le caractère de la mort.

J'étais dans un cercle de jeunes fous. La mort voulut entrer dans l'assemblée; la nature lui refusa la porte : mais elle en vint à son honneur à la sollicitation d'un médecin fameux qui lui donnait le bras. Elle eut soin de congédier le docteur, voulant garder l'inconnu. Elle cède à un vieux usurier vivace sa maigre figure et ses os décharnés, en reconnaissance de ce qu'il lui engraisait avec soin une riche victime dans un jeune dissipateur : elle prend en échange le maintien léger de ce jeune petit-maitre, sa figure à la mode, son regard militaire, et passe une élégante robe de soie dont elle couvre son affreux drap mortuaire. Son arc courbé se dresse, s'allonge et devient un beau jet; elle cache ses traits mortels dans les yeux de la belle Myra. Le terrible masque dans cet accoutrement part et va chercher des aventures. Où va-t-elle, demanderez-vous? Eh! où ne va-t-elle pas? Pour vous indiquer les lieux qu'elle hante le plus, qu'il vous suffise de savoir que la nuit n'est pas plus fidèle à suivre le jour, que la mort ne l'est à suivre les pas du plaisir, quand le plaisir tient une route que la raison veut éviter.

Quand la débauche ferme la porte à la raison, et que la folle joie usurpe la place du bon sens, alors la mort, à la tête du banquet ou du bal, conduit la danse, roule les dés, et remplit de rasades sa coupe nocturne. Buvant gaïement à la santé de ses joyeux compagnons, elle rit intérieurement de les voir rire d'elle, comme si elle était absente et loin d'eux; et lorsque les esprits sont échauffés, que toutes les craintes sont bannies, que les cœurs sont en joie, qu'ils appellent tous les plaisirs de la terre et les invitent au souper, et que la pensée, dans ses transports, tourne la clef et ferme la porte sur la mort, soudain la mort laisse tomber son masque, fronce le sourcil..... les malheureux frappés de terreur reculent, se renversent et expirent dans le désespoir.

La surprise n'est pas plus grande, la terreur n'est pas plus soudaine, lorsque, portée sur l'aile rapide du salpêtre que le feu touche et embrase, elle éclate, brille, tonne et dévore.

Lorenzo, envelopperas-tu ton ame du doux manteau de la sécurité, parce que tu ignores le moment où la mort doit te détruire? C'est son incertitude même qui la rend dangereuse. N'imité pas la foule des hommes qui abusent de toute leur vie, parce que le terme leur en est caché.

La mort de Narcisse fut prématurée, sans être imprévue. Au milieu de la gaieté du jeune âge, elle n'oubliait pas qu'elle devait mourir. Ses yeux et ses pensées allaient souvent au-devant de sa destinée. En vain la fortune, d'intelligence avec la mort pour tromper ma fille, lui prodiguait, pour l'éblouir, ses brillantes bagatelles, et agitait devant elle ses ailes d'or; elle n'a pu réussir à détourner ses regards du dernier terme de l'homme. La fortune, la jeunesse et la gaieté lui tressaient ensemble la couronne du bonheur, s'il est

vrai que le bonheur soit sur la terre. La mort a-t-elle donc pu traverser de ses flèches un bouclier si brillant ? Oui , c'est cet éclat même qui appelle la lance de ce tyran , comme pour abaisser nos projets ambitieux , donner à l'homme de terribles leçons d'humilité , et tenir son audace en respect.

Lorenzo est-il encore ébloui par l'éclat imposant des grandeurs humaines ? Aspire-t-il encore à bâtir son nid au haut des airs, sur le léger sommet d'une branche fragile qui peut se briser à la première haleine du zéphir , et l'entraîner dans sa chute ? Supposons que l'affreuse mort ne soit pas plus près de l'homme élevé sur les hauteurs , que de l'homme abaissé dans l'obscurité ; n'est-il pas toujours vrai que la paix ne commence qu'au point où finit l'ambition ? Ce n'est pas la privation qui rend l'homme malheureux ; c'est le dégoût du bonheur qu'il possède.

Jeune ambitieux , aussi amoureux de la fortune qu'insensible sur la destinée qui t'attend , je t'ai tracé l'affreux portrait de la mort pour exciter dans ton cœur des craintes salutaires : je vais mettre en opposition le riant portrait de la fortune , pour réprimer tes vaines espérances.

Si mes chants sont vrais , l'approche de la mort est hâtée par les caresses de la fortune. Oses-tu encore être affamé d'or ? veux-tu encore courir à ta ruine ? La mort aime à viser un but brillant , à frapper un coup éclatant , qui alarme au moment qu'il détruit. Quand je ne recueillerais que les traits que la mort lance sur les têtes qui s'élèvent au-dessus de la foule , j'en aurais assez pour remplir mon carquois. Et je voudrais pouvoir suspendre ce carquois au haut des airs , près du céleste archer du zodiaque , afin que de là il attirât les regards publics , et fût l'objet de la contemplation du genre humain.

Ce serait une constellation terrible , mais bienfaisante , qui servirait à guider sur les flots orageux de la vie les mortels que la fortune a comblés de ses présents dangereux. Eclairés par elle , ils éviteraient l'écueil sur lequel ils vont presque tous donner ; c'est de se rassurer de plus en plus , à mesure que le danger augmente , et d'oublier leur destinée prochaine , aveuglés par leur félicité présente.

HUITIÈME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

Elle n'a pas , il est vrai , disparu du monde aussi jeune que Narcisse , aussi subitement que Philandre (*). Est-ce là ma consolation ? Ah ! c'est ce qui a fait mon plus grand tourment ! Ces

(*) Lucie , nom sous lequel sa femme était désignée.

délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard, la douleur de la perdre est montée à son dernier excès. Plus elle vivait, plus nos deux cœurs serraient leurs nœuds et s'attachaient ensemble. Quand ces liens se sont rompus l'un après l'autre, j'ai éprouvé les longs déchirements d'une séparation dont le sentiment cruel s'est étendu sur plusieurs années. Je me sentais mourir par degrés avec elle. J'étais un malheureux qu'un tyran écrasé lentement sous la pression progressive d'une douleur augmentée d'instant en instant, jusqu'à ce que, vaincu, il succombe, et que la mort lui arrache dans un cri effrayant l'aveu de son malheur.

Qu'il est affreux de se traîner ainsi pas à pas, d'avancer en souffrant vers le terme de ses jours; de traverser, dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi, l'espace de ses dernières années, comme une longue et sombre avenue qui vous conduit au tombeau; de se sentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaisseur de ses ombres, en voyant s'éteindre par degrés la lueur mourante de l'espérance! Telle est la route horrible où ma destinée m'a forcé d'entrer sur la fin de ma carrière : c'est le long de ces journées de peine et de désespoir que ma triste vieillesse a traîné ses pas douloureux. Ah ! l'amour propre n'avait plus de voix : ce flatteur opiniâtre attaché à l'homme n'a pu me séduire, ni me dissimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtais sur elle un œil immobile et farouche où se peignaient malgré moi les sinistres présages de ma pensée ! Combien de fois il m'est arrivé de la voir déjà morte, au moment même où ses lèvres pâles et livides m'adressaient encore un tendre sourire !

Pour adoucir mon chagrin, elle forçait sa bouche à me sourire, et renfermait le sien au fond de son âme. Ah ! c'était surtout quand elle voulait me consoler, qu'elle aigrissait ma douleur ! La mort, cachée dans son sein, minait sourdement sa vie par des progrès insensibles, mais continus. Aussi active, aussi furieuse qu'une armée qui assiège une cité puissante, la cruelle pressait sans relâche ses terribles travaux, et s'obstinant à la ruine de ce faible corps, elle triomphait en détail de tous les secours que l'art et la nature pouvaient fournir à la fragile humanité. O vous, astres de la nuit, vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux, et à m'entendre gémir, vous savez combien de fois le fantôme de la mort, agitant sous ma tête l'oreiller où je sommeillais, m'arracha brusquement des bras du repos et contraignit mes yeux de s'ouvrir ! Mes yeux en s'ouvrant tombaient sur ma triste épouse mourante à mes côtés. Combien de

fois, dans ces longues nuits, je contemplais, dans l'amertume de mon cœur, la décadence continuelle d'une vie plus chère que celle qui m'est laissée ! Dieu ! que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel où je veillais sans cesse et l'observais mourir ! A chaque heure qui passait, je voyais s'épaissir sur son visage les ombres du trépas. Non, je n'éprouvai point tant d'horreur, dans le jour terrible où, conduit jusqu'au bord de ma tombe, je la vis s'entr'ouvrir, et me montrer au fond de son abîme l'épouvantable éternité. Je ne sentis point tant d'effroi pendant ces moments critiques où le dé fatal tourna longtemps pour moi sous mes yeux incertains, avant d'amener, en s'arrêtant, la vie ou la mort. La vie m'est encore échue : hélas ! qu'y ai-je gagné, que l'odieux privilège de souffrir plus longtemps !

Mais pourquoi m'obstiner à la tristesse, et pleurer la perte de ceux qui ne sont point perdus ? Pourquoi notre pensée, tristement errante autour de leur tombe, s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs ? L'âme, ce feu céleste, s'éteint-elle sous la cendre des tombeaux ? Non, rien d'elle (car j'ignore encore quel est son nom dans les cieux), rien d'elle n'est mort que la portion de son être qui devait mourir ; elle n'a perdu que cette enveloppe grossière et vile qui l'empêchait de vivre : non, rien n'est mort pour elle que la misère et la peine. C'est elle qui vit : c'est moi qui dois me compter au rang des morts. C'est sur moi que le ciel doit abaisser un regard de pitié ! Que les tombeaux sont peuplés ! que leur sein est fécond ! C'est là que l'homme est enfanté à la vie. Mais cette terre où je suis délaissé n'est qu'une affreuse solitude, une région arrosée de larmes et couverte de noirs cyprès, une prison obscure où je suis enfermé sous la voûte des cieux et condamné à gémir. Tout est substance, tout est réel et solide dans le séjour qu'habite mon épouse. Là rien ne change ; c'est là que tout est immuable et permanent (1).

Tirons donc un voile éternel sur sa tombe ; elle n'y est plus. Si ce passage est terrible, elle l'a franchi. Mes yeux la suivent fuyant vers l'immortalité. Des objets d'un ordre nouveau s'élèvent et se découvrent à mes regards consolés. O nuit ! inspire-moi. Je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la faiblesse de mon génie ne déshonore pas la grandeur de mon sujet. Éveille-toi, mon cœur. Que le sentiment brûlant de la vérité te pénètre et t'embrase. Puissent mes vers être sublimes comme l'âme, et rester immortels comme elle ! Mais que dis-je ? L'âme dédaigne les lauriers passagers d'une gloire périssable : un plus noble espoir m'anime. C'est à l'éternité que je demande le salaire de mes chants.

Homme immortel, salut ! C'est un blasphème que de t'appeler mortel. L'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière, et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour cet être faible, cet hôte inattendu. Je te rends grâces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière. Où se reposera ma pensée, fatiguée de contempler tes merveilles et tes bienfaits ? Est-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer ? N'est-ce pas un plaisir, une nécessité ?

Hélas ! si c'est pour souffrir que je suis immortel, si l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniser mes maux, que devient mon orgueil ?... Mais Dieu sait pardonner. Si les remords enfantent la vertu, sa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de sa clémence, je brave la mort et reprends ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels, écoulements précieux d'une source commune. Il se versa lui-même dans les esprits, non pas également dans tous, mais selon les mesures diverses qu'exigeaient sa sagesse et l'ordre économique de son plan. Après qu'ils ont subi chacun dans leurs sphères les différentes épreuves qu'il leur a imposées, s'ils ont conservé la noblesse et la pureté de leur source, ils vont s'y réunir de nouveau et se perdre dans le sein de l'esprit éternel.

Homme, tu n'es point un ver, un vil insecte. Connais-toi, vois ta grandeur, apprends à t'admirer : c'est là tout le secret de la sagesse. Quand je recueille ma pensée et que je regarde dans mon être, puis-je ne pas reconnaître en moi un illustre étranger, une portion de la divinité égarée sur la terre ? Ah ! plus je me considère, plus mon âme s'élève et s'embrase ! Je repousse le monde avec dédain, et je prends fièrement mon essor vers l'immortalité. A cette pensée, la nature change et se perfectionne sous mes yeux. Je ne voyais l'univers que comme un chaos informe et obscur : je le vois fini et tout éclatant de lumière. Tout s'agrandit, tout s'ennoblit à mes regards. C'est toujours moi, et je suis un autre être. Je me vois passer par différentes scènes qui vont sans cesse augmentant d'éclat et de beauté. Comme l'avenir expose et développe devant moi une étonnante succession de destinées, qui, couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables, échappent à l'œil perçant de la conjecture ! Je vois la nature m'ouvrir son sein, et recevoir mon âme ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement, avec quels transports je rencontrerai, j'embrasserai des êtres heureux comme moi ! Quelle multitude d'esprits d'un autre ordre, que de natu-

res nouvelles m'apparaîtront ! J'oublierai le soleil ; sans doute un plus bel univers effacera jusqu'au souvenir de celui que parcoururent mes yeux, et dont la vue me transporte aujourd'hui.

O immortalité, qui peut décrire tes trésors et définir ta nature ? Je sais du moins que tu es une vie dont le fil brillant se développera pendant tous les siècles, sans que le fuseau s'épuise jamais. Il ne sera point fragile comme le fil qui forme la trame si noire de nos malheureux jours. Que nous jouissons peu de temps de la lumière du soleil ! Dans quel cercle déplorable de dépérissement et de réparation nous tournons ici-bas ! Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'âme est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre : nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur : ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. Êtres ébauchés, notre existence n'est que commencée. Nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au faible crépuscule qui précède le jour. L'homme reposant informe dans le germe du père qui doit l'engendrer, n'est pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le sommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort seule ouvre l'entrée en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous emprisonnait. O transports de l'homme, lorsque, dégagé des bras de la mort, il s'élancera sur le théâtre de l'immortalité, et s'écriera : Tous ces biens sont à moi ! Quelle révolution soudaine de surprise et de joie l'âme éprouvera sortant du sein de la poussière, et passant des ténèbres dans un jour si nouveau ! Arrivant tout effrayés de la nuit et des horreurs du trépas, et douloureux encore des maux de la vie, que la première impression du bonheur sera vive ! Quelles secousses délicieuses, quels frémissements de plaisir agiteront l'âme étonnée ! Comme nous remercierons la mort !..... Arrête, Dieu trop généreux : l'homme est trop faible..... La seule idée de cet immense félicité m'accable. Mon cœur tremblant éprouve une sorte d'effroi, et redoute le sentiment de son bonheur. Quelle trame de merveilles sans fin se déroulera devant nos yeux ! quelle foule d'objets inconnus se presseront sous nos regards ! C'est alors que l'homme pourra satisfaire son insatiable avidité de tout connaître. Tous les secrets du monde moral éclairé se révéleront à lui. Le monde physique sortira de ces nuages épais qui bornent et fatiguent la vue de la pensée, et ne laissent voir au savant qui l'observe que des chaînons brisés, des fragments épars sans liaison et sans ordre. Alors tous les anneaux se suivront, toutes les lacunes seront remplies,

la chaîne sera complète et visible d'un bout à l'autre : toutes les dimensions auront leur étendue et leur perfection : nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un globe exact dont tous les points éclairés viendront se peindre ensemble dans l'œil enchanté. Placé dans un point élevé de l'espace, embrassez d'un coup d'œil la multitude des mondes flottants au-dessus des ondes transparentes de l'éther, et traçant des sillons infinis de lumière sur cet océan immense. Figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes : calculez ensuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands : c'est la grandeur gigantesque de la baleine, comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillants, sans les sentir. Voyez encore ces masses inconcevables disparaître elles-mêmes devant l'enceinte immense où elles se meuvent, imperceptibles comme les globules du sang qui circule dans nos veines : tant le plan est vaste ! tant le Créateur fut fécond ! Eh bien ! lorsque cette masse de merveilles, saisie d'un seul regard, se précipitera sur tes yeux, juge de l'effet. Si l'admiration est une source de plaisir, de quel torrent de volupté l'âme se sentira remplie ! Quels seront donc tes transports lorsque tu verras le vêtement et la majesté resplendissante de l'être qui laissa tomber de sa main cet amas de globes et de mondes comme un essai de sa puissance ? Tous ces êtres n'auront devant la source radieuse dont ils sont émanés, que le faible éclat d'une fleur de nos champs devant l'astre qui la fait éclore. Qu'est-il donc, ce soleil des cieux, d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes ses créatures, et dont la vue est la félicité suprême ? La mort seule peut résoudre cette question. Ah ! qu'il en coûte peu pour acheter tant de science et de plaisirs !..... Il ne faut que mourir.

Qu'il sera doux encore de converser, unis d'intérêts et dans une éternelle société, avec les nombreux enfants de l'intelligence, dispersés maintenant dans les espaces habitables et doués de facultés diverses, chacun selon leur espèce ; de vivre citoyens libres de la nature entière, d'être les propriétaires immortels de toutes les richesses qu'elle renferme, de sentir nos plaisirs s'accroître en raison de nos connaissances, d'être initiés dans tous les secrets du Créateur, de saisir Dieu avec la pensée, de lire sur son sein le plan de la création, et de comparer l'ouvrage au modèle ! L'œil, promené d'enchantement en enchantement, suivra partout l'empreinte éclatante des pas du Tout-Puissant.

Oui, tout est vain, hormis l'éternité. Est-il encore des vrais

malheurs pour celui qui croit son ame immortelle? Quel est l'esclave qui pourrait se plaindre aujourd'hui, si demain il devait s'éveiller le maître d'un empire? Il oublierait ses fers, et déjà porté sur un trône par son imagination, il agiterait dans ses mains un sceptre fantastique. L'homme de bien est un roi en bas âge qui attend un empire avec sa majorité.

Quelle pensée peut davantage élever, agrandir l'ame! Elle seule nous soutient et nous console des peines de la vie : ses maux n'ont plus d'amertume : le faux éclat de ses biens est éteint : la terre n'est vue que dans l'éloignement, et comme éclipsée dans les ombres. Ses distinctions frivoles s'évanouissent : la fortune n'a plus ni faveurs, ni revers. Tout paraît égal et de niveau : grands et petits, riches et pauvres, tous ne forment qu'un groupe confus, dont les différences se perdent dans l'épaisseur des ténèbres. Ainsi le spectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos montagnes aplanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main secourable, brisant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité malsaine et l'air épais et corrompu le suffoquaient; qu'elle le conduise du fond de sa prison sur le sommet d'une montagne où règne un air pur et léger, où d'agréables paysages s'offrent de tous côtés à ses regards, le cœur de cet infortuné bondit dans la joie : il respire, il se sent soulagé du fardeau qui l'oppressait, tout son être se renouvelle; il est tout ame et tout sentiment; il croit renaître une seconde fois à la vie. Tels sont les transports d'une ame, qui, dégagée de ses liens honteux, des vains plaisirs qui l'excédaient, des viles passions qui l'enchaînaient, libre et légère, s'élève dans les hautes régions de la raison, se reconnaît dans son élément natal, y respire des espérances immortelles, et prétend à Dieu même. Là elle contemple des vérités sublimes, elle puise des idées grandes et consolantes : la vertu lui fait violence, et vient s'emparer d'elle. Là l'homme de bien, la main attachée aux cieus, dit à la terre de rouler : elle tourne sous ses pieds, sans lui communiquer son vain balancement : il ne le sent pas. Enivré d'espoir et de joie, l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continuelle : absent de la terre, il est entré dans l'immortalité. Nul objet passager n'a plus droit d'arrêter ses désirs : le soleil brille sans qu'il le remarque, le tonnerre gronde sans qu'il l'entende : quelque bruyants que soient les vents et les orages qui s'élèvent autour de lui, il sait que son sort est dans les mains du roi des tempêtes : il s'attache étroitement à son sein : les années et sa

vie s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive. Il ne sent point les douleurs et les agonies du trépas. C'est lui qui, l'œil ouvert et serein, se précipite gaiement au fond de cet abîme, tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah ! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde misérable ! Si nous craignons à chaque instant de nous enfonder sous cette poussière que foulent nos pas, pour nous rassurer, sauvons-nous vers l'asile qui nous est ouvert dans l'avenir. Résistons au torrent qui nous entraîne avec la foule des hommes vers des objets vils et passagers, arrêtons-nous, et frappés du pressentiment sublime de notre destinée, avançons notre être au delà de dix siècles, pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux sous des traits immortels ! Que nous serons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle et nous représenter tels que nous sommes ! Qu'il est doux de se prédire son avenir, et de lire ses destins glorieux dans ce portrait tracé par la pensée ! Faisons souvent d'un seul homme deux êtres, dont l'un placé déjà dans l'immortalité console l'autre encore retenu sur la terre. Écoutons-les en silence se parler au fond de notre ame, étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs et le sujet de leurs étonnants entretiens.

Lorenzo (2), ne sens-tu pas à cette idée ton sein s'enfler d'un noble orgueil ? Ne le réprime point ; il est légitime. Garde-toi d'être modeste quand il faut être fier. L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mépris et l'estime. Enorgueillis-toi de la vertu, sois fier de ton ame. Qu'y a-t-il sur la terre qui vaille les plaisirs de la pensée ? Rois, empires, que pouvez-vous montrer de comparable à la noblesse d'une ame immortelle qui se voit, qui sent sa grandeur, qui se respecte et qui sait jouir d'elle-même ?

Et cependant l'homme, dans sa démente, ensevelit ici-bas tous ses désirs, et enterrant sans regret sous la poussière des espérances infinies, il étouffe dans un instant de trente années une ame immortelle. Captif, entouré de l'atmosphère de la terre, il s'attache à sa prison, et content d'y ramper, il se complait lâchement dans sa misère. Il aliène avec une stupide indifférence ce riche héritage où l'homme de bien doit, près de l'Éternel, moissonner des plaisirs sans fin, lorsque tous ces siècles d'un moment auront passé, lorsque le temps et la peine, le hasard et la mort seront anéantis. Quand je vois une ame dépenser ainsi sa force et son activité dans de pénibles bagatelles, quand

je la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer et revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte, je crois voir l'Océan soulever ses flots et ses tempêtes, pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez votre existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un désir : ce désir vient, il le renvoie ; il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt et qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant, l'heure fatale et redoutée, quelque tardive qu'elle puisse être, arrive avec impétuosité. Dieu ! avec quelle rapidité vole la navette qui tisse ton drap mortuaire ! Où est le songe de nos premières années ? Elles se sont englouties dans l'abîme du temps, et sont aussi loin de nous que si elles ne nous eussent jamais appartenu. Le jour présent est comme l'oiseau qui se débat dans nos mains pour s'envoler. A peine on le possède, qu'il s'est échappé. La mort accourt à nous avec autant de vitesse que le temps fuit, et termine bientôt la vie la plus longue et la plus fortunée ; il ne reste que l'éternité. A qui appartient-elle ? à qui vient-elle apporter le bonheur ? Interroge ta conscience, elle te répondra.

NOTES.

(1) Où est cette région de la vie heureuse, qui fait l'objet des vœux les plus ardents du sage ? la lumière du soleil est trop faible pour pénétrer jusqu'à elle : les étoiles les plus élevées rampent bien au-dessous. La mort, la mort puissante peut seule, nous portant en triomphe au-dessus du soleil et des astres, nous déposer dans ces climats fortunés.

Que nous avons raison de concevoir de l'orgueil, en contemplant la brillante perspective de cette félicité qui est préparée pour l'homme ! Ce n'est pas ici cette félicité imaginaire que l'ambition peint dans le vide de l'air : c'est un bonheur réel, que la raison découvre et que la vertu conquiert, et qui nous rend les rivaux des anges. Eh bien, que tardons-nous de monter, de secouer ces entraves ? de quitter cette cellule étroite enfoncée dans un coin de l'univers, entourée d'une atmosphère de vapeurs flottantes en nuages, d'un air qui, pur et délié pour les sens, est infect et grossier pour des âmes célestes, pour des âmes destinées à respirer une haleine d'ambrosie et à boire l'air pur des cieux, à débarquer triomphantes sur les derniers rivages de l'océan du temps, aux lieux où règne la vertu dans toute sa pompe et sa richesse, tandis que les potentats de cette terre vivent dans l'indigence et les privations. Oh ! comme nous verrons, dans cet heureux jour de notre délivrance, le destin développer,

éclairer les détours tortueux de son labyrinthe où nos pensées s'égareront aujourd'hui !

(2) Vivre immortelle ! ah ! cette pensée remplit toutes les facultés de mon ame ! je ne peux me lasser de m'en occuper. Livré tout entier à cette méditation , un siècle s'écoulerait sans que je m'en aperçusse , et je m'y replongerais encore avec la même avidité. Quelle autre pensée peut frapper le sentiment d'une impression aussi vive ? elle ébranle mon ame aussi violemment que le tonnerre ébranle mon oreille. Ma raison ne peut revenir de sa surprise : les élans de ma reconnaissance épuisent mon cœur. A cette idée , l'ame ne sommeille plus sur le bord du tombeau, elle s'élance, elle monte triomphante , et va respirer son air natal, un air qui nourrit sa noble ambition, et réveille toutes les étincelles du feu céleste que le Créateur a déposées dans son sein : alors il n'est pas une de ses pensées qui rampe au-dessous des étoiles. Dira-t-on que je pousse l'enthousiasme à l'excès ? L'ame qui n'est pas capable de s'élever à cet enthousiasme est une ame faible : il s'en est trouvé plusieurs qui ont senti ces divins transports ; autrement le sang des martyrs n'eût jamais coulé. Et tous peuvent faire ce qu'a pu faire un seul homme. Quel est celui qui , battu par les tourmentes de la vie, peut peser dans sa pensée le prix de ce bonheur infini et sans bornes, sans se sentir transporté, ravi, tout en feu ? Quel sceptre, quel trône nous est destiné ! En vain, dans cette minorité ténébreuse, l'ame en enfance se travaille et se tourmente : elle ne pourra jamais concevoir les immenses prérogatives de cette royauté éternelle.

NEUVIÈME NUIT.

L'IMMORTALITÉ.

Preuves physiques.

La religion est tout : cette déesse est descendue des cieux pour consoler les malheureux mortels, portant le monde présent dans sa main gauche, et dans sa droite le monde futur ; c'est elle qui soutient l'homme et l'élève au-dessus de lui-même ; c'est elle qui lui garantit la noblesse de sa nature et la réalité de ses vertus. Dans ce séjour même d'inconstance et de faiblesse soumis à l'empire de la mort, elle donne à l'homme une ame qui agit comme un Dieu. Providence, immortalité ! voilà la base inébranlable sur laquelle il faut nous appuyer. Le reste n'est qu'une mer orageuse et perfide qui s'enfonce sous nos pas et nous engloutit.

Que mon être meure ! s'écrient les passions. Souhait absurde

et vain ! blasphème de l'orgueil ! Exister est le transport, est le triomphe de mon ame. Exister encore, exister toujours, est un vœu que le cœur forme sans cesse. ... Mais que puis-je souhaiter d'être ? Ah ! Lorenzo, plonge, plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité : vois la félicité ouvrir partout de sa main brillante les sources du bonheur, et verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siècles remplacés sans fin par des siècles nouveaux, l'homme, ce fantôme qui ne vit qu'une heure, cet être faible qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épuise, veillera dans l'étonnement, dans les transports de la reconnaissance et de la joie, parcourra l'infini, jouira de tous les trésors que son immensité renferme et se croira lui-même un Dieu, par le plaisir de l'adorer. Toi, qui ne peux ici-bas disposer d'un moment en maître, toi qui es fragile comme la fleur de tes jardins, passager comme le souffle des vents, tu seras propriétaire d'une éternité, et riche de tous les biens que peut donner un Être tout-puissant ! Non, jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral et combien l'homme est grand quand il est vertueux. Que l'homme de bien qui place sur Dieu ses espérances, ne craigne jamais de les trop étendre.

Raison, source sacrée des vertus, mon cœur t'appartient ; mon bonheur est d'obéir à ta voix : dure autant que moi et sois-moi plus chère que la vie. C'est toi, et non pas une croyance aveugle, qui me réponds de mon immortalité. Ce n'est point le climat ni le hasard de ma naissance qui m'ont imposé ma religion. Disciple aveugle d'une éducation despotique, je ne suis point en esclave les impressions que j'ai reçues dans mon enfance, lorsque mon ame était toute passive et que ma pensée n'était pas née encore. Dès que l'âge m'a montré dans ma maison un arbitre éclairé, j'ai soumis toutes mes idées à son examen. Elle a pesé sous mes yeux le mensonge et la vérité dans sa balance impartiale. J'ai banni de mon ame toutes les opinions qu'elle a proscrites. Mes sentiments n'étaient auparavant qu'un hasard, qu'une habitude ; ce sont aujourd'hui des jugements motivés, où je me suis arrêté par un choix volontaire. La raison mérite notre premier hommage ; gardons-nous de croire que la religion la proscrive. Sans elle, la religion ne serait plus une vertu. La raison de l'homme est une émanation de la raison universelle de l'Être suprême. S'il récompense l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'est la raison qu'il venge ou qu'il couronne. Crois à l'immortalité pour montrer la raison d'un homme ; crois à l'immortalité pour être heureux et mépriser la mort.

(1) Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une ame immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor? Au jour fatal où leur ruine le découvrira, ils ne le verront que pour le voir perdu; ils n'apercevront l'abîme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus monstrueux, étouffent le sentiment intérieur qui les presse, s'efforcent de se ravalier au niveau de la brute, et dont l'étrange ambition aspire à descendre? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever, ils luttent péniblement contre elles et gravitent avec effort vers le néant. Ils se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit; ils effacent de leur front la marque de l'immortalité et se rendent les blasphémateurs de l'ame, de ce Dieu qui vit dans leur sein.

O toi, monarque souverain des deux éternités, dont l'une a passé avant la création des esprits et de l'homme, toi dont l'œil embrasse, dont la main conduit, dont le souffle anime, chauffe toute la nature, daigne me soutenir, tandis que j'entreprends de défendre l'immortalité de l'ame, don précieux de ta puissance, plus cher à l'homme de bien que sa vie; mais, pour en sentir le prix, il faut t'aimer!

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité; la raison nous la prêche, le cœur la désire; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter. Avec quelle bonté la Providence a multiplié les preuves de cette vérité nécessaire, sans laquelle toutes les autres vérités seraient vaines! Comme elles se pressent en foule devant ma pensée!

Homme, si tu veux t'éclairer, entre avec moi dans l'univers. Viens dans ce temple consulter l'oracle de la suprême sagesse : tu n'en sortiras point sans t'avouer immortel. Production toujours changeante de l'Être immuable, la nature n'est qu'une suite de révolutions, où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. La nuit succède au jour qui s'éteint; le jour renaît des ombres de la nuit; les astres se lèvent et se couchent pour se lever encore. La terre suit les cieux et obéit à la même loi. Vois l'été brillant : son front radieux étincelle, il s'avance sur la verdure de nos champs, et de son pied brûlant épargille les fleurs dont se parfument les airs. Peu à peu l'incarnat de ses joues animées se flétrit et se décolore; il n'offre plus que le visage pâlisant de l'automne. L'automne a déjà vieilli; c'est l'hiver décrépît, aux cheveux blanchis par les frimas : il vient, assis sur

les orages et couronné de glaçons, chasser l'automne expirant et dépouiller la terre de l'or de ses fruits. Insensiblement le farouche vieillard s'adoucit; l'aimable printemps est né, les zéphirs le ramènent; son sourire gai rajeunit la nature. Fermant le cercle de l'année, le printemps rappelle l'été des palais brûlants du midi pour le recommencer. Tout se fane pour reflleurir; tous les points de la roue se suivent et descendent pour remonter; chaque forme de la matière se perd et se fond dans une forme nouvelle; partout la vie, reproduite de la mort, circule dans ce grand tout et remplit d'une mesure toujours égale la masse de l'univers. Pas un seul atome ne se perd; il n'est pas un seul être que le Tout-Puissant se repente d'avoir créé et dont l'anéantissement l'accuse d'inconstance.

C'est l'emblème éclatant de l'immortalité de l'homme. Il passe, mais ne périt point. La seule différence entre la nature et l'âme, c'est que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin, au lieu que l'âme avance et monte sans cesse comme la flamme dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matière soit immortelle et que l'âme puisse mourir? L'être le plus noble serait-il le plus avili? L'homme, pour qui tout renaît, sera-t-il le seul qui meure pour ne jamais revivre? Moins privilégié que le grain dont il se nourrit, une destinée cruelle l'aurait-elle condamné seul au malheur de l'anéantissement, lui qui seul connaît et le bonheur d'exister et l'horreur de cesser d'être!

Il est une seconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidèle à parcourir l'échelle des gradations, elle passe par toutes les nuances dans un progrès imperceptible, où rien n'est omis, rien n'est brusqué. Chaque être intermédiaire s'unit par deux points opposés à ses deux extrêmes, en grandeur et en petitesse. Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre; on ne remarque ni vide ni séparation; les jointures existent et sont devenues insensibles; on voit dans chaque point l'union et la continuité. Ici la matière, dormant dans l'inertie, attend qu'elle soit appelée à la vie; là, animée, mais insensible, elle ne vit qu'à demi; là le sentiment s'unit à la vie et la complète. Une première étincelle luit dans les animaux; c'est une faible aurore qui prépare et commence le jour plus parfait de la raison. La raison éclate et brille dans l'homme; mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis lui jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit et sur lesquels la mort n'a point de prise? Confesse que l'homme est un tout mortel en partie, en partie immortel, ou

bien la chaîne est rompue et finit à lui; il reste un vide, une lacune immense dans l'échelle des êtres. Telles sont les conséquences où mène l'analogie, le guide le plus sûr que l'homme ait reçu pour se conduire vers la vérité.

L'incrédule qui semble s'être ligué avec la mort, donne un démenti à la nature et rejette son témoignage. Il abjure sa raison pour renoncer à son bonheur; il dégrade, il trahit indignement la majesté de l'homme. Que les sentiments du sage sont différents! « Si le Tout-Puissant l'ordonne ainsi, que la terre
« se dissolve en poussière, que ces globes suspendus sur ma tête
« tombent de leurs sphères et m'écrasent, l'ame est en sûreté;
« elle sort triomphante des ruines de l'univers et s'élève comme
« la flamme au-dessus de l'embrasement universel de la nature.
« L'homme sourit au spectacle de la destruction générale de la
« matière; la foudre impuissante, en s'attachant à lui pour le
« consumer, lui apprend que son ame est indestructible. Sa
« trempe est impénétrable aux traits de la mort; elle les voit
« tomber émoussés autour d'elle et demeure invulnérable. »
Ainsi parle, ainsi pense le sage.

Viens, Lorenzo, viens juger (2) si l'homme est un être ordinaire et fait pour mourir tout entier; montons ensemble à la hauteur des nuages et contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe : il est couvert des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface! quelle longue étendue de plaines cultivées et couvertes de moissons! quelle foule de vaisseaux chargés des dépouilles de l'univers volent sur le sein des mers obéissantes, et servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs! Il soumet à ses vues l'Océan, les vents et les astres; son génie dispose en maître des éléments, et la nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain elle oppose ces rochers aussi anciens qu'elle pour lui fermer le passage et l'arrêter : l'homme souverain commande : les montagnes s'effacent et les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes et populeuses suspendues sur la cime des monts; vois ces autres qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes; vois-tu leurs tours élever dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau! Quel nouveau miracle! D'autres cités s'avancent jusque dans le sein des mers; les images mobiles de leurs édifices majestueux se peignent et flottent sur l'onde agitée. Que dis-je? l'homme a conquis sur l'Océan de vastes provinces. Les vagues mugissantes s'agitent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine

écume sa masse immobile. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu l'arrêteras ici, respecte tes nouveaux rivages. » Portons nos regards plus près de l'équateur : que d'arts sublimes, que d'arts aimables fleurissent ici sous un soleil plus favorable ! Peux-tu compter cette multitude de temples dont le sommet monte et s'élance vers le Dieu auquel ils sont consacrés ? Quelle pompe dans cet arc de triomphe ! l'œil qui embrasse son cintre immense est surpris de découvrir en même temps la moitié des cieux. Ici des torrents, oubliant leur pesanteur, montent dans les airs et s'y dispersent en poussière écumante ; là des fleuves impétueux dorment amoncelés dans leurs prisons profondes, et l'aride surface des plaines a disparu sous un vaste et tranquille océan ; plus loin, ouvrant le sein du continent, l'homme entraîne deux mers loin de leurs rivages opposés, les captive dans ses canaux et les contraint de s'unir au centre de ses royaumes : ton cœur bouillant de courage est-il amoureux de ces scènes formidables où le démon de la guerre, suivi du pouvoir et de la gloire, marche armé d'un glaive étincelant ? Vois les campagnes inondées de sang ; entends-tu les foudres des vaisseaux tonner sur le sein grondant des mers ? C'est la voix de l'Angleterre imposant la paix au monde.

Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs découvre et lui remet ses trésors : les cieux sont mesurés ; l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées ; son enceinte est élargie ; la nature vaincue cède ses secrets ; partout les arts la subjuguent et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait : c'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentanément du créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écrie pas dans ses transports : « Oui, des êtres immortels ont habité ce séjour : c'est leur ouvrage que j'admire ! »

Homme, ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chefs-d'œuvre. Eh bien ! veux-tu connaître quelque chose de plus grand encore ? Ecoute... C'est un soupir pour le malheureux (5). La grandeur morale est la seule véritable. La mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne.

NOTES.

(1) En dépit de toutes les vérités que ma muse a chantées, vérités qu'on ne peut trop priser, et que j'ai assez développées, est-il possible qu'il y ait des hommes qui s'enveloppent du monde comme

d'un voile épais, et ne voyant plus au delà que nuages et ténèbres, dansent sur le pied fantastique de l'imprudente vanité, jusqu'à ce que, bronchant à la rencontre de la paille la plus légère, ils tombent la tête la première dans l'abîme où finissent leurs chants et leurs danses? Est-il possible qu'il s'en trouve d'autres qui, se faisant un abri de la nuit horrible du néant, nuit plus profonde que celle du tombeau, combattent les preuves de l'immortalité, et animés d'un zèle affreux, emploient les artifices les plus détestables, vomissent leurs feux noircissants, et dressent toutes les machines infernales pour triompher de la vérité?

(2) Mais les chimères ne touchent point Lorenzo. Les grandeurs mondaines sont pour lui bouclier impénétrable à l'évidence. Les couronnes immortelles, cette félicité que l'on doit goûter dans un séjour placé au-dessus des astres, ne disent rien à son cœur, et son ambition veut des objets plus visibles. S'il m'est possible, je refroidirai cette ambition, et je tournerai contre toi-même cette gloire et ce vain éclat d'un monde qui te séduit. Tout ce qui fait aimer cette vie, t'annonce une vie future; si tu es sage, tu trouveras ton remède dans la cause même de ton mal.

(3) Quoi de plus grand encore? Un soupir plus profond pour les incrédules. Qu'ils sont petits ceux qui pensent qu'il est quelque chose de grand ici-bas! Mais arrêtons-nous ici: avant peu j'armerai contre toi une preuve plus puissante encore. Elle est plus forte que la mort et fait sourire au tombeau.

DIXIÈME NUIT

L'IMMORTALITÉ

Preuves morales tirées de l'homme.

Es-tu déjà mort, illustre Pope? toi dont le génie avait reçu le pouvoir d'immortaliser, as-tu péri tout entier? Non, tu vis. Je salue ton ame sublime. Je te félicite de ton passage sur la rive opposée. Je ne prendrai point congé de toi, devant si tôt te rejoindre. Je quitterai la sphère du soleil pour aller jouir dans ta douce société d'un jour plus pur et d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur. Son histoire glorieuse se partage en deux portions inégales. Cette courte vie en est pour ainsi dire le frontispice; l'éternité déroule le volume entier de nos destinées.

L'incrédule a dit; « Je ne vois sur la terre qu'une longue suite

« de fantômes qui naissent , s'évanouissent et se remplacent par
« milliers dans l'espace d'une heure ; vaines images , qu'un Dieu
« bizarre produit d'un souffle , qu'un Dieu cruel détruit par un
« autre souffle. Tout n'est qu'un flux éternel d'êtres faibles et
« périssables que le torrent du temps roule avec bruit dans l'a-
« bîme du néant ! »

Quoi ! au milieu de cette mer qui nous entraîne et avant d'être engloutis , il ne serait point de rocher où l'homme puisse respirer un instant de ses terreurs , sonder d'un regard sa destinée , et concevoir l'audace de penser que c'est quelque chose d'être né ! Au milieu des naufrages continuels de tant d'être si précieux et si beaux , n'est-il point un être suprême dont le trône serve de base à l'univers et domine sur l'étendue de l'espace , comme un phare brillant autour duquel tous ses enfants dispersés par la mort se rallient , pour embellir sa cour et recevoir le bonheur ? N'existerait-il point un pouvoir qui soit le centre et le lien commun de toute réalité ? Celui qui a pu ordonner au néant de produire les êtres , n'étendra-t-il point au jour marqué son bras pour les arracher des serres de la mort ? Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre sa proie , à la terre et à l'Océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avait confié que pour un temps ?

Si la nature ne peut instruire l'incrédule , s'il s'aveugle sur ce qu'il voit , résistera-t-il encore à ce qu'il sent ? Trouve-t-il que la voix de Créateur qui lui parle dans ses ouvrages soit trop faible ? Qu'il l'écoute dans sa conscience ; qu'il se regarde et qu'il lise dans son être. Les caractères de l'immortalité sont empreints sur lui. Il porte dans son sein le juge qui le condamne. La nature n'en impose point à ses enfants. Elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs , et fait de l'homme un mensonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras pâturage : tu ne les entends point se plaindre : ils paissent satisfaits. La paix dont ils jouissent est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort , et leurs soupirs se répondent. Cependant quel intervalle immense sépare leurs destinées ? L'un enferme des mers entre les deux portions de son Empire : l'autre ne possède dans l'univers qu'une cabane d'argile et de chaume , bâtie à la hâte sur un terrain abandonné , et qui le défend mal de l'hiver et des orages. Croirai-je que l'Éternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur n'est que le sentiment

de mon immortalité. C'est l'instinct de la nature appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il est arrêté que l'homme noblement tourmenté par sa grandeur soupirera sur le trône comme sous le chaume. Ses dégoûts lui révèlent sa noblesse, et sa misère lui crie qu'il est né pour être heureux. Nous ne sommes point ici dans notre patrie : c'est une terre étrangère où nous recevons, en passant, de la nature un aliment qui ne peut nous rassasier. Nous avons beau multiplier nos jouissances, nous restons affamés au milieu de cette abondance stérile, et les plus grands plaisirs nous laissent toujours des désirs. Si nous ne pouvons plus monter, nous descendrons plutôt que de rester dans le repos. Le maître de l'empire romain quitte le trône de l'univers et va se souiller à Caprée dans des voluptés honteuses. C'est le désespoir de l'ambition qui l'abaisse et le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable, les ailes toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent sa vue. Insatiable et toujours mal satisfaite des travaux passés, elle nous force d'immoler notre repos à des chimères et de sacrifier des biens certains à l'incertitude des hasards : elle foule sous ses pieds tous les bienfaits du présent, elle tue nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, nous harcèle jusqu'au tombeau, et nous fait souffrir presque autant de maux que le désespoir. Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir ? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme que n'est une couronne ? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur ? Ah ! sans doute Dieu qui ne nous a laissé ici d'autre bien que l'espérance, nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous sommes entraînés vers le but invisible où le Créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton âme. Ici-bas nos facultés restent dans l'enfance, elles ne produisent que des actes imparfaits, nullement proportionnés à leur puissance. Voyez combien la raison de l'homme diffère de l'instinct des animaux. L'une, toujours perfectible, avance par des progrès infinis. L'autre rapidement formée, a bientôt reçu son entière perfection. La raison se traîne lentement vers son objet ; à la vue du sien l'instinct s'élance et le saisit. Dans les animaux chaque individu atteint en peu de jours le terme assigné à son espèce : sa mesure de biens est bientôt comblée, et son être complété s'arrête pour toujours au même point. Des siècles de vie n'ajouteraient rien à leurs connaissances. Ils ne répéteraient que les

mêmes actions : la sphère de leurs désirs ni celle de leur jouissances ne serait point élargie. L'homme, quand il durerait autant que le soleil, irait toujours apprenant quelque vérité nouvelle, et mourrait encore affamé de science.

Nos passions sont comme nos facultés. Elles sentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore trop pour les vains objets qui leur sont offerts. Ces bagatelles légères ne peuvent employer et balancer toutes leurs forces, ni les fixer avec elles-mêmes dans le repos d'un équilibre parfait. Il reste aux passions une surabondance de pouvoir qui n'est point occupée. Aussi toujours dans l'inquiétude et le mouvement, elles agitent la vie humaine et en font une tempête continuelle. Leur dévorante activité consume en un instant tous les fruits sans substance que produit la terre; pour en découvrir d'autres, elles parcourent et ravagent le monde.

Est-ce là tout? s'écria César monté sur le trône de l'univers. Ainsi l'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Quand notre ame s'échauffe et conçoit dans l'enthousiasme une haute idée de notre mérite, c'est peu d'un siècle d'estime pour nous satisfaire. Ce n'est pas assez pour nous que nos contemporains commencent de nous applaudir, si les siècles futurs ne continuent. Un instinct indestructible nous intéresse malgré nous dans l'avenir : nous écoutons dans notre ame la postérité célébrant notre nom. Nous suivons notre fantôme conduit par la gloire et traversant les générations qui doivent naître, et nous voulons durer encore après elles. Nous verrait-on rêver ainsi notre immortalité, si nous devions cesser d'être? Aveuglés, nous cherchons le corps, et c'est à son ombre que nous nous arrêtons : nous prenons pour l'immortalité, la renommée qui n'en est que l'image. Aussi, dès que nous la possédons, elle nous devient insipide. Son être imaginaire s'anéantit dans la main qui l'a saisie.

Cependant, quoique toujours trompés dans notre poursuite, et dégoûtés de tout ce qui promettait d'assouvir notre ambition, nous ne pouvons arracher ce sentiment de nos cœurs. La nature qui l'y a placé pour de plus nobles fins, l'y conserve sans notre aveu. On a trop vanté le conseil fameux donné par Cinéas à Pyrrhus. Un conseil impossible à suivre est insensé. L'épée du conquérant aurait dompté l'univers entier, que son ambition n'eût pas encore été satisfaite : l'homme ne peut s'arrêter; il faut qu'il monte sans cesse. Une activité intérieure et indomptable, un ressort élastique et toujours vivant soulève son ame. La fortune a beau la charger de ses dons : rien ne peut la comprimer :

elle se détend et réagit avec une force victorieuse. Le dernier villageois a son ambition comme le prince : l'esclave dans les fers est aussi fier que le Sultan sur le trône. Il s'écrie dans son cœur avec le monarque assyrien : « Arrêtez-vous, et voyez les merveilles de ma puissance. » C'est qu'il se sent immortel aussi bien que son tyran. Or, faux ou vrai, n'importe ; il faut à l'ame une grandeur réelle, ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil est la première passion de l'homme. Si le Créateur a commis au plaisir la conservation du corps et la multiplication de l'espèce, c'est l'orgueil qu'il a chargé de protéger et d'étendre la gloire de l'ame. C'est lui qui embellit notre séjour, inspire les arts, agrandit les pensées, ennoblit les actions, travaille partout à épurer, à perfectionner notre félicité. Tout ce que nous voyons de délicat, de grand, de merveilleux dans la société, est son ouvrage : tandis que les besoins laborieux et l'amour d'une vie commode en posent, en réparent les fondements, et exécutent d'après son plan, il est l'architecte intelligent qui polit, achève, couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même ? Il l'anime par l'aiguillon secret de l'émulation. C'est lui qui créa les sages de l'antiquité. Il assaisonne le bien moral, et le rend plus piquant au goût de l'homme. Que de vertus de moins dans la société, si l'ame était moins fière ! L'amour de l'estime publique vient au secours de la raison. Seule, elle n'est souvent qu'un flatteur domestique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres soumet nos opinions au jugement du public qui les pèse dans une balance équitable. La crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu exposée au grand jour s'agrandit sur ce théâtre et déploie toutes ses forces.

Cette soif de gloire et d'estime que la nature entretient dans tous les cœurs, pourquoi n'osons-nous l'avouer ? Nous rougissons devant l'homme de bien de nos meilleures actions, dès qu'il nous surprend dans le dessein de nous attirer des éloges, et que notre secret transpire. Sans doute par un art merveilleux le corps a reçu le pouvoir de faire la leçon à l'ame. Dieu a donné à notre sang un cours moral ; il lui ordonne de monter, d'aller peindre sur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la bassesse d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien supérieur et bien plus intègre n'est-t-il pas assis dans nos consciences, pour nous distribuer à chaque instant la louange ou le blâme ?

Cet orgueil qui conserve en nous le pressentiment de l'immortalité, et nous rappelle sans cesse à notre grandeur future, nous fuit dans nos plaisirs mêmes. L'homme est fait pour le bonheur. Le plaisir est son bien suprême. Mais s'il faut en rougir, la jouissance reste imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même; et voilà pourquoi le bonheur a ses hypocrites comme la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter, et s'il n'est pas digne de nous, l'homme se cache pour jouir. Le plaisir même qui est attaché à l'union des deux sexes, ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver, qui porte la félicité des sens à son dernier période, n'est pas exempt de cette loi. Un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et du voile du mystère : l'orgueil averti par cette voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel est le but de cette structure si délicate de nos cœurs, de cette finesse de tact moral dont nos sens sont doués, de ces ressources mises en réserve dans notre constitution physique, intimement combinées avec elle, et toujours prêtes à aider la vertu chancelante, quand la raison, son premier guide, s'égare et l'abandonne? Cette fierté de l'ame serait-elle une illusion ridicule? Tous ces stratagèmes du Créateur pour la soutenir dans son élévation naturelle, et la redresser dès qu'elle s'abaisse ou se méprend dans sa direction, seraient-ils vains et sans dessein? Toutes ces passions impétueuses seraient-elles privées de l'objet qui est en proportion avec leur énergie?

Froids moralistes, qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos jugements, vous osez blâmer l'ardeur des passions, vous déshonorez ces nobles agents d'une ame immortelle, en les faisant descendre d'une source impure et coupable. Le crime, il est vrai, naît de leur abus; mais elles n'en sont pas moins sorties pures du sein du Créateur. Ce sont des étincelles détachées de cet océan de feu, et communiquées à l'homme pour l'animer. Quels que soient ici-bas leurs écarts et leurs méprises, je découvre, je sens la grandeur de leur origine et de leur fin dans leur disgrâce même: comme un roi détrôné, elles conservent dans leur abaissement des traits de leur majesté primitive: si la raison les rappelle de leurs erreurs et les soumet à son frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'est point un vice: loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décèle la noblesse. C'est qu'elles tendent vers des objets infinis destinés à les

satisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'ame, soit que nous analysions ses penchants, soit que nous interrogiions ses facultés, plus nous reconnaissons sur elle le cachet de l'immortalité.

Partout dans l'univers, le Créateur assortit à l'objet la puissance et le désir : chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le serait-elle que pour l'homme ? Périrait-il au milieu de la course qu'il peut fournir ? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle et se plonger dans les mers orientales ? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne serait-elle marâtre que pour nous ? Laisserait-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages ? Ou, si l'homme doit avorter sous ses doigts, et mourir ébauché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs ?

Quoi ! il ne resterait plus que des cendres du grand homme, du sage qui avait reçu cette intelligence sublime, cette flamme du génie, cette ame qui représentait un Dieu sur la terre ! Quoi ! au moment où cette noble image de la divinité prenait sa forme et commençait à briller, la mort efface ses traits majestueux, et la fait évanouir dans la nuit éternelle ! Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, et que le sentiment de leur mérite élevant nos pensées, nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre, nos transports ne seraient-ils qu'un rêve, et l'éclat de leur grandeur morale irait-il se souiller dans la corruption et s'éteindre dans le néant (1) ?

Va donc, ô homme, va chercher tes maîtres dans tes étables. Dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes rois ; ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas. Ils paissent sans avoir besoin de cultiver. Leur besoin est apprêté par la main de la nature. Le ruisseau coule toujours et offre son onde à leur soif. Leur vêtement naît et grandit avec eux. Ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers. Ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains pour en ravir les trésors. Leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature : pour les conserver, ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité. Dès qu'ils y sont entrés, ils en goûtent les fruits dans une douce ivresse.

Aucun n'est interdit à leurs désirs. Leurs plaisirs sont purs et ne laissent point d'amertume : plus vifs que les nôtres, ils sont aussi plus sûrs. La liberté est dangereuse. Qui peut choisir peut se tromper. L'instinct a un tact infailible : il ne choisit jamais les poisons. Le doute, la crainte, l'espérance vaine, les regrets, le désespoir ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances. Nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent ! Eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sensuelle. Tout cet horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilège de répandre des larmes, et les occasions de l'exercer naissent en foule. Les animaux plus heureux ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie. Leurs maux se bornent à la douleur. La plainte cesse avec la sensation. Ils ne continuent point de souffrir d'un mal passé. Une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe. Un même coup commence et finit leurs maux. Tous les jours, l'homme si fier, lui qui gouverne une planète et pèse les astres, héros et philosophes, tous soupirent en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous encore, à la mort, confondus avec eux dans une masse commune de poussière ?

L'avenir ne reformera-t-il point ces injustes inégalités, et l'éternité fermera-t-elle ses portes sur nos plaintes ? Si telle est la destinée de l'espèce humaine, qu'elle est étrange ! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le ciel. L'homme devient un être monstrueux qui déshonore son auteur. Le roi de l'univers n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau de la nature. L'abondance et les plaisirs sont pour le méchant : la misère et les larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux. Celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux. Dieu juste, serait-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante ?

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance et ta joie ? que te sert-il de veiller tout le jour et de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable ? Tu te crois sage..... Tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à combattre des fantômes. Vertu, sagesse, vérité ! noms sacrés, respectés, applaudis, divinisés dans tous les âges ! Pleurons sur eux, si les esprits doivent mourir. Ce ne sont que des erreurs cruelles, de tristes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut join-

dre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je besoin de l'œil perçant de la sagesse? elle ne sert qu'à me découvrir plus de maux. Qu'ai-je besoin de vertu? elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi de la vertu? Où sera sa récompense, et sans récompense que devient son être? Son plus noble ressort est dans sa propre estime. Cette estime intérieure naît de la conscience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre chose que les moyens d'arriver au bonheur? La vertu n'est donc que l'amour de nos vrais intérêts et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais si l'âme périt, quel sera le véritable intérêt de l'homme? N'est-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie? Quelquefois le vice est notre ami dans le présent. C'est notre souverain bien : saisissons-le. Le crime est dans la vertu qui refuse le bonheur qu'il procure. Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, les sens deviennent nos seuls maîtres légitimes. Le vice et la lâcheté seront désormais les deux asiles de l'homme.

Arrête, brave citoyen. Où vas-tu, téméraire? — Défendre ma patrie et mourir glorieusement pour elle. — Oui, si tu te crois immortel : tu peux alors être brave sans cesser d'être raisonnable : j'approuve ton audace. Tu peux affronter la mort, puisque tu sais que tu ne peux mourir. Mais si tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié; reviens vivre en lâche, si tu ne veux mourir en insensé. Un incrédule hardi, qui, animé par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain ou par le désir de la vengeance, court perdre son être ou se détruit par faiblesse, est de tous les fous le plus extravagant. Malheureuse victime d'une brillante chimère, laisse ta patrie s'abîmer, et saisis pour toi-même une planche qui te sauve de son naufrage. — Ma patrie, mon roi m'ordonnent de mourir. Et que t'importent ta patrie et tes rois? que t'importe Dieu même? Si toutes tes espérances s'écoulent avec ton sang, et que Dieu te commande de le verser, sans te payer ta mort, laisse là ses ordres cruels, conserve ton être et désobéis.

Que dis-je? tu ne feras qu'obéir à son premier précepte. Quel est-il? « Homme aime-toi. » (2) Ici les êtres libres ne le sont plus. Le bonheur est le prix nécessaire du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu est un crime. Elle viole notre loi suprême. Malgré les nations qui applaudissent à leur victime, tu n'es qu'un affreux suicide.

J'avoue que la sainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, et que même ici-bas elle a ses plaisirs; mais

n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut la payer de ses peines et de ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirons un crime utile, et l'intérêt personnel forcera toujours notre préférence. Que sert-il de croire en Dieu, sans les récompenses et les peines qui le font adorer? C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir, notre devoir est de n'aimer que nous dans le présent. Que ne trahis-tu ton pays? que n'égorges-tu ton père trop lent à mourir, et qui te retient si longtemps ton héritage? Que le genre humain périclite, si sa ruine ajoute à notre bonheur.

(5) Mais si la vertu est privée de sa récompense, quel est donc l'être cruel qui souffre que l'homme se tourmente en vain pour elle? Pourquoi ce cri du remords et cette conscience qui se soulève contre le crime? Pourquoi logeons-nous dans notre ame des perfides qui se font un jeu continuel de nous trahir, de nous séduire par de trompeuses douceurs? Si c'est un aveugle instinct qui usurpe le nom sacré de la conscience, et qui fait l'insensé dans nos cœurs, pourquoi la raison complice conspire-t-elle avec lui contre nous, et ne nous offre-t-elle son flambeau que pour nous précipiter? Ah! puisque la vertu nous détruit quelquefois sur la terre, il faut que l'homme survive à sa poussière! Si l'homme se perd dans le tombeau, si la terre est tout, pourquoi la vie n'est-elle qu'un moment, tandis que nos désirs embrassent une éternité? pourquoi le passé et le futur nous tourmentent-ils dans le présent? Pourquoi la prévoyance, pour s'effrayer; la raison, pour sentir son malheur? Lucie, Narcisse, Philandre, pourquoi le sentiment et les déchirements de l'amitié, si l'amitié et les amis s'évanouissent dans l'espace d'une heure? Pourquoi tous ces tourments sous le masque du bonheur? Pourquoi cherchons-nous sans cesse ce bonheur pour ne le jamais trouver? La nature gravite-t-elle vers le néant? Pourquoi la réflexion empoisonne-t-elle les plaisirs des sens dont les animaux jouissent en paix? Victime de ses prérogatives, l'homme est-il condamné à une supériorité de misères? L'ordre de l'univers se renverse; les rangs des êtres se confondent, la chaîne se rompt en mille endroits. Toute la nature défigurée se couvre de ténèbres; tout est malheur, et la raison succombe dans un vaste désespoir.

Non, l'horrible vœu de l'anéantissement ne peut se former dans un cœur que quand la vertu y est morte, et que l'homme est dénaturé. Il faut du même coup se délivrer de Dieu. Que sert-il dans le monde? Il n'y est plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés, déchus de votre être, dépouillés de raison et d'espoir, qui vantez la liberté et vivez en esclaves, les maîtres et l'opprobre de l'univers, vil troupeau plus stupide que les troupeaux qui vous obéissent, vous qui changez la raison en folie, qui faites le mal avec l'instrument du bien, et employez à vous perdre les bienfaits du Créateur; si c'est là votre désir, sous quelle planète sinistre êtes-vous nés? dans quelle heure de désespoir avez-vous reçu le jour? quelles furies ont agité votre imagination pour enfanter ce système destructeur des biens et des êtres? Oui, vous êtes déjà morts, et la brute seule survit en vous. Mais êtes-vous bien sûrs du néant dont vous vous flattez? Vous est-il bien démontré que votre ame doive périr comme une vapeur qui se dissipe dans les airs? Que de courage il vous faut, que de peines il vous en coûte pour arriver à l'incrédulité! Et malgré tous vos efforts, vous ne pouvez perdre l'immortalité et obtenir le néant. Votre être vous est abandonné pour le défigurer, mais non pas pour le détruire. Vous vous égarez en ne lisant dans la nature que des feuillets détachés. Lisez l'ensemble, et vous serez convaincus; vous y retrouverez une ame immortelle. Tout s'éclaircit alors et Dieu est entendu. L'immortalité rétablit l'ordre et l'harmonie des proportions. Tout est grand, tout devient intelligible et lumineux. C'est la clef de la création, c'est la chaîne des siècles; elle unit tous les temps et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. Elle forme le nœud du monde naturel, du monde civil et du monde moral, dont les deux premiers sont subordonnés au dernier qui est leur fin. Ils passeront, et les esprits, dont le destin est de leur survivre, demanderont alors : « Où ces mondes ont-ils brillé? »

Il te paraît étrange que tu doives toujours exister! L'est-il moins que tu vives une heure? Le miracle n'est pas de continuer d'être, mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature, tout est mystère. Si tu l'y souffres, après lui il ne reste plus de merveilles.

La durée seule donne aux êtres de l'importance et du prix. Que serait l'esprit le plus sublime, s'il ne durait qu'un jour? Qu'il soit grand ou petit, qu'il tombe ou qu'il s'élève, qu'importe, puisqu'il n'est déjà plus? Mais un être immortel a droit d'intéresser un Dieu. Il mérite de l'avoir pour témoin et pour juge de ses pensées, et l'Éternel peut, sans s'abaisser, tenir conseil sur ses destinées. Dieu n'a point laissé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable : il a soulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité, il s'est avancé vers nous et

s'est montré à nos yeux dans l'univers. Partout il nous jure son existence, l'immortalité de notre ame et sa valeur inestimable.

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités? C'est pour ce grand but qu'il a formé le monde, qu'il a submergé, qu'il a réparé ses ruines. C'est pour cette fin qu'il fait naître et mourir les rois de la terre, qu'il élève et détruit les empires. S'il envoya les sages de l'antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale sublime, s'il ordonna aux prophètes de lire dans le sombre avenir, si les saints ont parcouru l'univers, si les martyrs ont versé leur sang, si la nature a vu des merveilles ignorées suspendre partout le cours ordinaire de ses lois, si des mortels sont montés vivants dans les cieux, si Dieu lui-même est descendu sous les sombres voûtes de l'abîme, c'est pour t'éclairer sur le prix d'une ame immortelle. Pour te l'apprendre, Dieu quitta les cieux et vint t'apporter le code sacré de sa loi. Incrédule, avant de porter sur lui ta main profane, tombe la face contre terre, et crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil solennel il publia les sanctions de sa volonté suprême au milieu du tonnerre et des orages! La nature entendit sa voix et trembla de terreur. Je t'atteste ici, montagne de Sinaï, dont la base ébranlée sentit et confessa la présence de l'Éternel; et toi, nue formidable qui reposais sur sa cime embrasée; et vous, vagues dont les masses enchaînées, suspendues dans l'air aux deux côtés du passage d'Israel, ensevelirent en retombant ses fiers ennemis et leurs menaces au fond des abîmes; et vous, flammes allumées par le tyran de l'Assyrie et qu'il vit tromper sa rage impuissante; et toi, terre, dont les gouffres s'ouvrirent sous les pas de trois mortels sacrilèges, et se refermèrent sur eux; et vous tous, éléments de la nature, je vous atteste, comme autant de témoins qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-Puissant pour lui prouver le prix de son ame. Incrédule, tremble en songeant qu'il veille, qu'il travaille pour t'en convaincre depuis que les siècles s'écoulent, depuis la naissance de l'univers jusqu'à cette heure de ton incrédulité.

Disciple aveugle et fier des anciens philosophes, tu ne reconnais que leur autorité, tu n'écoutes que les oracles trompeurs du Portique et du Lycée, et tu prononces avec eux que l'ame est mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits sans être à la fois ému d'admiration et de pitié? Au milieu des rêveries de leur sagesse chimérique, quelle élévation dans leurs idées, quelle morale! Le délire le plus fougueux de la poésie n'approche pas de l'enthousiasme philosophique de ces vieillards. « Les sens du sage seront insensibles à la douleur; le fer qui le déchire ne

« lui fait aucun mal : les tourments et les supplices sont pour
 « lui des plaisirs, des jouissances délicieuses. Il lui est égal de re-
 « poser sur un lit de fleurs, ou d'être enfermé dans les flancs
 « brûlants du taureau de Phalaris. » Ne trouves-tu pas que cette
 doctrine est bien étrange dans des hommes qui ne voyaient que
 le néant après le tombeau ? Ils ont été les prophètes aveugles
 d'une vérité qu'ils ont vu s'accomplir à leur grand étonnement.
 Les chrétiens ont montré sans faste cette intrépidité dont leur
 orgueil s'était faussement vanté. Les chrétiens triomphaient dans
 les supplices, et sentaient les transports du plaisir au milieu
 des flammes dévorantes. Le stoïcien les a vus et s'est étonné
 d'eux et de lui. Surpris et confondu, il a vu se réaliser sous ses
 yeux les fictions hardies de sa pensée, et il a été contraint d'a-
 vouer que la vérité allait aussi loin que les mensonges de son
 orgueil.

Mais d'où lui vinrent ces idées si extraordinaires, et placées
 si loin de la portée naturelle de l'homme ? Ce fut l'instinct d'une
 ame immortelle, soupçonnant confusément sa force et sa dignité,
 qui lui inspira des vérités que sa raison ne pouvait concevoir.
 C'étaient des éclairs échappés du sein de ces ames obscurcies par
 les passions, comme des rayons épars et perdus dans la pro-
 fondeur de la nuit. Leur orgueil, amoureux de la pompe des idées
 grandes et sublimes, publiait hautement ce qu'ils ne croyaient
 pas dans le secret de leur conscience : semblables à la prêtresse
 de Delphes, ils s'enflaient, ils se tourmentaient pour enfanter
 des oracles que l'avenir devait effectuer, dès que le système
 d'une vie immortelle serait développé, et que les ombres de la
 mort seraient dissipées par le soleil de l'Évangile. Ils ont dit des
 choses qui n'ont pu être imaginées que par des ames immor-
 telles, et la vérité qu'ils mettaient en question est devenue un
 fait.

NOTES.

(1) Le ciel envoie à l'homme tous les avertissements nécessaires :
 mais l'homme les néglige. Se passe-t-il un jour, une heure, sans
 qu'il frappe à la porte de nos cœurs ? La mort se présente à nous
 à chaque pas que nous faisons dans notre route, et fidèle à s'ac-
 quitter de son message, elle nous montre à chaque instant le terme
 de notre voyage.

Les enfants de l'éther, le noble sang des cieux, fixeraient-ils
 leurs espérances sur la terre ? pourraient-ils se reposer avec délices
 dans la fange de ses biens et de ses plaisirs ? Non : l'inquiétude de
 nos cœurs assure l'immortalité que je chante, et l'incrédulité ne

peut jamais être que dans la tête du sceptique. Son cœur le dément à chaque instant.

Toute joie mortelle est bien au-dessus d'une ame immortelle. Nos facultés, après avoir fait ici-bas de faibles efforts, iront, transplantées de cette terre, dans un climat plus fécond, s'épanouir aux rayons d'un soleil plus éclatant qui développera leurs germes et leurs fleurs. Grand Dieu, ne souffre pas que mon cœur n'ait que des désirs faibles et bornés pour un bonheur sans borne. C'est dans les profondeurs du grand avenir, bien au delà de la portée de nos projets de puissance et de gloire, que sont cachés les trésors que l'homme doit rechercher avec ardeur. C'est là qu'est le riche fonds de l'indemnité qui est due à l'homme vertueux : là l'équilibre sera rétabli en sa faveur, et la balance ne penchera plus du côté des méchants. L'antique Rome consultait le vol des oiseaux : toi, Lorenzo, consulte avec plus de succès le vol de l'espérance sur tes destinées.

(2) La science et l'amour sont autant de l'essence de l'ame, que la lumière et la chaleur le sont de celle du soleil : et si les ames périssent, qu'il y a peu d'objets aimables ici-bas, et que nos connaissances y sont bornées ! Nous creusons avec des travaux infinis, pour trouver quelques vérités, et si nous étions de bonne foi, nous serions bien près de trouver haïssable ce que nous aimons le plus. Pourquoi ces deux facultés les plus nobles restent-elles affamées, tandis que les appétits qui nous sont communs avec la brute sont repus tous les jours jusqu'à satiété ! Ces facultés divines ne nous ont-elles été données, que comme un diadème ridicule qui insulte cruellement à notre orgueilleuse pauvreté, qui ne recueille que des peines sur des climats en apparence si beaux ? Cela ne peut être : puisqu'il y a dans l'homme une ardeur insatiable de connaître et d'aimer, et que ces facultés vont jusqu'à l'infini, c'est une preuve incontestable qu'elles ont des objets infinis. Pourquoi l'homme ne serait-il chargé de tant de dons et de trésors, que pour aller se briser contre l'écueil du néant et périr, lorsqu'il mérite le plus de vivre ? L'immortalité seule peut expliquer cette étrange inégalité du sort de la brute, et de celui de l'homme plus malheureux qu'elle dans tout ce qui appartient aux sens. C'est du sein de l'éternité que sort la lumière qui peut éclaircir cette difficulté. O immortalité, solution heureuse et unique de ces énigmes ! Elle détrône la brute et replace l'homme dans son rang de supériorité : avec elle, la vertu n'est plus une folie romanesque : chaque vertu porte dans sa main une riche dot ; le cœur tressaille d'espérance et de joie ; et si dans la coupe de la vie, nous trouvons encore beaucoup d'amertume, le goût de la félicité céleste y domine, et nous la fait avaler avec plaisir. Ah ! pourquoi Dieu est-il si généreux ? ô bienfaisance qui passe l'étonnement et donne les cieux pour récompense d'avoir déjà joui sur la terre de plaisirs célestes ?

(3) Lorenzo, ton cœur obstiné résiste-t-il encore ? Car c'est dans ton cœur qu'est caché le traître qui révoque en doute les vérités

que je chante. La raison est innocente ; la volonté seule est rebelle et coupable. Que diras-tu , si je te découvre dans ce cœur opiniâtre des témoins inattendus qui vont déposer contre toi ? Pourrais-tu soupçonner que les passions mêmes qui rendent l'âme esclave sur la terre , la proclament aussi l'héritière des cieux ; et que ce qui nous porte à douter de l'immortalité , est ce qui la démontre ? Commence par citer l'ambition au tribunal de ta raison. La honte qu'elle s'inspire , ses extravagances , ses dégoûts , son insatiable avidité , attestent ensemble une âme immortelle.

Observe de près le mortel le plus célèbre , et tu ne seras plus jaloux de sa renommée. Honteux de trouver une disproportion si énorme entre ses désirs et l'objet , il méprise ses succès , et sa gloire lui fait pitié. Pourquoi ? parce qu'il sent que sa conscience et son cœur l'invitent à conquérir une gloire bien plus riche et bien plus illustre. Cette voix intérieure ne fait que murmurer tout bas ; mais elle est entendue de l'oreille la plus sourde.

Que dit l'avarice ? sa principale maxime , qui fut longtemps la tienne , c'est que richesse et sagesse sont la même chose. Je te l'accorde. Oui ; c'est l'emploi , c'est la gloire de l'homme , de travailler sans relâche pour amasser un trésor. C'est à quoi nous pousse un instinct naturel et toujours agissant. Mais c'est à la raison de guider cet instinct , et de lui montrer où est caché le vrai trésor que nous devons chercher ; mais si la raison manque à s'acquitter de ce devoir , ou que nous refusions de prendre sa lumière pour guide , nous nous égarons. L'aveugle industrie , écartée de la route qui l'aurait conduite vers un trésor plus précieux que l'or , se fatigue à charger les heures présentes des soins d'une vieillesse incertaine , et amasse des provisions pour la terre , comme si nous y devions séjourner pendant une éternité.

« Tu ne désireras point » est un précepte de la sagesse ; mais cette défense ne tombe que sur les biens que le soleil éclaire. Porte tes regards au delà de sa sphère ; là le désir , loin d'être interdit , est ordonné , et l'avarice devient une vertu divine. La foi , qui assure notre bonheur , sert aussi à nous éclairer. Le monde futur peut seul expliquer l'énigme du monde présent. D'où vient cette soif insatiable du gain qui est dans le cœur de l'homme ? n'annonce-t-elle pas que sa vie est inépuisable ? Si l'homme n'avait pas été formé pour atteindre jusqu'aux cieux par le vol sublime de la vertu , il n'aurait point reçu la faculté de descendre si bas dans les profondeurs du crime. J'avoue que l'ambition et l'avarice sont des plantes d'où peuvent naître les fruits les plus amers ; et cependant leurs racines sont appuyées sur l'immortalité ; c'est de là qu'elles tirent leur nourriture et leur vie : si elles produisent la peine et le remords , la religion peut corriger l'amertume de ces fruits sauvages , en épurer les sucS empoisonnés , les rendre d'une douceur délicieuse , et les faire briller dans la coupe de la félicité.

Le troisième témoin que je t'ai annoncé se rit d'un bonheur éloigné , et te promet fausement l'Éden sur la terre. Mais malgré tout

son penchant au mensonge , il dira une fois la vérité : le plaisir est son nom. Lorenzo , tu n'as jamais été sourd à la voix du plaisir , ce flatteur qui séduit tous les hommes. Ecoute-le aujourd'hui : il va te parler en ami sincère.

Quiconque n'est pas honteux et confus , lorsqu'il éprouve le plus vif des plaisirs des sens , est déchu de la qualité d'homme. Le plaisir est un bien , et l'homme est fait pour lui : mais c'est pour un plaisir qui soit digne de la noblesse de l'âme , dont on n'ait jamais lieu de rougir , et qui ne doive jamais finir.

Les témoins ont déposé ; la cause est entendue : que la conscience conserve maintenant dans les archives de son tribunal un jugement plus précieux pour l'homme que la conquête de la moitié d'un royaume. La vérité l'a muni de son sceau , et voici ce qu'il prononce.

Apprenez tous , et vous , infidèles , si peu disposés à croire la vérité , apprenez que c'est l'immortalité qui explique l'énigme de la nature de l'homme , et qui donne la solution de tous les problèmes de son être. Sans elle , la moitié de ses penchants sont inexplicables : sans elle , toutes ses vertus ne sont qu'un rêve. Ses crimes mêmes attestent sa dignité ; sa passion insatiable pour le plaisir , pour la gloire et pour l'or annonce qu'il est né pour des biens infinis : et les passions , que les biens de la terre ne font qu'irriter , ne seraient-elles pas des inventions absurdes du Créateur , s'il n'était pas des objets infinis capables de les satisfaire ? Les passions intraitables , dont la fougue est si peu en proportion avec les biens de cette vie , et dont cette terre étroite ne peut contenter les vastes désirs , cherchant toujours , comme les aigles , à s'élever au-dessus de leur nid , nous disent qu'elles sont faites pour un vol plus élevé , et mettent en évidence les droits que nous avons sur les cieux.

Indolents théologiens , parce que vous êtes de glace , vous croyez que tout ce qui est de feu vient de l'enfer. La corruption n'est pas la mère des passions , quoiqu'elles en soient devenues les esclaves. Elles n'ont pas brûlé de moindres feux dans le Paradis Terrestre avant la chute d'Adam , quoiqu'elles fussent plus sages dans le choix de leurs objets. Frappée par la Providence , comme le monarque superbe de l'orient , nos passions sont tombées dans la démence et dans l'abaissement : oubliant les nobles désirs qui étaient leur objet naturel , elles rampent dans la fange , et dégénèrent en penchants vils et terrestres. Mais à la voix de la raison , elles peuvent remonter dans les hauteurs de leur sphère primitive , où elles prenaient leur illustre essor , avant que , séduites par l'imprudente curiosité d'Eve , elle vinssent sur la terre mettre en feu le monde sublunaire.

Quels que soient leurs écarts , leurs écarts même sont une preuve des desseins qu'eut le ciel en allumant cette flamme dans nos cœurs. Quand la raison garderait le silence sur l'immortalité , les passions nous apprennent , par leurs désirs sans bornes , qu'il est des objets infinis ; elles nous donnent de joyeuses nouvelles de l'éternité. L'éternité porte la lumière sur tous les objets ténébreux de ce monde ,

et en les éclairant, elle se fait voir elle-même. Si tu vois dans l'homme un être immortel, tout devient intelligible; la clarté pénètre la sphère humaine, et la rend transparente comme le cristal. Mais si tu ne vois dans l'homme qu'un être périssable, tout s'obscurit; tout présente l'image du malheur; et la raison gémissante ne voit partout que des sujets de tristesse.

« Eh! que la raison gémissé, s'écrie le savant Lorenzo; la raison moderne est faible: les siècles anciens furent ceux de la sagesse: leur autorité respectable est mon oracle: le célèbre portique d'Athènes, si renommé par ses sages, a refusé à l'homme cette immortalité que tu vantes. » J'en conviens; mais conviens aussi qu'ils l'ont prouvée sans le vouloir. Crois-tu que j'avance un paradoxe? Sois attentif, et je vais t'en montrer la vérité. Les rêveries de l'homme, ses erreurs et ses vices mêmes, tout lui prouve son immortalité.

Lorenzo veut-il encore de nouvelles preuves? Eh bien! je vais tourmenter ta raison par une foule de questions, toutes insolubles, si le tombeau est la borne de la durée de l'homme. Pourquoi ce garant trompeur des promesses du ciel, dans cette espérance que rien ne peut éteindre? pourquoi la raison et le penchant sont-ils toujours en guerre, s'il n'est point d'avenir qui nous paie de leurs combats? pourquoi ce sentiment du crime? pourquoi cette conscience qui se révolte contre lui? La conscience du crime est une voix qui nous prédit sa peine, et qui nous avertit de l'éviter. Tout nous promet ou nous démontre une seconde vie; le monde présent est la prophétie du monde futur.

ONZIÈME NUIT.

L'ANÉANTISSEMENT.

Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère! Que ce mensonge consolant serait encore préférable à la triste vérité! L'espérance qu'il nous laisse nous sert du moins à jouir de ce monde. La vie future est l'ame de la vie présente. Si nous les séparons, nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reste. L'incrédule qui coupe sa durée immortelle en deux portions, pour se borner à la première, détruit le bonheur de son existence présente; en mutilant son être, il double ses malheurs. Ah! s'il est vrai que je sois dévoué au néant que j'abhorre, quel désespoir profond et nouveau vient tout à coup me saisir! Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination et flétrissent mon cœur! Comme l'horizon de mes maux s'étend

autour de moi ! O terre misérable ! ô ciel barbare ! écoutez la plainte de l'homme.

Je me consolais de mes chagrins par l'espoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir est le néant : il ne me reste donc que le présent pour y souffrir. Quelle chute ! Dans quel abîme profond je suis précipité, du séjour enchanteur où m'avait porté la douce espérance ! Si j'étais abusé par un songe, cruel ami, pourquoi m'en as-tu arraché ? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux : tout se couvre de ténèbres. Je reste nu et affamé dans une nuit totale. Chacune de mes pensées me porte un coup de poignard. Qu'avais-je besoin de rêver un mieux possible ? Cette idée envenime mes maux actuels ! Qu'avais-je besoin de naître pour vivre malheureux et retomber dans le néant ? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur n'est donc plus que des calamités. Ces facultés intellectuelles, dont j'étais si fier, ne servent qu'à mon tourment.

Science, que j'ambitionnais, détourne ton miroir désespérant. Ne me montre point à moi-même. Connaître, c'est souffrir. Si je me vois, je me vois anéanti. J'aimais à contempler un Créateur généreux ; fier de m'élever et d'arriver jusqu'à lui, je soulevais le voile qui couvre la majesté de son front, je voulais découvrir quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur... Qu'ai-je vu ? Un tyran farouche, qui m'impose la vie et retient le bonheur. Il regorge de biens, et il ne laisse pas échapper sur moi un seul rayon de félicité, pour m'empêcher du moins de le maudire ! Il peut tout, et sous ses yeux cruels je reste malheureux ! O nuit, épaissis tes voiles, cache-le pour jamais à ma vue ! Qu'il ne vienne plus effrayer ma pensée. Il fut ma consolation et ma joie : mais je hais à présent cet horrible ami du néant, ce tyran solitaire, qui aime les ruines et se plaît à régner sur un désert.

Que je ne voie plus ses ouvrages ! Que je ne sois plus tourmenté du spectacle de sa gloire. L'éclat de l'univers m'offense, et aggrave le sentiment de mes maux. Que m'importe, en souffrant, d'admirer la nature, de parcourir sa vaste enceinte, pour avouer en gémissant que la plus étonnante de ses merveilles est ma misère ; pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle, dans son noble spectateur, le seul être raisonnable et le seul misérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, et condamné au long supplice de la vie ?

Vertu, tu es une folie, une malédiction, un crime contre ma raison. Tu nous coûtes une peine et des combats qui ne sont point payés. La religion n'est qu'un mensonge. Des devoirs ? en

est-il d'autres que de repousser ces illusions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisants désirs qui agitaient mon sein et m'enflaient d'un noble orgueil ? Insensé, je me croyais l'héritier d'une éternité ! Fantômes vains, éloignez-vous, et ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir ? Imposons à mes désirs les bornes de ma durée. Tout est renversé. Sagesse, raison, fuyez loin de moi. Sens, gouvernez mon âme. Passions, poussez-moi au hasard. Ignorance, étends sur ma destinée une nuit favorable. Vous seuls êtes mes Dieux : vous seuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute : vivons comme elle. Homme, folâtrer et pourrir, voilà ton partage ! Quelle pensée ignominieuse et déchirante, de savoir que les scélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien, dorment à ses côtés dans la mort, et goûtent un repos aussi doux que lui !

Quoi donc ! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être ? Pour quel crime irrémissible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction ? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre seule espèce : « Vous serez tous mortels et tous « malheureux ? » Dieu a-t-il, comme les tyrans, des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer ; et quand il les fait souffrir, leur défend-il la plainte ? Dieu puissant, car je ne vois plus que ton pouvoir, je t'accuse de la création de l'univers. Je te la reproche comme un crime. Le crime est-il autre chose que de faire des malheureux ? Je ne t'avais pas demandé de me faire naître.

Donne-moi l'éternité ou reprends-moi la pensée. Elle ne m'était pas nécessaire pour végéter et m'anéantir après. Une âme raisonnable est une superfluité. Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines, armer les calamités d'une pointe plus pénétrante, et m'accabler encore des terreurs de la mort, sont-ce là tes bienfaits ? Au lieu de m'arracher de la paix du néant, pour me tourmenter de l'existence, que ne me laissais-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiront jamais ? Au lieu de me forcer de naître homme, que ne faisais-tu à ma place un insecte de plus ? Par une préférence barbare, tu me fais de la pensée une faculté de souffrir, de la vie, une faculté de mourir.

Mais si, dans ton plan, tu avais besoin de nos douleurs, pourquoi insulter encore à notre misère ? Fallait-il suspendre sur nos têtes ce dais radieux du firmament ? Quel palais superbe pour loger le désespoir ! N'as-tu embelli et fécondé la terre que pour y voir l'homme se flétrir de tristesse sur un lit de verdure et de

fleurs, et languir sur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais? N'as-tu ordonné à ces globes brillants de rouler, qu'afin que les mortels mesurent par leurs révolutions la longueur de leurs souffrances, ne se méprennent jamais sur leur durée, et ne perdent pas un instant de leurs douleurs? Hélas! une triste demeure convenait bien mieux à nos tristes destins. Il fallait nous enfoncer dans quelque caverne profonde, dans quelque antre sombre... loin de toi. Cette prison nous eût fait moins souffrir que cette voûte éclatante qui donne de l'audace à nos pensées, allume nos désirs, et nous entraîne, malgré nous, vers notre tyran. Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports, le ver nous appelle sous la poussière où il rampe, et l'inexorable mort va tirer sur nous un éternel rideau. O mort, seul ami qui reste à l'homme, viens dans mon sein! Tu es l'unique don que m'aient fait les cieux. Finis mon supplice et ne me laisse pas plus longtemps errer dans ce désert sauvage, s'il n'est point de berceaux agréables où je puisse respirer et goûter la douceur du repos. O mort, et toi aussi tu es changée! Jadis je voyais au delà de tes ombres un soleil immortel, dont les rayons échappés vers mon œil, doraient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant, quel gouffre profond et vaste j'y vois creusé! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le ciel! Comme il s'ouvre et s'élargit pour me dévorer! Dans un moment, il doit engloutir cette ame qui avait la conscience d'elle-même, embrassait la nature dans son vol, visitait les astres, conversait avec les esprits supérieurs et s'efforçait d'atteindre à leur élévation : cette ame merveilleuse va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort universelle. Quand cette nuit totale descendra sur l'univers, quand la voûte des cieux obscurcie fermera le tombeau de la race humaine, ce tombeau qui doit l'emprisonner pour ne la rendre jamais, pourra porter cette triste et dernière épitaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis ,
Sous ce vaste tombeau de la nature entière ,
Ci-git la race humaine , insensible poussière.
Ici, près de la brute , en foule ensevelis ,
Rabaissés aux destins de la vile matière
Qui n'a jamais senti la vie et la lumière ,
Dorment dans le néant ces êtres merveilleux ,
Ces atomes pensants , espèce lamentable ,
Souverains malheureux d'un globe déplorable ,
L'héritage des vers ! le chef-d'œuvre des cieux !

Esclaves opprimés d'un tyran invisible ,
Ils vécurent un jour assiégés de terreurs :
L'autre les vit périr au milieu des douleurs.
Tout leur être est rentré dans le chaos horrible.
Ils ont déshonoré le nom du Créateur :
Dieu , pour les tourmenter, leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici ; et si c'est là notre histoire, pleurons sur l'espèce humaine. Nous ne sommes plus que des fantômes, moins qu'une ombre, au-dessous du néant. La nature n'est qu'une table rase ; il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perspective épouvantable ! Un monde gémissant, un Dieu dévorant ; la terre, un champ de carnage où le Tout-Puissant ne fait que détruire, où il n'a créé des millions d'êtres que pour leur faire sentir les transes et l'horreur de l'anéantissement ! Est-ce donc dans un transport de colère que l'Éternel, interrompant son long repos, s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers ?

Rétractons nos blasphèmes. Incrédule, comme tu dissipes les êtres ! Épargne, épargne ce ravage de tant de créatures si nobles et si belles. Le ciel en est plus économe. Le Créateur ne peut être comme une racine stérile et décrépète qui ne pousse des germes que pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'univers. C'est détrôner Dieu, c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit et conserve tout est le seul véritable. C'est un être bienfaisant. Son plaisir est de répandre le bonheur. Il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Oui, cher Philandre, mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vécus vertueux, tu vécus malheureux. Le ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus et ta vie.

O monde, que je vais bientôt quitter, si tu étais mon seul héritage, quel présent Dieu m'aurait-il fait ? Que tes trésors sont fragiles ! De tous ceux que tu possèdes, les amis sont le plus riche. Comme ils glissent de nos bras ! Lucie, Narcisse, Philandre ont fui de mon sein dans la tombe. Partout je vois le monde se dissoudre par parcelles autour de moi, et me laisser au milieu d'un amas de ruines. Ah ! je ne peux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis ; je dédaigne cette terre misérable où ils ne sont plus, et que leur absence appauvrit encore. Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent, et donne à son âme le vaste avenir pour empire. C'est là qu'il dépense

tout son être, trace ses plans, dirige sa prévoyance, porte ses désirs et se promet le bonheur. Il se repose de tout sur un Dieu fidèle, et ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

NOTES.

Lorenzo, je sais que tu as de l'orgueil : eh bien ! que ton orgueil te soit utile une fois : l'orgueil aspire à l'immortalité, et pâlit d'horreur à l'idée de l'anéantissement. Avoir été et cesser d'être, est un sort plus affreux que de n'être jamais né. Si tu es ambitieux, pourquoi donc égaler le ver à toi ? Si tu es jaloux de sentir les transports du plaisir, pourquoi chérir un système qui détruit tous les plaisirs ? Si tu es passionné pour les richesses, pourquoi faire du tombeau l'écueil de toute espérance et le séjour d'une éternelle pauvreté ? L'ambition, le plaisir, l'avarice, toutes tes passions te prouvent que l'immortalité est le désir suprême de ton âme, et te découvrent dans l'avenir les plaisirs, les trésors et la gloire. Comme tu t'es dénaturé toi-même, si tu as détruit ce premier sentiment que la nature avait imprimé dans ton cœur, si tu dédaignes l'avantage de toujours vivre, et de vivre toujours heureux, ou bien si tu ne cherches le bonheur et la vie que sur cette terre, où tu ne trouveras jamais ni l'un, ni l'autre ! Es-tu assez pervers, pour toujours résister à l'impulsion du ciel et faire à Dieu une guerre éternelle ? Lucifer, tout cruel qu'il est, est moins barbare que toi. Es-tu assez stupide pour souhaiter que tout ton être ne soit qu'argile ? La nature frissonne d'horreur, en te voyant désirer le néant. Ce désir est le cri affreux d'une conscience expirante sous les traits assassins du crime. De quel poison mortel tes veines se sont-elles abreuvées ? Le premier vœu de la nature est un bonheur qui n'ait jamais de fin ; l'idée de l'anéantissement annonce que tu as corrompu ta nature et que tu t'es dépouillé de la qualité d'homme.

Si c'est là ton système et ta croyance, quels traits assez noirs pourrai-je trouver pour tracer ton vrai portrait ! l'original sera toujours plus affreux. Par le secours de quelle furie ton imagination alliée des démons a-t-elle réjoui l'enfer, en enfantant cet horrible système qui fait évanouir toutes les espérances, condamne toutes nos facultés à périr imparfaites, et réduit en poussière des dieux commencés ?

Rien n'est mort, rien ne dort : toutes les âmes qui ont animé l'argile humaine, sont maintenant éveillées, elles volent dans l'espace ; mais où leurs essaims nombreux iront-ils se fixer ?... Quand le son de la trompette retentira dans l'univers et nous rassemblera, nous nous presserons autour du trône de l'Eternel, et couverts de la splendeur de notre père commun, nous nous attacherons pour toujours à son sein. Si l'âme n'avait pas cette issue pour s'échapper vers les cieux, elle ne pourrait respirer longtemps dans le vide immense de ce vaste vaisseau de l'univers, et périrait bientôt dans les agonies du désespoir.

L'horreur de l'anéantissement s'étend sur toutes les pensées de cette vie. Qui aurait voulu naître dans ce monde fantastique, dont les plaisirs, s'il y en a, ne font qu'irriter nos peines, durent si peu, et meurent pour ne jamais renaître ; dans un monde qui loin d'être grand, et quelque grand qu'il paraisse, ne renferme rien de réel : où l'être n'est qu'une ombre ; le sentiment, qu'un rêve et un rêve effrayant ; où l'homme infortuné ne paraît que comme une frêle étincelle que Dieu dans sa colère a fait jaillir du néant, pour briller un moment et voltiger dans l'incertitude, et s'éteindre soudain dans la nuit qui l'environne de toutes parts, et qui est son éternel et inévitable tombeau ? Sens-tu, Lorenzo, la force de ces arguments, ou ne peux-tu sentir que des idées de vengeance et de destruction ? De toutes ces preuves qui sont en toi, ou hors de toi, et qui te pressent de tous côtés, la conséquence nécessaire est que, si l'homme est immortel, il est un Dieu dans les cieux.

C'est un vieux conte que cet argument, s'écrie Lorenzo. Je conviens qu'il est ancien ; mais la vérité ne s'affaiblit point par les années ; et si cette preuve n'eût pas porté le caractère de la vérité, tu ne lui reprocherais pas aujourd'hui son antiquité. La vérité est immortelle comme ton ame ; et la fable est passagère comme tes vains plaisirs. Sois sage, et ne fais pas, des bienfaits du ciel, les instruments de ton malheur, ni de ton immortalité une malédiction.

Ne m'en crois pas sur ma parole ; mais crois-en tes yeux, crois-en les ouvrages du Créateur : interroge la multitude de ces témoins sur l'importance de ton ame.

Que n'a pas fait Dieu (qu'à ce nom la nature s'incline avec respect) dans cette portion si resserrée de son vaste domaine, pour sauver les ames de la mort ? Toute la conduite des cieux nous fait voir combien leur prix est grand. L'immense valeur de l'ame est la clef de la création. C'est ce qui explique ses mystères, et découvre le motif qui a fait agir la divinité. C'est le pivot puissant sur lequel ont tourné toutes les révolutions de l'univers.

C'est pour nous faire passer de cet état passager d'avilissement à une grandeur permanente, des ténèbres à la lumière, de la faiblesse à la force, du trouble au repos, que l'Homme-Dieu est descendu sous les sombres voûtes de l'enfer : Lucifer, étonné de cet hôte inattendu, ne put s'abstenir de l'adorer un instant. Lorenzo, en feras-tu moins que Lucifer ? C'est pour cette fin que le code sacré de l'Écriture, dont les insensés osent se railler, fut inspiré. Déistes, faites votre quarantaine avant de le toucher.

Les puissances infernales ne font pas moins d'efforts pour traverser les vues du Tout-Puissant sur l'homme, que les puissances du ciel pour en assurer l'effet. Oh ! quel spectacle se découvre à ma vue ! Lorenzo, éveille-toi, élève tes pensées, étends ton ame et embrasse cette vaste idée, qui dépouille toutes les autres de leur grandeur apparente. Deux mondes en guerre ! Ce n'est pas l'Europe contre l'Afrique : ce sont des mondes dont les habitants sont immortels : portés sur leurs ailes déployées, avec quelle chaleur ils combattent

les uns contre les autres au-dessus de cette terre étroite ! Combattent-ils pour eux ? Non , c'est pour toi , c'est pour l'homme. C'est l'intérêt de l'espèce humaine , qui allume et entretient une guerre éternelle , entre ces deux partis opposés. C'est sa destinée qui est disputée. Quel choc terrible ! quels essaims nombreux de divinités armées , et luttant les unes contre les autres : l'air agité se trouble et soulève ses flots : une tempête générale ébranle et parcourt l'univers. Le bien et le mal sont deux ennemis implacables ; et l'homme entreprend follement de négocier la paix entre eux.

Ne prends pas cette idée pour une fiction : il y a eu une guerre dans les cieux. Le Tout-Puissant étendant son bras détacha son arc de la voûte transparente des cieux , où il reposait suspendu , et lança les traits de son indignation au fond de l'abîme. L'enfer répondit par son tonnerre au tonnerre du ciel , et vomit tous ses feux. L'homme croira-t-il encore que la cause de ces combats soit légère ? Lui , dont les seuls intérêts ont excité ces tempêtes , dormira-t-il encore dans l'inaction ? Oui , rien ne le réveille de sa léthargie. Et il ose après cela être choqué des mystères qu'il ne peut concevoir ; son insensibilité est le plus grand de tous. Qu'il est effrayant de songer combien les mortels donnent aux anges de travaux et de soins ; tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans la plus grande indifférence sur leur sort.

Partout où je porte mes regards , je vois une foule de preuves nouvelles. D'où vient , en effet , cet intérêt si vif que le Tout-Puissant prend au sort de l'homme ? C'est parce que l'homme a reçu la noble et dangereuse faculté de soutenir des tourments ou des plaisirs éternels ; c'est parce que sa poussière couvre une ame immortelle , que les anges défendent sa cause avec tant de chaleur. Voilà ce qui arrête sur la terre les regards des habitants des cieux ; le prix de l'ame est toujours présent à leurs pensées. Aussi , chaque ame a ses partisans dans le ciel , et chaque pensée ses censeurs. L'argile , la vile argile de l'homme a des anges pour sa garde , et chacune de ses passions a sa sentinelle qui l'observe. Depuis que les siècles s'écoulent , Dieu tient conseil sur la destinée de l'homme.

Lorenzo , si ton cœur n'est plus dur que le diamant , écoute et retiens cette vérité : Il n'y a pas de milieu : ou le ciel est d'un prix immense , ou bien il faut dire que tout n'est qu'illusion dans la nature ; qu'il n'y a ni ensemble , ni dessein , ni plan , ni but dans tout ce qu'enferme la sphère du soleil , dans tout ce qui s'élève au-dessus de sa lumière et de nos regards , et la raison ne voit plus dans l'univers qu'une épaisse et vaste nuit , qu'un néant. Les vanités légères de ce monde peuvent-elles entrer en balance avec l'héritage des cieux ? Tes vains plaisirs d'un moment valent-ils que tu t'exposes à des tourments éternels ? Quand tu les éprouveras , tu voudrais t'en délivrer au prix de mille univers , et tu ne céderas pas une frivole bagatelle pour t'en garantir ?

Lorenzo , si tu sais voir , tu as vu Dieu se déclarer pour moi ; tu as vu la nature t'annoncer la même vérité , soit dans son cours ordinaire , soit dans les phénomènes qui l'ont interrompu. Tu as en-

tendu les cieux te crier au-dessus de ta tête : « L'homme est immortel ; » et la terre répondre : « L'homme est immortel. » Le monde est un système complet de théologie : pour l'entendre, la science des écoles n'est pas nécessaire ; on est assez savant si l'on est vertueux ; et le laboureur grossier peut être un sage sans quitter sa charrue. Ne conviendras-tu pas à présent que je t'ai réduit à l'alternative ou de croire, ou de renoncer à ta raison et à ta conscience ? Qu'est-ce donc que l'incrédulité ? C'est l'entreprise qui demande le plus de courage. Pour arriver à ce comble de perversité, il faut franchir les bornes du bon sens et de la honte ; il en coûte mille efforts, mille combats pour obtenir cette horrible victoire ; et quel en est le prix ? le repentir et l'infamie.

Il n'est point de miracles pour Dieu : mais si l'on ôte Dieu, tout devient mystère, tout devient plus inconcevable mille fois que le mystère que ton orgueil veut combattre. Pourquoi choisir le système le plus dangereux, puisqu'il est encore plus inexplicable que l'autre ? Nous ne connaissons rien qui ne soit une merveille ; notre raison est si faible et Dieu est si grand, que ce qui nous étonne le plus dans les pages de l'Écriture, est ce qui doit nous paraître le plus vrai. La foi n'est point le tourment, mais le repos de la raison. Qu'est-ce que la raison ? A la bien définir, c'est l'attitude droite de l'ame. Sois un homme, et tâche de devenir un Dieu.

Le défaut de foi à la vie future est le germe de tous nos vices ; les passions viennent l'échauffer et le font éclore. L'homme n'a plus d'appui pour se soutenir dans les sentiers de la vertu ; abandonné à sa propre faiblesse, il tombe de crime en crime et roule de précipices en précipices.

La vertu ne peut naître et prospérer que sur la tige de l'immortalité ; elle se flétrit et meurt avec elle, comme le fruit avec la racine qui le nourrissait, et l'enfant avec la mère qui le portait dans son sein. Quiconque me nie que son ame soit immortelle, quels que soient ses discours, m'a dit qu'il est un scélérat. D'après son système, son devoir est de n'aimer que lui, et de s'aimer aux dépens de tous les autres.

Est-il de tels hommes ? Oui ; il est des hommes qui, non contents de la nécessité de mourir, aspirent encore à cesser d'être, tandis que Dieu n'est Dieu que par la faculté d'exister toujours. Si vous leur demandez les motifs et la cause de leur croyance, ils se garderont bien de vous en faire la confidence ; mais ce n'est pas un secret. O étrange ensorcellement des sens ! ces incrédules dénatureront leur ame : semblables au serpent qui fit tomber le premier homme, ils coupent les ailes que l'ame avait reçues du Créateur pour s'élever vers lui, et la précipitent sur la terre, pour y mordre la poussière et s'enfoncer de plus en plus dans cet impur et monstrueux système.

Ces hommes n'en ont plus que l'apparence ; si leur attitude est droite, si leur tête est élevée vers les cieux, leurs penchants sont abaissés vers la terre, où rampe leur cœur ; ils ne vantent que le

plaisir et se dévouent à la peine ; raisonneurs ennemis de la raison et du bon sens , ils parviennent à se rendre les plus vils des êtres , et la supériorité de leur nature ne fait qu'aggraver leur ignominie.

Ils présentent l'assemblage monstrueux des contradictions les plus étranges. Lorenzo , renonce à cette confrérie criminelle ; jette Saint-Évremond et lis saint Paul , dont l'âme ravie dans les cieux , autant par sa raison que par une force surnaturelle , y séjourna longtemps. La vraie liberté de penser est de ne pas s'arrêter aux parties détachées du grand tout , mais d'envoyer son âme voyager dans toutes les provinces que peut parcourir la pensée , de pénétrer d'un vol hardi toute la sphère de l'homme , de faire le tour de ce vaste univers , de parcourir toutes les retraites de l'espace et du temps , de se familiariser avec leurs merveilles , de plonger dans leurs abîmes secrets , et , comme un prince dont l'ambition et l'intérêt sont de connaître ce qui est le plus éloigné de son séjour , de considérer tout l'ensemble du système dans cet orbe parfait , où les vérités s'éclairent , s'appuient l'une l'autre et forment une base solide , une voûte inébranlable qui soutient tout le poids d'une conviction entière et parfaite. Plus on presse sur cette voûte , plus elle s'affermir sous nos pas ; et plus on examine , plus on est éclairé et convaincu.

Voilà la vraie liberté de penser qui convient à l'homme. Il ne se contente plus alors de saisir un atome , et l'intervalle d'une heure ne borne plus sa vue. Lève les yeux ; promène-les sur ce spectacle de la nuit : que sont les royaumes de la terre devant les globes immenses où l'âme doit voyager un jour ? Que sont ces globes eux-mêmes devant l'homme formé à l'image de la divinité ? Tous les mondes nombreux qui semblent se presser en foule dans l'espace trop resserré du firmament , peuvent rouler en liberté dans la capacité de l'âme , où peuvent entrer encore des globes plus grands et de nouveaux mondes.

Dans ce monde atome , je n'y vois que les amis qui puissent nous y attacher. Lucie , Narcisse , Philandre en ont disparu ; le tombeau , comme le Cerbère de la fable , a ouvert sa triple gueule , a appelé mon âme par trois cris de mort , et a fait retentir les vérités que je chante. Le vaste océan de l'éternité s'étend devant toi , Lorenzo ; c'est là que vogue ta chère Clarisse. Détache ton âme de la terre , ce rocher où se brisent des âmes immortelles ; coupe le câble , lève l'ancre , déploie tes voiles , appelle les vents , fixe de l'œil ton étoile polaire , et gouverne vers les régions de la vie réelle.

L'homme , dont la nature est double , a deux espèces de vie et deux espèces de mort ; la dernière est la plus terrible. La vie animale est nourrie par le soleil , elle vit de ses bienfaits et subsiste de ses rayons. La vie intellectuelle a besoin d'une nourriture plus noble : elle la reçoit des rayons de celui qui a fait le jour. Quand nous rejetons le soleil des cieux et que celui de la terre nous quitte , destinée de tous ceux qui rendent leurs derniers soupirs dans le crime , plongés dans une nuit totale , nous éprouvons une double mort. Il

n'est pas besoin d'effort de la part des cieux pour nous précipiter, nous tombons de nous-mêmes, par une loi aussi naturelle que celle qui fait descendre vers la terre les corps graves. Avant que l'homme et Dieu puissent s'unir, il faut que l'un des deux change; car la lumière et les ténèbres ne peuvent habiter ensemble; et ce n'est pas Dieu qui doit changer.

Si cette double mort devient ton partage, n'accuse point Dieu d'être cruel; Dieu veut rendre l'homme heureux, si l'homme veut le souffrir. Le ciel donne à l'homme et à tous les êtres intelligents, le noble, mais dangereux pouvoir de résister à ses vues bienfaisantes. Et cette liberté était un don nécessaire : sans elle, les anges et les hommes ne seraient que des automates passifs, incapables de mériter la louange ou le blâme. Le pouvoir de faire à son gré son bonheur ou son malheur est de l'essence de tout être raisonnable; autrement la raison resterait oisive et sans emploi. Demander l'impuissance d'être malheureux, c'est demander l'impuissance d'être heureux. Le ciel veut notre bonheur, il nous l'offre, il nous invite à l'accepter, mais sans nous y contraindre. L'homme seul est l'artisan de ses destinées immortelles. S'il tombe dans l'abîme, c'est lui qui s'y précipite; et cette chute est inévitable pour quiconque n'apprend que de la mort le terrible secret de son immortalité.

Pourquoi douterais-tu encore d'une seconde vie? Vivre éternellement est le vœu de la nature. Pourquoi lui résister, tandis que dans tout le reste l'esprit croit si facilement ce que le cœur désire passionnément? Si ta foi chancelle, c'est que ce désir est étouffé. Et quelle en est la cause? Je vais le dire. Dès qu'on a des sujets de redouter l'avenir, on ne le souhaite plus; et dès qu'on cesse de le souhaiter, on cherche bientôt à n'y plus croire. C'est ainsi que notre incrédulité décèle nos crimes. Lorenzo, si tu ne rougis pas de tes crimes, rougis du moins de ton hypocrisie.

Craindre l'avenir! Eh pourquoi? Être incrédule et craindre! craindre un rêve, une fable!... Ah! tes terreurs démontrent l'évidence de la cause que je défends; l'incrédulité se dément elle-même; elle avoue, sans le vouloir, qu'il est une vie immortelle. Chose surprenante! l'incrédulité devient un symbole de foi, une confession de nos crimes, et les apostats se transforment en théologiens orthodoxes.

Lorenzo, cesse de contredire Lorenzo, et jette enfin ce masque inutile qui se laisse pénétrer. Crois-tu qu'il n'y ait que la religion qui ait son hypocrisie? le vice a la sienne, et nos incrédules sont les hypocrites de Satan. Ils aspirent au dernier excès de corruption, et ils ne peuvent devenir aussi méchants qu'ils le voudraient. Quand la pensée de l'avenir vient les visiter et entre de force dans leur ame, comme Satan, ils rampent, ils tremblent, ils croient. Est-il une espèce d'hypocrisie plus détestable? en est-il d'aussi funeste à l'espèce humaine? Que d'exécration, que de mépris est dû à cette espèce d'hypocrites!

Au lieu de tourmenter ton imagination pour réfuter mes raison-

nements par d'insolentes impiétés, réforme tes mœurs et jouis de la vérité. Mais t'avouerais-tu ce qui résultera de cette forme ? Ton orgueil ne va-t-il pas se révolter ? Plus tes mœurs seront épurées, plus ta foi deviendra sublime ; l'un est la conséquence inévitable de l'autre. Un honnête déiste, que la lumière de l'Évangile vient à éclairer, s'ennoblit par degrés et finit par être chrétien. Dès que cet heureux changement s'opère, alors mes raisonnements deviennent superflus : l'immortalité se montre à l'âme convaincue dans le jour éclatant de l'évidence. Un chrétien habite, comme l'Uriel de Milton, sur le globe même du soleil. Flottant dans la lumière, il ne voit aucun nuage, et l'ardeur de son espérance le transporte d'avance dans les cieux. Lorenzo, monte sur la sphère de ce soleil brillant : l'entreprise est aisée ; il t'invite, il descend du ciel pour t'attirer et te conduire vers la sphère d'où il est sorti. Lis avec respect les pages sacrées de l'Écriture, où éclatent les preuves de l'immortalité : pages vénérables, que l'univers entier ne pourrait produire, et que l'incendie général de la nature ne peut détruire. Ses divins caractères sont gravés dans l'âme des anges ; ils sont ineffaçables ; il ne s'en perdra pas un seul sous les ruines de la nature.

Oses-tu bien dédaigner avec orgueil l'objet de l'adoration des cieux ? Malheureux ! ton ange gardien est en pleurs à tes côtés. Les anges et les hommes applaudissent aux vérités que je chante, mais les beaux esprits me remercient avec un sourire moqueur du rêve nocturne que je leur débite. Oh ! quelles noires vapeurs s'élèvent du fond des cœurs corrompus et vont obscurcir la tête où siègeait la raison. Les talents nous mènent à l'orgueil, et l'orgueil aux excès les plus honteux. L'incrédulité semillante est, pour ainsi dire, la cocarde des beaux esprits ; ils en décorent leur front insolent et s'accoutument à braver le ciel. C'est en perdant leur être qu'ils parviennent à sommeiller dans une terrible sécurité.

Lorenzo, si ton système a l'éclat de la vérité, si sa lumière fait évanouir mes rêveries, si cette terre est le dernier terme de l'homme, souviens-toi d'être un vrai fripon, ne t'égare jamais vers la vertu. Tu perdrais trop à être vertueux ; le crime seul peut gagner à l'anéantissement. Heureux système, qui nous ôte toutes les consolations de la vie, donne la mort à l'espérance, et fais du vice un devoir ! Incrédules ! si votre système est le véritable, pourquoi donc vous tourmenter à faire de faibles prosélytes ? Que deviennent ce zèle pour la vertu et cet amour pour l'homme dont vous faites parade ? Pour ces sentiments, j'avouerais sans peine qu'ils sont anéantis en vous.

Par quel moyen vous rappeler ? Oserai-je me flatter que mes chants ramèneront ces philosophes si profonds ? Si j'ai donné à celui-ci le titre d'*infidèle rappelé*, sachez que ce qu'il y a de flatteur dans le titre s'adresse à vous, et non à moi. Mettez votre gloire à justifier mon titre ; la mienne sera d'en bénir le ciel et de me réjouir de votre bonheur. Mais votre mal est si opiniâtre et si invétéré

qu'il résiste à la force du remède infailible que je vous prescris. Cependant, je ne veux encore ni croire à ma victoire, ni en désespérer. Mais j'espère qu'avant peu mes rêveries nocturnes éveilleront vos cœurs et enseigneront à votre sagesse l'art d'être sage. Car pourquoi des âmes immortelles, formées pour le bonheur, souhaiteraient-elles vainement que les âmes pussent mourir? Oh! laissez vivre ce qui ne peut jamais mourir, et couronnez les vœux, les desseins et les travaux du ciel; augmentez la joie des anges et consentez à la partager un jour. Voilà ce qui mettra au titre de mon chant le sceau sacré de l'approbation; c'est d'en haut qu'il aura reçu la permission d'imprimer, et les anges s'écrieront avec transport :
 (*) *Un infidèle rappelé!*

Pourquoi l'homme est-il si rebelle à la vertu et à la foi? Voici quelle en est la cause : le présent nous fait à tous une vive impression; l'avenir ne nous touche que faiblement. Est-ce là le moyen d'être des hommes? Si nous voulons l'être réellement, il faut que ce soit tout le contraire.

Mais pourquoi, diras-tu, chercher à empoisonner les plaisirs de ce monde? Ce n'est pas là mon intention. Je prétends, au contraire, assurer ton bonheur et le rendre solide et durable. Vois combien l'espérance nous tyrannise! Elle force l'ambition de lâcher la proie dont elle s'est saisie, de dédaigner la branche féconde et chargée de fruits qui est sous sa main, portât-elle des couronnes, pour s'élan- cer vers l'objet éloigné, et chercher, à travers mille travaux et mille périls, quoi?... le repos. Si l'espérance des biens de la terre peut, par la conquête de ces biens si frivoles et si passagers, changer en doux plaisirs les fatigues et les peines, que ne doit donc pas faire cette espérance céleste dont l'objet sont des biens qui ne peuvent nous échapper sans notre aveu; cette espérance d'un bonheur sans bornes, d'un bonheur qu'il est impossible à l'homme de décrire et au temps de finir.

Cette espérance est le bien le plus précieux de la terre; c'est ici-bas le seul trésor de l'homme, jusqu'à ce qu'il soit plus qu'homme. L'espérance est, de toutes nos passions, celle qui est notre première amie, quelque nom fastueux que portent les autres.

Concluons donc que la somme totale de notre félicité consiste dans l'espérance et la possession d'un heureux avenir; on ne trouvera pas sans doute ce sujet, que j'ai choisi, trivial et peu élevé. Vous, ennemis de la poésie, hommes sensés qui dédaignez l'harmonie et la beauté des vers, vous oubliez que la poésie fait l'ornement d'une partie de votre Bible. Sachez que des vérités importantes peuvent plaire même en vers. Vous vantez les caractères graves et sérieux : vous avez raison; mais s'il y a de l'importance et du poids dans une éternité, que l'homme grave écoute donc mes chants et devienne encore plus sérieux et plus réfléchi.

(*) La sixième et septième Nuits sont intitulées, dans l'original, *The Infidel reclaimed*, *l'Infidèle rappelé*.

DOUZIÈME NUIT.

LES AVANTAGES DE LA NUIT ET DE LA SOLITUDE.

Les pensées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, les brûlants transports d'un cœur sensible sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! Quelle immense société ! que leurs entretiens sont sublimes ! que leur commerce est plein de douceur ? Ils s'approchent de l'homme à mesure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours et tout nous aura abandonné : il ne restera pour l'homme que sa conscience et Dieu. Qu'il sera terrible alors de les rencontrer seul, de les voir en face pour la première fois, et d'être pour eux un étranger méconnu, désavoué ! Hâtons-nous de nous réconcilier avec eux, et de nous les attacher par des nœuds éternels. Pour remplir nos désirs, l'univers n'a rien de plus à nous offrir ; ou s'il nous reste encore quelque chose à désirer, c'est un ami. Mais que les amis sont mortels ! Le dangereux désir ! Qu'il est doux d'en avoir ! qu'il est cruel d'en avoir eu !

Je n'ai rien de commun avec vous, poètes insensés que la fortune enivre et que l'erreur entraîne. Déserteurs de la raison, légers amants de la folie, vous suivez en folâtrant les fantômes brillants de la vie. Dans vos bruyants transports, vous invoquez l'astre du jour, vous chantez à sa clarté, vous célébrez les fausses douceurs d'un monde corrompu, jusqu'à ce que votre voix meure étouffée sous le drap mortuaire. Moi, j'invoque la nuit et je cherche son obscurité sacrée. Mes chants ne sont point des chants de joie ; et mon génie n'aspire point à l'honneur honteux de sortir des fers de la raison.

Trop de fois les Muses ont eu à rougir de leurs enfants dégénérés ; trop de fois elles les ont vus s'avilir à défendre la cause des sens, vouloir ennoblir ce qui est vil, honorer ce qui est abject. La poésie a-t-elle donc reçu des cieux ses charmes enchanteurs et son pouvoir magique pour se prostituer au vice, et cacher son visage difforme sous un masque séduisant (1) ?

Quelle est la source de cet abus si fréquent et si déplorable ? Deux penchants opposés se disputent le cœur de l'homme et le tirent en sens contraires. L'orgueil, comme l'aigle superbe, se plaît à monter et cherche les hauteurs. La volupté se traîne sur

la terre et se trouve heureuse de partager les sensations de la brute. L'homme est également fier et sensible : il voudrait à la fois s'ennoblir et jouir, s'élever avec l'âme et ramper avec le corps. Mais les plaisirs trop grossiers des sens offensent le goût noble et délicat de la raison. Que fait l'homme? Il abuse des talents pour rendre le vice aimable et nous cacher sa bassesse. L'esprit, comme un sophiste adroit, trouve le secret de nous créer une raison nouvelle, qui, plus souple et moins difficile, se prête aux plus viles jouissances. Ce charlatan imposteur éblouit nos yeux par ses prestiges : il environne l'âme d'illusions trompeuses, et lui fait avaler un poison agréable. L'âme, doucement assoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés sa force et sa fierté, se familiarise avec le vice, et se livrant à l'erreur qui l'enchanté, elle s'oublie délicieusement dans les égarements de la folie. L'orgueil devient complaisant. Ce qui le révoltait ne le choque plus. L'homme se plonge gaiement dans la débauche, s'abandonne sans remords à ses excès, et se pardonne ses vices dont il ne sent plus l'horreur. Art détestable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature et lui donne un front qui ne sait plus rougir! On se plaît dans son avilissement, on s'en fait gloire; l'écrivain coupable s'applaudit de ses honteux succès, et le vice infâme demande impudemment à la louange le salaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale sensuelle et dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire? Les apologistes des sens sont bien plus nombreux que ceux de la raison. Partout les talents ont semé les fleurs sur les taches du vice. On voit des muses libertines détacher sans pudeur la chaste ceinture des grâces, de l'air indifférent dont elles invitent le Dieu bourgeonné du vin à remplir sa coupe joyeuse. Comment le génie peut-il déshonorer sa noblesse par ses écrits flétrissants, et se dévouer à une honteuse immortalité?

Mais que ces productions criminelles ne fassent pas condamner le poète qui sent sa dignité. S'il est des Syrènes qui chantent le vice, il est aussi des Muses dont la voix mâle et céleste sait rendre les fiers accents (2) de la vertu. Qu'elle est respectable celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, et voyant ce monde tel qu'il est, un point dans la vaste étendue de la nature, s'élance de ce point obscur pour parcourir les mondes semés dans l'espace, et s'élever par degrés jusqu'à l'Etre universel, à la source éternelle des êtres!

Arrivée à ce dernier terme du vol de la pensée, elle reconnaît que, malgré l'immense et brillante étendue de la matière,

ce n'est que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'espère donc point, Lorenzo, trouver ici de vains amusements. Tu ne respireras point dans mes vers l'haleine impure et brûlante des passions. Tu n'y verras point le vice flatté, ni la vraie grandeur méconnue : n'y cherche pas davantage ces fables ingénieuses et frivoles, ces rians tableaux, et ces paysages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons solennelles, des images vénérables, des vérités graves qui descendent du sein de l'éternité dans mon ame au travers de l'espace où je vois rouler ces astres nocturnes, au milieu de ces ténèbres dont je suis enveloppé comme d'un voile, dans ce silence profond qui représente celui de la mort. Tu y trouveras des pensées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparaitront devant ton ame à tes derniers moments : et toi, Nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées et des couleurs plus sombres. Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, et me donneront cette approbation intime qui part du cœur : récompense plus précieuse et plus honorable pour moi que de vains éloges. L'écrivain qui ne cherche que sa gloire, et borne à lui le fruit de ses ouvrages, ne la mérita jamais : follement amoureux d'un son et courant après une ombre, il augmente la foule des insensés.

Mais surtout, ô Litchfield, que je ne sois pas privé de ton approbation : c'est de la tienne que je suis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève jusqu'à toi par ma seule audace. La jeune Narcisse ne t'est pas inconnue, elle ne t'est pas étrangère. Les liens du sang et de la vertu vous unissaient. Eh bien ! c'est elle qui, deses berceaux fleuris d'amaranthe, descend d'elle-même vers toi et vient solliciter pour ma Muse un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge ; mais si je me tais sur ta louange, c'est pour chanter celle de l'Éternel.

Est-ce toi, père des êtres, toi qui portais leurs germes dans ton sein avant de les faire éclore, qui voyais présentes sous tes yeux toutes les révolutions de l'univers futur ; est-ce toi dont la main invisible m'a conduit aux bords d'une source plus pure que la source vantée de Castalie, et m'y laisse boire un nectar merveilleux qui m'inspire et m'enivre d'un enthousiasme divin :

ou bien, est-ce quelqu'un des ministres célestes que tu déposes de ton trône pour veiller à la paix de l'homme, écarter de son ame les pensées vaines et basses, et l'élever aux pensées utiles et sublimes ? Ma soif de la vérité est encore loin de s'éteindre ; et cependant depuis longtemps mon ame, soutenue de ton secours, voyage avec délices dans l'étendue de l'univers moral, et recueille ses trésors à la clarté des étoiles.

Oui, c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. C'est au milieu des ténèbres que l'ame reçoit ses plus vives illuminations et que sa vue devient plus perçante. Dans le jour, excédée du mouvement de la vie, étourdie du bruit, éblouie par une lumière trop vive, coudoyée, pour ainsi dire, et ballottée par la foule, elle flotte dans l'ivresse des sens et s'égare loin de la raison. L'ame alors est toute passive, les objets extérieurs lui imposent ses pensées. Troublées, interrompues, elles meurent imparfaites et ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit l'ame retrouve sa liberté et se possède tout entière : ses passions se calment dans la paix du silence : ses pensées, plus intérieures et plus recueillies, laissent des empreintes plus profondes. Elle n'est plus asservie aux impressions des sens : elle ne reçoit plus en esclave, elle se donne à son choix ses idées indépendantes et les ordonne à son gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue d'un monde ne borne pas son activité. Elle voyage dans les cieux et revient ensuite s'abattre sur la terre : ainsi les matelots fatigués d'une course immense, jettent l'ancre au fond des mers et se reposent.

Quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Éternel étendu entre l'homme et les vains objets qu'il veut lui cacher. Le théâtre inconstant du monde s'éloigne et disparaît à nos yeux. Un intervalle immense et désert nous en sépare. Du bruit de son agitation tumultueuse, il ne parvient plus à l'oreille que des sons affaiblis et confus qui se perdent dans le vague de l'air ; et nous pouvons de loin et sans péril contempler ses flots et ses naufrages. Dans ces instants d'un calme parfait, l'ame commerce librement avec les cieux et correspond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes. L'ame y descend, et montant sur le trône de la conscience, elle y siège comme un souverain au milieu de son conseil, pèse le passé et prépare l'avenir. C'est alors que nos fautes ne sont plus flattées : le vice est confondu dans tous ses mensonges. Il paraît nu devant elle : il n'a plus ses couleurs qui nous en imposaient pendant le jour. La nuit les

efface, comme elle efface celle des autres objets : et nous le voyons noir comme eux. Oui, ces ombres tutélaires sont un asile ouvert à l'innocence : la raison y vient reprendre sur nos cœurs ses droits et son empire. L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu ; et l'homme de bien croit sentir sa présence. O nuit, tu es un ami qui conseille, et qui répare la vertu !

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, ne peut se mêler dans la foule que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. Peu d'hommes rapportent le soir sans altération et sans tache les mœurs et l'innocence du matin. Il est toujours quelque pensée qui s'efface dans la journée, quelque résolution qui est ébranlée, quelque idée, rejetée d'abord, qui revient à la charge. Et comment en serait-il autrement ? Le bruit, le mouvement, la lumière, le concours tumultueux de la multitude des objets et des hommes, tout répand et disperse nos pensées hors de nous. L'âme errante et vagabonde s'évapore et se dissipe. Elle néglige ses intérêts domestiques, quitte son poste et nous laisse nus et sans défense, exposés aux assauts du vice et de l'exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique, comme une peste, d'un cœur à l'autre. La débauche et la perfidie répandent autour d'elles une atmosphère contagieuse que nous respirons et qui s'attache à nous. L'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain. Les passions se mêlent, fermentent et nous embrasent. Un léger coup d'œil, lancé et rencontré au hasard, a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour, ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. On ne peut voir, on ne peut entendre sans péril : nous sommes exposés par tous nos sens. Dans cette école publique de vice et d'erreur, il faut opter entre le rôle de disciple et celui de censeur ; il faut s'avouer complice, ou se déclarer ennemi. L'un souille notre innocence ; l'autre trouble notre paix. La sûreté est toujours loin de la multitude. Aussi les sages ont-ils reçu de la nature un instinct qui les pousse vers la retraite, et les fait soupirer après l'ombre et la solitude.

Dieu fit la nuit et ses astres pour élever l'âme, échauffer le génie et entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la sublime sagesse. Mais l'homme audacieux traverse partout ses sages desseins, détruit l'ordre qu'il avait établi, et corrompt les

bienfaits de la nature. De ce voile sacré d'étonnement et de respect étendu sur les merveilles de l'univers pour inspirer la vertu, il se fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les scélérats cachent pendant le jour leurs têtes monstrueuses. Le brigand et l'assassin dorment au fond de leurs cavernes jusqu'à ce que les ombres descendent : maintenant ils veillent unis et s'élancent ensemble sur la trace de leur proie : maintenant les astres épouvantés les voient marcher le front levé dans les ténèbres, et redoubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouissant son trésor est épié par le voleur qui le déterre, et demain le malheureux se lèvera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots et les conspirations sourdes sont éveillées, l'obscurité est seule confidente de leurs affreux desseins. Préparant loin de la lumière le désordre et la dévastation, elles méditent les attentats qui doivent ébranler des royaumes et les inonder de sang. Voici l'instant où les enfants de la débauche s'abandonnent avec fureur à ses derniers excès. A cette heure même.... dois-je le taire ou le publier ? Pourquoi la foudre repose-t-elle oisive ? A cette heure, l'infâme adultère monte d'un pas assuré dans la couche nuptiale de son ami, et se rit des hommes et de Dieu. C'est ainsi que les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'il frissonnent et pâlisent à la vue d'un mortel. Les astres de la nuit ont-ils donc été formés pour servir les scélérats ; et ne mêlent-ils aux ténèbres leurs clartés incertaines que pour guider le poignard en cachant le coupable ?

Laissons ces insectes malfaisants qui se nourrissent de venin, rampent dans l'ombre et infestent la nuit. Il fut jadis une race de mortels sublimes qui surent jouir des cieux et en faire un noble usage. Leur ame, forte et vigoureuse, y montait sur l'aile de la contemplation. Ces sages de l'antiquité, qui ont éclairé l'espèce humaine, interrogeaient les astres du firmament, leur demandaient conseil et obéissaient à leurs réponses. Le divin Platon, le philosophe de Stagyre, ceux de Tusculum et de Cordoue, noms immortels ! se promenaient comme des dieux dans les espaces illimités. C'est là qu'ils puisaient leur noble mépris de la vie, et que leur génie rallumait ses feux. La nuit, ces héros du monde moral visitaient Dieu et s'entretenaient avec lui. Sa présence échauffait, agrandissait leur ame, et la remplissait d'espérances immortelles. Plus joyeux et plus riches au sortir de ce commerce intime avec la divinité, ils revenaient parmi les hommes parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs

jours, et marchaient d'un pas plus ferme dans les sentiers de la vertu.

Dans tous les siècles, dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du sage : c'est aux rayons de sa lumière épurée qu'il cherche et rencontre la vérité. Perçons la retraite du célèbre Athénien, qui le premier évoqua des cieus la philosophie, la força d'habiter sur la terre et d'être utile aux hommes, aux hommes ingrats, dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoisonnée ! Tandis que les astres de la nuit, craignant de distraire Socrate, glissent en silence au-dessus de sa tête, et semblent s'arrêter à contempler ce sage qui doit un jour prendre sa place dans leurs sphères, voyez son ame en travail, poursuivant sans relâche son ardente prière à la sagesse, et recevant ses oracles dans le sanctuaire de la solitude : voyez-le, tant que la nuit dure, rester dans la même attitude, immobile et comme enchaîné à son objet. C'est avec regret qu'il voit poindre l'aurore. Déjà le soleil importun sort vermeil du sein des ondes (*) et ramène le bruit et les vaines paroles : il offusque de ses rayons turbulents la lumière pure et tranquille qui luisait sur l'ame du philosophe ; il l'arrache à ses méditations et le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les vanités légères adorent le soleil et s'agitent à sa lumière ; la nuit a pour moi quelque chose de plus auguste et de plus divin. Je vous salue, moments solitaires, restes précieux du temps échappés au ravage des journées. Favorable minuit, je te salue. Que la joie qui me pénètre en ce moment est pure et voluptueuse ! Comme mon ame se sent jouir d'une liberté complète ! Non, je ne me sens point emprisonné dans ces ténèbres : elles forment un berceau charmant qui me couvre, et sous lequel je me promène avec délices. Douce et féconde obscurité, comme mes pensées naissent d'elles-mêmes et se pressent en foule sous ton abri favorable ! Le jour ne fait que les énuerver et les flétrir. Ce n'est pas du soleil que la pensée emprunte sa lumière. Elle la puise dans cette source de feu, dont une émanation a donné la vie à tous les êtres et le mouvement à la matière, dans ce séjour élevé d'où descend la céleste Uranie. C'est la divinité de mes chants ; elle daigne s'abaisser jusqu'à moi et me visiter dans la nuit.... Mais qu'elle est soigneuse de rappeler mes pensées sous un joug rigoureux, mais nécessaire ! Elle vient

(*) Comme un buveur nocturne.

d'interrompre les transports de plaisir où m'égaraiement les charmes de la nuit : hélas ! elle ramène mon ame sur un objet qui excite dans mon cœur des battements bien différents, ... sur la tombe de Narcisse !

Dans quelle tristesse je me sens tout à coup replongé ! est-ce faiblesse de la nature ? Est-ce une vapeur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines et de glacer mon sang ? Tous les hommes sont-ils comme moi sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre ? Oui sans doute... Que d'inégalités dans l'homme ! tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abîme. Rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'ame paie cher le loyer de sa chétive demeure ! Que les conseils de la raison sont ridicules et vains ! Elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure et toujours chargée d'orages, l'ame la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée, elle s'agite et se tourmente dans sa faiblesse, sans pouvoir s'élever jamais au-dessus de ses maux ; ou si elle vient à bout de se soulever, elle ne se soutient pas longtemps, bientôt elle retombe. Toute notre gloire est de ne pas céder, et de nous relever sans cesse, quoique sans cesse terrassés.

C'est en vain qu'on cherche dans l'homme plus que l'homme même : malgré l'orgueil de nos résolutions et la fierté de notre prévoyance, l'expérience nous dément à chaque instant et renverse nos trophées à mesure que nos mains les élèvent. Moi qui, dernièrement dégagé des ombres du tombeau où la douleur avait longtemps captivé ma pensée, m'élançai dans les régions éthérées, touchai la voûte des étoiles, et là, supérieur à la peine, et comme revêtu déjà de l'immortalité, ouvrais au genre humain les portes éternelles de la gloire et l'appelais dans le séjour du bonheur ; aujourd'hui je sens mes forces m'abandonner, et je tombe soudain de cette élévation (*) dans une mer de tristesse... Mais du moins je n'y resterai pas abîmé et perdu. Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré ! Moi je sais trouver un trésor dans mes larmes. Je n'imité point l'homme malavisé qui ne prend de la tristesse que ses tourments, et rejette les fruits inestimables qu'elle produit. Ses malheurs sont perdus pour lui. C'est en vain que le sort redouble ses coups et le châtie ; il ne le rend pas plus sage.

(*) Comme celui à qui la fable donna des ailes attachées avec de la cire,

NOTES.

(1) L'esprit est un vrai païen qui défie la brute, et nous cherche dans la fange des plaisirs immondes. La volupté rampante, comme l'alouette, bâtit son nid sur la surface de la terre. Le plaisir et l'orgueil, ennemis mortels par leur nature et destinés à se faire dans le cœur de l'homme une guerre éternelle, se réconcilient par l'adresse de l'esprit, concluent ensemble une paix funeste, et se donnant la main, livrent l'homme à la débauche, cachée désormais sous les dehors de la délicatesse et de la gaieté.

(2) Il est un orgueil décent qui sied bien à la poésie, quand elle parle à la prose, sa jeune sœur, et qui souvent n'est pas plus sage.

TREIZIÈME NUIT.

LA TRISTESSE ET LE MALHEUR.

Sais-tu, Lorenzo, ce que vaut un soupir? As-tu jamais étudié la philosophie des larmes? Ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'apprend. La science n'est pas la sagesse. Que je plains ce (1) savant, dont l'intempérance se charge d'un amas de connaissances et d'une érudition mal digérée! il dévore, il entasse sans choix dans sa mémoire les pensées des autres. Cet excès d'aliments, au lieu de nourrir sa raison, est un fardeau qui la tue. Pauvre dans sa stérile abondance, vous le voyez sans cesse occupé à piller l'héritage d'autrui, et laisser son champ dépérir sans culture. Ainsi l'âme du savant reste dans la disette : le bon sens périt : l'orgueil s'accroît encore de ses pertes, et l'étude, qui devait former un sage, achève un insensé.

O tristesse, c'est dans ton école que la sagesse instruit le mieux ses disciples! Quand la mort nous enlève un ami, ceux qui nous restent nous exhortent à nous consoler promptement de sa perte. Mais, en voulant si tôt essuyer nos larmes, l'aveugle amitié se méprend sur nos vrais intérêts. Les hommes pensent-ils être plus nos amis, que celui qui a frappé le coup? C'est Dieu qui nous envoie la tristesse, pour bannir de notre âme le calme trompeur du vice, et y rétablir la paix de la vertu.

Les calamités sont nos amis. La sombre tristesse nous fait apercevoir des vérités qu'effaçait l'éclat éblouissant de la prospérité. Ainsi la nuit, en éteignant le flambeau du jour, fait re-

paraître et briller ces lustres innombrables attachés à la voûte du firmament.

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs ; ainsi le soc utile sillonne la terre humide avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. O Narcisse, je bénis la tristesse où ton souvenir m'a replongé. Je lèverai un tribut sur mes peines, et mes larmes fécondes m'enrichiront (2). Je vais recueillir sur ce champ de douleur les pensées salutaires qui ont la vertu de guérir les maux de l'âme. J'en formerai comme une guirlande de fleurs choisies, pour en orner ta tombe ; et peut-être qu'elles ne seront pas flétries par le temps.

(5) Remontons aux sources d'où coulent les larmes qui sont versées sur la tombe des morts. Elles n'ont pas toutes la même cause. Il est des âmes sensibles, à qui la douleur se communique et s'attache en un instant comme un mal contagieux : les larmes s'amassent dans leurs cœurs, les gonflent, et s'en épanchent comme un torrent. Ils s'affligent avec sincérité ; ils sentent qu'ils ont perdu tout ce qui leur était cher, et leurs regrets sont le plus bel éloge de l'ami qui n'est plus. Ceux-là pleurent pour soulager leur douleur. D'autres pleurent pour la montrer. Ils ont besoin de s'attrister quelquefois pour nous prouver qu'il est quelque chose qu'ils peuvent aimer. Il est des hommes naturellement durs et rebelles au sentiment, il leur faut du temps pour s'en pénétrer. Ils ont besoin de s'exhorter à pleurer, et ils ne peuvent s'attendrir sans témoins ; mais que leurs regards rencontrent la douleur dans les yeux de ceux qui les entourent, alors une sorte de commotion magique électrise ces cœurs de roche, il en sort soudain une abondance de pleurs : ils s'étonnent de se trouver sensibles.

L'amour-propre verse aussi ses larmes. On en voit qui s'affligent avec art pour s'associer à la renommée du mort. « C'était un si grand homme ! il était tant leur ami ! » Ils s'étendent avec complaisance sur des éloges qu'ils croient partager avec lui, et font ainsi, sans pudeur, leur propre panégyrique. Il est des yeux qui ne pleurent pas sans danger pour les spectateurs ; la beauté fait faire des conquêtes avec des pleurs. Combien de fois on retrouve la matrone d'Ephèse dans les tendres veuves ? Avec quelle adresse elles étendent sur leurs attraits un crêpe de deuil comme une toile où les cœurs viennent s'embarrasser et restent repris ! On voit les roses de leur teint s'embellir des larmes qui roulent et se succèdent sur leurs joues comme des perles

brillantes. La superbe Cléopâtre, buvant dans une coupe d'or les pierres précieuses, languissante et succombant d'amour et de volupté, n'est pas plus séduisante que ces veuves éplorées.

La douleur a aussi ses hypocrites qui jouent la tristesse, et l'arrangent sur leur visage imposteur comme un voile décent, propre à cacher leur secrète joie. Quelques-uns cependant, les yeux attachés sur le cercueil, s'y voient ensevelis à la place du mort, l'oublient pour se pleurer eux-mêmes, et célèbrent d'avance leurs propres funérailles.

Mais quel fruit rapportent à la sagesse toutes ces larmes que la mort fait couler ? Elles ne font que multiplier nos vices. Les plus sincères sont perdues pour la vertu. Qu'il est rare de trouver un sage qui en soit économe et qui sache les mettre en valeur ! L'homme dissipe follement et sans fruit ce don précieux, et c'est en pure perte qu'il a reçu le noble privilège d'être sensible. Tandis que la nature est attendrie, la raison regarde un cercueil de l'œil stupide d'un idiot qui ne prend aucun intérêt à ce qu'il voit : elle ne comprend rien à ce que lui dit le silence d'un mort.

(4) Aussi cette douleur impétueuse éclate comme un orage d'été, et passe comme lui. Quelque intraitable qu'elle paraisse d'abord, bientôt elle s'adoucit. On gémissait : on ne fait plus que laisser échapper quelques faibles soupirs, et l'on conte ensuite par passe-temps l'aventure du malheureux. Tant que la cloche funèbre retentit à notre oreille, c'est à qui répandra au loin la nouvelle et l'alarme. Dès que le bruit cesse, les sentiments qu'il avait éveillés dans l'ame y meurent presque aussi vite que le son dans les airs.

Que le ciel, voulant avertir l'homme de se redresser et de se soutenir sur lui-même, brise l'appui fragile où il se reposait dans un doux abandon ; loin de se lever dans sa force sous les coups du malheur, il succombe, rampe à terre et s'afflige dans la poussière. Bientôt, impatient de s'étayer sur un second appui qui manquera comme le premier, fût-il tombé de la hauteur d'un cèdre, il se traîne vers le plus frêle roseau qui se présente et s'attache à lui par de nouveaux liens. L'on voit une veuve éplorée se jurer inconsolable d'avoir perdu l'époux chéri qui était le seul digne d'elle : bientôt elle court au bal en galant habit de deuil, et cherche dans les cercles un second époux qui doit encore mourir. Que dis-je ? elle s'unit au premier inconnu, renouvelle les vieux serments d'une tendresse usée, et veut rajeunir avec lui. Telle une vigne épuisée embrasse le jeune ormeau qu'elle rencontre, et se promet de pousser des fleurs nouvelles

sur ses tiges desséchées. C'est ainsi qu'Aurélie pleura , jusqu'à ce que sa destinée lui envoyât un consolateur dans un jeune amant. Dès qu'il est entré, il essuie bientôt les larmes de la belle affligée, et force sa douleur à sourire. Au bout de quelques jours, les tristes habits de deuil se changent en élégants habits de noces. Ainsi Lorenzo a pleuré la belle Clarisse, cette tendre épouse, cette mère d'un fils chéri qui la priva de la vie en la recevant d'elle. Ah ! ce n'est pas ainsi que je te pleure, ô ma chère Narcisse ! Le ciel m'est témoin que le cruel sentiment de ta perte ne sort point de mon cœur. Il s'unit à toutes mes réflexions. Ta mort est un sujet que je me plais à épuiser. Je veux me la rendre utile et faire de ta tombe sacrée un autel où je sacrifie à la sagesse. Une ame dénuée de pensées et vide de réflexions, dépérit bientôt, comme on voit tomber en ruines un palais désert, abandonné des hôtes qui l'habitaient.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appelons infortunés ne le sont point. Ce sont des êtres choisis que le malheur prépare et conduit à la vertu. Oui, de tous les dons que le ciel m'a prodigués, les plus grands sont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité n'a pu nous guérir, Dieu a épuisé toutes les ressources de sa bonté ; il nous abandonne comme des malades désespérés. L'homme insensible qui ne cède jamais à une douleur légitime, l'homme faible qui se livre à une tristesse déraisonnable, ne méritent pas d'être heureux. L'un est d'un cœur inhumain, l'autre d'une ame efféminée et lâche.... Homme, sois fier de tes larmes ; elles sont vertu, quand la raison sait les arrêter.

Dieu des merveilles, il n'est point d'excuse pour le mortel, qui, s'obstinant dans sa douleur insensée, ose murmurer dans la poussière contre son juge suprême, et l'accuser de ses maux. Un père indulgent avertit ses enfants. « Faites, évitez ; » mais il ne rend pas toujours raison de ses ordres. Leur bonheur est de leur obéir. Il veut récompenser encore, dans leur docile obéissance, l'hommage parfait rendu à sa volonté souveraine. Je te bénis de tout, même de ta sévérité. Je te remercie en pleurant de la mort de ma chère Lucie ; et je me réjouis de la mienne que je vois s'approcher. Ta colère tonne pour nous avertir que la foudre peut rencontrer nos têtes ; ton bras fortifie l'homme en le frappant ; et ce que nous appelons ta vengeance est encore un bienfait. Pardonne-moi la folie et l'injustice de mes longues plaintes sur mes maux (5) !

Des maux, Dieu bienfaiteur ! Ils ne sont point de toi, tu n'en as point fait. Ils sont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une

foule (6). Sa liberté en est l'instrument. Il ne l'avait pas reçue de toi pour cet usage. Tu avais fermé l'abîme, tu l'avais environné de toutes les formes de la terreur, tu faisais gronder à l'entour le tonnerre formidable de ta loi. La liberté forcenée a franchi tous ces obstacles, et sa main imprudente en a rouvert les portes à l'espèce humaine. Nous sommes les artisans de nos peines. Nous souffrons de nos vices, de nos erreurs et de notre folie, et nous osons en accuser la nature ! Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. La peine est un bien. Elle nous avertit d'être vertueux. La mort est un bien : elle nous immortalise, et sans elle nous serions vertueux en vain. Ce qui est châtement sous un rapport, est faveur sous un autre. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, devient un bien dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu : il n'est point de vrai malheureux.

Ne retrouvons-nous pas la même loi dans le monde physique ? N'y a-t-il que les phénomènes brillants et les scènes riantes de la nature qui aient droit à notre reconnaissance ? Nous la devons encore à son auteur pour les tristes révolutions et les scènes de terreur dont elle nous épouvante. Le sombre hiver est aussi nécessaire que le printemps. La foudre qui nous effraie de ses pâles éclairs ne l'est pas moins que le soleil qui réjouit nos yeux de ses doux rayons. Une masse immobile de vapeurs croupissantes rendrait l'air contagieux et mortel. Les orages qui l'épurent et le renouvellent sont bons, comme l'haleine caressante des zéphyrs. Les volcans mugissent et s'allument pour notre bien. Leurs flammes concentrées dans le sein des montagnes pourraient miner, ébranler les fondements du globe. L'Etna sert l'homme quand il vomit ses feux. La comète que le peuple ignorant contemple avec effroi, sourit à l'astronome qui sait la voir. L'astre se dégage plus brillant des ombres qui l'ont éclipsé.

C'est l'emblème de la vertu. Dans la prospérité, elle est sous un voile qui l'ombrage. Le malheur le déchire : elle sort du nuage et se montre dans tout son éclat. La joie que produit l'ivresse de la fortune nous trahit, elle est vaine comme elle ; elle expire avec elle. La joie de l'adversité élève et fortifie l'âme. Dans cette pénible arène la vertu combat et triomphe. L'athlète courageux luttant avec le malheur, est un spectacle qui rend la terre et les cieux attentifs. Il remplit alors la tâche d'un homme ; il conquiert la paix et la gloire. Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités.

Que nous sommes aveugles de plaindre nos malheurs ! Le plus

infortuné devrait sourire dans ses larmes (7). Bannissons la tristesse. C'est un blasphème contre le Créateur écrit sur notre front. Soyons toujours calmes et sereins; mais soyons joyeux dans l'infortune. Que le ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris dans l'école du malheur l'art d'en user et d'en jouir!

Non, je ne croirai plus que ce soit un malheur d'être homme. Je paierai désormais sans murmurer le faible tribut imposé sur la vie. Il faut y renoncer ou accepter les maux qui sont inséparables de l'existence. Le premier pas vers le bonheur, est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir.

NOTES.

(1) Ce savant, dont la tête est une bibliothèque ambulante, croit augmenter la fertilité de son champ, en accumulant sans mesure les engrais sur sa surface : mais il en corrompt, il en étouffe les semences : au temps de la récolte, le sol est couvert d'une foule d'herbes inutiles et nuisibles, qui ont usurpé la place et la substance d'une utile moisson.

Que dit le génie ? que c'est aux sots à être sages. Le génie, trop inflexible et trop fier pour se plier à la règle de la vertu, la ferait volontiers passer pour un vice : il aime à se vanter de ce qui fait rougir les hommes ordinaires. Il prétend s'exempter des lois du bon sens. Il traite la raison comme un factieux qui veut se mêler du gouvernement : il dédaigne un avantage qu'il partagerait avec la multitude. Il lui suffit pour sa gloire de pouvoir être sage dès qu'il daignera le vouloir, et satisfait de lui-même, il se livre au plaisir : Crassus ne fait que dormir : Ardelio est usé de débauche..... Le sage préfère un sot à ces beaux-esprits..... C'est la sagesse que l'homme doit apprendre : elle seule peut l'ennoblir; et les anges savent-ils d'autre science ?

(2) J'y cueillerai des pensées qui, quoique nées sur cette terre indigente et maudite, peuvent cependant, transplantées dans les cieux où chantent les séraphins, ne pas s'y flétrir, et y reprendre au contraire plus de fraîcheur et plus d'éclat. La raison est l'astre qui les fait éclore : et cet astre brille dans les cieux comme sur la terre, quoiqu'ici-bas sa lumière soit moins belle et moins vive.

(3) Es-tu descendu dans le fond de ton cœur ? as-tu vu la source des larmes ? Si tu ne l'as pas fait encore, descendons-y ensemble. Examinons les sources des larmes : elles sont différentes, comme s'il y avait dans l'âme des réservoirs de pleurs séparés les uns des autres.

(4) La passion aveugle répand sans règle et sans raison des larmes qui mériteraient d'autres larmes. Nos chagrins devraient être le germe d'une joie divine et éternelle : et nous n'en retirons

aucun fruit. Parcourez la moitié du globe : vous verrez que les larmes exprimées de nos yeux par la mort ne servent qu'à arroser les vanités de la vie, et à faire éclore plus de folies.

(5) Tandis que les mondes applaudissent au Créateur, entendra-t-on l'homme seul se plaindre sur la terre, et troubler l'harmonie de ce concert universel de louanges par la dissonance de ses murmures. Ce reproche peut s'adresser à toi, Lorenzo : mais je me le fais à moi tout le premier, je ne l'ai que trop mérité. Tout ce que Dieu a ordonné, tout ce qu'il a fait, est bien. Et n'est-ce pas Dieu qui m'a repris les amis qu'il m'avait donnés ? Le ciel nous donne des amis pour faire notre bonheur dans cette vie passagère : il les reprend pour nous avertir de nous préparer à la vie future. Il nous châtie pour assurer notre bonheur : les peines qu'il nous envoie sont destinées à nous préserver de peines plus terribles : la mort nous sauve de la mort. Celle de nos amis nous réveille de notre assoupissement, humilie notre orgueil, nous remplit d'une crainte salutaire et force nos pensées à prendre le cours de la vertu. Reconnaissons partout la tendresse de Dieu qui planta pour l'homme le jardin délicieux de l'Eden, et qui lui en prépare un autre dans les cieux, infiniment plus beau, et dont il ne sera jamais banni.

(6) La liberté de l'homme est la fille des cieux ; mais l'enfer l'a débauchée. Grand Dieu des merveilles, si, après celle de ton amour, il en reste qui méritent ce nom, tes ordres ne sont que des guides qui éclairent le choix de la raison sans le gêner : tes préceptes ne sont que les conséquences éloignées, mais nécessaires, de la loi naturelle : tu as eu l'indulgence de nous les révéler : si tu nous les avais cachées, elles seraient plus dangereuses, sans être moins certaines. Que de motifs pour nous inspirer une entière confiance en toi ! Ta conduite ne peut mériter le plus léger reproche : et tes plans n'ont d'autre défaut que de n'en avoir aucun : il n'y en a pas un qui puisse autoriser la critique du crime impudent, pas un qui puisse servir de prétexte à la plainte rebelle. L'enfer te loue par ses horribles gémissements, comme le ciel par l'harmonie de ses concerts. O toi, grande source du bien, toi qui es bienfaisant en tout, et dans ta vengeance même, sauve-moi de la peine, de la mort et de l'enfer.

(7) Bannissons la tristesse impie ; livrons-nous à la joie ; mais surtout soyons joyeux dans l'adversité. Cette joie calme et triomphante au milieu de la saison orageuse est la couronne du courage ; elle résiste au souffle des aquilons, et fleurit au milieu même des rigueurs de la destinée. Quiconque a la faiblesse de croire que c'est un malheur d'être homme, ne sera jamais un ange.

QUATORZIÈME NUIT.

GRANDEUR DE L'ÂME.

Que sert-il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la nature, si, restant aveugle sur lui-même, il ne sait pas y lire sa grandeur ? Que disent tous ces êtres matériels à l'être raisonnable qui les admire ? Qu'un seul rayon d'intelligence est plus brillant que cette foule d'astres ; que l'homme, dont le vaste sein peut embrasser dans une pensée tout l'ensemble de la nature, et Dieu avec elle, est plus grand que cette immensité de merveilles.

Lorenzo, ouvre ton sein, étends tes désirs, dilate ton cœur, élargis sa capacité jusqu'à ce qu'elle soit égale à ta grandeur. Laisse agir ce ressort, cet instinct qui veut t'élever, ces passions sublimes, qui te pressent d'entrer dans le monde intellectuel où la vérité t'attend pour te montrer des objets dignes de toi. Comment ton âme si vaste peut-elle se comprimer, se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre, de ce point imperceptible, sans dimensions et sans poids ? Une seule de tes pensées embrasse et parcourt tout l'espace qui est entre le néant et Dieu, et un atome te remplit ! Tu es immortel, et un moment de vie borne et satisfait tes désirs ! Ne t'étonne plus d'être malheureux. L'homme fut formé pour un bonheur infini ; mais le bonheur n'est fait que pour une âme grande dans ses désirs et dans ses vues. Tout ce qui est petit et vil nous rapproche du mal et de la peine, en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'âme, d'étendue dans la pensée.

(1) Le feu ne darde point vers la terre ses langues enflammées. Comme lui, l'âme aspire à monter, et quand nous la forçons de s'abaisser sur des objets périssables, qu'il faut laisser tôt ou tard, elle est dans un état violent et contraire à sa nature. Nous en sommes punis. Nous voulions saisir la gloire : nous courons après son ombre rampante et nous nous précipitons dans la bassesse. Voyez-vous ce malheureux, qui, privé de sa raison, n'a plus que des sens qui l'égarent ? Frappé de la brillante image réfléchie par les ondes où l'astre s'est peint, il s'élance au milieu du ruisseau pour le saisir, et reste enfoncé dans la fange :

cet insensé c'est l'homme, dont l'ambition s'attache à des fantômes.

(2) Ambition, source féconde du bien et du mal ; tu es pour l'homme ce que les ailes sont pour l'oiseau. Dès qu'une fois il a pu s'éloigner de la terre, dès qu'il a gagné les plaines de l'air, ses ailes le portent rapidement dans la région des nuages : elles sont un poids qui l'embarrasse et l'attère, tant qu'il ne fait que raser la surface de nos champs. Ainsi l'ambition, quand elle rampe vers des objets vils et bas, loin d'élever l'homme, devient une chaîne qui l'appesantit et l'accable.

Toi qui cherches la grandeur dans les dignités, et que l'ambition séduit, je vais essayer de te détacher, comme Hercule fit Prométhée, du rocher où ce vautour te ronge le cœur. Si la raison peut briser tes liens, tu seras libre. Sais-tu que ces honneurs qui t'en imposent et que tu brigues comme des biens, sont des maux réels ? Je ne vois dans les cours des rois que des prisons plus élevées, où d'illustres esclaves dominent sur les malheureux de la plaine. Ils y vivent dans la gêne d'une servitude cruelle, et n'en sortent que comme les coupables, pour aller à la mort (5). De cette hauteur, ils mendient insolemment les respects de la foule ; mais souvent le peuple refuse à leur orgueil ces respects dont il est avide.

Les rois et leurs ministres portent des noms vénérables. Quel que soit leur mérite personnel, la religion et l'ordre public leur assurent notre soumission extérieure. Nous devons fléchir un genou obéissant devant ces victimes augustes, pompeusement parées par la société, et qu'une couronne dévoue au service du dernier de leurs sujets. Mais s'ils sont jaloux d'obtenir de nous l'hommage du cœur, qu'ils soient vertueux. C'est un tribut réservé au mérite. Il ne se paie qu'à l'homme et jamais au monarque. Le cœur n'est le vassal que de la vertu, il ne relève que de son empire, et ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. Il n'y a que des insensés qui puissent laisser l'homme pour aller adresser leur estime au manteau royal, et voir la majesté des rois dans l'éclat pompeux de leurs vêtements, tandis qu'ils dépouillent de son harnais le coursier qu'ils veulent acheter. Je ris de voir le chef d'une horde sauvage s'enorgueillir de sa fourrure royale, parce qu'il ne l'a ni achetée ni empruntée, et qu'elle est un héritage qui lui vient en droite ligne de ses ancêtres. Quelle folie de se croire sous la pourpre et l'hermine une âme supérieure à l'âme qui n'est vêtue que de bure !

Une âme immortelle à qui la possession d'un empire donne de l'orgueil, me paraît aussi vile que Néron descendant du trône

de l'univers pour aller briguer la gloire d'un histrion. La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux ; vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres.

Ambitieux, dis-moi quel est le poste où tu aspires ? La fortune l'accorde à tes vœux. T'y voilà placé. Regarde-toi maintenant. Te trouves-tu plus grand ? Si tu le crois, cet orgueil qui t'enfle décele ta bassesse ; tu avais donc besoin d'un échafaud pour t'élever au-dessus des autres. Il importe peu sur quelle base tu sois placé ; mais quelle est ta propre grandeur, voilà ce qu'il faut considérer pour t'apprécier. Portez un Pygmée sur le sommet des Alpes : il est exhaussé et non pas agrandi. Une pyramide pour être assise sur la profondeur d'un vallon, ne perd rien de sa hauteur. C'est l'homme qui crée ses propres dimensions et sa taille. L'étendue de sa vertu mesure sa grandeur.

(4) Un grand mérite est l'élévation la plus sublime. Ce n'est plus toi qui brigues les dignités : ce sont les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas besoin de trésor pour être riche, ni de cordons pour être illustré. Ta gloire ne te quittera point dans ta disgrâce. Elle est indépendante du sourire capricieux d'un maître.

J'ai pitié de tous ces mortels, qui, après s'être glissés (*) par des chemins tortueux dans le sein de la richesse, ou s'être élevés en rampant vers les honneurs, veulent ensuite nous insulter en levant au-dessus de nous leurs têtes orgueilleuses. Quelle est méprisable et fragile, cette gloire qui emprunte de la fortune son faux éclat que le souffle du trépas doit éteindre ! « Oublient-ils donc qu'ils laisseront dans les mains de la mort cette dépouille brillante, dont ils veulent éblouir nos yeux ? Toutes les distinctions de cette courte vie ne sont qu'une écorce appliquée et non pas unie à notre être. Enlevons ce fard imposteur dont la fortune orne les grands, dépouillons leur corps de sa vaine parure, pénétrons leur âme jusqu'au vif, détachons d'elle tout ce qui n'est pas à elle ; alors, sur ce qui reste, jugeons de leur petitesse ou de leur grandeur réelle. »

L'appareil fastueux des conquérants ne séduit point les jugements du sage. Il rit de compassion lorsqu'il voit, au milieu de l'assemblée du vulgaire de l'univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude,

(*) Comme le serpent infernal autour de l'arbre défendu.

préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur ame en envahissant des royaumes, en noyant des nations dans leur sang. C'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte pour les juger. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scène l'acteur renversé de la base qui le fit paraître un colosse, et réduit à sa propre stature, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'agrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espèce humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des conquêtes, oublient que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie : ils rêvent qu'ils montent lorsqu'ils se précipitent.

Cessons donc de reprocher aux païens d'avoir souillé du sang des hommes les autels de leurs dieux. Ils eussent frémi d'horreur en voyant la foule des victimes que l'orgueil des monarques chrétiens se sacrifie. O rois ennemis de la paix, toujours armés, toujours appelant sur vos peuples les malheurs et la mort, sachez qu'il n'est de vrai conquérant que celui qui fait cesser la guerre ; qui ne prend le glaive qu'en pleurant des mains de la nécessité et le dépose avec joie : lui seul est roi, et son trône s'élève jusqu'aux cieux. Ne perdez jamais de vue votre dernier jour : c'est le juge solennel de tous les jours de votre vie : votre peuple vous attend au bord du tombeau pour vous absoudre ou pour vous condamner. Craignez de fermer vos palais à l'entrée de cette vérité. Quelque nombreuse que soit la cour qui assiste à votre lever, qu'il y ait toujours une place pour le fantôme de la mort, et donnez-lui chaque jour dans le secret un moment d'audience. Ce confident sincère vous révélera ce que taisent vos flatteurs. C'est lui qui vous dira, en ami, si vous êtes grands ou petits. Il vous dira : « Toi qui n'as qu'un moment pour faire
« du bien à tes sujets, tu veux l'employer à faire le malheur du
« genre humain ! Vois l'origine et le terme commun des su-
« jets et des rois. Du lait et des langes, voilà la première de-
« mande que tu fais en naissant à la nature ; un peu de terre,
« une pierre pour te couvrir, voilà ton dernier domaine, quand
« tu sors de la vie. Pressé entre ces deux termes si voisins l'un
« de l'autre, la conquête d'un monde est un objet trop vil pour
« mériter d'occuper ton ambition (5). »

Le Tout-Puissant, du haut de son trône, ne voit rien de plus auguste sur la terre qu'une ame honnête et un cœur pur, rien de plus noble que les vertus obscures et les actions secrètes de l'homme de bien. Que la gloire frivole de l'ambitieux est au-dessous de celle de l'illustre inconnu, qui, sans rivaux et sans

témoin, renferme le trésor de ses vertus dans l'ombre sacrée de sa retraite. Caché aux yeux des mortels, il vit dans un commerce intime avec Dieu; il coule dans la paix ses jours tranquilles; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les héros de la vanité succombent et désespèrent. Quiconque meurt en grand homme, a vécu en grand homme, quels qu'aient été ses desseins et sa renommée. Mais ce ne sont pas là les grands qui composent la cour des rois.

L'ambitieux dédaigne cette gloire solitaire qui n'a que l'Éternel pour spectateur. Il pourra soutenir le fardeau des affaires publiques, tant qu'il verra les regards des hommes attachés sur lui. Souvent même il montre alors tant de courage et de force, qu'on dirait qu'il n'en sent pas le poids et qu'il se délasse à le porter. Mais cessez de le remarquer; que le public détourne ses yeux et suspende ses louanges, bientôt ses forces l'abandonnent, il succombe, il s'afflige, il est mourant, comme s'il ne respirait que dans les autres. Il voudrait que l'univers fût la base d'un objet unique, que le genre humain n'existât que pour l'admirer, et que cet objet fût lui.

Qu'il est dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes! De tous les vices, l'orgueil, qui ne sait pas se cacher, est le plus malavisé. Plus il croit s'approcher de son but, plus il s'en éloigne en effet. C'est chatouiller l'amour-propre des autres par l'endroit le plus sensible, que de paraître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de satisfaire le plaisir inné qu'il sent à les refuser. L'orgueilleux ne peut souffrir d'égaux. Il prétend à une supériorité d'estime exclusive. Mais ses efforts sont vains : au moment qu'il est près d'y atteindre, on le force à descendre. Le public se ligue contre ce despotisme et se plaît à l'humilier. Il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent alors contre lui, et dont l'amour ne devienne médisant (*).

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Si la renommée porte une trompette éclatante pour publier notre gloire, l'infidèle aussi son sifflet pour murmurer tout bas dans l'oreille. Nous serions cruellement éveillés de ces rêves flatteurs où l'orgueil se complait, si nous pouvions tout entendre. Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris dans le secret

(*) Les gens de bien deviennent des brigands, qui comme Kou-tikan, se plaisent à dépouiller l'orgueilleux.

des cercles ; et ces lèvres d'où partent de bruyants applaudissements sont bordées d'un sourire malin qui donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer : comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide et tombe à ses genoux pour l'assassiner.

L'ambitieux n'est pas le seul insensé. Je ris du savant qui se tourmente pour se rendre célèbre. L'industrielle araignée qui vit esclave au milieu de son ouvrage, et forme de sa propre substance les fils de la toile où doit périr l'imprudent moucheron, obéit du moins à l'instinct des besoins : la nature la condamne à s'épuiser pour retrouver un aliment nouveau : mais quel est l'objet des fatigues et des veilles du savant ? Que lui revient-il d'avoir épuisé son âme, de la forcer sans cesse à produire des pensées, de se fatiguer encore à enchaîner ces pensées, à les ordonner dans un plan habilement tissu ? Rien autre chose que le vain bourdonnement d'une réputation momentanée : et ce son qui passe comme lui, il l'appelle immortalité ! Qu'il se souvienne qu'un homme célèbre n'est pas toujours un grand homme.

Les talents et le génie, quelque brillantes que soient leurs prétentions, ne suffisent pas pour établir entre l'homme et l'homme une distinction vraiment honorable. Nous avons beau nous aider de leurs ailes pour monter vers la cime de la gloire : elles nous en précipitent, si le mérite du cœur nous manque ; et la hauteur où parvient notre renommée n'est qu'un échafaud élevé où l'ignominie attache notre nom. Quand je contemple un de ces fameux misérables, un de ces beaux génies qui ont reçu des talents célestes, mais dont le cœur est vil et corrompu ; je crois voir briller sous la poussière la portion illustre d'une âme immortelle, précipitée de sa sphère et perdue dans des ruines. Je me sens à la fois ému d'admiration et de pitié ; mais je ne saurais envier son éclat malheureux. Sans la vertu, les talents ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. Elle s'en sert pour associer l'honneur à l'infamie. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Il est rare qu'un bon sens vulgaire nous égare aussi loin. Quelle gloire y a-t-il à posséder le génie de Pelham, si l'on n'y joint encore ses vertus ? En vain l'esprit est droit, si le cœur est faux et dépravé. C'est au cœur seul qu'appartient la propriété exclu-

sive de toutes les louanges. S'il en est indigne, il ne reste plus rien dans l'homme qui ait droit de les réclamer. C'est à la raison à choisir les moyens, c'est aux passions à nous donner la force et le courage d'exécuter ; mais la vertu doit toujours être le but. Si le but est vicieux, les moyens sont sans mérite et le succès est un crime. La bonté de la fin, le juste rapport des moyens avec elle, voilà ce qui forme la sagesse. Quiconque fait servir au vice les talents qu'il a reçus pour la vertu, n'est plus un grand homme ni un sage : ce n'est qu'un être imparfait, un homme ébauché, un monstre dans l'espèce raisonnable.

Quelle est donc la gloire qui convient à la majesté de l'homme ? Celle qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne partage pas avec des espèces inférieures à la sienne. Est-ce là le caractère de celle que procurent les conquêtes ou les talents ? Les animaux ne peuvent-ils pas vanter comme nous leur force et leur industrie (6) ? Si l'on peut être grand en se bornant à des objets vils, aux sensations du présent, nos campagnes et nos bois seront peuplés de héros et de sages. Mais cette attitude droite que nous a donnée la nature, et qui nous défend de courber notre ame vers la terre, ce front élevé dont les regards rencontrent les cieux, ne sont pas le seul attribut distinctif qui nous sépare de la brute. Il en est d'autres que l'homme possède exclusivement. C'est cette raison dont le sublime essort franchit les bornes du présent et prétend à l'immense héritage de l'avenir. C'est la vertu ; c'est l'immortalité.

S'il n'y avait qu'un seul homme qui dût être immortel, comme tous les autres seraient jaloux ! Comme les rois se prosternerait devant lui ! Ce don si précieux est-il avili, parce qu'il est commun à tous les hommes ? Homme superbe et vain, qui méconnaiss tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves, sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ? Qu'oses-tu dire ? Tes esclaves ? Ils sont tes égaux. S'ils ne sont que des hommes, et toi, es-tu un Dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espèce ? C'est faire du genre humain un tableau monstrueux où l'homme est perdu sous les draperies, où l'ame est oubliée. Crois-moi, si tu veux que ton orgueil soit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te servent, dans ce qui t'est commun avec tous tes semblables. Une ame immortelle, des amis immortels dans tes frères, d'illustres alliés dans des esprits (7) d'un autre ordre à qui tu dois te réunir, un père commun dans notre commun Créateur, voilà ce qui fait ta gloire et ta grandeur véritable.

(8) Méprise encore l'âme stupide qui fait son dieu de la poussière dont le temps et la nature forment l'or. Ces hommes abrutis, qui, dévorés de la soif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats pour s'enrichir, se traînent dans la bassesse, se dévouent au mépris et boivent la honte sans la sentir : ce troupeau d'esclaves que l'avarice charge d'un métal inutile et chasse devant elle jusqu'au tombeau, sont de tous les fous les plus vils et les plus malheureux.

Homme, quel est ton vrai trésor ? L'or te dit : Ce n'est pas moi. Mon éclat te trompe. Si j'enrichis la terre, je suis pauvre pour toi ; ton trésor n'est point caché dans les mines de l'Inde ; cherche-le dans ton sein. Il est dans cette âme si riche, si sublime, raisonnable, immortelle, née des cieux et qui doit y retourner.

Que de richesses dans tes sens ! La terre et les cieux sont leur domaine. Tu jouis par leur secours de tous les biens divers que produit la nature. Que dis-je ? C'est d'eux que ses productions, et ses objets reçoivent leur valeur et leur prix. Ce sont tes sens qui donnent aux fruits cette saveur qui te flatte ; aux chants des forêts ces sons dont la mélodie t'enchanté ; à l'or cet éclat qui t'attire ; au père de l'or, au soleil, cette lumière dont il emplit le monde. Cet atome merveilleux, ce point qui forme le centre de ton œil, embrasse la vaste perspective de la nature. Il est le Dieu qui crée pour toi les merveilles de l'univers. Sans tes sens, sans la magie de tes organes, la terre ne te présenterait qu'un chaos informe et sans couleur. Ce dôme immense qui nous couvre et nous enferme, n'est, pour ainsi dire, que le cadre et le fond du tableau. L'homme est le peintre : ses sens sont les pinceaux qui dessinent les traits, varient les formes et distribuent les couleurs ; la beauté extérieure de l'univers est leur ouvrage. Dieu a placé l'homme au milieu de tous ces objets qui l'entourent, comme l'âme universelle qui leur prête la vie. Semblable à Eve, que Milton nous peint éprise de ses attraits réfléchis par les ondes vers son œil novice, l'homme crée l'image qu'il admire. Dédaignera-t-il donc de contempler au fond de son être cette âme qui lui rend sensibles les merveilles répandues hors de lui ?

Que de richesses dans l'imagination ! L'univers où se promènent les sens, est trop resserré pour elle. Elle s'échauffe, se féconde et en enfante un nouveau plus beau que le premier. Elle franchit les limites des temps et des lieux, s'élève à son gré, plonge dans l'abîme, parcourt les plaines de l'espace, et enferme dans une pensée tout le champ de la création. Tantôt elle croit

entendre la voix du Créateur qui appelle les êtres ; elle part, elle arrive avec lui sur les bords du néant, assiste à ce grand ouvrage et voit les mondes se hâter ; l'instant qui suit, elle a traversé toute l'étendue de leur avenir : elle les attend aux portes de l'éternité : elle entend le son formidable de la trompette fatale, et voit défiler les générations devant Dieu qui les juge. Ce n'est pas assez pour la satisfaire de tout ce qui a été, de tout ce qui est : elle voit encore plus d'êtres qu'il n'en existera jamais. L'imagination toute-puissante dit à des mondes nouveaux de naître : ils sortent du néant et se montrent dans le vaste miroir de la pensée. Elle fait plus encore : elle donne des traits à l'impossible que Dieu ne peut créer, et le rend visible pour elle.

Quel trésor dans la mémoire ! Elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus, redonne un corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes et fait passer dans l'image les couleurs et la vie de l'objet. Elle sait redire au présent les destins du passé ; que l'univers s'anéantisse et laisse l'homme seul dans l'espace désert, l'homme par la force de cette faculté merveilleuse pourra retirer l'univers de la nuit des temps et de l'abîme du néant.

Mais quel pouvoir souverain dans l'entendement ! Roi des sens et de l'imagination, il cite devant lui ces agents subalternes, les interroge, les approuve ou les blâme. Il épure la masse des matériaux qu'ils ont assemblés : il la travaille et l'affine : il en pèse le résultat dans la balance exacte de la vérité. Il en forme les arts, les sciences, les gouvernements et les lois. C'est lui qui donne à l'édifice de la société sa base et ses ornements, anime ses ressorts, et fait circuler dans ce grand tout le plaisir et la vie. Pourquoi faut-il que, par une exception fatale, il néglige les mœurs ? C'est lui dont les hardis pinceaux nous dessinent l'admirable tableau des idées et des plans du Créateur.

Quelle force étonnante dans toutes les facultés de l'homme, toujours actives pour se reproduire et se réparer sans cesse ; dans ses passions si vastes en désirs ; dans leur pouvoir pour saisir leur objet ; dans sa noble liberté de choisir et d'être lui-même l'artisan de ses destins ! Que manque-t-il à cet être que la durée ? Il est encore enrichi de ce nouveau don, qui met le comble à tous les autres et les rend infinis. Il est immortel. Que manque-t-il à cette immortalité que le bonheur ? S'il le veut, le bonheur est à lui. Mortel, connais-tu la vertu ? C'est elle qui te le donne dans le présent et qui te l'assure dans l'avenir. Voilà ton vrai trésor : il est indépendant des accidents. Tu peux l'aug-

menter à ta volonté. Sa possession est sûre : sais-tu ce que tu peux acheter avec lui?... Dieu.

Riche de tant de biens, qu'as-tu encore besoin d'or ? L'or ne fait que nous affamer et multiplier nos besoins. Malheureux, pourquoi te fatiguer à amasser pour les autres ? Dès que ce poulx si faible, qui ne bat si longtemps que par miracle, s'arrêtera, ces richesses entassées dont tu vis esclave, livrées alors au pillage, se disperseront (*) de mille côtés : elles voleront dans des mains étrangères ; dans celles de tes ennemis, et leurs nouveaux maîtres insulteront à l'insensé qui s'est tourmenté pour les enrichir.

N'espère point trouver la paix dans l'opulence. Plus on est riche, plus le désir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir davantage. Quel est le mortel qui sait s'arrêter quand la passion le pousse ? L'avarice, comme un exacteur cruel, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche, les travaux se succèdent sans fin ; et le terme où l'on comptait se reposer, s'éloigne à mesure qu'on croit en approcher. Le pauvre, du moins, ne souffre que de ses besoins. Le riche est doublement malheureux. Il souffre à la fois et de ses besoins qui se multiplient, et de ses désirs qui s'étendent au milieu de l'abondance.

L'excessive opulence est un fardeau pénible. Elle étouffe ou embarrasse le bonheur. Le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs. L'homme ne jouit plus dès qu'il l'a passé ; la fortune multiplie en vain ses dons ; nos sens sont remplis et ne reçoivent plus rien. Plus d'abondance fait sur nous l'effet des eaux retenues dans un réservoir et dont on lève subitement les barrières : elle donne pour quelques instants plus d'impétuosité à nos mouvements, à nos sentiments ; mais cette force passagère est bientôt épuisée. Nous ne pouvons nous élever au-dessus des forces de la nature, ni passer les bornes de nos facultés ; et nous rentrons malgré nous, dans le cercle des sensations communes à tous les hommes. Voyez l'abeille : elle ne peut exprimer des fleurs plus de suc que n'en peut porter sa faiblesse : il n'est plus de douceurs pour l'homme dans les objets, quand la mesure de ses sens est comblée. Aussi est-il toujours puni de son insatiable avidité : il ne trouve plus que la peine dans les sources du plaisir. La joie poussée trop loin rencontre la douleur, et les sentiments trop exaltés deviennent mortels. La santé du corps,

(*) Comme la mitraille au sortir du canon.

la vigueur de l'âme, des jouissances modérées que la vertu avoue, une joie douce et pure comme un beau soir d'été, voilà tous les biens que notre état présent puisse comporter. La coupe du bonheur est pleine dans les mains du mortel qui les possède : tout ce qu'il voudrait y ajouter n'y entre plus : c'est un vain superflu qui se répand et demeure perdu pour lui.

Vainement le riche fastueux veut en imposer au sage et grossir à ses yeux le volume de sa félicité. Le sage est dans son secret et n'est point dupe des mensonges de l'orgueil. Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance : beaucoup de richesses apprennent au riche combien le cercle de ses plaisirs est étroit. Elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance et l'amuse jusqu'au tombeau. Il est difficile d'être pauvre, quand on se renferme dans les bornes de la nature : on l'est toujours quand on se laisse égarer au delà par des fantaisies de l'imagination. On se donne alors un créancier terrible dans la fortune : l'homme qu'elle enrichit devient son débiteur : il tremble sans cesse qu'elle ne vienne exercer sur lui son redoutable pouvoir. Chercher le bonheur dans l'opulence, c'est imiter dans sa folle erreur cet animal adroit qui nous imite dans nos actions. Il prend pour l'objet l'image qui se peint sur la glace qui le répète ; surpris, il la fixe d'un œil avide ; il veut la toucher ; il se tourmente autour pour la saisir ; il ne peut concevoir pourquoi cette ombre qu'il poursuit est impalpable et le suit sans cesse.

L'âme est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter : la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. Le sage qui suit la raison rit de la fortune et de la mort (*). Il sait qu'il continuera sa course glorieuse, quand la nature aura terminé la sienne. Qu'est-ce que le titre du roi devant la majesté de l'homme ?

Des siècles innombrables qui passent sans emporter un seul instant de notre durée ! Un matin qui n'aura jamais de soir ! Une carrière sans terme, où l'espace parcouru n'accourcit point l'espace qui reste à parcourir ! Un avenir inépuisable ! Ne sont-ce pas là les privilèges d'un Dieu ? Rois, c'est le privilège du dernier de vos sujets : mettez donc votre orgueil à reconnaître leur égalité. Ils sont immortels comme vous ! ils sont vos frères. Quels droits à votre amour ! Si vous êtes vraiment grands, vous ne verrez autour de vous que des égaux.

(*) Il est trop heureux pour s'attrister des funérailles de l'univers.

NOTES.

(1) L'ame se vante d'être une portion du feu céleste : elle doit donc , comme le feu , tendre vers les cieux , et ne pas s'attacher à des biens qui peuvent nous échapper , et que nous quittons à la mort. Elle doit mettre toute son ardeur , tout son art , à voler vers l'Etre qui lui a donné des ailes pour l'élever jusqu'à lui. L'aveugle ambition se méprend dans sa route lorsqu'elle plonge vers la terre , et que , trompée par la vaine image du bonheur et de la gloire , elle croit en saisir la réalité qui ne se trouve que dans les cieux. Voilà pourtant ce que le monde appelle la sagesse. Il renverse la nature des choses , et mettant l'erreur à la place de la vérité , il forme une sagesse d'une nouvelle espèce , dont l'apparence en impose , et qui est même accréditée par des gens qui ont la réputation d'être sages. Ne l'être que dans une partie , c'est être fou par rapport au tout ; d'après cette règle , nous pouvons conclure que le plus sage est insensé , que le plus riche est pauvre ; que celui qui se croit le plus ambitieux , est sans ambition : et que l'homme peut être bas et vil , quoique élevé sur un trône.

(2) L'ambition et la volupté peuvent-elles donner à l'homme un véritable bonheur ? Il n'est point de vrai plaisir que dans la pureté , de vraie paix que dans l'humilité du cœur. Faisons de l'ambition et du plaisir le sujet de notre entretien : le Portique et l'Académie en ont fait celui de leurs leçons. On a beaucoup parlé dans les siècles qui ont suivi ceux de la Grèce ; mais la matière n'est pas épuisée , et elle est importante à traiter. Elle intéresse tout le genre humain. Car où est l'homme , où est le saint qui soit totalement exempt de ces deux passions ? Sont-celà , Lorenzo , tes derniers arguments ? Ils vont se tourner contre toi. Nous verra-t-on toujours poursuivre jusqu'à la mort de vains fantômes à travers la fange et les précipices ? Affronter les dangers de la terre et de l'onde pour un vil salaire , et renoncer , pour les gains sordides de l'avarice , à l'espérance des cieux , à la dignité de l'homme ? Le temps peut-il nous dérober la vue de l'éternité ? Un grain de sable du rivage cache-t-il la vaste étendue de l'Océan , une motte de terre le globe immense du soleil ? La gloire et les richesses auront-elles le pouvoir de nous aveugler à cet excès ? Que diras-tu , Lorenzo , si je te prouve que ce sont elles qui sont aveugles ? serais-tu étonné de mon affection ? Eh bien , que ton étonnement continue ! Ces deux passions , comme des furies , tourmentent le genre humain : elles sont surtout en possession de ton cœur , qu'elles détournent de la vue des cieux. Tu ne connais ni l'une ni l'autre ; apprends de moi leur nature , et remarque bien que cette digression , quelque étrangère qu'elle paraisse à mon sujet , y tient essentiellement.

(3) Tu ne connais pas l'ambition : tu n'en vois que les dehors qui te charment : si tu voyais ce qu'elle est en effet , tu frémirais d'horreur à sa vue , comme H** à la vue de son nègre.

Le panache dont la fortune a décoré ta tête a beau flotter au-dessus des autres et te distinguer de la foule, ce n'est pas dans cette distinction que consiste la véritable gloire.

(4) Un rang élevé est un mendiant orgueilleux, qui fait le fier en demandant l'aumône.

(5) La vertu seule peut élever des monuments éternels. Ils dureront encore après que les pyramides d'Égypte se seront écroulées. — Quel est le fondement de ces vérités? c'est l'immortalité de l'âme.

(6) Quand l'âme reconnaissant sa noblesse, se dégage de la fange de la nature animale pour s'élever à cette hauteur sublime, c'est alors que la postérité d'Adam se sépare des sages et des héros qui paissent dans nos bois et dans nos plaines, et qu'elle reprend le rang qui convient à l'homme. Voilà quel doit être l'objet de notre ambition : voilà la passion qui doit nous enflammer.

(7) La nature des anges est moins supérieure, peut-être, que l'homme ne le pense. Pourquoi celui qui peut tomber serait-il plus grand que celui qui peut se relever de sa chute. L'homme tient le second rang après l'ange, et n'est pas loin de lui.

(8) Après avoir convaincu l'ambition d'erreur, je vais te prouver que tu n'es pas plus sage dans ta passion pour la richesse. Je veux réformer le tableau de tes revenus, et t'en présenter un nouvel état plus conforme à la vérité.

QUINZIÈME NUIT.

LE MONDE.

Quel est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde, étourdis du bruit, suffoqués de poussière, excédés de fatigue, sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie? Je vois l'orgueilleux errer çà et là et mendier des regards, le voluptueux s'épuiser à la poursuite du plaisir, d'autres fous plus tristes, affamés d'or ou de pouvoir, tous épris de bagatelles diverses, mais également vaines, tous entraînés dans le tourbillon de la frivolité, comme ces atomes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la brillante illusion s'évanouira, la sombre nuit du désespoir succédera, et l'homme s'abîmera. Que les mortels et les objets de leurs desirs sont fragiles et passagers! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions; les hommes, que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. L'homme gaiement frivole, et l'homme sérieusement occupé de pénibles

chimères, sont également fous. Il vont tous deux, l'un au travers de tristes déserts, l'autre par un sentier de fleurs, l'un d'un pas grave et superbe, l'autre en dansant, tomber dans l'abîme.

Lorenzo, puisque l'Éternel s'approche et que les vanités du monde vont disparaître, comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots, que servent les hauts titres, l'éclat de la naissance et toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse? C'est sur des épines que tu cherches le repos. Ton ame, enivrée de chimères, après la fatigue des peines réelles dont elle est tourmentée, s'assoupit et rêve le bonheur.

Je veux rompre le charme qui t'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le seront point, si la céleste Uranie que j'invoque daigne répondre à mes vœux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie, pour soupirer après des biens plus réels ! Je te forcerai à mépriser l'objet de tes désirs. Mes vers austères ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle se taire, parce que la folie fronce le sourcil ?

Ouvrons l'histoire du monde : que trouvons-nous, que les jeux bizarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes, la vengeance et l'inhumanité dans l'homme ? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accents lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme. Il est le sujet inépuisable de ses tristes récits, répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le temps se délasse de sa course éternelle, à conter d'âge en âge nos misères et nos calamités. Chaque jour, en filant nos heures sur la roue de la fortune, voit des accidents imprévus trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules, et le temps court en remplissant ses annales des malheurs de l'espèce humaine,

O toi, qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses, qu'est-ce que ce monde ? Un amas flottant de nuages et de vapeurs légères qu'un rayon de ta lumière éleva du néant dans l'air et qu'un moment aura bientôt dissipé. Moins passagère que les enfants qu'elle nourrit, elle est mortelle comme eux, et son dernier jour approche : cependant les hommes folâtraient sur sa surface, comme si eux et elle étaient solides et éternels ; et toi, être éternel, tu n'es qu'un rêve pour eux !

Qu'est-elle, cette terre, qu'un séjour d'êtres imaginaires et sans réalité, un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire, ou plutôt un désert sauvage où règne l'horreur et l'incertitude, où les épines pressées ensanglantent à chaque pas les pieds du triste voyageur?

Qu'est-elle, qu'un océan orageux, couvert de hardis aventuriers? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle et que la tempête s'élève, ils n'ont point de seconde espérance. On les voit voguer sur mille vaisseaux, dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous sont également inquiets, agités de craintes et d'espérances sous le ciel le plus calme : tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très peu se sont munis de la science pour boussole, et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. Tous se lamentent plus ou moins sur les caprices du sort ; tantôt suspendus sur le sommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abîmes et jetés loin de leur route ; se pressant, se choquant les uns les autres au gré des mouvements contraires de leurs passions opposées, et souffrant encore plus de maux de leur folie que de la destinée.

Océan ! dont les flots mugissants enferment ma patrie, séjour tumultueux des naufrages, gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espèce humaine, vaste tombeau où la mort règne environnée de toutes ses horreurs (*); comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde et de la vie.

Dans le printemps de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule et que la joie pétille dans nos veines, novices encore et sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des désirs, nous coupons gaïement le câble et nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles et tous les vents sont nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance et se promet le succès que son jeune cœur désire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée? De cette foule téméraire, le plus grand nombre, victimes de leur manœuvre imprudente, sans ressources et sans art, courent à leur perte et donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernaient avec assez d'adresse, lorsqu'un grain vient soudain fondre sur eux, et les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une âme intrépide, à force de lutter contre les vents et les flots, regagnent encore leur route. Tant

(*) Quoique fêté dernièrement sur les côtes d'Albion, pour les succès de l'amiral Balchen.

d'efforts et de courage ont mérité le port : déjà il se découvre à leurs yeux. Mais au moment même où dans leur joie ils s'écrient ensemble : « Le port est gagné ! » le port est perdu. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abîme est plus fort que leurs rames et les submerge. Combien sont abîmés au milieu même du calme ! Les vagues s'ouvrent..., ils s'enfoncent..., les vagues se referment sur eux et leurs noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh ! que sert-il aux autres de laisser après eux une courte renommée ? Elle brille et surnage un moment, comme le pavillon du vaisseau submergé flotte encore sur l'onde, puis disparaît. Pour un César dont on se souvient, mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes téméraires. Combien en reste-t-il qui, nés sous une étoile favorable, élus chéris de la destinée, entrent à pleines voiles dans le port désiré, rapportant tous leurs vœux satisfaits : s'il en est, ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes ; et l'homme est-il jamais en sûreté ? S'ils ont échappé au malheur, peuvent-ils de même échapper à la nature ? Le temps mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers, la mort est un écueil inévitable : il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étaient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amère. Qu'il est cruel de quitter le monde, lorsqu'il commençait à nous appartenir, d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux et de peines au moment où l'on s'apprêtait à jouir, et d'être emporté de ce palais qu'on avait vu s'élever sous ses yeux, et dont on avait fait une demeure délicieuse ! Celui-là seul élève un édifice durable, qui établit sa demeure au-dessus des étoiles.

Tirons un voile sur les maux de la vie, et supposons que la fortune soit à nos ordres : ceux qu'on nomme les riches, les grands, les augustes, que sont-ils, en effet ? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misère humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain, vous les verrez plus malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la nécessité, leur bonheur perfide se démasque avec leurs faux amis et leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richesse ! que d'impuissance dans le pouvoir ! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu seule est l'ancre qu'on peut opposer à la tempête. Elle seule trouve ses ressources dans la fureur même des vagues écumantes ; elle entre dans le tombeau, comme dans un port favorable.

Lorenzo, je viens de rassembler dans un groupe confus toutes les misères de l'humanité. Si je te les offrais dans des tableaux séparés et sous des points de vue plus distincts, le spectacle n'en serait que plus affligeant. Tu pousseras des soupirs encore plus profonds en suivant l'homme dans les différents âges de la vie. C'est sur ton fils que je vais arrêter tes regards. C'est le plus digne fils qui pût être accordé au meilleur des pères, à la plus vertueuse des mères. Que son sort te serve de leçon. Quoique le cœur de l'homme soit formé de roche, le cœur d'un père est tendre. La triste vérité, vue sous des rapports qui intéressent le fils, doit faire sur l'âme du père une impression plus vive; et ta sensibilité peut te devenir utile.

Naguère, Florello n'était qu'un être faible qui venait d'aborder du néant à la vie : aujourd'hui c'est un enfant imprudent. Tes soins paternels ont succédé aux douleurs de ta chère Clarisse. Ces tendres soins de ton amour sont pourtant sévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contristes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie. Des rigueurs nécessaires répriment ses désirs enfantins. Ainsi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en sûreté. Sa raison ne peut encore marcher seule; elle a besoin d'un guide sévère qui conduise et assure ses pas. Son jeune cœur connaît déjà les alarmes et l'effroi. Plus d'une fois dans la journée les tendres roses de ses joues pâlissent : une rosée de larmes brille dans ses yeux timides. Hélas ! que lui sert son innocence ? La tâche prescrite asservit ses facultés naissantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il est malheureux avant d'être coupable ! il est innocent et il est triste ! Quelle cruauté ! L'indulgence serait encore plus cruelle. Telle est notre condition. Il nous faut acheter par des maux présents et par des années de peines l'espérance incertaine d'un bonheur à venir. Est-il besoin d'être père pour gémir de cette triste nécessité ?

Florello, ce n'est plus un enfant : c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître, fier d'être libre et de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenait et s'élance dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, et tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas ! il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il désapprend péniblement toutes les leçons que lui donnèrent la nature et son cœur : il oublie tous les sentiments que lui avaient inspiré les livres utiles, ces défenseurs éloquentes de la vertu. Hélas ! il sentira bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux et plus léger que celui du vice.

Quels hommes se chargent d'introduire Florello dans la société? Ce sont les gens du monde, foule rampante et attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans ces cercles brillants dont l'éclat depuis longtemps éblouissait de loin ses yeux novices. Il est fêté, il est pressé dans leurs bras avec l'air de la bienveillance la plus affectueuse. Mais il reconnaîtra bientôt ces traîtres, qui, trop vils pour croire à l'amitié, en relèguent les sentiments et les devoirs dans les fables de l'antique chevalerie; ces hommes qui regardent la sensibilité comme une faiblesse, et font honneur à leur raison de l'avoir étouffée. Ils rougiraient d'être crus sincères; ils se font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils aiment mieux le mensonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûterait que la préférence; on dirait qu'ils trouvent dans le vice la satisfaction intérieure de la vertu.

Ah! Lorenzo, peux-tu supporter ce spectacle choquant? Peux-tu voir sans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'imposture et consommés dans l'art de tromper? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs et cache leur fausseté; un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des paroles habite sur leurs lèvres : ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le temps qu'ils circulent dans la foule, le frottement et le choc continuel a enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello? Les imposteurs!... Oui... ils seront ses amis tant qu'ils auront intérêt de l'être : mais secrètement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas, dès qu'ils gagneront à lui nuire, ils deviendront ses ennemis implacables (*). Je plains ton fils entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello, aimable dans son commerce, la vérité et la pensée sur les lèvres, avec un sourire vrai, prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or, se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique, épancher sans réserve son âme ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur! je le vois courir le cœur nu au milieu de ces méchants, et recevoir de tous un trait.

Que sa naïve franchise lui coûtera de soupirs, jusqu'à ce que l'expérience, fille tardive du temps et des chagrins, et la défiance sa compagne, au visage pâle, à la démarche incertaine, lui

(*) Ils sont aussi prudents que Lucifer, à peu près aussi bons que lui, et il n'y a que Lucifer qui pût gagner avec eux.

mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde et du sombre labyrinthe des cœurs ! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu ! Pour s'instruire dans l'art de se garantir de la corruption publique, il faut s'en approcher, et l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion. Il n'est qu'un moyen de s'en préserver, c'est de se munir d'une âme ferme et de faire une garde sévère. Ainsi, par une malheureuse nécessité, l'âme du jeune homme perd peu à peu sa valeur originelle, et reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre. Il faut qu'elle se corrompe et s'avilisse pour se trouver au niveau de la société, et pour être de mise dans le commerce de la vie. Ce n'est qu'à ce prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde, où des titres pompeux honorent l'infamie, où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir vivre, où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis ; on y voit souvent des talents célestes s'unir à des âmes infernales, et c'est le dernier excès de la corruption générale.

Machiavel n'avait pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse et corrompue. Les hommes, méchants sans maître, ont pratiqué sa morale longtemps avant qu'il eût écrit. Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres et le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages : les âmes sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée : on ne remarque que ses défauts, et son imprudence est payée de mépris. J'ai connu un homme qui se repaissait d'un sourire ; mais un noir poison écumait dans ses veines. Tant qu'il vécut, il caressa tous les fous qu'il trouvait sur son passage : en mourant il maudit l'ami qui l'avait fait vivre (*).

C'est un spectacle curieux pour un Anglais qui voyage dans les cours étrangères, que de contempler deux courtisans jaloux de construire en un tour de main l'édifice de leur fortune ; de les voir faire jouer leurs visages l'un devant l'autre, emmieller leur haine de douces paroles, dans l'espoir de se surprendre mutuellement leurs secrets, s'applaudissant tous deux de se tromper, finissant tous deux par être dupes et quelquefois.... ô justice !... victimes l'un de l'autre. Que la honte soit le prix de leur art

(*) Lorenzo, tu es presque un saint, en comparaison de ces méchants.

funeste ! Mais des hommes de mérite, assis pour gouverner le genre humain, s'abaisseront-ils aux vils moyens qui déshonorent ces âmes basses ? se priveront-ils de la reconnaissance des amis qu'ils obligent ? Car comment oser sentir la reconnaissance, quand le cœur du bienfaiteur est invisible ?

Cacher son cœur avec tant de précaution, c'est le décéder. Je te félicite, homme sincère, qui frémis d'un mensonge et dont la vérité tient toujours l'âme en respect devant elle. Ta simplicité, que le monde appelle faiblesse, fait ta gloire. Il est grand, il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élévation et la force de l'âme. On dira : La dissimulation est nécessaire dans la société : je demanderai si elle est honnête. Mais veut-on échapper à cette prétendue nécessité ? Il est un moyen sûr : c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche ne peut jamais être vraiment nécessaire. Ainsi pensa P. lorsqu'il voyait dans ces derniers temps l'État gouverné par des fourbes. Eh ! qui pensa jamais mieux que lui ? Qu'il est rare de marcher comme lui dans les routes corrompues du monde sans souiller son âme !

On répondra, que le commerce du monde, tout méprisable qu'il est, peut ennoblir l'âme : que les effets qu'il produit sur elle ne sont jamais indifférents : qu'il est vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme sacrée de la vertu ; mais qu'il peut aussi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot, que le monde bien vu, bien connu, peut former l'homme. C'est trop risquer que de s'exposer à cette alternative. Le sage n'est pas un dieu sur la terre : la vertu a ses faiblesses, ses combats, et des ennemis acharnés à la persécuter. Ses amis, il est vrai, sont de tous les hommes ceux qui se plaignent le moins et le plus tard. Mais si les amis de la vertu gémissent, les méchants peuvent-ils espérer de sourire ? Si la sagesse a ses misères à déplorer, comment la folie peut-elle prétendre au bonheur ? Et puisque c'est une nécessité commune au sage et à l'insensé de souffrir, quel moyen de vanter ce monde et la vie, où le plus heureux est celui qui se lamente le moins ; où l'extrême patience est la suprême félicité ; où le meilleur de nos amis a si souvent besoin d'indulgence et de pardon ?

Heureux l'homme qui a le moins connu le monde ; ce monde perfide que ses amis n'ont jamais trouvé sincère ; ce monde avare qui donne si peu, et qui reprend si tôt ses dons ! Et cependant il est bon de le connaître pour apprendre à n'être pas sa dupe ou sa victime. Le connaître sans l'aimer, voilà le point difficile ; moins on l'aime, et mieux on en jouit ; voilà le secret du sage.

Lorenzo, ne te laisse pas séduire aux accents de sa voix. Elle a la douceur du chant des sirènes; mais, comme elle, cette voix chante sur un écueil fameux par mille naufrages.

NOTE.

(1) Toute la nature a-t-elle donc épousé ma cause? ai-je séduit le ciel et la terre pour déposer contre toi? Si ton ame est immortelle, que reste-t-il? Tout, tout, Lorenzo. Il la faut rendre heureuse, cette immortelle. Des immortels malheureux! quelle pensée est plus propre à nous alarmer? Et cependant Lorenzo est toujours attaché à ce monde. C'est là qu'il enferme tous ses trésors; c'est de lui qu'il tire les titres dont il se glorifie. Il aime qu'on le nomme un homme du monde. Comment peux-tu t'énorgueillir de cette vile épithète? c'était un nom de reproche dans les siècles anciens. Dans ces temps où les hommes n'étaient point déçus de cette qualité, où ils ne rougissaient pas des cieux, le nom de chrétien enflammait leur ambition et faisait leur joie. Arrosé des eaux de la fontaine de Castalie, je voudrais te rebaptiser, te donner un titre plus noble et une ame plus pure.

Les objets funestes qui enflamment tes désirs guideront mes pas et dicteront mes vers. Que le monde a de charmes pour toi! que l'ambition émeut violemment ton ame! Combien l'impression que le plaisir fait sur elle est encore plus vive! Voilà les trois sources dont le poison coule dans ton cœur. Voilà le triple trait qui donne la mort à ta vertu. Ce seront les trois objets de mes chants; je n'oublierai point et l'esprit et la sagesse du monde.

O Lorenzo, quel choix est le tien? tu préfères aux cieux un monde que le plaisir, l'ambition et la richesse se partagent entre eux. Ces trois furies agitent alternativement le cœur de l'homme, et le tourmentent sans relâche. Ils se le renvoient comme un ballon, jusqu'à ce que fatigué, étourdi de ce tournoiement perpétuel, il cherche le repos, tombe en défaillance et s'affaisse dans le désespoir. Tel est le monde dont Lorenzo fait plus de cas que cette félicité dont les anges mêmes n'ont pas été jugés dignes, qui a été promise à l'homme seul, que leur adorable Souverain est venu des cieux lui communiquer lui-même, et qu'il l'a pressé d'accepter par ses préceptes, par ses miracles, par sa vie, par sa mort. Tel est le monde qu'épouse la sagesse de Lorenzo: il cherche le repos sur cet oreiller épineux dont l'effet est semblable à ces potions qui, mal préparées, enivrent les esprits et ne les calment pas, et remplissent l'ame de visions et de folles chimères qui l'agitent dans un sommeil plus fatigant que la veille. Je t'entends dire que c'est là un lieu commun mille fois rebattu. Eh! l'on ne peut trop le répéter, jusqu'à ce que les vérités qu'il contient soient bien comprises.

Le monde une fois bien connu doit nécessairement ou nous cor-

riger et porter nos cœurs à se tourner vers le ciel, ou nous rendre de vrais démons, même dès cette vie. Juge si ce monde dont tu es amoureux comme d'une maîtresse, mérite ton fol amour, puisque, soit que tu t'en détaches, soit que tu restes son esclave, quelque choix que tu fasses, il en naîtra toujours des maux inévitables, quoiqu'il y ait une énorme différence entre les uns et les autres. Qui-conque ne portera pas ses regards au-dessus de la terre pour chercher le vrai bonheur et la véritable amitié, n'en trouvera pas même l'ombre ici-bas.

SEIZIÈME NUIT.

LE PLAISIR ET LE SUICIDE.

Tu dis (1) : « J'abandonne l'ambition; c'est une folie qui
« coûte trop cher; mais le plaisir au visage riant, quel censeur
« assez austère peut l'interdire aux mortels? L'homme est né son
« esclave. Pour obtenir les faveurs de ce dieu, l'homme met à
« ses pieds les sceptres et les couronnes, il s'expose à tous les
« maux et brave tous les dangers. Le guerrier qui va combat-
« tre, résolu de vaincre ou de mourir, ne voit que le plai-
« sir sous les traits de la gloire : l'ambitieux le cherche dans
« les honneurs. Les rois sur le trône obéissent à ses lois. Quel
« mortel peut résister à ses charmes et se soustraire à sa puis-
« sance? »

L'amour du plaisir est inséparable de l'homme : la vertu la plus héroïque ne peut que régler ce penchant, et non pas le détruire. La nature peut-elle nous crier d'une voix plus forte que la volupté est le bien suprême (2).

Eh ! qui te dit de méconnaître la voix de la nature et l'empire du plaisir ? Le plaisir règne dans les cieus : c'est lui qui fait partager aux esprits la félicité de Dieu même. Il règne aussi sur la terre. Que ne lui doit pas l'univers ? Sans lui, que l'aspect de la nature serait triste ! comme tous les êtres resteraient engourdis et glacés dans un repos léthargique ! Il est l'âme du monde. Il porte partout le mouvement et la chaleur : il entretient la vie dans l'univers et en repousse incessamment la mort.

Tous les êtres sensibles sont nés ses sujets. Si ce n'est lui, c'est son fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en est peu qui le cherchent dans la vertu ! Les plaisirs du vice sont nombreux et variés comme la foule des passions qui peuvent agiter le cœur, se méprendre sur leur véritable objet, ou passer leurs justes li-

mites. Car ne crois pas qu'il n'y ait qu'une espèce de libertinage. Il faut étendre ce nom à toutes les passions qui nous corrompent et que la raison désavoue. Suivez le père, qui vient de quereller les amours de son jeune fils, vous le verrez peut-être se livrer à des amours plus infâmes. L'un, séduit par les charmes de l'or, l'enlève à son maître légitime, et vit avec lui dans un commerce honteux. L'autre se prostitue à la sombre vengeance. La haine, aussi bien que l'amour, a son sérail où d'horribles voluptueux font débauche de sang. Le plaisir est le but nécessaire du méchant et de l'homme de bien. C'est pour lui que l'affreux assassin tire son poignard : c'est à lui que le ministre du pouvoir, à la lueur de sa lampe nocturne, sacrifie son repos, son sommeil..... et les hommes ! Pour lui l'avare veille et se consume près de son trésor. L'orgueilleux stoïcien trouvait le plaisir dans le mépris du plaisir. La douleur même et la peine font une route qu'on prend quelquefois pour y arriver. On trouve alors, ou l'on espère trouver la volupté dans ses souffrances et dans ses larmes. Pourquoi ce solitaire court-il, du sein de la société s'enfoncer dans les déserts et s'irriter contre son corps ? C'est encore une victime qui s'immole au plaisir. Le plaisir est le père des vertus et des crimes de la terre : il nous fait braver l'infamie et les tourments ; c'est lui que nous voulons saisir dans les bras de la mort même, en nous y précipitant. Ce despote de l'univers est aussi mon maître : le plaisir est l'objet de mes sens mélancoliques.

Mais je sens que j'offense les oreilles délicates de nos prétendus sages ; je vois leur front austère se couvrir de nuages, et me reprocher, comme une hardiesse condamnable, l'éloge dangereux du plaisir : quelle imprudence, diront-ils, d'irriter encore le penchant naturel qui entraîne vers lui tous les hommes ? Sages modernes, si la sagesse outrée peut en mériter le nom, écoutez ma paisible réponse. Les hommes en croiront toujours leurs sens : nous ne pouvons leur en imposer sur le sentiment ; et quand nous le pourrions, serait-il honnête de le faire ? Jamais la vérité ne peut avoir d'obligation au mensonge. Avouez donc de bonne foi que le miel est plein de douceur : ajoutez seulement, que sa douceur est mortelle quand il est mêlé avec les poisons. Ne peut-on louer que la vertu ? Est-elle l'unique bien de l'homme ? Pourquoi donc préfère-t-on la santé à la maladie ? Ce que la nature aime est nécessairement bon, sans attendre notre aveu, et toutes les fois que vous n'entendrez pas dans l'avenir une voix qui vous crie : « Prends-garde, » le plaisir doit vous déterminer, quand il viendrait d'une autre source que de la vertu.

Le plaisir est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnaissance pour le Créateur. Le remercierions-nous de ses bienfaits, s'ils n'excitaient dans notre ame aucune sensation agréable? L'être insensible est nécessairement un être ingrat. L'homme sourit au plaisir dans le berceau; dès qu'il est né, il est épris de ses charmes, et cet amour dure autant que sa vie. La sagesse n'est point l'ennemie de ce souverain des mortels. Elle est faite pour l'éclairer, pour le servir et non pour le détrôner.

Homme, réjouis-toi éternellement, nous crie la nature. Partout elle offre à nos sens tout ce qui peut les flatter. C'est pour nous qu'elle fait éclore toutes les richesses de l'univers. Elle tient un banquet, une fête, une fête continuelle, où l'homme s'enivre des sensations les plus délicieuses. Sa main libérale remplit sans cesse la coupe du plaisir, et nous la présente de la part du Créateur. Refuser de répondre à sa douce invitation, c'est une ingratitude envers l'Être magnifique, qui, pour nous faire goûter le plaisir, a si bien assorti les désirs, les objets et les sens. Acceptons ses dons, jouissons-en sous ses yeux, et que le sentiment du bonheur soit un hommage de notre reconnaissance. Souvenons-nous pourtant de boire sobrement dans la coupe des sens. Il est des jouissances plus parfaites et plus dignes de l'homme. Cultiver sa raison, exercer les facultés de l'ame, dresser ses pensées à la vertu, entretenir pour le bien une ardeur toujours égale, c'est le sûr moyen de faire naître la joie dans son cœur et de l'y conserver.

Lorenzo, toi qui n'as jamais connu les pensées sérieuses (1), si tu as le courage de rêver un instant au plaisir et de méditer sur sa nature, écoute mes vers, et tu seras étonné de te trouver un des hommes les plus sobres (*) et les plus austères. Qu'est-ce que le plaisir? C'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble. La vertu est la tige, le plaisir est la fleur qu'elle produit; et les ennemis de l'honnête Epicure ne furent que des calomniateurs insensés.

Jamais mortel n'a trouvé par hasard le secret du bonheur. Ce n'est point par de vains désirs qu'on peut lui donner l'être. Nous ne le trouverons point dans la bassesse du vice ni dans les penchans d'un cœur corrompu. C'est un art qu'il faut apprendre. Il est le prix d'une étude continuelle: dès qu'elle est interrompue, tout le fruit des travaux passés est perdu, et le malheur

(*) Ne va pas le dire à Calliste. Elle te croirait mort, et se moquerait de toi: ou bien elle t'enverrait à son hermitage avec L***.

revient à la suite de l'ignorance. La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres : les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes ; mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. Ne nous rebutons point de cette différence. Si sa recherche est nécessaire, sa conquête est sûre pour le mortel qui a du courage : elle ne ressemble point aux autres biens de la terre qui fuient souvent celui qui les poursuit ; jamais elle ne se laisse chercher en vain.

La sagesse est la mère du vrai plaisir (*). Le cœur de l'homme juste est son trône : c'est là qu'il règne avec une majestueuse douceur sur toutes les facultés de l'ame. Les vertus l'environnent, composent sa cour et veillent à sa défense. Ces vertus, dont les noms alarment notre faiblesse, ne sont pourtant que les amies de l'homme. Elles ne veulent que son bonheur : elles sont la source et le gage de ses plaisirs. Que nous commandent-elles, que ce que nous voulons nous-mêmes ? Elles nous pressent d'être heureux en méritant de l'être. Doux plaisir, aimable et puissant législateur, si les hommes étaient raisonnables, s'ils t'aimaient d'un amour éclairé, ta volonté ne ferait que suivre leur choix, tes ordres ne seraient que leurs désirs. Le bonheur est d'obéir à tes lois. Le malheur est la peine attachée à leur transgression.

Nous voulons follement traverser les sages desseins que le Créateur t'a chargé d'accomplir sur la terre. Tu n'es pas descendu des cieux pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblier et l'élever vers son auteur. Divinité bienfaisante, tu es venue parmi nous pour aider la raison et joindre à sa force le pouvoir de tes charmes. Tu commences par secourir la vertu, et la vertu reconnaissante assure, éternise ton empire. La vie, la société, la religion ne subsistent que par toi : cette saveur exquise dont les aliments flattent nos sens, nous intéresse à la conservation de nos corps ; cette douceur que nous goûtons dans la louange nous fait chercher à plaire et tient les hommes unis ensemble ; cette félicité que l'homme juste attend dans une seconde vie, lui fait, dans cette vie mortelle, un plaisir du devoir d'adorer son bienfaiteur (*).

(*) La discipline est sa nourrice, la patience est le maître qui l'instruit, la persévérance le couronne.

(**) Le plaisir sert utilement Dieu, l'espèce humaine, et chacun de ses individus ; et pour les mieux servir il a passé les bornes de la sphère de l'homme.

(3) Coule donc à jamais dans nos ames, ô plaisir, source sacrée, qui arroses et fertilises tous les germes du bonheur ! Mais c'est la vertu seule qui peut ouvrir cette source et perpétuer son cours : le crime la tarit. L'erreur ou l'excès changent le plaisir en vice, et nous précipitent sur la peine. Un sobre repas entretient la vie, la santé, la raison et la joie ; l'intempérance porte le trouble dans notre entendement, enfante les chagrins et les douleurs, et nous livre à la mort (*). Que puis-je souhaiter à mon ennemi de plus funeste, que de le voir faire excès de plaisir et s'en remplir sans règle et sans mesure ? Si tu épuises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. Mais si tu n'offenses ni le ciel, ni les hommes, ni toi, bois alors le plaisir sans réserve ; plus l'ivresse te gagnera, plus tu t'approcheras de Dieu. Dieu n'est Dieu que parce qu'il goûte un plaisir que le repentir ne suit jamais.

N'espère point trouver cette qualité dans les plaisirs du vice : la peine en est le fruit nécessaire. Elle est inévitable pour le méchant. L'homme peut-il déranger le plan de l'Éternel et éluder le Tout-Puissant ? Quelle folie de prétendre inventer un bonheur contraire aux desseins de celui qui a formé l'homme et l'univers ! Les proportions et les lois d'où doivent naître la dissonnance ou l'harmonie des sons, ne sont-elles pas invariablement réglées par l'ouvrier qui a fait l'instrument ? La main qui en tire les sons est forcée de s'assujettir à cet ordre qu'elle ne peut changer. Nous ne pouvons de même trouver le plaisir dans les objets qui nous environnent, qu'en suivant les lois d'où le Créateur l'a fait dépendre. Le ciel a attaché la vie à l'union du corps et de l'ame, et le plaisir à l'union de l'ame et de la vertu. Sans elle, il est donc aussi impossible d'être heureux, qu'il l'est de vivre sans respirer. La fortune ne peut ni donner le bonheur au méchant, ni l'ôter à l'homme de bien. Sois vertueux (4), et laisse au ciel à répondre du reste.

Vous qui cherchez le bruit et la dissipation, qui vous vantez de goûter la joie ; vous que le monde appelle des hommes de plaisir, vous êtes des hommes de peine. Pourquoi votre imagination se porte-t-elle toujours dans l'avenir ? C'est que vous êtes toujours mécontents du présent. Poursuivis par un dégoût invincible de vous-mêmes, vous divulguez à chaque instant le secret de votre misère. Le repos est pour vous un tourment in-

(*) Ces deux effets contraires sont deux leçons, dont l'une nous apprend que le ciel nous aime, et l'autre, que le ciel est juste.

supportable. L'ennui vous force à vous agiter; vous bercez votre ame dans le mouvement pour assoupir le sentiment de vos maux intérieurs : vaine ressource, qui les décèle et ne les guérit pas (5).

Si les hommes étaient heureux, on ne les verrait point troubler le silence des nuits par tous ces divertissements bizarres et tumultueux. Il n'appartient qu'à une ame étroite et légère, enflée d'amour-propre, et vide de pensées, de se livrer sans retenue à ces bruyants éclats. C'est le cri d'un cœur malade, à qui des mouvements convulsifs donnent pour un moment une apparence de force et de santé. C'est un chatouillement qui d'abord excite le rire et finit par la douleur (6). Le rire immodéré dissipe la pensée, offense les autres, et nous fait souvent taxer nous-mêmes d'orgueil ou de folie. Quelquefois ces accès ne sont que le bruit importun d'un homme, qui, rongé de chagrins, tâche de s'étourdir sur ses maux. Ne prenons point ces vaines saillies pour le signe de la véritable joie. C'est la joie du vice : un rien la fait naître, un rien la détruit : dès que ce moment de délire a passé, l'homme s'affaisse, et retombant dans une mélancolie plus noire, il ressent plus vivement la pointe de ses douleurs. Cette folle joie ressemble à ces torrents fangeux dont les eaux grossies tout à coup se répandent et roulent avec fracas par bords et par flots : un moment les voit se former; un moment les épuise, et les campagnes, qu'ils menaçaient d'inonder restent couvertes du limon amassé dans leurs cours impétueux. Ce n'est pas celle-là qui bravera un revers imprévu, qui ouvrira gaiement la porte à l'honnête pauvreté, et s'entretiendra paisiblement avec la mort sans s'effrayer de son aspect menaçant.

Le bonheur n'est point le transport passager des sens : c'est un état de l'ame constant et permanent : il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné et réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil : elle donne à l'homme une physionomie satisfaite et tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse : c'est, en un mot, un visage modeste et sérieux, avec un sourire sur le cœur. Eh! comment ose-t-on montrer cette joie impudente au milieu des maux nombreux de l'espèce humaine? Un air toujours triomphant est pour les autres une vue choquante : c'est une espèce d'insulte faite au malheureux. Mais un visage abattu est un objet encore plus vil et qui mérite autant de mépris que de pitié. Pourquoi ces fronts consternés sous les yeux de l'Être

bienfaisant, qui ne nous eût pas fait naître, s'il n'eût voulu nous rendre heureux? L'ame forte sait garder un juste milieu, se maintenir dans un équilibre constant, s'élever insensiblement de la tristesse à la joie, et redescendre doucement et par degrés d'une joie modérée à une tristesse utile et raisonnable. Le vrai sage n'offrira jamais un visage sombre et accablé de chagrin, comme il n'épuisera point par les épanchements d'une joie déréglée le fonds de satisfaction intérieure dont son ame est remplie : trop heureux pour être frivole et folâtre, il reste calme et serein.

Insensé, quitte tes assemblées profanes et tes bruyants concerts. Le jeu, la musique et la danse sont de mauvais consolateurs. Je vais t'en indiquer de plus sûrs. La mélancolie vient-elle obscurcir ton front de ses nuages; sens-tu la tristesse descendre dans ton ame? Repose ta pensée sur une vérité importante, enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramène le sourire sur les lèvres d'un malheureux, ose être le censeur intrépide de ton ami et le bienfaiteur de ton ennemi; ou bien, sur l'aile de l'amour, élance-toi vers l'auteur de la nature et saisis Dieu par la pensée. Bientôt ta mélancolie se dissipera, tes esprits ranimés reprendront leurs cours et leur vivacité : tu n'auras pas besoin d'aller puiser la joie dans un vin pétillant, ou dans la mélodie des sons, et tu te consoleras aisément de voir ta vigne flétrie, ou ta lyre brisée (7).

Toi qui veux rire, veux-tu rire de toi? J'ose te donner un conseil qui te surprendra. Va dans ta retraite, prends la Bible et lis. Là reposent une foule de vérités qui te rendront la paix. Quand l'Éternel ne les aurait pas dictées, ces pages fécondes n'en seraient pas moins un des plus riches trésors que le temps et la raison aient pu former : et le sage ne se lasse point de les admirer (8).

Tu me répondras que c'est aller à la joie par une route trop sombre. Mais le premier rayon, dont le soleil frappe nos yeux, a-t-il jamais produit une sensation agréable? Tout ce qui doit affecter nos organes d'un grand plaisir, les blesse d'abord par une impression douloureuse. N'est-ce pas de la fatigue que le voyageur achète un sommeil doux et tranquille? Le ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme : il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis (*) : le travail amène et prépare

(*) Et la gloire sème les lauriers de la victoire sur le torrent du plaisir dont l'onde pure coule en paix et sans interruption.

le moment du plaisir. Trop (9) d'ardeur à le hâter le détruit : s'il est prématuré, il est nul. Il faut prendre la peine et se donner le temps d'être heureux.

Convenons donc que le plaisir est le souverain bien de l'homme; mais apprenons à distinguer le faux du véritable. Le seul qui mérite ce nom est celui qui porte le sceau de la raison, ce chancelier sévère comme Jorke, et qui, comme lui, ne doit rien sceller qu'après un mûr examen. Le plaisir, dont la vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du temps, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours, et jetant vers l'avenir toute sa lumière, il dissipe devant lui les tristes ombres de la mort. L'éternité, comme le soleil abaissé encore au-dessous de l'hémisphère, laisse déjà échapper quelques rayons dont l'éclat dore sa tombe et lui montre la première aurore d'un jour éternel. Le faux plaisir fait haïr l'immortalité et prête des charmes hideux à l'anéantissement; et s'il jette dans le présent quelques lueurs passagères qui attirent l'homme, elles découvrent en même temps à son œil effrayé un voile de tristesse et d'horreur étendu sur l'immense avenir.

L'ame (que l'homme se prosterne à ce nom vénérable), l'ame est née dans les cieux. Sa destination était de conserver sa noblesse et sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devait, comme un illustre étranger, y passer rapidement, toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, et réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

Mais il se trouve des hommes dont le goût dépravé chérit de préférence les productions de cette terre misérable. On y voit ces hôtes venus des cieux, errer en mendiant leur subsistance comme de vils esclaves, et aliéner (*), pour un moment de plaisir, l'héritage d'une éternité. Qu'arrive-t-il ? Dès que la fortune et les années leur retranchent cette vile pâture dont leur ame subsistait, ou que leur goût blasé la trouve insipide, ils restent dans la disette : la raison sort de son court sommeil : le désespoir s'éveille avec elle et l'homme succombe. Qu'alors l'existence est pénible et laborieuse ! Quelques-uns veulent encore soutenir le rôle difficile de tromper le monde en se trompant eux-mêmes ; mais il en est peu qui aient la patience d'attendre la fin de la pièce, et le courage de sourire tristement jusqu'à ce que la toile tombe.

(*) Au prince infernal qui gouverne ce bas monde.

La plupart, saisis de rage¹, tirent le rideau d'une main audacieuse. Malgré les horreurs que le remords et la nature rassemblent pour garder ce passage terrible, malgré les lois divines et humaines dont le glaive étincelle et veille à sa défense, malgré l'abîme de la destruction qui les entoure de tous côtés, et présente à leur chute un gouffre inévitable, on les voit renverser tous ces obstacles et s'élancer furieux au delà des barrières de la vie.

Ciel ! qu'entends-je ? quel gémissement épouvantable ! Que vois-je ?... Une chevelure hérissée, un sein déchiré et sanglant... Le blasphème est dans ses yeux : la fureur du désespoir est empreinte et vit encore sur son cadavre... Lorenzo, c'est ton ami ! c'est Altamont ! Ce jeune voluptueux, si aimable, si brave, a fui lâchement de son poste et déserté la vie ! Tirons un voile sur cet affreux spectacle ! Mais pourquoi le cacher ? Regarde autour de toi, Lorenzo ! Vois, vois ces épées fumantes et teintes de sang, cette fiole empoisonnée, ces lacets funestes, ces visages enflés et livides. Vois ces libertins, lentement homicides d'eux-mêmes, ces spectres ambulants dont le corps est livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuses, et courent noyer leur désespoir dans la débauche. Que ces images sont effroyables ! qu'elles rendent un hommage terrible à la vertu !

Levez-vous, furies, et exterminiez l'affreux suicide ! Ce monstre plus exécrable que vous, cet horrible et triste amant de la mort, à l'œil farouche, aux noires pensées, est venu dans son vol impétueux s'abattre sur l'Angleterre. O ma patrie, qu'il déshonore, pourquoi tes mœurs sont-elles aussi loin de la raison que ton île l'est du continent ? C'est une lâcheté de craindre la mort ; mais c'est une lâcheté plus grande de ne pouvoir supporter la vie (11). Lave-toi de cette tache honteuse qui souille ta gloire, et cesse d'épouvanter l'Europe par les tragiques récits de tes fureurs. N'accuse point ton climat d'avoir donné naissance à ce monstre. Ta latitude ni l'aspect du soleil n'ont point de part à tes forfaits. La raison n'est point sujette à décliner en s'éloignant de l'équateur, et la nature n'a point fait de climats qui soient contraires à la vertu. Ce n'est pas ton sol, c'est ta folie qui produit tes vices.

Oui, j'avoue que le suicide est une espèce de folie ; mais elle a sa source dans la corruption du cœur (12). Ce n'est que le dernier attentat d'une vie criminelle, le dernier accès du délire d'un insensé qui a passé ses années sans réfléchir, qui a vécu dans l'esclavage des sens, et qui a couru de vice en vice et d'excès

en excès. Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue.

L'homme frissonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant sur le bord de ce précipice inconnu : et dès qu'il se penche et plonge ses regards dans sa profondeur, il recule épouvanté. La sage nature connaît l'homme qu'elle a formé. Prévoyant que l'amour de sa propre conservation serait souvent un lien trop faible pour le retenir dans la vie, elle a placé la terreur au bord de l'abîme, comme un fantôme armé d'une épée flamboyante, qui en écarte les mortels. S'il ne tenait l'homme de bien en respect, rien n'arrêterait son ame impatiente de s'élançer dans l'immortalité. Ne trouvant qu'un dégoût fatigant dans les plus doux plaisirs de la vie, il déposerait au milieu de sa route ce fardeau qui l'importune. Et le méchant, qui le forcerait à traîner ses liens jusqu'au terme marqué par la Providence? Qui pourrait l'arrêter, lorsque la sombre mélancolie du crime descend dans son ame, et que le remords le saisit et l'agite? Sans la terreur qui le repousse sans cesse vers la vie, dans ses transports de rage, il briserait ses fers, franchirait la barrière et s'abîmerait dans la mort.

Lorenzo, si tu as encore l'heureuse faiblesse de craindre cet horrible désespoir, si tu ne te flattes pas d'entrer avec insensibilité dans le tombeau, songe, dans le choix de tes plaisirs, songe à consulter ton être tout entier. Soumets (15) les biens de la fortune à la santé du corps, le corps à l'ame, et l'ame à Dieu. En suivant cette gradation naturelle, tu pourras élever l'édifice d'un bonheur durable : renverser cet ordre nécessaire, c'est vouloir que le sommet d'une pyramide lui serve de base et la soutienne.

Le vice, ni le sens, ni les chimères de l'imagination ne peuvent donner le bonheur qui convient à un être immortel. De vains plaisirs qui ne durent qu'un instant ne sont point faits pour remplir la capacité de son cœur. Cherchons dans la vertu cette joie pure qui agrandit, qui ennoblit l'homme, qui, toujours inépuisable, donne sans cesse et promet encore davantage ; qui nous aide à traverser en paix l'espace de la vie, et montre le bonheur au terme de la route ; cette joie céleste, qui est affranchie de l'empire du hasard, du temps et de la mort, que la mort augmente encore, et qui croîtra toujours tant que durera la longue journée de l'éternité ; cette joie calme que l'espérance accompagne, et qui ne nous éloigne de la tristesse que pour nous approcher de l'Être bienfaisant dont la main libérale

a mêlé tant de merveilles et de qualités divines à la poussière de l'homme. O ma chère Lucie, puissé-je te retrouver dans un séjour où ta présence même ne pourra rien ajouter à ma félicité!

NOTES.

(1) J'entends Lorenzo, zélé défenseur du monde, sans en recevoir aucun salaire, me répliquer avec un sourire moqueur : « J'avouerai sans difficulté que la vertu a ses peines ; en cela tes vers s'accordent parfaitement avec la vérité ; mais tu ne dis pas que le vice a ses plaisirs, si c'est un vice que de suivre la nature et ses penchants. Oses-tu bien appeler folie le doux plaisir, si justement vanté par les philosophes de l'antiquité ? Je me fais gloire de marcher sur les pas de ces sages fameux. Je veux, comme eux, suivre la nature. — Suis donc la tienne. Ta conscience n'en est-elle pas la portion la plus noble ? N'est-elle pas la souveraine de l'homme ? Tu lui as donné la mort par le vice ; rends-lui la vie par la vertu. Voilà comme tu dois suivre la nature et te montrer la noble image du Créateur. — Une bonne conscience ! A ce nom seul le mondain s'éloigne : le vers qui la nomme lui déplaît, et Lorenzo sourit avec mépris. Cependant, une bonne conscience a aussi son sérail rempli de beautés ravissantes : le temps, loin de les flétrir, multiplie leurs charmes. Pour te rendre joyeux, choisis parmi les plus belles. »

(2) Lorenzo, toi qui es du conseil de la volupté, de cette reine si vantée qui te compte au nombre de ses courtisans, malgré la différence de ton sexe, toi qui es consommé dans la science du monde, qui te crois un Murray, un Démosthènes, et regardes en pitié ma faible éloquence, peux-tu mieux plaider que moi la cause du plaisir ? Connais-tu sa nature, son but et sa famille ? Écoute mes chants et tu les connaîtras.

(3) Coule, comme l'Euphrate coulait au travers de l'Éden. Le torrent du plaisir forme un nouvel Eden dans les lieux où il passe ; mais cet Eden se perd encore par la chute de l'homme. Qu'entends-je ici par la chute de l'homme ? Tu le sauras, lorsque je développerai la nature du plaisir.

(4) La vertu et la piété sont-elles la même chose ? Non. La piété est plus que la vertu ; elle en est la source ; elle est la mère de tout mérite et de tout plaisir. Les gens du monde goûtent peu cette doctrine : ils tiennent au nom de piété ; la piété est le germe de tout bien sur la terre ; c'est le premier fruit de la faculté d'être raisonnable. Nous ne pouvons rien aimer d'un véritable amour, qu'en vue de Dieu. La piété est le fondement de l'humanité ; l'humanité est la source d'une partie du bonheur de l'homme ; mais un bonheur encore plus grand est attaché à la piété. Croire en Dieu, c'est avoir fait un premier pas vers le bonheur ; le craindre et l'adorer, c'est s'approcher encore davantage de la félicité : l'amour de Dieu

y met le comble. Ces trois branches de piété sont trois sources de plaisir.

(5) Lorenzo, tu ne t'es pas encore avisé d'aller chercher la joie dans nos églises. Tu trouves que le service divin est long et ennuyeux ; mais n'est-il pas juste de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû ? Qu'il soit juste de le louer, peu t'importe : ces louanges t'ennuient. Tu t'amuses plus dans des lieux profanes. Pour captiver ton oreille, il faut que ma muse prenne un ton moins solennel ; elle a pour toi cette complaisance.

(6) Le rire n'a jamais été regardé comme un péché. Pardonne-moi une idée qui pourra d'abord paraître trop sévère. Le rire est contraire à la nature d'un être pensant et capable de moralité. C'est la marque d'une âme vide et remplie d'orgueil, qui s'applique une paille dont le chatouillement la force à des éclats immodérés, qui annoncent les approches de la douleur. La maison du rire est une maison de maux.

(7) Voilà quels sont les fondements du plaisir dans un monde tel que le nôtre ; mais aussi c'est la source d'un plaisir pur, délicat, durable et divin, le seul qui convienne à la nature de l'homme et qui l'approche de celle des anges ; c'est le principe d'une joie tranquille et sérieuse, mais solide et parfaite, et qui ne s'altère point par les revers. Un bonheur indépendant des accidents, voilà la pierre précieuse : vends tout le reste pour l'acheter. Pourquoi mendier des biens incertains, dont la conquête coûte mille fatigues, et qu'on ne peut jamais aimer ni posséder en sûreté ? La vraie joie est la fille d'une raison sévère ; et ne crois pas pour cela que ma morale soit trop sévère ; elle t'exhorte à jouir des vrais plaisirs et t'en enseigne la véritable route.

(8) Tu crois peut-être que le salut de ton âme y est seul intéressé : si c'est là ton idée, on pourrait, malgré tout ton esprit, te prendre pour un sot. Quel est celui qui, pour peu qu'il aime le génie, la sagesse et la vérité, pourrait te justifier de ce reproche, quelque intérêt qu'il prît à la gloire de ta réputation ? Crois-moi, le livre divin satisfait également l'esprit et le cœur : quiconque le lira en critique éclairé sera bientôt chrétien.

(9) Un contentement intérieur ne nous suffit pas ; notre ambition le dédaigne et ferme la porte sur lui. Nous voulons des transports, des mouvements violents qui enflamment le cœur et donnent à l'âme de vives secousses. Faute de connaître ce que notre état mortel peut admettre, à force de vouloir exalter le sentiment du plaisir, qui n'est que dans la modération, nous le rendons nul. Tous nos transports troublent notre paix. La paix est cependant le plus grand bien que l'homme puisse prétendre sur la terre.

(10) Plonge ta tête dans les mers qui t'environnent, pour y laver cette tache impure. Frémis d'horreur en m'entendant te dévoiler la cause et l'origine du suicide ; et quand il sera connu, que la haine des nations l'accable, lui insulte et le bannisse de l'univers.

(11) Anglais, telle est la cause du suicide ; elle était ignorée de vous ; ou , ce qui est pire encore , vous ne voulez pas la voir ; et vos magistrats , en fermant les yeux sur cette cause qu'ils pourraient détruire , se rendent eux-mêmes complices de ses horribles effets.

(12) Cet oracle dissipera tous tes doutes. Si mes chants sont longs , ma morale est courte ; elle se réduit à cette unique règle. Munis-toi de cette pensée comme d'un bouclier , pour te couvrir dans le champ de bataille de cette vie mortelle. Quand le danger menace , oppose-la devant ton cœur comme une égide impénétrable. Elle est à l'épreuve des attaques du monde.

L'homme de bien , dans sa chaumière , est plus sage que les sages du monde ; soit par rapport à la vie future , soit même par rapport à la vie présente. Les mondains sont donc doublement fous sous ces deux aspects. Étrange vérité , dont ils ne seront pas convaincus ; ils aimeront autant croire au symbole. Cependant , rien n'est si vrai ; et il est même impossible que cela ne soit pas , tant ce que chantent mes vers est loin d'être romanesque ! Le bonheur n'a de réalité , la vertu n'a de force que ce qu'ils en reçoivent de l'espérance d'une vie immortelle. Quiconque pense que la terre est tout , ou ce qui est le même , qu'il n'est rien au delà , doit nécessairement avoir une haute idée de ses biens , aimer ses folies et s'enorgueillir de ses vanités. Mais celui qui est bien convaincu du néant de la terre , ne peut lui trouver des charmes.

DIX-SEPTIÈME NUIT.

LE BEL ESPRIT.

Amant forcené (1) d'un monde corrompu , t'entendrais-tu encore vanter ses vaines grandeurs et ses plaisirs funestes ? J'ai dépouillé devant toi cette idole à qui tu prodigues l'encens , j'ai porté près d'elle le flambeau de la vérité , et je te l'ai montrée telle qu'elle est. Que peux-tu répondre en sa faveur (2) ?... Tu gardes le silence. Puis-je me flatter que ce silence m'annonce le triomphe de la raison ? Non : il est aisé de te confondre , mais il ne l'est pas de te convaincre , et de t'en arracher l'aveu. Tu prétends au titre de bel esprit , et l'esprit parle encore quand le bon sens n'a plus rien à répliquer.

L'esprit est un talent précieux , lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place , c'est une vraie maladie de l'ame. Ce n'est plus que l'art funeste d'amuser par mille vaines saillies , d'embarrasser la raison dans mille détours , de combattre la vérité par des sophismes , et d'élever des nuages pour s'y ré-

fugier au besoin, et se dérober à la lumière importune de l'évidence. Le monde aveugle admire et flatte ce talent frivole et dangereux. Il s'imagine que l'esprit est rare. Lorenzo, c'est la sagesse qui est rare. L'esprit abonde. Il suffit d'être passionné pour en avoir. Quelquefois ces saillies sont une bonne fortune rencontrée dans le vin. L'esprit va rarement sans un peu de folie. Toute cause qui agite violemment les esprits animaux, fera jaillir ces éclairs éblouissants. Souvent le hasard même peut donner de vils rivaux à l'homme ingénieux. Que tu dois mépriser cette petite gloire, en voyant la stupide sottise se méprendre sur le sens de tes bons mots, et se plaindre avec une compassion philosophique du malheur qu'elle a eu de rencontrer un fou !

Mais (5) cette sagesse précieuse qui approfondit et creuse les objets, qui fait analyser, comparer et peser leurs rapports, saisir la vérité fugitive, et se l'assujettir, qu'il est rare de la trouver ! Ne la cherchez point dans les assemblées nombreuses ; elle est l'heureux partage d'un petit nombre de mortels privilégiés. L'esprit, aussi commun qu'il est pernicieux, est un talent abandonné à la multitude.

Dans la vie civile, le bon sens fait les hommes ; l'esprit ne fait que des intrigants. Il hait l'autorité, il aime les troubles, et se regarde comme l'éclair qui allume l'orage. S'il est dangereux pour les États, il est l'ennemi de la religion. Voudrait-il s'abaisser à croire ce que croient les sots ? Le bon sens est le casque qui nous défend. L'esprit ressemble au panache qui voltige et ne fait que nous exposer davantage. Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat ; mais quand il resterait brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien et devient un mal. Il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau et le précipiter plus tôt sur l'écueil. Un demi-Chesterfield serait un fou achevé que les sots même mépriseraient, en se remerciant d'être sots.

NOTES.

(1) Maintenant, amant superstitieux du monde, accoutumé à regarder en pitié les malheureux qui sont épris des cieux, avale le mépris à ton tour, et reste confondu. Qu'es-tu, toi qui te vantes ? Ton mérite mondain, ta grandeur de théâtre sont comme une vapeur qui s'élève au bord de l'horizon ; dans l'éloignement, sa masse nous étonne ; elle s'approche, les yeux la cherchent, elle s'est évouée. Le mérite de l'homme vertueux ressemble à ces montagnes

qui paraissent grandir et s'élever de plus en plus dans les nues, à l'œil du voyageur qui s'avance. Les cieux lui sont promis : il en jouit dès lors par l'espérance, et bientôt il en sera le possesseur éternel. Que ce moment tarde à ses désirs !

(2) Te voilà confondu, et tu méritais de l'être. Le monde, ton écueil, est dans l'attente de ta réponse. Il prépare des applaudissements et une couronne pour le triomphe de son orateur. Te verra-t-il réduit au silence et rester muet ? Qu'il se rassure ; l'esprit est ton partage, et l'esprit ne parle jamais tant que lorsqu'il n'a rien de solide à répondre. La raison ne peut mettre un frein à sa fougue, ni arrêter le flux de ses vaines paroles. L'esprit dira que les vapeurs s'élèvent plus haut que les montagnes, et se sauvera par des plaisanteries.

(3) On trouvera dans le monde, j'en conviens, une étrange rapidité de mouvements automates, une étonnante vivacité d'esprits animaux dont l'agitation ne produit jamais d'idées, mais d'où naît une écume légère de joie sémillante, qui mousse et pétille un instant, et laisse l'ame comme éventée dans le vertige et l'étourdissement ; on y trouvera un jeu vivant de fibres élastiques, dont la raison n'anime jamais le mécanisme, mais dont l'action et la mobilité s'entretiennent par des sucres et des liqueurs qui remplissent et parcourent des tubes bien tendus et bien proportionnés. Machine d'une extrême délicatesse, dont les parties ne sont presque jamais d'accord ; mais dès qu'une fois elle vient à se détraquer, adieu le chant de tes sirènes, adieu ta gaieté. Le demi-dieu est rabaissé au-dessous de l'homme et plongé dans une lâche tristesse ou dans un farouche désespoir.

La félicité des cieux ne fait-elle donc aucune impression sur les sages du monde ? N'y a-t-il que l'erreur et la folie qui aient droit de les toucher ? L'idée que l'éternité dépend d'une heure, porte l'homme aux pensées sérieuses ; il en nourrit sa raison ; sa gloire et son plaisir sont de méditer sans cesse cette vérité. Gens du monde, ne rougissez point de vous occuper des cieux. Vos projets sur l'acquisition d'un bonheur immortel ne sont point du nombre de ceux que vous devez craindre de montrer au jour. Ce sont cependant les seuls pour qui vous éprouviez le sentiment de la honte. Qu'elle est étrange et déplacée ! Vous, qui vous croyez sages, écoutez une vérité qu'il ne vous est jamais venu dans l'idée de faire entrer dans les plans nombreux que vous formez, et que vous rejetez si elle s'offre à votre esprit. La seule différence qui distingue le sage de l'insensé, c'est que l'un ne forme des projets que pour cette vie passagère, et que l'autre porte toutes ses vues vers la vie future. Voilà la balance où les hommes sensés vous pèseront ; et ne vous étonnez pas, s'ils vous trouvent légers et sans poids. Sont-ils les seuls dont l'estime vous soit indifférente ? Suivez le plan si simple que le bon sens vous trace dans mes vers ; sauvez votre réputation, et en jouissant de ce monde, assurez-vous la possession de l'autre.

Le monde n'a rien de solide à répondre. Mais ne voulant pas céder à l'évidence , il entasse délais sur délais , et cherche des subterfuges pour éluder le jour du jugement. Mais dans ce jour de la révision des consciences , leur propre témoignage se tournera contre eux-mêmes. Lorenzo, cesse de remettre au lendemain à être sage. Hâte-toi de commencer de l'être. Qui peut se promettre l'heure qui suit ? Le premier conseil que te donne la prudence , c'est de te procurer un ami sûr , et tu ne trouveras cet ami que dans les cieux.

Vous , enfants de la terre , et qui ne voulez être rien de plus , puisque vous pensez qu'un prêtre qui vous prêche en vers a plus de droit à votre attention , et que la poésie peut ennoblir les fonctions de mon état , ma muse s'est pliée à votre goût ; elle a risqué , dans mes vers , des vérités simples que ma voix eût pu vous annoncer dans la chaire évangélique. Oubliez mes vers , mais retenez les vérités qu'ils expriment. Je cherche votre bonheur et non pas vos éloges. Mais vos éloges ne sont pas ce qui doit m'inquiéter ; je vois ma destinée et je me plonge avec courage , comme un autre Curtius , dans le gouffre de l'oubli. Mille ouvrages volumineux meurent tous les jours sans être regrettés. Va donc au milieu de tes ennemis , feuille légère et dévouée , va subir tes destins ; sois fière d'être la victime de la vérité. Le genre humain , indigné , ne te laissera pas vivre longtemps , et ta mort même ne te donnera pas encore le repos. Il te faudra comparaître sous la voûte infernale , devant Lucifer , qui te condamnera comme traître à son empire et comme blasphémateur du monde son ami ; de ce monde où il lève des armées si nombreuses à si vil prix , où tant de volontaires se rassemblent sous ses drapeaux ; du monde enfin qui est prudent , comme la Prusse dans son zèle pour la France.

Tous sont-ils donc fous ? s'écrie Lorenzo. Oui , tous , excepté ceux qui suivent la doctrine que je viens d'exposer , doctrine si nouvelle pour toi. La volonté est la mère de la vraie sagesse , et sans la sagesse , le plus rare génie n'est qu'un insensé. La sagesse du monde a beaucoup fait et fera davantage encore dans les sciences et dans les arts , dans la guerre et dans la paix ; mais les arts et la science , aussi bien que tes richesses , te quitteront à la mort et te laisseront dans une pauvreté absolue. Tout ce que je peux t'accorder , c'est que ta sagesse peut tout , hors te rendre sage ; et ne m'accuse pas d'être pour toi seul un censeur rigide. Ton maître même , Satan , j'ose l'appeler un sot.

DIX-HUITIÈME NUIT.

LA CONSCIENCE.

Quand le corps souffre, l'homme implore le médecin. Une espèce de délire accompagne toujours les maladies de l'ame et lui ôte le sentiment du danger de son état. Elle est mourante, qu'elle se croit encore pleine de santé. C'est être cependant à demi guéri que de sentir et de bien connaître son mal. Le péril est extrême, lorsque l'habitude du vice apprend à l'homme à ne plus en rougir. La conscience périt sous les traits multipliés du crime, et la voix du remords est muette. L'ame perd peu à peu le sentiment de ses vices. Ils se naturalisent; ils deviennent nos mœurs; nous nous en faisons gloire et nous triomphons dans notre ruine.

Ainsi, dans l'ivresse du vice, la conscience s'assoupit au bruit d'un son flatteur. Elle succombe languissamment dans les bras de la volupté, elle laisse échapper de sa main nonchalante les rênes de nos passions, et nous abandonne à la licence de nos désirs, sans nous rappeler, sans paraître remarquer nos écarts. Vous la croyez profondément endormie sur un lit de fleurs. Défie-toi de son sommeil perfide et passager. Vois ce délateur rusé qui, caché derrière elle, minute le registre de nos vices, et remplit de nos fautes ses terribles annales. Espion actif, son oreille et ses yeux veillent sans cesse sur nous. Invisible à nos côtés, il entend, il saisit ce que le cœur murmure tout bas. Nos moindres erreurs sont notées. La foule de nos fantaisies légères ne peut échapper à son œil perçant. Nos désirs à peine éclos sont aperçus : il surprend dans leur germe le point imperceptible de nos vices naissants. Semblable, dans son indulgence cruelle, à l'avidé usurier qui cache son journal dévorant et attend, pour le montrer au jeune héritier, le jour qui consommera sa ruine, la conscience nous laisse dissiper le temps inappréciable; mais elle marque loin de nos yeux tous les moments consumés par la frivolité ou souillés par le vice : elle trace notre histoire sur des feuilles plus durables que le bronze. La mort lira cette histoire à l'oreille du coupable pâissant, et le Juge suprême la révélera devant les mondes assemblés (1).

Non, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son ame n'est point une illusion. La nature n'a point établi

dans notre sein un oracle de mensonge; et les jugements que l'homme porte sur lui-même ne seront point révoqués. Ministre du juge éternel, la conscience le représente dans l'homme pendant sa vie : elle y siège à sa place. Le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein.

Heureux celui qui s'introduit souvent dans le conseil intérieur de son ame, qui ose envisager son cœur nu, se présenter en face à sa conscience, soutenir ses reproches, subir avec fermeté son jugement, et se promettre d'imposer bientôt silence aux délations et aux clameurs du remords. Que ce courage est au-dessus de celui des héros vulgaires ! Mais aussi que ce courage est rare ! L'homme se fuit lâchement, et en s'évitant il court à sa perte. Si quelquefois il lui vient en pensée de se regarder et de se voir, ce n'est qu'une volonté faible et bientôt étouffée. Il interrogera sa conscience, il lui demandera d'une voix timide (*) : « Qu'est-ce que la vérité ?... » Et sans attendre sa réponse, il lève le siège, il se retire avec précipitation et court se sauver de sa raison dans le tumulte de la foule corrompue.

Lorenzo, à la première vue des biens fortuits qui s'offrent à toi, recule un peu, suspends ton choix, pèse-les d'une main soupçonneuse. Si tu vois que tu puisses t'en assurer la possession, jouis. Mais tu n'es propriétaire que des biens que tu peux te donner toi-même. Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle éternise la durée des plaisirs qu'elle procure, et les rend immortels comme elle. Ah ! si ta raison régnait en souveraine sur toi, si tu connaissais les douces jouissances de la vertu, tu n'accueillerais qu'en tremblant les plaisirs frivoles ; ils n'auraient accès dans ton ame que de l'aveu de ta conscience, et ne l'obtiendraient jamais sans un rigoureux examen. Faute de rester soumis à l'empire de cette reine légitime, ton être est dans l'anarchie. Un peuple de désirs séditieux se soulève, se combat et se détruit dans ton cœur. La paix ne peut s'y reposer et ton bonheur emprunté est troublé à chaque instant. Tes pensées et tes désirs, errants loin de toi, sont toujours en course au milieu des orages et des écueils, à la quête du plaisir. Il t'en coûte cher pour le saisir : tu gagnerais encore à le manquer. Après mille tourments pour l'obtenir, il faut en expier la conquête par mille tourments nouveaux. Tu charges ton vaisseau sur des rivages empestés, et tu rapportes la contagion avec leurs trésors. Ta soif s'en irrite au lieu de s'éteindre ; ton imagination insa-

(*) Comme Pilate.

tiable demande encore, quand tes sens succombent de lassitude et d'épuisement (2).

Les plaisirs que la conscience désavoue sont des plaisirs contre nature; le dégoût et la peine en sont l'effet nécessaire. Dieu posa sur une même base les fondements de l'univers et ceux de la vertu. Il l'a combinée avec notre être! Des rapports intimes l'unissent à la nature de l'homme. Leurs communs intérêts sont établis sur la même loi. L'insensé qui s'efforce de les séparer, souffre dans sa constitution et démolit son être.

Au milieu des combats éternels que le corps livre à l'ame, l'une ou l'autre ne peut échapper sans blessure. Si l'un des deux doit souffrir, c'est sans doute la partie qui est la moins noble et la plus insensible. C'est le corps : il est borné aux impressions du présent. L'ame voyage dans le passé et dans l'avenir, et les met à contribution : c'est à elle qu'il appartient de regarder derrière elle, et de s'enfoncer dans la nuit des siècles qui ne sont plus, comme de devancer les siècles qui doivent naître. Ses plaisirs sont vastes comme le temps et la nature, et ses jouissances sont bien plus vives que celles du corps : mais aussi, combien les douleurs de l'ame surpassent celles des sens ! Juge par les tortures de la goutte de ce que doivent être les tourments du crime. Oui, si la justice humaine pouvait avoir prise sur l'ame, et punir sur elle les forfaits des scélérats, les supplices seraient abolis, on briserait la roue, on abattrait l'échafaud. Conserve donc ton ame et abandonne le reste au sort.

C'est être déjà mort que de ne vivre que de la vie animale dont le pouls marque les instants. Pour n'être pas sans cesse en guerre avec nous-mêmes, pour savoir nous aimer, apprenons à nous connaître. L'homme est un composé de deux parties, dont les penchants sont différents. L'ame aime la vertu et s'enflamme à la vue de sa beauté. Le corps se passionne pour le vice, et regarde la vertu comme son ennemie. Il se croit avili par la modestie, dépouillé par la justice, appauvri par la bienfaisance, trahi par la vérité, détruit par la valeur. Quand il se trouve le rival de l'ame, accable-le de ton mépris. S'il n'est point en concurrence avec elle, traite-le avec bonté, défends-le, nourris-le : mais si la vertu l'ordonne, livre-le sans pitié aux flammes et aux oiseaux de proie. C'est l'amour de soi qui commande ce sanglant sacrifice : lui désobéir, pour sauver le corps, c'est se haïr.

Qu'est-ce en effet que le vice ? Une méprise de l'amour de soi, lequel se laisse duper en achetant trop cher le faux plaisir pour le vrai. La vertu n'est que ce même amour éclairé, in-

struit de ses véritables intérêts, et attentif à ne faire que des marchés avantageux. C'est l'amour de l'Etre suprême, dont il est émané, ainsi que tous les biens dont l'homme peut jouir. Tout autre amour-propre n'est qu'une haine de soi déguisée, plus à craindre pour nous que la haine des hommes. C'est un ennemi domestique caché dans notre sein. Nous le reconnaitrons au jour fatal où le coupable maudira son existence et appellera sur lui la destruction (*).

Dieu a déposé la vérité dans la dernière heure de l'homme. Assoupie au fond de l'ame pendant la vie, elle y reste muette et accablée (**) sous un amas de vices et d'erreurs. Mais cette fille des cieux, qui fut le conseil de l'Éternel quand il créa les mondes, le sera encore quand il les jugera. Alors elle s'éveillera : elle sortira du fond des retraites de l'ame : le tonnerre de sa voix éclatera à l'oreille du coupable. Elle s'attachera à lui comme un feu dévorant. Le regard foudroyant de la vérité, vue en face, pénètre, agite, brûle, tourmente le méchant et suffit à son supplice (3). Lorenzo, n'attends pas que ta conscience rompe le silence malgré toi. Ecoute ses avis, aujourd'hui qu'ils peuvent t'être utiles, et que les accents de sa voix sont doux. Souviens-toi que si les hommes peuvent vivre en insensés, ils meurent sages malgré eux.

NOTES.

(1) Alors commenceront des gémissements éternels. Tel est, Lorenzo, le sommeil de la conscience ; telle est la vengeance qu'elle tirera du mépris de ses conseils ; telle est la paix qu'elle te promet dans l'avenir. Peux-tu croire qu'il est encore trop tôt d'être sage ?

(2) L'imagination ressemble aux forges de Paphos. Là le fantôme du bonheur, boiteux et estropié comme Vulcain, comme lui le visage ardent et noirci de feu, forge avec une science infernale, et compose de mille idées extravagantes ces traits funestes qui donnent la mort à ton temps, à ta santé, à ta richesse, à ta gloire. Veux-tu te rendre invulnérable à leurs coups ? Reçois cette armure d'une trempe céleste que la sagesse compose avec un art divin de pensées salutaires, et qu'un ange vient t'apporter des cieux, pour défendre ta paix et ta vertu.

Qui peut compter toutes les chimères qu'enfante la folle imagination ? Elle te trompe, en te faisant accroître qu'il est quelque chose

(*) Et voudra être tout, excepté lui-même.

(**) Comme le Géant de la fable sous le poids du mont Etna.

de grand dans les grandeurs humaines. Victime tourmentée par ta passion pour les arts, tu recherches avidement les ouvrages curieux et les monuments célèbres de l'antiquité ; pour les rassembler sous tes yeux , tu mets à contribution les climats étrangers. De là naît une nouvelle source de peines... Tu comptais être bientôt possesseur de la collection choisie que tu en avais fait faire à Rome ; tu en avais payé le prix. Mais le souverain de Rome a retenu ton trésor sur les rivages d'Italie. Il t'a fallu renoncer à la conquête de ces richesses si précieuses pour toi. Tel est le sort des honnêtes protestants. Irrité de cette injustice , ton indignation a éclaté et la colère t'a fait éprouver ses pénibles transports.... Calme-toi ; s'il est quelque grandeur réelle dans ces monuments fameux , il y a plus de grandeur encore à savoir s'en passer , à dédaigner le fastueux appareil de l'opulence , à mépriser la pompe des cours , ce séjour ennemi de la paix. L'homme dont la tête porte trois couronnes est encore pauvre , si le diamant de la vertu n'y mêle son éclat. Pénètre-toi de cette vérité , et tu seras bientôt consolé des injustices de l'homme puissant.

Peut-on révoquer en doute cette vérité ? Elle jette plus d'éclat que le soleil à son midi ; et le soleil ne brille que pour nous la faire voir. Cette maxime est la leçon du genre humain ; c'est la règle que nous devons suivre sur la terre. Mais le genre humain est livré à la folie et ne l'aperçoit point. Les partisans de l'erreur et du mensonge sont si nombreux , qu'ils viennent à bout de l'obscurcir. Car , que ne peut pas la multitude , quand elle est enivrée d'un fanatisme qui lui plaît ? Les hommes , à force de se le répéter , se persuadent que tous les plaisirs de la terre sont leur vrai patrimoine ; comme ce fou d'Athènes qui , grimaçant sur le port , croyait que tous les vaisseaux qu'il voyait étaient à lui.

(5) Il n'est pas besoin de démons ni de furies. Les vibrations aiguës et pénétrantes de la brillante vérité , voilà l'enfer. Définition juste de l'enfer , quoiqu'elle ne soit pas enseignée dans les écoles. Vous dont l'oreille est sourde à la vérité , lisez cette page et croyez une bonne fois ce qu'a dit un prophète , ce que vous répète un prêtre , que si les hommes peuvent vivre fous , ils ne peuvent mourir fous.

DIX-NEUVIÈME NUIT.

LA VERTU.

Ma muse est fatiguée de peindre les vices des mortels : elle veut se délasser en traçant l'image consolante de l'homme vertueux (1). De quel éclat ne doit pas briller son portrait près du

triste tableau du monde? Vous qui allez l'admirer, songez encore à l'imiter.

Anges, descendez, venez guider mes pinceaux, venez m'aider à peindre l'homme immortel, qui, marchant sur la terre, vit dans les cieux, et passe dans le monde comme le vaisseau qui, voguant sur les mers, plonge dans les flots et se soutient constamment au-dessus d'eux.

Portez vos regards au delà de l'horizon des sens : voyez ce sage placé sous un ciel toujours pur, inaccessible aux orages des passions. Les noirs soucis n'élèvent point jusqu'à lui leurs vapeurs mélancoliques. Soumis dans son espérance, et prévoyant l'avenir sans alarmes, ses craintes ne vont jamais jusqu'à la terreur, ses soins jusqu'à l'inquiétude, ni ses chagrins (2) jusqu'au désespoir. Tous ces sombres nuages roulants sur le monde sont bien au-dessous de la région qu'il habite : les foudres qui s'allument dans leur sein ne peuvent l'atteindre. Il voit leurs feux impuissants s'éteindre et mourir à ses pieds. Tout ce vain bruit excite sa pitié, sans troubler sa paix.

Que son front est calme et serein ! Quelle douce fierté dans son regard ! Toutes ses pensées montent vers les cieux et en descendent, comme ces anges que vit l'Israélite dans son rêve merveilleux. Quelle volupté pure il goûte dans les hommages qu'il rend au Dieu qui l'a créé ! Avec quels doux transports son cœur s'élance vers lui, dans ces instants où la prière au visage enflammé l'introduit dans les cieux et verse des flots de lumière sur l'heure propice où l'Éternel lui donne audience ! Seul avec Dieu, immobile et recueilli dans une paix aussi profonde que celle du tombeau, les yeux attachés sur son âme, il concentre ses réflexions sur un objet unique. A ce foyer brûlant de ses pensées, le feu du sentiment s'allume et l'embrase ; un plaisir pur et divin se répand et circule dans tout son être (*). Si de ces hauteurs il abaisse ses yeux sur la terre, il découvre à peine les têtes couronnées des rois, il les voit, eux et leurs esclaves, comme un troupeau confus et caché dans les obscures profondeurs d'une vallée lointaine. Qu'il est joyeux, qu'il est fier de ne voir en lui aucun trait de ressemblance avec eux ! Ah ! c'est surtout alors qu'il ose croire à ses vertus, et s'en faire l'aveu.

Lui seul en a de réelles. Il achève en lui l'image de Dieu, et

(*) Aussi est-il amoureux des lieux solitaires, tandis que tu cherches ta consolation dans le bruit et la dissipation.

son travail finit les grands traits que la nature avait commencés. Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices; leur visage masque leur cœur, dont la vue serait insoutenable. Le cœur (5) de l'homme de bien peut se montrer sans honte : il n'a point de replis impurs qui craignent la lumière. Mais il cache son mérite et le renferme au fond de son ame, et la modestie, en le couvrant de son voile, le prive de la moitié de son éloge. Indifférent sur la louange ou le mépris des hommes, content de sa propre estime, il se repose sur sa conscience. Si les honneurs viennent s'offrir à lui, si les dignités entrent dans son partage, vous ne le verrez point s'énorgueillir sous cette draperie qui dérobe la vue du personnage. Écartant ces ornements étrangers, il cherche au fond de son ame son mérite personnel, et ne voit rien de si grand dans l'homme que l'homme même. Il se respecte, il s'estime trop pour s'abaisser à l'orgueil.

Tout ce qui brille un jour contente les gens du monde et leur suffit. Le présent occupe toute leur ame. Le sage interroge chaque pensée, chaque objet, et se demande quelle sera sa couleur, quel sera son prix dans mille siècles. Il se recule dans l'avenir, et de ce point de vue il apprécie la valeur actuelle des choses. De quel œil différent il voit l'univers ! Ce qu'ils croient des montagnes, n'est pour lui que des atomes. Un empire est léger dans sa balance et n'y pèse qu'un grain de poussière. Les plus brillants objets de la terre ne lui paraissent qu'une vapeur impure qui offusque et borne sa vue; il l'écarte d'un souffle, jaloux d'allonger sa perspective et d'apercevoir des objets immortels. Tandis que les autres s'arrêtent au disque éclatant du soleil, et terminent leur admiration à l'ouvrage, ses regards ont passé l'astre, ils ont atteint l'Eternel : c'est lui qu'il voit... Il se prosterne et l'adore. Lui seul sait aimer son Créateur, lui seul sait aimer les hommes.

Vous entendez les gens du monde se vanter d'aimer leurs semblables. Ils mettent sur le compte de la patrie les sacrifices qu'ils font à leur propre intérêt, et envoient aussitôt la renommée les publier. Les imposteurs ! Ils n'ont seulement pas le courage d'aimer celui qu'ils appellent leur ami. Il leur présente toujours l'idée d'un rival qui peut dans l'occasion devenir dangereux, et envahir les biens frivoles où ils ont placé leur bonheur. Au moindre soupçon, à la première étincelle de jalousie, leur amitié se change en haine; et leur intérêt, plus féroce qu'un lion affamé, ne vit que de rapine. Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, et l'ennemi de la vertu ne

fut jamais le véritable ami de l'homme. Celles de ses actions qui s'annoncent sous les dehors de la générosité, partent toujours d'une source impure et corrompue : tremblez, quand le méchant vous oblige. L'homme, quoi qu'il en coûte, veut être heureux ; et il ne peut l'être que du moment qu'il s'est persuadé qu'il ne respire point sur la terre d'être plus heureux que lui. Alors l'envie meurt : nul sentiment jaloux n'altère la paix de l'âme : il ne reste plus de prétexte, ni d'intérêt pour haïr ses semblables. On ne connaît plus de rivaux ; on n'a que des amis : le cœur satisfait se livre sans réserve au plaisir d'aimer, et se remplit tout entier de ce pur sentiment. Homme de bien, toi seul es bienfaisant. Tes intérêts te sont trop connus, ils te sont trop chers pour usurper les droits d'autrui, pour être indifférent sur le bonheur de tes frères. Laissant les autres écumer de fureur à la première apparence de l'injustice, tu en supportes le poids avec tranquillité ; tu lèves les yeux vers un Dieu juste, et tu ne t'abaisse pas à regarder l'offenseur comme ton ennemi. Il en trouverait un bien plus cruel dans le pénible sentiment de la haine. Tout ce qui ne blesse pas sa vertu ne troublera jamais son repos. Ah ! qu'il est doux, au milieu des injustices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune et des secousses du malheur, de se pencher, de se reposer dans un doux abandon sur le sein de l'Eternel (*) !

Montrez-nous (4) donc cette merveille, s'écrient ces hommes dont la faiblesse tourne la vérité en chimère, et qui déclarent impossible toute vertu dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment ou l'idée. Où est le mortel qui peut résister aux penchans de la nature ? Le torrent impétueux des passions n'a-t-il pas reçu du ciel même sa direction et sa force ? N'entraîne-t-il pas dans son cours les projets impuissans des hommes, et n'ensevelit-il pas sous le sable tous les vains travaux de la raison ?

Âmes faibles et sans courage, cet homme sublime qui n'est pour vous qu'un être imaginaire, suit aussi la nature et marche dans son plan, mais par d'autres routes que vous. Ce ne sont point ses passions qui l'entraînent et l'écartent de la ligne que l'homme doit parcourir. Dociles à sa raison, accoutumées à sa voix (5), elles la suivent sans résistance, et trouvent leur plaisir dans leur obéissance. Son cœur ne connaît point l'embrasement de ces feux dévorans qui naissent du choc des intérêts et des rivalités. Son entendement, toujours clair et sans

(*) Sur lequel s'appuient les archanges.

nuages, ne reçoit que des idées distinctes. Il les examine d'un œil impartial et prononce des jugements sûrs. Le repentir ne punit jamais son choix. Calme et réglé, il respire, pour ainsi dire, une fraîcheur continuelle. Toutes ses facultés marchent ensemble dans un mouvement harmonieux et forment entre elles un accord parfait. La vertu ne lui coûte plus d'effort. Elle a acquis sur son cœur tous les droits de l'habitude, tout l'ascendant de la passion (6). Inhérente à son âme, elle commande à sa volonté avec tout l'empire de la nécessité, et sa volonté obéissante croit suivre librement le doux penchant de la nature.

Il ne connaît point l'ennui. Ce poison lent qui détruit les hommes, ne se mêle point au cours paisible de sa vie. Uniforme, elle a le charme de la variété. Le temps ne peut vieillir l'objet de ses désirs. Il est peu d'aurores qui, en se levant, ne lui montrent un horizon nouveau, et ne lui apportent des sensations inconnues. Le globe de la nature lui présente en roulant une succession de scènes toujours plus touchantes et plus belles. C'est lui qui goûte de vrais plaisirs. Sa félicité est un fil brillant qui s'étend et dore toute la longueur de la chaîne de ses jours. On ne le voit point éprouver les langueurs de la faiblesse et la lassitude de l'inconstance. Son bonheur est un état permanent : il lui a donné la vertu pour base inébranlable. Reposé et ferme sur la même volonté, il montre sa force en se soutenant droit et tranquille dans la même attitude. Content de lui, il s'applaudit intérieurement, il se plaît avec son âme. Riche de son propre fonds, il se suffit, il trouve à jouir de lui-même un plaisir inépuisable. Semblable au jeune Narcisse, que la fable nous peint amoureux de sa beauté, ses délices sont de se voir. Il craint toute distraction importune qui viendrait le tirer de la douce extase où il est plongé. Absorbé dans un repos voluptueux, plus il se contemple, plus il est épris et charmé de lui-même (7). Lui seul peut dire : « J'existe », et lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier le cours glorieux de sa vie était rempli, la mesure de ses jours était comblée. La mort pouvait se présenter : elle eût été bien reçue. Un jour est ajouté... Il goûte encore la vie avec la même douceur.

La vie, indigente et vaine pour l'homme frivole, est riche pour le sage. Il sait donner à ses instants une valeur infinie. Comme les volumes fameux de la Sybille, ses jours augmentent de prix, à mesure que leur nombre diminue. Sa dernière heure est montée à une valeur inappréciable. Rois, vous donneriez des trônes pour l'acheter ; un monde entier ne pourrait la payer.

Qui peut se vanter (8) d'être brave comme lui? Les autres affrontent la mort et cèdent au vice. Ils n'ont de courage que sur un champ de bataille. C'est le fantôme de la gloire qui les anime : dès qu'il se retire, et que cette force étrangère cesse d'agir sur leur ame, le héros s'évanouit, et la faiblesse de l'homme reparaît. Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien, ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. Pour lui, la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur et unit les deux bords éloignés du monde présent et du monde futur. On dirait qu'il a acquis sur la mort la supériorité de Dieu même, qu'il partage sa puissance, et que, comme lui, il peut tout ce qu'il veut. Il supporte tout : il ose tout entreprendre : il combat jusqu'à ce qu'il tombe... Alors on lit sur son bouclier, « J'ai vaincu ! » Dieu est sa conquête ; et la mort, qui tue les autres, l'immortalise. Oh ! que je meure comme lui, s'écrient tous les hommes ! Vivez donc comme lui... Ici tous les hommes restent muets et flottent dans l'irrésolution.

Homme frivole, te reconnais-tu dans ce portrait ? Ta faible volonté ne peut se reposer nulle part. Inconstante et volage, elle court d'objets en objets, de désirs en désirs, et s'agite sans plaisir (*). Un malaise éternel est ton partage. Le repos te tourmente, et tous tes remèdes contre l'ennui sont vains. Il te faut des plaisirs fortement assaisonnés. Tes sens blasés ne trouvent de saveur que dans la folie, et ne sont plus vivement affectés que par les violentes irritations du vice. Ton bonheur factice est toujours emprunté : jamais il n'est à toi. Jamais tu n'en es possesseur tranquille : tu le perds dès que l'objet étranger où tu l'as attaché se retire. C'est une onde mobile qui glisse sous ta main et s'écoule : c'est un assemblage décousu de mille lambeaux divers et mal assortis qui ne peuvent s'unir et laissent des vides en mille endroits : voile ridicule, ouvrage de la folie, dont tu prétends en vain couvrir ta misère : chaque souffle de la fortune en désunit le frêle réseau, en enlève les parties l'une après l'autre, et le laisse nu et découvert à tous les traits du sort. Toujours errant sur la terre (**), toujours malheureux, tu te hais et te fuis sans cesse. Changer de maux, voilà ta félicité.

Avouons cependant, en poussant un soupir sur la destinée

(*) Du moins le vertige du mouvement diminue le sentiment de ses peines.

(**) Comme Caïn.

de l'espèce humaine, que dans cette terre d'exil où nous n'avons d'autre bien que l'espérance, dans cette journée laborieuse où il faut combattre, l'homme vertueux voit quelquefois son horizon se couvrir de nuages. Mais ces nuages ne font que passer; et si, par intervalles, ils affaiblissent la clarté du jour, jamais ils ne forment une nuit totale. Exprimer sans transport des biens de la vie ce qu'ils ont de douceur, faire aux plaisirs frivoles un accueil indifférent, supporter les disgrâces avec courage, et sourire encore dans le malheur, c'est à quoi se réduit l'art d'être heureux. La pratique, cette leçon sublime, fait les héros de la vertu (9).

NOTES.

(1) Son cœur penché vers les cieux se porte tout entier de ce côté et s'abandonne à l'impulsion qui l'entraîne vers le séjour des étoiles.

(2) Pourquoi? parce que la sagesse règle son amour pour les hommes sur de justes proportions, et que les liens qu'il forme sur la terre ne relâchent jamais ceux qui l'attachent aux cieux.

(3) La nudité sied à son innocence, tandis que les larges feuilles dont ils se couvrent attestent leur chute.

(4) Quelle est la racine qui produit cet homme immortel? Ce n'est pas dans le champ du monde, Lorenzo, que croît cette plante. Dissèque la racine, et tu ne seras plus étonné de la fleur qu'elle produit.

(5) Ses passions, comme un aigle bien dressé, ne prennent jamais leur essor que pour voler vers l'infini.

(6) Les anges, ses amis, descendent des cieux pour entretenir dans son cœur le feu sacré.

(7) La suprême sagesse est le suprême bonheur. Il n'est rien de petit, de vil, ni d'insipide dans la vertu. Quand on songe que ce que la raison ordonne, c'est Dieu qui l'ordonne, combien les ordres du Tout-Puissant ne donnent-ils pas de grandeur à la plus petite action de notre obéissance?

(8) Les plus grands plaisirs du monde n'atteignent pas même au premier degré de sa félicité. Leur folle joie leur coûte la perte de leur bonheur futur; la sienne est le gage. — Lui seul peut se réjouir de ce que sa véritable existence n'a pas encore commencé!

Si rien ne plaît tant à Lorenzo qu'une ame intrépide et un courage indomptable, le courage de l'homme vertueux ne connaît point la crainte : il est inspiré par l'espoir d'une récompense bien au-dessus des vains applaudissements du monde, qui n'ont de prix et d'éclat que pour les yeux de l'homme dont la vue est courte et bornée.

(9) Ce sont là les colonnes de la paix ; mais ces colonnes ne sont pas moins éloignées de toi que celles de Seth, si tu n'as pas appris à pratiquer cette leçon héroïque.

VINGTIÈME NUIT.

LES CIEUX.

L'existence de Dieu et des esprits.

Un voyageur qui, pendant une longue et fatigante journée, n'a pu découvrir l'asile qu'il cherchait, se contente, quand la nuit vient, de la première cabane qu'il rencontre. Il s'y retire : triste et pensif, il repasse d'abord dans son esprit tous ses travaux perdus. Il accepte enfin les consolations que le hasard lui offre. Il essaie d'oublier les peines de ce jour infructueux : il entonne sa chanson et charme les heures, jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer sa paupière. Ainsi, lassé des longues erreurs de la vie et des bruyantes folies du monde, détrompé de mes vaines espérances au bout de ma carrière, je me suis enfin retiré sous l'abri de mon humble chaumière, j'ai banni de mon âme les vains désirs qui m'ont tourmenté ; je me suis promis de ne plus quitter ma retraite ; en attendant en paix l'heure désirée de mon repos, je charme le soir de ma vie par des chants utiles et sérieux. La vieillesse a des peines cruelles ; mais le chant de ma muse adoucit les peines de la vieillesse.

(1) J'ai parcouru le monde moral. J'ai vu le mensonge, la vanité et la peine inévitable suivre le genre humain et l'assaillir à chaque pas dans les sentiers laborieux de la vie. J'ai versé des larmes sincères sur la mort de mes amis. J'ai assigné des bornes légitimes à la tristesse et montré la source de la véritable joie. J'ai exposé les merveilles de l'amour du Créateur ; j'ai montré le Juge suprême assis sur son tribunal pour juger les générations ; j'ai prouvé à l'homme son immortalité ; j'ai offert à ses yeux un léger tableau (*) des vérités que nous devons croire et des vertus que nous devons pratiquer pour vivre en paix dans cette terre d'exil, et passer ensuite de l'espérance au bonheur.

(*) Quoiqu'il ne soit pas sorti des mains de Raphaël, il ne laisse pas d'avoir son prix.

A ce point de ma course, ma muse s'arrête un instant sur cette hauteur d'où elle plane sur l'étendue des routes peu frayées qu'elle vient de traverser : la prudence l'avertit que bientôt il sera temps pour elle de songer au repos : l'espace qui lui reste à parcourir est encore long pour sa faiblesse, tant sa carrière était vaste ; mais elle se console , elle sent du plaisir en voyant le terme de ses travaux s'approcher ; déjà elle se plaît à s'occuper de l'instant où elle va s'y reposer. Ainsi, dès qu'un autre voyageur, excédé de fatigue, haletant et courbé pour respirer, a pu gagner le sommet d'une légère éminence, il s'arrête, il promène ses regards autour de lui ; il embrasse de l'œil la longue chaîne des vallons, des plaines, des forêts et des rivières qu'il a traversées. Rassasié de voyages, il songe à sa demeure : ses vœux la redemandent : l'intervalle qui l'en sépare encore la lui rend plus chère et donne plus d'impatience au désir qu'il sent de s'y revoir. Il se jure en secret de ne la plus quitter, et se promet bien d'y mourir en paix.

Je me suis trop longtemps obstiné dans ma tristesse. J'ai trop longtemps importuné les cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur est enfin changé. J'ai appris à me soumettre, à sourire au milieu de mes maux. O muse, change de ton : je veux, par des chants consolants, expier ces chants de douleur. Mais à présent que la vieillesse a épuisé mes forces, que toutes mes passions sont éteintes, que mon cœur flétri ne goûte plus la vie, que tous mes sentiments, jusqu'à celui de l'amitié, sont usés ; à présent que la mort qui a arraché de mes bras tous mes amis l'un après l'autre, achève de m'envelopper moi-même de ses funestes ombres , ô nuit, pourras-tu m'inspirer encore, pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleste qui brûlait dans mon sein et qui ne jette plus que de mourantes étincelles ? O nuit, je te dois toutes les pensées que redisent mes vers. Tu me les inspirais dans ces heures solitaires où les amants t'adressent en secret leurs soupirs : tandis que le reste des mortels goûtait les douceurs du sommeil, seul je veillais avec toi. Non , cette déesse amante, que la fable nous peint descendant en silence du trône des airs, et venant, voilée des ombres, dans les bras d'un mortel, ne fut point aussi amoureuse de son berger que je le fus toujours de toi. Et toi, dont la présence vénérable et les secours propices ont secondé mes chants, je ne t'ai point encore chantée. Ah ! pour m'acquitter de cette dette immense, daigne accorder à ma muse une dernière faveur ; et vous, sphères célestes, prêtez-moi votre harmonie, pour rendre un digne hommage à votre souveraine. Alors je suspendrai ma lyre pour ne plus la reprendre, qu'au

moment où , réveillé par les concerts des anges , j'irai , sortant du tombeau , mêler mes chants aux sons mélodieux de leurs harpes d'or ; dans ce séjour paisible où la vieillesse , l'inquiétude et la douleur n'auront plus d'accès (*), dans ces lieux fortunés où la nuit , le crime et la mort seront à jamais inconnus ; c'est là que ces astres , maintenant faibles étincelles de la nuit , paraîtront des soleils immenses et verseront ensemble sur les yeux de l'homme étonné les flots éblouissants de leur lumière.

O nuit majestueuse , auguste ancêtre de l'univers , toi qui , née avant l'astre des jours , dois lui survivre encore , toi que les mortels et les immortels ne contemplent qu'avec respect , où commencerai-je , où dois-je finir ta louange ? Ton front ténébreux est couronné d'étoiles : les nuages nuancés par les ombres et repliés en mille contours divers , composent l'immense draperie de ta robe éclatante : elle flotte sur tes pas et se déploie le long des cieux azurés. O nuit , ta sombre grandeur est ce que la nature a de plus touchant et de plus auguste. Ma muse reconnaissante te doit des vers. Ton éloge va couronner mes travaux. C'est un obscur rideau parsemé d'étoiles d'or que je vais tirer sur les tableaux précédents , et qui fermera la scène.

Eh ! quel sujet est plus digne d'être chanté par l'homme ! Les anges célèbrent dans les cieux la création de l'univers. Entonnons sur la terre cet hymne sublime que nous devons continuer avec eux. Par quel autre essai pouvons-nous mieux préparer nos sens à soutenir les ravissements de la félicité céleste ? L'Éternel , destinant l'homme à contempler la majesté de sa face éblouissante , expose ici-bas à ses regards cette scène de merveilles pour fortifier sa vue , pour accoutumer ses yeux à l'éclat des grands objets , pour familiariser son ame avec l'étonnement , pour l'élever à cette hauteur de pensée , à cette énergie de sentiment dont il aura besoin pour ne pas rester écrasé sous l'impression inopinée du bonheur. Il veut qu'en voyant les cieux , l'homme contracte cette attitude d'admiration et de respect qu'il doit garder éternellement en sa présence. Plus notre ame se sera agrandie sur la terre , plus alors elle absorbera de plaisir et de félicité.

Souverain des cieux , toi dont la vue est le bonheur suprême , toi qui seul peux remplir ce vide immense que l'univers laisse

(*) Quoique la brillante symphonie des célestes concerts soit bien au-dessus du faible prélude que ma muse commence ici-bas , j'ose croire que sa voix est d'accord avec eux.

encore dans le cœur de l'homme, au milieu des doux transports qu'éprouvait le fils de Jessé en contemplant tous ces feux de la nuit, tu daignas toucher ses lèvres et accorder sa harpe avec l'harmonie des sphères célestes : j'entreprends aujourd'hui de peindre le plus sublime de tes ouvrages matériels : seconde mon audace ; lance mon ame loin des bornes de la terre, hors du cercle étroit que régit le soleil ; enlève mon génie de ce coin de l'univers et le transporte dans une région d'idées inconnues aux mortels. Enseigne-moi à parcourir l'échelle des êtres, à partir de cette base de ton trône pour m'élever par ces degrés brillants et monter jusqu'à toi. Enseigne-moi à voir la nature de l'œil de son maître, et fais que mon génie brille comme un astre dans l'ombre de la nuit. Me trompé-je ? Est-ce ton influence que je sens pénétrer mon ame ? Est-il vrai que mes pensées vont jeter du sein de ces ténèbres un éclat immortel ?

Lorenzo, tu veilles aussi au milieu de la nuit ; mais ce n'est pas pour la vertu : l'ambition, la volupté, tyrans cruels (*), n'accordent à leurs esclaves harassés qu'un sommeil faible et plein de troubles. Agité par leurs caprices, tu renverses, pour les satisfaire, l'ordre naturel des nuits et des jours (**): tu fais commencer à minuit ton jour criminel : le soleil en se levant assiste aux derniers excès de tes débauches : au retour de sa lumière, tu te plonges dans le sommeil, et les feux qu'il darde du sommet brûlant de notre hémisphère ne sont que les premiers rayons de ton aurore. Dans l'intervalle, où tu cours d'un crime à l'autre, arrête-toi et respire un moment ; lève tes yeux vers le ciel, si tu peux soutenir la vue du ciel que tu outrages. S'il te faut de superbes lambris, des dômes pompeux, où l'éclat de mille flambeaux se mêle à l'éclat de l'or, si, malheureux et cherchant la joie, tu préfères les sombres plaisirs de la nuit, viens sous cette voûte d'architecture divine : où trouveras-tu une assemblée plus nombreuse d'objets ravissants ? Tu peux jouir de ceux-ci sans exposer ta santé, sans ruiner ta fortune, sans souiller ta gloire (2).

Vois l'aimable sœur du soleil ; l'éclat tempéré de ses rayons t'invite à reposer sur elle tes yeux blessés par la splendeur du jour. Plus douce que le despote radieux de l'hémisphère, elle luit sur tes organes, sans y porter l'impression de la douleur (***).

(*) Que j'ai combattus pour toi dans mes chants précédents.

(**) Il faut te regarder comme le premier de nos antipodes.

(***) Elle t'invite à être sage pour ton avantage et ton plaisir.

Loin de repousser ta vue éblouie, elle introduit tes regards plus avant dans les cieux : elle te rend libre possesseur de leurs plaines brillantes; elle t'ouvre ce théâtre de merveilles, dont la beauté paraît plus touchante au travers des ombres. La lumière (*) ne laisse échapper dans les airs que des rayons affaiblis, qui ne servent qu'à rendre la nuit visible et la montrent dans toute sa majesté.

Quoi ! l'astre qui soulève de son vaste lit la masse pesante de l'océan, le force de s'élever, de s'abaisser à des retours réglés, de quitter et de couvrir successivement ses rivages et d'entretenir par un mouvement continuels la pureté de ses ondes, ne pourra-t-il élever une ame au-dessus de la terre et l'attirer vers les cieux (3) ?

Viens, Lorenzo, viens t'échauffer. Dégage ton cœur de ce globe étroit où l'ambition l'enchaîne pour le tourmenter; délivre-toi des prestiges et de l'enchantement du monde, et viens te former une ame supérieure aux séductions du pouvoir. Laisse l'or aux ames viles qui le mendient aux pieds des grands, et viens puiser dans ces mines éternelles que les cieux te découvrent. Lève l'ancre, quitte la terre, je suis ton guide (**); suis-moi sur cet océan azuré, qui n'a ni écueils ni ravages. Tu n'y trouveras point de tempêtes ni d'ennemis qui t'arrêtent dans ta course. Ne vante plus tes longs voyages; tu es encore étranger dans l'univers. Vois-tu cette mappemonde immense tracée des mains de la nature? voilà l'espace où l'ame doit voyager. Commence avec moi le tour du globe universel de la création. Quand tu reviendrais de faire celui de la terre, tu avoueras bientôt que tu n'étais pas sorti de ta maison. L'homme n'a rien vu, s'il n'a pas vu l'ensemble !

Eh bien ! es-tu libre ? Triste victime de l'ambition, tes liens sont-ils brisés ? Montons ensemble; allons, nouveaux Prométhées, voler sans crime le feu des cieux; allons rallumer aux flambeaux du firmament la flamme sacrée de la vertu (***).

Elance ta pensée au-dessus de cette atmosphère où les éléments opposés se combattent, au-dessus des vastes réservoirs de la pluie, des magasins de la grêle et des régions glacées d'où

(*) Comme un espion.

(**) Je suis ton vent favorable.

(***) Ce larcin ne te fera pas enchaîner; au contraire, il te rendra la liberté.

descendent les neiges flottantes. Pénètre au delà des brasiers enflammés où s'allume l'éclair, où se forgent les flèches tortueuses de la foudre, au delà de ces antres aériens où les tempêtes au berceau reposent dans leur enfance, croissent en silence et attendent des progrès du temps ces ailes vigoureuses, cette voix de tonnerre, cette force immense qui peut-être doit bientôt renverser un monde criminel. Franchis les orbites calculés de cet astre voyageur que les siècles d'ignorance prirent pour le sinistre messager des malheurs du monde, et contemple des objets plus grands que l'homme (4). Ton ame, jusqu'à présent rétrécie, flétrie par les vapeurs grossières de la terre, va s'épanouir ici, s'ouvrir aux rayons que dardent tous ces globes entassés. Tes facultés, mises en action, vont se rétablir et se déployer; tu sentiras une énergie nouvelle circuler dans ton être, et les sublimes pensées se presser d'éclore.

A la naissance du monde, le Créateur dit à ces astres : « Allez, éclairez l'homme. » Crois-tu qu'ils brillent (*) pour te conduire dans les asiles ténébreux de la débauche, et prêter une lumière complice à tes honteux excès? C'est pour te guider dans les sentiers du monde moral, autant que dans ceux du monde physique. Où vas-tu te précipiter dans les ténèbres, mortel égaré loin des routes de la vertu! Reviens, malheureux, ces astres te rappellent; suis leurs clartés : ils ffont de te reconduire vers elle.

A la vue des cieux, l'ame, saisie de respect, s'ouvre sans effort à leurs douces influences; le sentiment l'attendrit et la pénètre profondément; elle reste passive sous l'impression de ces merveilles; elle ne s'oppose plus à la sagesse qui veut s'emparer d'elle; le plaisir naît de l'admiration, et le plaisir, enchaînant ses facultés vaincues, la livre sans résistance à la vertu.

Oui, tout ce que j'exprime, je le sens en ce moment. D'abord mon ame, frappée d'étonnement (**), éprouve un plaisir confus; bientôt, éveillée par de soudains transports, elle sort de cet état d'aliénation. L'amour et l'admiration se disputent mon cœur, l'agitent ensemble et l'embrasent. Que je le sens brûlant! Dieu, quel fastueux appareil! quelle profusion de merveilles! quel luxe et quelle pompe le Créateur a déployés sur ce théâtre! quel

(*) Les étoiles t'éclaireront au défaut de la lune.

(**) Étonnement destiné à nous conduire à la véritable sagesse.

œil peut en embrasser l'étendue? quel est cet art inconnu qui enchante l'âme, l'attache à ce spectacle par un charme inépuisable, et la force de contempler et d'adorer sans cesse? Le jour n'a qu'un soleil, la nuit en a des milliers, dont la clarté conduit nos regards jusqu'au sein de l'Éternel, au travers des routes illimitées où sont empreints les magnifiques vestiges de sa puissance. Quels torrents de feux, versés de ces urnes innombrables, tombent ensemble des hauteurs du firmament et viennent tous s'unir au centre de mon œil!... Ils ne s'y sont point arrêtés; je les sens descendre et brûler dans mon cœur. Transporté et confondu, suspendu entre deux mouvements contraires, je me sens à la fois terrassé dans la poussière et ravi dans les cieux. Et qui peut voir les cieux sans éprouver les terreurs d'un respect religieux et les ardeurs de l'enthousiasme? Qui peut les voir et s'arrêter à ce qu'il voit, sans percer jusqu'au Tout-Puissant, qui a formé avec la matière ces globes inanimés qui animent tout? O ouvrage inconcevable! oui, tu es digne du Dieu qui t'a fait; l'homme est trop faible pour te louer assez; et l'homme ingrat, enseveli maintenant dans les bras du sommeil, prive Dieu de son hommage! Mais je ne veille pas seul : d'invisibles essaims d'esprits célèbrent avec moi la gloire du grand architecte, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatants sa voûte est ornée! comme ils versent dans l'âme les feux du zèle et de la religion! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il recèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur!

La religion est fille de l'astronomie : un astronome athée ne peut être qu'un insensé. Tous les êtres nous parlent de Dieu; mais si l'œil attentif découvre ses traces dans les petits objets, dans les grands, Dieu saisit l'âme et s'en empare d'abord. En un instant elle est éclairée, ravie, remplie; sa curiosité s'enflamme, elle veut tout connaître : les êtres se multiplient; elle découvre dans l'univers une foule d'habitants nouveaux et des nations d'esprits de natures différentes. O vous, étoiles, et vous planètes, et vous qui les habitez, qu'est-ce donc que ceci? Quel est le but de cet amas de merveilles? Dis-moi, voûte superbe, qui renfermes cette famille d'astres dans tes palais d'azur; vaste dôme, bâti sans bornes, partout infini et sublime en tout, étais-tu destiné à loger l'Éternel? Qu'ai-je dit?... Dès que je nomme Dieu, son idée appauvrit ta richesse, rabaisse ton élévation, comble ta profondeur, rétrécit ton immensité; l'univers ne me paraît plus qu'un point, et je ne vois qu'un pygmée dans la taille gigantesque de la nature.

Mais si, oubliant Dieu, je reviens à l'homme et que je le compare à toi, ô nature, avec quelle rapidité tu reprends tes droits et reparais dans ta grandeur devant ma pensée ! En un instant je vois ton cercle s'étendre, tous les points de sa circonférence s'éloigner du centre, et s'allonger en fuyant par des lignes infinies ; je reste isolé dans un désert immense, dans un vide spacieux où pourrait se placer un second univers.

Ainsi, quand tous les magasins de l'orage s'enflamment et crèvent à la fois, l'air frappé se creuse, l'explosion violente et soudaine ouvre un abîme dans ses vagues ; les nuages reculent en ondes circulaires, et les flots de l'éther, successivement poussés les uns sur les autres, roulent et vont toucher la voûte des cieux. Quand je songe à Dieu, ces astres s'éteignent et n'ont plus ni lumière, ni grandeur. Mais quand je songe à l'homme, leur orbe s'agrandit, se rallume et jette une splendeur qui les fait prendre pour les dieux de l'univers.

Ah ! faut-il s'étonner que ces chefs-d'œuvre surprenants de la matière, si richement vêtus de lumière et de gloire, aient usurpé les hommages des siècles grossiers qui ne s'élevaient point au-dessus des sens ? Oui, les astres sont vraiment des dieux pour les sens ; et quiconque les voit ne peut s'empêcher d'absoudre à demi l'erreur de l'idolâtrie. Ce fut même une vertu dans ces anciens sages, qui déployèrent tout ce qui restait à l'homme de force naturelle pour se soulever de la terre et monter ; mais leur faible vol s'arrêta sur les planètes, et ces objets brillants qu'ils ne purent passer, ils les crurent leurs dieux.

Lorenzo, si tu es curieux des beautés de l'art, vois quel art admirable, quelle géométrie sublime ont présidé à la structure des cieux. Le nombre, le poids et la mesure, tout est réglé, tout est parfait. Quand l'homme faible entreprend des édifices d'une hauteur extraordinaire, il est souvent forcé de laisser au hasard et à la destinée le soin de les achever. Ici la sagesse et le choix ont empreint partout leurs brillants caractères : l'intelligence éclate dans tous les points de l'ouvrage. L'adresse et la force sont exactement combinées. Rien ne brille que d'un éclat qui sert, et chaque ornement a son usage. Le grand économiste n'a nulle part dépensé en vain ses richesses. Tout est distribué avec une sage opulence. Que cette perspective est riche et bien ménagée ! Avec quelle variété changeante elle se renouvelle et s'allonge sans fin devant l'œil qui la contemple !... Et ces voyageurs célestes, comme leur course est rapide ! En comparaison de leur vitesse, la foudre se traîne sur ses ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quelle

foule d'orbes montant sans fin au-dessus d'autres orbes, de cercles enfermés et se mouvant dans d'autres cercles, de roues engrenées à l'infini dans d'autres roues (*) ! L'imagination succombe et veut douter sans cesse de ce que la raison voit. Quelle complication de spirales et de courbes repliées sur elles-mêmes et engagées l'une dans l'autre ! Quel nombreux essaim de mondes dont l'immensité ne laisse à la terre qu'un point invisible ; quel intervalle immense jeté entre leurs distances réciproques ! Qu'est-ce donc que l'espace étonnant qui enferme toutes ces sphères et les voit rouler ensemble dans son enceinte ? C'est un gouffre sans fond où la pensée s'abîme, se perd et s'éteint.

Et ne pense pas ne voir ici qu'un vaste désordre. Ton œil n'aperçoit dans les cieux qu'un chaos brillant. Tu n'y peux démêler la trame délicate et l'ordre sévère qui règnent dans toutes les parties. Quelle richesse ! quelle beauté ! quelles masses et quelle force de mouvement ! quelle harmonie ! quelle police dans cette société compliquée de globes ! quel dessein merveilleux dans le plan ! quelle justesse de proportions dans les moyens ! quelle grandeur dans la fin ! comme tout l'ensemble concourt au bien général ! Plus fidèles que l'homme aux lois du Créateur, ces mondes innombrables suivent sans s'écarter tous les points de la route qu'il leur a tracée. Les orbites de leurs mouvements divers se traversent sans cesse et ne s'embarrassent jamais. Des nœuds se forment et se dénouent aussitôt : ces planètes qui semblent à nos yeux s'unir et se confondre, vont bientôt se dégager sans effort. La loi qui les écarte est celle qui les ramène : un ordre constant enchaîne et mesure leurs constantes irrégularités. Mais, ô surprise ! tandis que tout part et revient, tandis que tout est en mouvement, au milieu des tours et retours de ces masses inconcevables, au milieu de l'action continuelle et simultanée des roues immenses de cette machine agitée, quel vaste silence dans l'univers ! Quel repos profond ! C'est le calme d'un désert ! Pas le moindre murmure ! pas le moindre souffle ! Tout ce peuple de globes marche en foule, dans un silence respectueux sous l'œil du Créateur : il leur défendit de se reposer jamais, il leur ordonna de respecter le repos de l'homme, et de glisser sans bruit au-dessus de sa tête, en ne laissant tomber qu'une clarté douce sur ses yeux fermés par le sommeil.

(*) Comme les roues de la vision d'Ézéchiël, et la raison a aussi de la peine à se défendre de prendre cette machine inconcevable pour une vision, un rêve.

Oh ! laissez-moi voir... Laissez-moi promener mes pensées... Mais ma vue ne peut trouver de terme, et ma pensée s'égare dans un désert. Au milieu de son vol mon imagination succombe. Elle veut encore se ranimer : elle ne peut ni résister à l'attrait qui l'entraîne, ni atteindre au terme qui la fuit, tant le plaisir qu'elle éprouve est grand, tant le plan qu'elle parcourt est vaste ! Ah ! c'est ici que les anges et les hommes se rencontrent, qu'ils ressentent les mêmes transports (*), et que l'habitant de la terre s'élève et se mêle aux citoyens des cieux ! A quelle distance prodigieuse sont placés quelques-uns de ces soleils de la nuit ! Le savant doute si, depuis que le monde est né, leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine, malgré l'incomparable rapidité du vol de la lumière. Oh ! laissez-moi rouler encore avec respect mon œil étonné. Jamais, non jamais je ne serai rassasié de voir et d'admirer dans cet océan de merveilles, si étendu, si profond, dont les dimensions immensurables vont se perdre loin de mes yeux dans leurs extrêmes infinis, dans ce champ de feu où Dieu seul (**) peut nombrer les astres qu'il y a pressés. Ambition, vante maintenant l'étendue de tes conquêtes sur cet atome où nous sommes cachés !

Quel étonnement nouveau vient me saisir ! Où sont les colonnes qui soutiennent les cieux ? Où est le pivot (***) qui porte sans fléchir le fardeau de l'univers ? Quelle force étrange, quel art mystérieux fait flotter sur les ondes de l'air ces masses énormes ? La main de l'Eternel les tient-elle suspendues à des chaînes d'or ? C'est la volonté de Dieu qui les fixe toutes dans leur centre, et leur donne sur l'air mobile une base résistante, inflexible comme le diamant. Il peut de même amollir le diamant et en faire un fluide léger qui cède comme l'air. C'est le Dieu qui du néant fait tout, et qui, quand il le veut, défait un univers et le rend au néant. Que son existence est lisible pour l'homme dans ce volume d'azur ! Le Tout-Puissant a tracé son nom dans les cieux en lettres de feu.

Ces brillants caractères, aussi anciens que le temps (4), sont authentiques et durables. La main profane de l'homme ne peut y atteindre pour les altérer. A lieu de transformer ces astres en

(*) C'est un banquet où les anges et les hommes réunis mangent la même manne.

(**) Peut-être que les séraphins eux-mêmes ne peuvent les compter.

(***) Plus fort que les épaules d'Atlas.

représentations monstrueuses et d'y transporter les chimères de notre imagination, lisons plutôt les grandes vérités qu'ils offrent à nos regards. Ce vaste spectacle, qu'est-il autre chose que le système complet de l'existence d'un Dieu que la nature étale et développe à l'œil attentif qui l'étudie dans le silence de la nuit?

L'homme demande encore des miracles ! Qu'en a-t-il besoin pour apercevoir au-dessus de la nature l'Être qui l'a créé, qui règle son cours et qui en est le terme suprême ? Où est l'homme qui peut, au travers des voiles de la nuit, contempler la face de l'univers, sans sentir le besoin de se demander : « Quelle est « donc la main cachée derrière le rideau, quel est le bras invisi-
« sible et puissant qui a imprimé le mouvement à tous ces
« mondes et arrangé les ressorts compliqués de cette vaste ma-
« chine ? Quelle main a arrondi ces globes énormes, les a lancés
« brûlants au travers des profondeurs de l'espace, en aussi
« grand nombre que les perles brillantes de la rosée du matin,
« ou que les étincelles qui jaillissent du sein des cités fumantes
« lorsque l'incendie les dévore ? » L'antique nuit vit en un instant la lumière envahir et peupler ses déserts, mettre son sein tout en feu, pénétrer ses voiles épais et les émailler d'étoiles(*). Quel est le chef qui mène à sa suite cette armée d'astres obéissants, enrôle leurs noms, marque leurs postes, règle leurs marches, et fixe leurs retours à des périodes invariables ? N'est-ce pas celui dont la voix tonnante (**) dans le sombre empire du chaos, les fit lever au premier signal et sortir du néant où ils dormaient dans les ténèbres, les couvrit d'or et de lumière, les disciplina, les arma de feux, et les rangea par ordre dans les plaines de l'éther, pour y faire la guerre à tes vices, à ton incredulité ? Diras-tu : C'est la nature qui gouverne tout ? Qu'est-ce que le cours de la nature, si ce n'est l'art d'un Dieu ? La nature peut-elle se réformer et se changer elle-même ?

Des miracles ? homme aveugle ; le plus grand de tous est sous tes yeux. Le cours de la nature proclame un Dieu, et le démontre à la raison la plus bornée (***). Tout autre miracle n'est qu'une

(*) Ou si le style militaire te plaît davantage (car les étoiles liguées avec l'homme ont livré des combats), — quel est celui qui licenciera ces vieilles troupes quand elles auront fini leur service, si jamais elles sont licenciées ?

(**) Comme la trompette retentissante.

(***) Tu n'es pas novice en théologie.

alarme que le Tout-Puissant envoie aux mortels endormis, pour les réveiller de leur assoupissement, et se montrer à eux par une preuve nouvelle, mais qui n'est pas plus convaincante : c'est une sorte de reproche qui accuse l'homme au moment qu'il le satisfait. Répondez, incrédules. La main qui assujettit la nature dans le cercle de ses lois invariables, est-elle moins puissante que la main qui, en s'opposant, l'en écarte et trouble son cours ? Faut-il moins de force pour former un soleil, que pour l'arrêter près du couchant, et le renvoyer, frappé d'étonnement et tout écumant de feux, vers l'Orient épouvanté, tandis que la lune, lassée de sa course, se repose au-dessus des vallons fleuris d'Ajalon ? Ces prodiges sont grands ; mais il est encore plus grand de créer. Depuis les berceaux enchantés où fut placé le premier homme, jusqu'à nos malheureux jours, suis la chaîne des miracles que Dieu a opérés ; tu n'en trouveras point de plus étonnant que ces merveilles que chaque jour renouvelle sous nos yeux. Nous les appelons ordinaires ; elles ne le sont que pour celui qui ne sait pas les voir et les juger, que pour l'homme dont l'œil stupide, comme celui de la brute, n'aperçoit dans les cieux que de vaines étincelles.

Est-il vrai qu'il est des hommes faibles qui ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu, qui osent prononcer que c'est une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir, et pour qui l'invisible et le néant n'ont point de différences ? Quel fut donc le but de l'Eternel géomètre, lorsque après avoir étendu à l'infini les lignes de son plan, semé sans mesure la profusion des êtres et répandu l'étonnement sur tout l'ensemble, il laissa tomber de sa main dans le sein profond de l'univers cet insecte pensant, l'homme, pour y voir en rampant cette scène de merveilles, et vivre dans la surprise ? Pourquoi, dès que notre œil embrasse la voûte des cieux, et tous ces globes sans nombre qui les enflamment et les rendent animés et vivants, restons-nous confondus et comme écrasés sous l'idée de la toute-puissance de leur auteur ? N'est-ce pas pour apprendre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre ? Dieu serait-il moins une merveille que les merveilles écloses de ses mains ? L'ouvrier serait-il moins un mystère que son ouvrage ? Prétendons-nous que les choses les plus élevées soient les plus familières, et que notre raison trouve sur l'être incréé plus de prise que sur ses créatures ? Pour le comprendre, il faudrait qu'il cessât d'être Dieu ou nous d'être hommes. Dieu seul peut se concevoir. Quelle distance infinie entre l'homme et Dieu ! Non, dans un tel sujet, rien n'est vrai que ce qui étonne, rien ne satisfait la raison

que ce qui la confond. Aurais-tu jamais pu croire sur la foi d'un simple récit l'existence de ces astres? Tes yeux te disent que ces merveilles ne sont pas une fable. Ces traits de grandeur et de majesté, dont la nature est marquée, sont une sorte de serment que le Tout-Puissant fait à la raison de l'homme : c'est par l'univers qu'il lui jure son existence. Si tu ôtes Dieu de la nature, il n'y reste plus rien de grand : l'homme tombe au fond d'un abîme d'où il ne voit plus rien.

L'incrédule s'y précipite volontairement (*), et se plaît à ramper dans la bassesse. Malheureux, fais un effort, lève les yeux, et désespère-toi; vois l'espace étroit où tu es resserré. Vois comme la nature t'assiège de toutes parts pour dompter ton orgueilleux scepticisme. Emprisonné par ces mondes innombrables, tout couvert de la lumière de l'évidence, vois comme tu es entouré de chaînes brillantes qui te lient à un Dieu. Tu ne peux lui échapper. Heureux esclave, par quel art impie veux-tu tenter de te dégager, en blasphémant, des mains de ton bienfaiteur? Peux-tu lutter contre son bras invincible qui t'emporte vers le bonheur? Peux-tu résister à cette foule de merveilles qui te poussent et t'entraînent vers lui? Tous ces globes qui environnent la terre et t'enferment dans son enceinte, te pressent d'avouer un Dieu. Rends-toi à lui. Oses-tu bien douter encore et démentir seul ce concours de témoins assemblés dans les cieux, qui te confondent et déposent tous en faveur de leur auteur? Quel ordre! quelle beauté! quelle force de mouvement! quelles masses! quelle distance! quelle harmonie! quelle police dans cette société compliquée de globes! quel dessein admirable dans le plan! quelle justesse! quelles proportions dans les moyens! quelle grandeur dans la fin! Comme tout l'ensemble concourt au bien général!

L'homme a été envoyé dans l'univers pour voir. Son ame reçoit par ses yeux les connaissances nécessaires à sa paix. Elles s'offrent d'elles-mêmes et se donnent à lui sans le secours d'une longue étude. Pour les obtenir, la nature ne l'oblige point à s'égarer dans les régions perdues de la métaphysique, à se tourmenter sur les champs épineux de la logique, à voyager avec fatigue dans le cercle énorme de l'histoire. La tâche qu'elle lui prescrit est facile. Elle lui donne une attitude droite qui l'élève vers les cieux, et porte naturellement sur eux ses regards et ses pensées; et elle lui dit : Lis ici tes devoirs.

(*) Le cœur de l'homme est dans un cloaque et s'y plaît.

Comme mon ame s'épanouit aux rayons de ces astres, se pénètre de leurs influences morales (*), et se remplit des vérités qui en descendent ! Je crois voir dans ces mondes autant de députés qui viennent nous annoncer que leur souverain réside au-dessus d'eux dans le sanctuaire inaccessible de sa gloire. L'habitant présomptueux de la terre refusera-t-il un moment d'audience à cette magnifique ambassade qui s'est abaissée jusqu'à la portée des regards de l'homme pour lui parler du monarque qui l'envoie, et lui donner sur ses vrais intérêts d'importantes leçons ? Lorenzo, éveille ta pensée : qu'elle prenne les ailes de l'éclair, et qu'elle vole dans un clin d'œil de l'Orient à l'Occident, et d'un pôle à l'autre pôle : hé bien ! peux-tu contempler l'univers sans demeurer confondu ou convaincu ? Renonce à la raison ou prosterne-toi pour adorer un Dieu (**).

Fatigué du spectacle des cieux, ou trop stupide pour y lire, veux-tu une preuve plus simple de son existence ? Elle sert de base à toutes les autres. Saisis dans ton esprit cette chaîne unique et invincible. Mais cette preuve ne peut faire impression que sur une oreille attentive. Retire-toi du tumulte du monde où les idées interrompues ne peuvent se suivre et s'enchaîner. Ferme sur lui les portes de ton ame ; rappelle à toi toutes tes pensées ; réprime ton imagination volage ; tire un rideau sur tes sens ; fais cesser les clameurs de tes passions. Que ta raison veille et règne seule : alors, dans un calme profond, dans le silence de la nature et de la nuit, interroge-toi comme je me suis interrogé, et tes doutes vont s'évanouir pour jamais.

Qui suis-je, et d'où suis-je tiré ? Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est que j'existe. Il doit donc exister un Être éternel, car s'il y eût eu un seul instant où rien n'existât, jamais il n'y eût eu d'êtres. S'il est quelque chose d'éternel, est-ce l'espèce humaine ? La chaîne de nos ancêtres serait donc infinie. Comment le concevoir, quand on voit chacun de ses anneaux si fragile et passer si vite ? Chaque partie peut-elle être dépendante, et le tout demeurer indépendant ? Supposons-le, de nouvelles difficultés s'élèvent. Je me trouve ici au milieu d'une mer sans bornes, et je ne découvre aucun rivage où je puisse aborder. D'où viennent la terre et ces globes lumineux ? Sont-ils éternels

(*) Tandis qu'il n'est peut-être rien que Lorenzo admire moins.

(**) Lorenzo, tu regardes toutes ces preuves comme une vaine déclamation : c'est un défaut que l'homme est toujours disposé à trouver dans ce qui le contredit.

aussi? Supposons encore l'éternité de la matière. Ces globes n'ont-ils point un autre père? Leurs mouvements et leurs formes annoncent des desseins et des vues sublimes : des vues supposent un art et de l'intelligence. Cet art ne vient pas d'eux. Viendrait-il de l'homme? Mais l'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée en le voyant fini? Cependant jusqu'ici nous n'avons pu rien supposer de plus grand que l'homme. Qui a donc imprimé le mouvement à ces masses d'énorme pesanteur? Qui a donné au bloc informe de la lourde matière le pouvoir de s'ébranler, de se déplacer du repos et de se partager sous mille formes variées? Qui lui a donné des ailes pour voler dans l'espace? Le mouvement est-il de son essence? Alors chaque atome en serait nécessairement doué, et pourrait en s'agitant former un univers de sa poussière. Mais si le mouvement est un état étranger à la matière, et qu'elle ne peut se donner elle-même, comment ces globes ailés, ces corps éclatants et dont les formes sont si belles, ont-ils pu sortir de son bloc immobile? La matière unit-elle à la faculté de se mouvoir, la pensée, le jugement et le génie? Est-elle savante dans la géométrie? A-t-elle réglé ces proportions et formé ces lois dont la simple conjecture a rendu Newton immortel? S'il est ainsi, comme les sages atomes rient de l'homme qui se croit plus intelligent que l'argile! Mais il a fallu, pour former et pour conduire ces globes, un art et une sagesse bien supérieure à l'industrie de l'homme, et que ces facultés ne puissent résider dans chaque masse de matière; un Dieu règne donc sur l'univers. Maintenant que ce Dieu soit un esprit, invisible, éternel, et tout le problème est résolu. Mais cette hypothèse ne me replonge-t-elle point dans des nuages plus épais que ceux dont je sors? Comment supposer ce qu'on ne peut concevoir, un être qui n'ait jamais commencé et qui ne doive jamais finir? Incrédule, réjouis-toi : te voilà libre : il n'y a point de Dieu... Mais pourquoi? Cette difficulté attaque-t-elle plus l'existence d'un Dieu que la chaîne infinie des hommes, système sujet à mille autres difficultés à jamais insolubles? Choisissons donc l'hypothèse où il n'en reste qu'une seule, tandis que toutes les autres disparaissent, et que la raison voit toute l'étendue de son horizon sans nuages. C'est le choix que le bon sens prescrit : il nous dit de nous déterminer pour le côté où un seul grain de plus fait pencher la balance. Et de quel poids immense un système l'emporte ici sur l'autre! La raison peut-elle te crier d'une voix plus forte : « Crois un Dieu? » Que d'absurdités il faut dévorer pour préférer tout autre hypothèse! C'est aller à l'incrédulité par tous

les excès de la crédulité la plus stupide. Que la route qui te mène à la ruine est pénible et fatigante !

Qu'on me donne l'athée le plus subtil, le plus décidé et le plus couvert de vices et de crimes, je le défie, avec toute son impudence, avec toutes les ressources de la science humaine, de jamais passer le doute. Il peut avoir le désir et l'intérêt de ne pas croire un Dieu ; mais il ne sera jamais convaincu de la vérité de son système. Il n'est pas étrange que l'existence d'un Dieu nous laisse des mystères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de prise sur un esprit. Mais l'homme le voit dans ses ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre, et dans les merveilles du firmament : de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroient l'incrédulité. Ces astres et tous ces dieux de la matière qui arrêtaient si longtemps à leur surface insensible le culte des mortels, domptent la raison rebelle et soumettent l'ame entière à Dieu.

Dieu n'est point dans les cieux un souverain solitaire. Je découvre la cour nombreuse qui l'environne. Je vois une foule d'esprits rangés par ordre autour de son trône. Leurs fonctions sont variées comme leurs espèces. La pourpre et l'azur, la perle et l'or éclatent dans leurs vêtements divers et nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les ailes étendues, attentifs au premier signal de leur maître, l'instant n'a pas fui qu'ils ont déjà traversé l'univers. L'homme ne pourrait nombrer leur multitude. Dans chaque sphère préside un ange qui la conduit, entretient et ranime ses feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatants où les ministres de l'Eternel sont majestueusement assis, et d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, et qu'il n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfants de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, et pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés ? C'est ainsi que les cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre où se presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-

être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'anges descendent et viennent, invisibles, se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, et peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

NOTES.

(1) Lorenzo, si ma muse a proscrit les vains plaisirs du monde, si elle les interdit à tes désirs, elle t'a aussi montré les moyens de les remplacer par des plaisirs purs et célestes. Pèse, pèse avec soin toutes les vérités dont je viens de t'entretenir; et dis-moi ensuite si tu peux encore vanter tes erreurs et te glorifier de tes vices. J'espère que tu n'auras pas cet excès d'audace. Mais si, continuant de t'abuser, tu oses encore t'applaudir de bonne foi de ta folie et rire de ton danger, crois que ma pitié pour toi n'est pas moins sincère.

(2) Tu y trouveras à choisir des beautés de toute espèce, sans avoir à craindre que le sultan jaloux te les enlève. Le sultan des Turcs, aussi sage que toi, croit qu'il n'y a pas de plus beau croissant que celui qui fait prosterner un peuple entier devant son turban; il pense que la lune est fière de le copier.

(3) Ne pourra-t-il arracher ton ame croupissante sur les rivages infectés de la terre, et purger ton cœur corrompu des passions et des vices qui le souillent? Son attraction ne manque-t-elle son effet que lorsqu'elle attire vers le Ciel? Et à quoi se réduisent les plaisirs de la terre, dont tu fais tant de cas? Les ames élevées, qui, dégagées de la lie des sens, ne soupirent qu'après les biens invisibles, sont les seules qui obtiennent la pleine jouissance d'une existence dont la fleur ne se flétrira jamais, d'une vie parfaite et du suprême bonheur.

(4) Quelles doivent être les pensées, les espérances d'une ame qui se sent née pour être éternelle, et qui, s'élevant au-dessus des éléments, s'élance au delà de la sphère du soleil, entrevoit la perspective de son brillant avenir, et sonde la profondeur de ses destinées? De quels sentiments elle doit être animée dans cet instant d'enthousiasme! Comme elle veille sur ses pensées, lorsqu'elle songe qu'elle est exposée à la vue de l'Éternel, qui découvre des imperfections dans les archanges mêmes! Dieu fixe sur les cœurs des mortels un œil jaloux: il marque dans le livre des cieux la naissance et le progrès de nos désirs: au jour solennel du jugement, ce livre sera ouvert et nous dévoilera à la face des anges et des hommes.

(5) Là-bas sur ces plaines d'azur, ces globes dansent et chantent en l'honneur de leur Dieu un jubilé éternel, et célèbrent sans fin ses louanges. Mais si leur chant n'arrive point jusqu'à notre oreille, les figures compliquées de leurs danses présentent à la vue les carac-

les excès de la crédulité la plus stupide. Que la route qui te mène à la ruine est pénible et fatigante !

Qu'on me donne l'athée le plus subtil, le plus décidé et le plus couvert de vices et de crimes, je le défie, avec toute son impudence, avec toutes les ressources de la science humaine, de jamais passer le doute. Il peut avoir le désir et l'intérêt de ne pas croire un Dieu ; mais il ne sera jamais convaincu de la vérité de son système. Il n'est pas étrange que l'existence d'un Dieu nous laisse des mystères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de prise sur un esprit. Mais l'homme le voit dans ses ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre, et dans les merveilles du firmament : de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroient l'incrédulité. Ces astres et tous ces dieux de la matière qui arrêtaient si longtemps à leur surface insensible le culte des mortels, domptent la raison rebelle et soumettent l'âme entière à Dieu.

Dieu n'est point dans les cieux un souverain solitaire. Je découvre la cour nombreuse qui l'environne. Je vois une foule d'esprits rangés par ordre autour de son trône. Leurs fonctions sont variées comme leurs espèces. La pourpre et l'azur, la perle et l'or éclatent dans leurs vêtements divers et nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les ailes étendues, attentifs au premier signal de leur maître, l'instant n'a pas fui qu'ils ont déjà traversé l'univers. L'homme ne pourrait nombrer leur multitude. Dans chaque sphère préside un ange qui la conduit, entretient et ranime ses feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatants où les ministres de l'Eternel sont majestueusement assis, et d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, et qu'il n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfants de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, et pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés ? C'est ainsi que les cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre où se presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-

être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'anges descendent et viennent, invisibles, se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, et peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

NOTES.

(1) Lorenzo, si ma muse a proscrit les vains plaisirs du monde, si elle les interdit à tes désirs, elle t'a aussi montré les moyens de les remplacer par des plaisirs purs et célestes. Pèse, pèse avec soin toutes les vérités dont je viens de t'entretenir; et dis-moi ensuite si tu peux encore vanter tes erreurs et te glorifier de tes vices. J'espère que tu n'auras pas cet excès d'audace. Mais si, continuant de t'abuser, tu oses encore t'applaudir de bonne foi de ta folie et rire de ton danger, crois que ma pitié pour toi n'est pas moins sincère.

(2) Tu y trouveras à choisir des beautés de toute espèce, sans avoir à craindre que le sultan jaloux te les enlève. Le sultan des Turcs, aussi sage que toi, croit qu'il n'y a pas de plus beau croissant que celui qui fait prosterner un peuple entier devant son turban; il pense que la lune est fière de le copier.

(3) Ne pourra-t-il arracher ton ame croupissante sur les rivages infectés de la terre, et purger ton cœur corrompu des passions et des vices qui le souillent? Son attraction ne manque-t-elle son effet que lorsqu'elle attire vers le Ciel? Et à quoi se réduisent les plaisirs de la terre, dont tu fais tant de cas? Les ames élevées, qui, dégagées de la lie des sens, ne soupirent qu'après les biens invisibles, sont les seules qui obtiennent la pleine jouissance d'une existence dont la fleur ne se flétrira jamais, d'une vie parfaite et du suprême bonheur.

(4) Quelles doivent être les pensées, les espérances d'une ame qui se sent née pour être éternelle, et qui, s'élevant au-dessus des éléments, s'élance au delà de la sphère du soleil, entrevoit la perspective de son brillant avenir, et sonde la profondeur de ses destinées? De quels sentiments elle doit être animée dans cet instant d'enthousiasme! Comme elle veille sur ses pensées, lorsqu'elle songe qu'elle est exposée à la vue de l'Éternel, qui découvre des imperfections dans les archanges mêmes! Dieu fixe sur les cœurs des mortels un œil jaloux: il marque dans le livre des cieux la naissance et le progrès de nos désirs: au jour solennel du jugement, ce livre sera ouvert et nous dévoilera à la face des anges et des hommes.

(5) Là-bas sur ces plaines d'azur, ces globes dansent et chantent en l'honneur de leur Dieu un jubilé éternel, et célèbrent sans fin ses louanges. Mais si leur chant n'arrive point jusqu'à notre oreille, les figures compliquées de leurs danses présentent à la vue les carac-

tères hiéroglyphiques de son pouvoir incomparable, et forment en s'entrelaçant le grand chiffre du Tout-Puissant. Que ces lettres ont de grandeur pour les anges qui les voient de près ! qu'elles sont encore lisibles pour les yeux de l'homme éloigné !

Rassemble par la pensée les montagnes les plus élevées : figure-toi que ces filles gigantesques de la terre sont arrachées de la profondeur de leurs fondements et sont lancées sur l'Océan, que leurs énormes masses flottent sur les ondes, comme les bulles d'air ou comme la plume légère, et qu'elles se meuvent en mesure ; que cependant tous les vents de l'atmosphère, rivaux de l'harmonie des sphères célestes, accordent ensemble les sons de leur bruyante symphonie et animent leur marche : ne resterais-tu pas immobile d'étonnement ? Combien tu dois donc être étonné du spectacle de tous les mondes nageants dans un élément infiniment plus délié, avec un art bien supérieur, avec des mouvements bien plus rapides, et pour de plus nobles fins !

Lorenzo, avec l'index qui est le riche don des réflexions de la nuit, je vais conduire tes yeux vers les leçons diverses qu'enseigne le livre des cieux. Il y en a qui pourront surprendre un homme qui n'est pas initié dans les mystères de la nuit ; leçons qu'on n'attendrait pas peut-être de son école, et qu'on ne s'imaginait pas trouver dans une planète ou dans une étoile. Il ne sera plus temps de lire ce manuscrit des cieux, lorsque, comme un rouleau de parchemin consumé par les flammes, il disparaîtra de nos yeux avec les leçons qui y étaient écrites.

Que lisons-nous dans les cieux ? Nous y lisons l'existence d'un Dieu, et celle d'autres êtres supérieurs à l'homme, habitants nés de l'éther. Et pour te surprendre encore davantage, sache que l'éternité est écrite dans les cieux ? L'éternité de qui ? La tienne, Lorenzo, celle de toute l'espèce humaine : et ce n'est pas pour la foi seulement que l'on trouve ici des secours : la vertu y puise aussi des forces. Ici croît le remède souverain de presque tous les vices, et surtout de la vengeance, de l'orgueil, de l'ambition et de l'impudicité.

VINGT-UNIÈME NUIT.

PLURALITÉ DES MONDES.

Que Dieu est grand ! Qu'il est puissant, l'Être qui lance la lumière au travers des masses opaques de tous ces globes, qui a tissu l'ensemble brillant de la nature, et suspendu l'univers comme un riche diamant à la base de son trône ! Quelle étendue immense ! Laisse tomber un poids de la hauteur d'une étoile fixe : combien de siècles s'écouleront avant qu'il arrive à la terre ! Où commence donc, où finit ce vaste édifice ? Où s'élève-

vent les derniers murs qui, dominant sur l'abîme du néant, enferment dans leur enceinte le séjour des êtres? A quel point de l'espace le Créateur s'est-il arrêté, a-t-il terminé les lignes de son plan et déposé sa balance? Quel est le lieu extérieur à la création, où, cessant de peser les mondes et de mesurer l'infini, il a planté la colonne majestueuse qui en était le terme, et où il a dit aux esprits de sa cour : « Je m'arrête, et je pose ici la borne de mon ouvrage. Ma tâche est finie, et la création con-
« sommée. Esprits qui connaissez, êtres qui respirez, êtres in-
« sensibles que j'ai mis en mouvement ou fixés dans le repos,
« applaudissez tous à votre auteur ! »

O nuit, dont la clarté pure et tempérée ne répand qu'un éclat adouci sur le tableau du monde, toi qui, de ta clef d'argent, nous ouvres les trésors de notre hémisphère, qui crées sous nos yeux un nouvel univers, et étales à nos regards ces mondes innombrables cachés pendant le jour derrière l'étoile jalouse du midi, ne peux-tu me laisser voir dans l'enfoncement le monarque puissant qui a déployé devant son trône ces pompeuses merveilles? Mon œil errant le cherche dans tes profondeurs (1). O puissé-je voir un rayon du Dieu magnifique que mon ame adore ! Dis-moi, déesse favorable, où réside sa cour, où brille son trône de feu? Tu le sais, tu es près de lui. Les livres sacrés m'apprennent que tu étends ton obscur rideau devant son dais éblouissant. Quelqu'une des étoiles de ta suite, dont le vol est si rapide et l'orbite si vaste, ne le rencontre-t-elle point dans sa route? Vous, Pléiades, et vous étoiles attelées au char enflammé du pôle, et toi, brillant Orion, dont l'œil est encore plus vif, astres favorables qui guidez l'homme égaré sur l'immensité des mers, et le ramenez du sein de la tempête dans le port, enseignez-moi de quel côté je dois diriger ma course, pour découvrir où habite mon auteur. Mais je veille en vain toutes les nuits, en vain je les sollicite pour leur arracher le secret de leur maître; elles ne le trahissent jamais.

L'univers que je vois est-il son seul ouvrage? Ou bien a-t-il loin de mes yeux fécondé d'un souffle le sein de l'espace? A-t-il encore tiré du chaos une infinité d'autres mondes? Et s'est-il placé au milieu de ces systèmes divers comme un soleil central qui les pénètre tous de ses rayons, les voit flotter autour de lui comme des atomes dans les torrents de sa lumière, et retomber dans la nuit du chaos s'il (*) en arrête les jets brillants?

(*) Le chaos, qui est à la fois le berceau et le tombeau de la na-

Le désir de toucher au terme des êtres s'éveille dans mon âme. Je veux m'élever de sphère en sphère, et parcourir l'échelle radieuse que la nuit me présente. Elle s'abaisse jusqu'à l'homme : c'est pour qu'il monte. Je ne balance plus ; je me livre à la pensée. Enlevé sur son aile de feu, je m'élance de la terre comme de ma barrière. Comme je vois son globe s'éloigner et décroître à mes yeux ! Avec quelle vitesse je me sens monter ! J'ai passé l'astre de la nuit. Je touche au rideau d'azur des cieux. Je l'ai passé : j'ai pénétré dans les espaces reculés. C'est ici qu'atteint l'œil savant de l'astronome : c'est ici que se borne sa vue allongée par son tube merveilleux. A chaque planète que je trouve sur ma route, je m'arrête, je l'interroge sur celui qui fait briller et rouler son orbe. Du vaste anneau de Saturne, où des milliers de terres comme la nôtre seraient perdues, je m'élève et suis avec audace le vol hardi de la comète. J'arrive avec elle au milieu de ces soleils souverains qui brillent d'une lumière indépendante, ames des mondes, par lesquelles tout vit et respire. Que vois-je ici ? Un espace sans bornes semé des sources enflammées ; des globes plus vastes que les nôtres, roulants dans des cercles plus élevés (*). Avançons plus loin : ma course n'est que commencée. Ce n'est sans doute que le portique du palais de l'Éternel. Quelle est mon erreur ! L'Éternel est bien au-dessus. Je rampe encore (**). Plus j'avance vers lui, plus il recule loin de moi. Où donc doit habiter l'étonnant architecte qui a bâti si magnifiquement pour loger un insecte, l'homme ?

Arrêtons-nous donc ici, et respirons un moment (***). Où suis-je ? Où est la terre ? Soleil, où es-tu ? Que le cercle où tu voyages est étroit ! Je suis ici debout sur le sommet de la nature. Mes regards dominant son enceinte. Que de milliers de cieux et de mondes je vois rouler sous mes pieds, comme des grains brillants ! Arrivé si loin et dans des régions si nouvelles pour

ture, triompherait de se retrouver possesseur de ce que la création sa rivale avait enlevé à son empire.

(*) Ce sont peut-être les maisons de plaisance où les anges viennent séjourner.

(**) Et cela n'est pas étrange : je bâtis sur une erreur. C'est folie que de vouloir s'aider de la grandeur de ses ouvrages pour concevoir la sienne. C'est de ce point de vue que la raison aperçoit mieux la distance immense qui reste à traverser pour arriver jusqu'à lui.

(***) Si la pensée de l'homme peut se reposer ici.

moi, puis-je n'être pas curieux d'apprendre quels sont les habitants de ces climats si différents de la terre? Aucun mortel n'y a jamais abordé vivant.

O vous, placés loin de ma chétive demeure, à une distance que les rayons les plus rapides de mon soleil ne pourraient traverser en un siècle, j'erre loin de ma patrie. Je cherche des merveilles nouvelles à l'admiration de l'homme. Quel est le nom de cette contrée du domaine immense du maître à qui tout obéit? Voisins du séjour de la félicité, êtes-vous des mortels ou des dieux? Etes-vous une colonie venue des cieux (*)? Quelle que soit votre nature, vous devez vivre une autre vie, parler un autre langage, avoir bien d'autres idées que l'homme..... Quelle variété dans les ouvrages de notre Créateur!... Mais dites-moi de quelle nature sont vos pensées. La raison est-elle ici sur un trône? Règne-t-elle en souveraine sur les sens? Se révoltent-ils contre elle? Quand son flambeau s'éteint, en avez-vous un second dont la lumière vous guide? Vos heureux royaumes jouissent-ils encore de leur âge d'or? Vos premiers ancêtres (2) ont-ils conservé leur innocence? La vertu vous est-elle facile et naturelle? Est-ce ici votre dernier séjour? Si vous en changez, êtes-vous transférés vivants, ou vous faut-il mourir? De quelle espèce est votre mort? Connaissez-vous la douleur et la maladie? Connaissez-vous la guerre horrible? A l'heure où je vous parle, la guerre fatale déchire l'Europe gémissante : nous appelons ainsi un petit coin de l'univers où s'agitent des rois insensés. Dans le monde où je suis né, l'on n'attend pas que la mort vienne à la suite des ans. L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. La mort a trouvé qu'elle était trop lente à nous détruire. Elle a déposé son carquois, suspendu sa faux, et chargé les rois d'entretenir à sa place une boucherie continuelle de l'espèce humaine. Leur ambition la sert mieux que son glaive. Croiriez-vous qu'on en a vu qui faisaient égorger leur troupeau après l'avoir dépouillé, et qui buvaient le sang de plusieurs milliers de sujets dans un repas?

Ah! pourquoi la science est-elle venue nous éclairer sur la source de nos maux? Que ne pouvons-nous en accuser encore les malignes influences des étoiles! Il vaudrait bien mieux qu'une fatalité inévitable versât les malheurs sur l'espèce humaine;

(*) Ou bien le voisinage et les fréquentes visites des habitants des cieux vous ont-elles, perfectionnant votre espèce, transformés en dieux secondaires?

du moins les rois seraient innocents du meurtre des nations. Rois ennemis de ma patrie, écoutez le conseil d'un ennemi généreux. Voulez-vous être grands, voulez-vous devenir les dieux du genre humain, et que vos noms roulent immortels et brillants le long des générations, comme ces astres roulent dans le cercle des siècles? Renoncez à vous disputer des points sur un atome; et que les fers que vous préparez aux nations étrangères chargent plutôt le ministre inhumain qui vous conseille la guerre.

Et vous, habitants de ces mondes éloignés, répondez-moi, ceux qui vous envoient mourir sont-ils aussi sur des trônes? Chez vous, la fureur de détruire fait-elle des dieux? Les conquérants trouvent-ils la gloire en répandant le sang des hommes? Mais peut-être êtes-vous exempts de la mort et de la douleur. Peut-être qu'un éther pur et délié compose votre être privilégié. Affranchis de la pesanteur et de la corruption, vous vous élevez sans doute, vous planez à votre gré dans l'espace. Que votre sort est différent du sort de l'homme! Esclaves malheureux d'un limon vil et grossier qui tue l'âme, nous sommes un tout formé de deux parties qui ne peuvent se concilier et qui se font une guerre éternelle (5). Mais vous n'avez aucune idée de l'homme ni de la terre. C'est le nom d'un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison même y est insensée, et (*) souvent y joue le rôle de la folie. Que ce récit doit vous paraître étrange! N'avez-vous jamais rien ouï de l'existence du genre humain? Le char enflammé d'Enoch et d'Elisée n'a-t-il point passé près de ces lieux? L'ange de ténèbres, lorsqu'il tombait des cieus, n'a-t-il point souillé la pureté de votre éther, n'a-t-il point éclipsé quelques instants votre globe par le passage de son ombre immense (4)?

Si je me trompe en multipliant les univers, mon erreur est sublime; elle est appuyée sur une vérité, elle a pour base l'idée de la grandeur de Dieu. Et qui me démontrera que c'est une erreur? Qui osera assigner des bornes à la toute-puissance? L'homme peut-il imaginer au delà de ce que Dieu peut faire? Un monde ne lui coûte pas plus à créer qu'un atome. Qu'il dise: Qu'ils soient; et des milliers de mondes vont naître. Froid censeur, ne condamne point mon enthousiasme. Laisse-moi ces idées qui m'agrandissent et m'enflamment. Mon imagination ne peut plonger sans un sentiment d'horreur dans l'empire muet

(*) Et nourrit les enfants de la folie comme ses propres enfants aimant de préférence les plus difformes.

et désert du néant : elle aime à le resserrer en reculant les bornes de l'être ; elle croit ajouter à la gloire du Créateur.

L'expérience vient elle-même appuyer ma conjecture. Les verres de l'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'existence d'êtres infiniment petits , que nous n'aurions jamais soupçonnés ; et l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit et les démontre. Les deux termes de la création se répondent et sont en équilibre l'un avec l'autre : la pensée ne doit pas craindre de trop descendre vers l'extrême petitesse, ni de trop s'élever vers l'extrême grandeur. L'erreur sera toujours dans le défaut et jamais dans l'excès. Quel effet peut paraître trop grand, quand on songe à la cause ? Étonnant architecte ! mon ame peut s'abaisser ou s'élever à son gré dans l'immensité de ton idée, sans jamais pouvoir quitter le centre. Je suis, est ton nom. Toute l'existence t'appartient. La création n'est encore qu'un néant : ce n'est qu'un voile flottant devant toi, comme l'atmosphère légère devant l'astre.

Mon imagination s'embrase en s'agitant dans l'immensité de la toute-puissance. Cet univers ne serait-il point, dans la mappemonde générale de la nature, ce qu'est l'Angleterre à notre globe, un point brillant, mais invisible et presque perdu dans le vaste de l'être, une île que des espaces inconcevables et déserts séparent d'autres continents plus étendus, dont les habitants placés plus près des rayons de la divinité, ont reçu des ames privilégiées, qu'un climat plus heureux féconde et perfectionne en un instant, sans que leur vertu ait besoin d'attendre, comme celle de l'homme, l'automne tardive de l'âge (5) ? Quoi, tous les êtres que j'interroge gardent le silence ! Oh ! ne s'élèvera-t-il point, de quelque endroit de la nature, une voix qui réponde à mes questions ? Mais quel être peut me répondre, quand ma pensée ne trouve pas assez d'un univers ?

Mais pourquoi me perdre dans ces abîmes ? Reviens, imagination présomptueuse ; avoue les bornes imposées à l'homme, et n'accuse pas le Créateur de l'avoir trop resserré. Ne découvrons-nous pas un tout parfait dans ce que notre vue embrasse ? Ne nous suffit-il pas de jouir des vastes domaines du soleil ? Que la gloire qui le couronne est éclatante ! Dans quelle vaste conférence ce monarque des airs lance de son trône enflammé la profusion de ses rayons, aussi vite, aussi loin que la pensée peut voler, et nourrit ses planètes obéissantes de ses feux éternels ! Que cette ville du soleil est bien au-dessus de celle que bâtit le superbe tyran du Nil : et la main qui l'éleva est aussi la seule qui peut la détruire ! Pourquoi l'homme veut-il s'égarer au delà du cercle qu'il remplit de sa splendeur ? C'est assez pour

cet être faible d'avoir une merveille à admirer, un infini à parcourir, un firmament à étudier.

Savants de la terre, observateurs de la nature, génies supérieurs, qui volez sur les traces de Newton (*), avez-vous découvert celui qui voit le faite de la création abaissé dans la profondeur d'un abîme? Avez-vous trouvé l'orbe du grand Être, du soleil universel qui attire à lui tous les êtres? avez-vous reconnu les satellites qui l'entourent, les étoiles du matin qui assistent à son lever et forment sa cour? Ce (**) n'est pas la science, c'est la religion qui me conduira jusqu'à lui. Un cœur vertueux qui adore son Dieu, est le savant qui le trouve, et n'a pas besoin d'astre ni d'ange qui le guide. L'humble amour pénètre où la raison superbe ne peut atteindre, et va frapper droit à la porte des cieux. Le sage se change en insensé lorsqu'il veut sur la terre sonder les mystères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité (***). L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre et beaucoup savoir : il est né pour admirer et adorer. Oui, chacun de ces astres est un temple où Dieu reçoit l'hommage qui lui est dû. J'ai vu fumer leurs autels : j'ai vu leur encens s'élever vers son trône : j'ai entendu les sphères retentir des concerts de sa louange. Il n'est rien de profane dans l'univers. La nature entière est un lieu consacré (6).

Ainsi que le fleuve étoilé de l'astronomie (****), dont les brillantes étincelles embrasent le pôle, j'ai ouvert toutes les sources de mon âme. J'ai versé sans réserve sur les cieux toutes les richesses de la poésie. Ma muse ne sait ce qu'elle doit admirer le plus, ou de ce qu'elle a imaginé, ou de ce qu'elle voyait en effet. Tournons maintenant nos regards en arrière, et revoyons d'un coup d'œil toute la suite des objets que je viens de parcourir dans le champ de la nuit. Avec quels transports l'homme qui les rassemble tous dans sa pensée doit s'écrier, confondu et pros-

(*) Prêtez-moi un télescope qui porte jusqu'à son trône. Où est celui qui chargea de chaînes le monarque des enfers, et l'attacha à la sombre voûte qui sert de base aux cieux?

(**) Tant que l'homme est mortel, il ne peut que chercher Dieu, et non pas le trouver.

(***) Sans doute la philosophie des cieux est plus profonde que celle de la terre. Les archanges prennent dans la science des degrés bien plus élevés que nous; mais il leur reste toujours des choses nouvelles à apprendre.

(****) La constellation de l'Éridan.

terné : « Quels groupes de mondes amoncelés ! de globes chargés d'êtres et couverts de lumière ! Quel père et quelle famille ! »

Père universel, pardonne à un faible mortel l'image imparfaite qu'il a osé tracer de ta puissance !

NOTES.

(1) Comme la biche, poursuivie par le chasseur au milieu d'un vaste désert, soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme, altérée dans cette solitude terrestre, soupire après la possession de son Créateur.

(2) L'Ève de votre Éden a-t-elle été sobre et discrète ? Les filles de notre mère commune ne démentent point leur race et demandent à leurs Adam si le désir de tout savoir n'était pas excusable et naturel. Ou si votre mère est aussi tombée, avez-vous été rachetés ? Et si vous l'avez été, méprisez-vous comme nous votre rédempteur ?

(3) Le jour pénible de votre épreuve et de vos combats est-il passé, ou bien êtes-vous encore des écoliers novices et sous la discipline ? En est-il parmi vous, comme il en est parmi les hommes, qui refusent de rentrer dans leur héritage aliéné ?

(4) Oh ! plutôt à Dieu que cet ennemi de l'homme se fût arrêté dans quelqu'un des globes qu'il a rencontrés dans sa route, et qu'il ne fût jamais arrivé jusqu'à la terre, qui est maintenant son domicile et qu'il a noircie et souillée de son pied infernal ; plutôt à Dieu qu'il ne se fût pas blanchi dans les flots de l'Océan, lorsqu'il a passé de Rome en Angleterre, où il n'est que trop facile de le reconnaître !

(5) Les astres, en sortant de la main du Créateur, reculèrent de respect à sa vue et s'éloignèrent dans l'espace à des distances immenses. Tandis que le respect les éloigne, une douce et forte attraction les entraîne vers lui. Brillants des rayons qu'ils empruntent de son éclat divin, ils tournent autour du père éternel du soleil, faisant toujours effort pour s'en rapprocher et restant toujours éloignés par le respect qui les repousse. Ou bien ils furent envoyés par des lignes directes en ambassade vers les nations. Dieu ! à quelle latitude ! bien au delà de l'horizon des pensées terrestres ! Et pour quels desseins furent-ils envoyés ? — Ici finit l'effort de l'humaine pensée, et j'ignore comme auparavant les lieux où son trône est placé.

Dois-je m'en étonner ? Je me suis mépris dans ma route. Je suis né dans un siècle plus curieux que dévot, où l'on est plus jaloux de déterminer en quels lieux sont le ciel et l'enfer, que soigneux d'éviter l'un et de conquérir l'autre.

Reste-t-il encore quelque nouveau sujet d'une surprise plus grande que celle qui nous a frappés dans notre course nocturne ?

Oui, Lorenzo, il en reste qui exigent une admiration plus grande, et une adoration plus profonde. Crois-tu que je n'aie rapporté aucune découverte du voyage immense que je viens de faire dans les plaines éthérées? Voici ce que j'y ai encore appris : Le grand propriétaire n'a point laissé de vides ni de déserts stériles dans le champ de la nature. Tous ces globes sont peuplés d'êtres précieux destinés à former des dieux. Il nourrit leur raison et féconde leurs vertus des rayons bienfaisants de sa lumière. S'ils savent se préserver des vapeurs contagieuses des passions et des vices, au temps de leur maturité, il les rassemblera dans les cieux. Les habitants de la terre craindraient-ils d'être trop religieux, lorsque des êtres si supérieurs mettent leur gloire et leur plaisir à rendre hommage à leur auteur, à se prosterner devant son trône? Mais pourquoi ces voyages dans les plaines de l'éther? Pourquoi compter l'une après l'autre les étoiles, les planètes et les milliers de mondes qui rendent un culte au Créateur en mille manières différentes? Toute la nature envoie son encens vers son trône, excepté les hardis Lorenzos de notre globe.

(6) Quelle chaîne de mondes amoncelés, quelle multitude innombrable de globes éclatants chargés d'êtres divers suspendus à toi, comme une foule de grappes à la tige d'une vigne féconde, et à qui tu distribues les sucs précieux d'une vie immortelle! Je les vois encore comme une constellation de dix mille diamants; ciel! de quelles dimensions et de quel poids! enchâssés dans un seul cachet qui brille à la main droite du Tout-Puissant, et dont l'empreinte éclatante, profonde et ineffaçable, grave sur tous les esprits créés les attributs souverains de sa puissance sans bornes et de son amour, qui surpasse encore sa puissance. Et si je m'arrête ici, ce n'est pas défaut de pouvoir dans Dieu, c'est défaut de pensée dans l'homme. Et cet aveu même de notre faiblesse ne suffit pas encore pour compléter l'idée de sa toute-puissance. On en pourrait agrandir l'idée à l'infini, sans pouvoir jamais aller au delà de la réalité.

Combien ces idées de la toute-puissance de Dieu et de ses ouvrages enflent, étendent la pensée des faibles mortels, et non seulement des faibles mortels, mais des anges mêmes, pour qui la plénitude de la divinité demeure en tout inconcevable? Songe donc, et n'oublie jamais, à quel abaissement l'homme doit descendre devant le Dieu que les anges mêmes adorent. N'ai-je pas rempli la promesse hardie que j'avais hasardée, lorsque je t'ai dit : Il faut, Lorenzo, que nous montions et que nous rallumions notre dévotion aux étoiles?

N'y ai-je pas réussi? t'ai-je fait une vaine promesse? Es-tu plus dur que le diamant? Espères-tu encore réfuter avec un sourire les preuves invincibles dont je t'ai accablé? Lorenzo, que ta folle joie est déplorable! Jure par les étoiles, par celui qui les a formées, jure que désormais ton cœur sera aussi pur qu'elles. Alors tu brilleras comme elles; alors, comme elles, tu t'élèveras de la bassesse

à la grandeur, des ténèbres à la lumière, en passant par la loi de la gradation, loi sacrée de la nature.

D'où ces astres sont-ils tirés ? Interroge le chaos, il peut te répondre : ces brillants objets du culte de l'idolâtrie sont les enfants des ténèbres et de la difformité. D'abord, ce n'étaient que des masses brutes formées de l'écume du Tartare ; elles s'arrondirent en sphères opaques ; elles commencèrent ensuite à jeter une lueur obscure ; leur éclat devint plus brillant ; enfin, elles versèrent de toutes parts une lumière éblouissante. C'est ainsi que la nature avance par degrés jusqu'au terme de la perfection. Mais il n'en est pas de l'âme comme de la matière. Ses progrès dépendent en partie de nous-mêmes. Quand elle veut s'élever, le ciel la seconde. Il agrandit l'âme qui est déjà grande ; il rapetisse encore celle qui reste petite et bornée par un choix volontaire. Sois un homme, et tu deviendras un dieu. La moitié de ton être peut être ton ouvrage. Quelle ambition plus noble peut t'enflammer ? O toi dont l'ambition n'aspire qu'à ce qui fait ton malheur et ta honte, est-il possible que tu ne sentes encore dans ton cœur aucune étincelle de piété, après que je t'ai fait recevoir des cieux de si sublimes leçons, et que je t'ai rendu le disciple des astres ? Lâche esclave du monde et de ses fantaisies, rougiras-tu de fléchir le genou devant les cieux ? Maudites vapeurs d'orgueil, exhalées du fond des enfers ! Le plus grand éloge de l'homme est de mettre son orgueil dans sa religion et sa piété. Si l'homme suit avec docilité la doctrine que lui enseignent les astres, bientôt il prendra son essor vers les hauteurs, et, s'élevant sur ses ailes de pourpre parsemées d'yeux d'or, il pénétrera dans des lieux où ne peut maintenant atteindre sa pensée ; et, triomphant, il verra s'éloigner sous ses pieds ces sphères éclatantes.

VINGT-DEUXIÈME NUIT.

VUE MORALE DES CIEUX.

Oui, le spectacle des cieux (1) nous détourne du crime et secourt la vertu. Si nous arrêtons sur eux un œil attentif, nous sentons je ne sais quel pouvoir secret qui enchante l'âme, la pénétre d'une force inconnue, et lui donne un secours soudain qu'elle n'a point imploré. A la vue d'une mer vaste, d'un fleuve immense, d'une forêt épaisse et profonde, d'un désert sans bornes, d'une montagne élancée dans les airs, d'un rocher menaçant qui domine sur la plaine ou penche sur les flots ; à l'aspect des sombres profondeurs de ces grottes souterraines dont la nature a construit les voûtes hardies, ou dont la main du temps a

creusé l'étonnant labyrinthe, de tous les objets, en un mot, dont les dimensions sont extraordinaires, l'âme reçoit une secousse qui l'étend, l'agrandit et lui inspire l'audace et les sublimes pensées. Dans ces instants d'enthousiasme, la nature semble venir au secours de l'homme, seconder les efforts du génie et faire la moitié de l'ouvrage.

Qu'y a-t-il de grand et de vaste dans ces objets, si nous songeons aux cieux; et que sera-ce encore, si nous comparons la beauté de l'ouvrage? Art humain, que l'orgueil de l'homme appelle grand, tu cherches à t'enfler, à t'élever pour paraître quelque chose : qu'es-tu devant la nature? Que sont auprès de ses ouvrages, tes colonnes d'eau élancées dans les nues, tes réservoirs où tu emprisonnes des fleuves, tes statues colossales, tes montagnes taillées en forme humaine, tes villes à cent portes dont le curieux ne peut en trois journées parcourir les merveilles, tes arcs de triomphe, tes immenses théâtres, tes jardins suspendus dans l'air? Ce ne sont que des travaux d'enfant. Cependant leur aspect nous frappe et nous élève l'âme. En entrant dans un temple superbe, elle se sent saisie de respect. O combien elle doit donc être étonnée à la vue des cieux! De quelle sainte horreur tu dois être pénétré, en te voyant placé par l'Eternel sous la voûte du temple immense que ses mains ont élevé! Si la seule présence d'un homme de bien conseille la vertu, si son silence même parle d'elle, si le spectateur ému de vénération pousse en le voyant un soupir vers la sagesse, pouvons-nous voir sans émotion, sans nous sentir plus de courage pour la vertu, les cieux, ce miroir éclatant formé des mains de Dieu même, et qui nous réfléchit quelques traits de sa grandeur? Quand le désespoir s'empare de l'homme et l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire : « As-tu vu les « cieux? »

O chaîne étoilée d'anneaux lumineux, que l'être bienfaisant suspend au-dessus de la terre pour attirer à lui le cœur de l'homme et l'enchaîner au pied de son trône, que de leçons tu retraces à ma raison! Je crois voir, dans chaque système des planètes, l'image d'une société bien policée où règne la concorde et l'harmonie. Une sorte d'amitié commune semble les unir. Il se fait entre elles un échange réciproque de lumière. Elles se prêtent, elles se rendent leurs rayons. Toutes éclairent et sont éclairées; toutes attirent et sont attirées. Citoyennes du même ciel, toujours fidèles aux lois de leur patrie, aucune ne s'écarte du plan général, aucune ne pêche contre l'intérêt du tout. Ce commerce continuel de services et de clartés, n'est-il pas un ta-

bleau vivant où l'homme peut apprendre à aimer ses frères d'un amour inaltérable, à chercher avec un noble désintéressement son bien-être dans le bonheur public? Il n'est point d'être dans la nature, même parmi les plus insensibles, qui ait été créé pour lui seul et qui ne montre à l'homme l'exemple d'une bienveillance mutuelle, le premier de nos devoirs.

Et toi, homme sauvage, toujours prêt à te venger de ton semblable, à la plus légère offense, tu dardes, comme un insecte irrité, l'aiguillon envenimé de ta colère! Sache pourtant que le cœur de l'homme était aussi bien organisé que le sont ces globes, et qu'il fut fait pour aimer. C'est ta volonté qui l'a dépravé; ce sont tes passions farouches qui dérangent l'harmonie de ses mouvements naturels, et le livrent aux dérèglements de la discorde et de la haine. Ne suivras-tu point la douce impulsion que la nature donne à ton cœur? Elle veut sans cesse t'entraîner vers la bienveillance sociale. Barbare, au moment que tes regards et tes pensées descendent du firmament, oses-tu bien courir égorger ton frère? Eh! pourquoi?... Pour un pouce de fange. Entends la voix de ces astres : ils te crient : « Arrête, et sois bienfaisant comme nous ! » C'est ainsi que leur lumière doublement utile dissipe les ténèbres qui couvrent et nos sens et notre ame.

Oh! (2) que ne sens-tu du moins pour la vertu un enthousiasme égal à celui que la vue des cieux inspirait aux sages du paganisme! C'était à la clarté de ces astres nocturnes que méditaient, dans le silence des nuits, les Socrate, les Platon, les Sénèque. C'est au milieu de tous ces globes qu'ils ont recueilli les vérités sublimes que nous admirons dans leurs écrits immortels.

Ne te borne pas à leur payer le tribut stérile de tes louanges : donne aussi ta croyance à leurs utiles leçons : ces maîtres (*) du genre humain n'ont point été pensionnés pour tromper leurs disciples. Ils t'enseignent que l'homme ne se croit malheureux que parce que sa vue est bornée; que la sagesse consiste à étudier, à juger l'ensemble, que la nature bien vue peut inspirer la vertu la plus sublime, et lui donner une base solide; que Dieu et l'univers réclament partout notre attention; que l'univers nous réfléchit les traits affaiblis de la majesté du Créateur, comme l'Océan réfléchit le soleil dont l'œil ne peut fixer le disque éblouissant; qu'une ame immortelle n'aime à tracer que des

(*) Des maîtres païens sont de ton goût.

plans immortels; qu'un esprit sans bornes veut un espace sans bornes; que les grands spectacles et les objets sublimes agrandissent l'âme. Telle est la doctrine que la nuit enseignait à ces sages mortels : telle est l'inépuisable source de vérités et d'inspirations que les cieux tiennent ouverte à la raison.

L'âme est faite pour voyager dans les cieux. C'est là qu'échappée de sa prison, et dégagée des liens de la terre, elle peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés, et saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion. Dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la sienne. Elle devine l'art mystérieux qui arrangea ces globes dans un ordre économique; elle juge, en maître éclairé, les lois de leurs mouvements divers. Fièrre et charmée d'elle-même, elle s'avoue avec un juste orgueil son origine. Au milieu de ces astres, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'y sent plus forte et plus vivante, et reporte dans les lieux de son exil des sentiments dignes de son illustre patrie (5). Cette astrologie morale est la seule véritable. C'est dans ce sens nouveau que les astres peuvent influer sur la destinée de l'homme et contribuer à sa véritable grandeur. Elle est dans l'âme seule; et l'âme la reçoit de la contemplation des grands objets : plus ils sont sublimes et divins, plus elle prend la forme et les traits de la divinité.

Avec quelle ivresse délicieuse je me promène, sans me lasser, au milieu de tous ces globes! Je rencontre Dieu dans chacun d'eux, et je frémis de me voir nu devant ses regards. Brillants citoyens des airs, quelles impressions lumineuses vous portez dans mon âme, quelle fécondité vous donnez à mes pensées! Que de remerciements ne vous doit pas un cœur sensible et reconnaissant? A chaque regard que je jette sur vous, je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo, ne sens-tu pas comme moi dans ta pensée une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps? Ces sphères qui en mesurent le cours, me donnent l'idée et l'espoir de l'immortalité. Cet espace sans limites que parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux et va se peindre sur l'âme qui la conçoit sans fatigue. Si l'éternité ne devait jamais nous appartenir, les astres nous parleraient-ils d'elle au milieu de la nuit? C'est un blasphème de penser que la nature allume en nous le plus ardent de nos désirs pour le tromper (4). C'est ainsi que l'homme trouve la preuve du second article de sa croyance,

article aussi important que celui de l'existence d'un Dieu, dans des objets où il s'avise rarement de la chercher; et tu peux lire ici que ton âme est immortelle.

Mortels, étudiez souvent la vérité dans ces astres. Unissez-vous à eux par la pensée; formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs et plus effrayants sillonneront le sein d'une nuit plus profonde, lorsque ces monuments éclatants d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux.

Frappé de cette pensée, comme si je m'éveillais dans cette heure formidable, une lumière soudaine et vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer, et je m'écrie : « O vous (*), astres
« de mes jours et de mes années, vous dont les pas lumineux
« mesurent toutes les portions de ma durée; vous qui roulez
« sans cesse avec les heures et devancez la marche tardive de
« l'homme, enseignez-moi à compter mes jours et à céder en-
« fin mon cœur à la vertu ! » Il ne me reste plus de prétextes pour prolonger mes folles erreurs; le temps n'est plus où les passions tendaient des pièges à ma jeunesse, où l'ardeur bouillante des sens m'y précipitait. La vieillesse en a éloigné mes pas; les années ont insensiblement aplani le chemin qui me conduit à la sagesse. Malheur à ces cheveux blancs, si la folie, survivant à mes passions, venait encore détruire le salutaire ouvrage de la vieillesse.

Astres (**), assistez-moi ! Ou plutôt, c'est toi que j'implore, grand artisan des mondes, dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble ! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux, Dieu terrible, avant que la mort vienne les fermer; aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages, à voir les objets tels qu'ils sont, plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards le temps et l'éternité. Qu'il est dangereux de se méprendre dans la mesure de l'une et de l'autre ! et cette erreur entraîne notre ruine. Fais que je pèse l'une et l'autre dans une balance exacte qui m'apprenne la différence de leur poids. Que le temps ne me paraisse que ce qu'il est en effet, un rapide moment, et que l'orbe immense de l'éternité,

(*) Je ne veux pas vous priver plus longtemps de votre plus beau nom.

(**) J'implore votre secours sans idolâtrie.

roulant dans sa grandeur devant mon ame; l'attire vers les cieux. Oh! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici? Quand pourrai-je contempler sur ton sein dévoilé le modèle de la création, et ne plus m'étonner ici de sa faible copie? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi (*)? Quand mon ame ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair et rendue à tes bras paternels, goûter dans ton sein le bonheur!

NOTES.

(1) La vue des cieux inspire l'humilité, la pureté du cœur et l'amour des biens immortels, trois vertus presque mortes sur la terre, et qui sont reçues avec les plus grands applaudissements dans le royaume des cieux. Peux-tu les trop contempler?

(2) Plût à Dieu que les chrétiens eussent du moins le zèle des païens! Souhait qui fait la honte de notre siècle, mais qui n'est que trop fondé. Notre piété diminue à mesure que nos lumières augmentent. Ce phénomène est aussi étrange en morale que le serait dans la physique un soleil qui nous glaceraient ou une étoile fixe qui nous échaufferait.

(3) Lorenzo, quel nom donnerons-nous au firmament? Puisqu'les cieux donnent à l'ame une nourriture qui entretient sa vie immortelle, comme la terre nourrit le corps, appelons-le le noble aliment de l'ame, qui s'y promène, s'y fortifie, s'y réjouit et s'y livre aux transports délicieux de la pensée. Nommons-les le jardin de la divinité, où croissent des fruits qui ont la douceur de l'ambrosie, et dont la raison se nourrit. Nommons-les le Pectoral du souverain Pontife, tout étincelant de pierres précieuses, qui rendent des oracles et des réponses infaillibles sur toutes les questions les plus importantes pour l'homme, et que nous avons grand tort de ne pas suivre, si nous aimons la paix et le bonheur.

C'est ici un Éden, un paradis qui n'est point perdu pour nous. Oh! que ne puis-je atteindre jusqu'à l'arbre de vie! C'est ici qu'il croît; il n'est point défendu à l'homme de goûter de son fruit; un ange n'en garde point l'entrée, une épée flamboyante à la main; si l'homme en cueille, il est sûr de toujours vivre.

Penses-tu, Lorenzo, que je me sois écarté de ma route? Non; j'ai frappé droit au but. Mon objet était de ressusciter ta dévotion. Et combien je remercie les ombres sacrées de la nuit, qui change l'univers en un temple immense, nous remplit d'idées grandes et célestes qui servent d'antidote contre les vapeurs empestées de la terre! À chaque orage qui menace ou qui fond sur nous, quel asile

(*) Qui offusque tout pendant notre voyage dans cette profonde vallée de la terre.

favorable la prière offre à l'ame ! Et quel temple que celui-ci pour prier ! Et quel Dieu doit habiter dans un pareil temple ! Oh ! quelle ame les cieus doivent former ! Le cœur de Lorenzo reste-t-il de glace comme la salamandre , au milieu de ces feux sacrés ? O étincelles de la nuit , cendres enflammées dans le vaste foyer des cieus , qu'anime ou qu'éteint le souffle du grand Jéhovah , joignez-vous à moi ; versez toutes vos influences sur le cœur de Lorenzo , délivrez-le des démons qui le possèdent depuis si longtemps , et changez-le en homme . Est-ce que Lorenzo veut encore résister ? L'orgueil des talents t'engage à contester des vérités ; mais , en les contestant , tu déshonores ces talents mêmes , et tu annonces par là que ton cœur est encore plus corrompu que ta raison n'est aveuglée . Qu'un cœur incrédule est petit et méprisable ! Il est trop étroit pour rien concevoir de noble et de grand ; il est rempli d'un atome ; il est enflé d'amour-propre ; il immole à cet amour-propre , qui ne s'occupe que du corps , les intérêts d'une ame immortelle . Il étouffe un instinct et des passions d'un plus noble genre , qui seules , sans le secours de la raison , te feraient concevoir de hautes espérances et ouvriraient devant ton ame ravie l'entrée de ce monde intellectuel où l'ordre , la sagesse , la bonté , la providence du Créateur déploient les merveilles sans nombre de son amour , et promettent des objets infinis à l'homme dont les désirs sont vraiment grands . L'ame s'étend à la vue des grands objets , se purifie , se dérouille , et se prépare à embrasser bientôt des objets plus vastes que les planètes . Un homme dont l'ame est grande , devient nécessairement un homme de mérite . En contemplant des objets divins , il en devient un lui-même .

(4) Oh ! quelle foule de vérités instructives le firmament étale à nos yeux ! Quelle est la partie de la sagesse qui n'y soit pas enseignée à l'homme , si la connaissance de ses principaux devoirs peut le rendre sage ? Et l'avantage d'être instruits n'est pas le seul ; il est dans le spectacle des cieus une grandeur sublime et pathétique qui s'empare de nos cœurs , les chauffe et les subjuge par le sentiment . Que l'éclat dont brille le pôle enflammé est plein de force et d'éloquence ! Avec quelle énergie cet orateur muet nous prêche de grandes vérités ! Son silence est entendu par toute la terre , au delà des planètes , et même dans le fond des enfers . L'enfer ne peut se refuser à l'étonnement , quoiqu'il soit trop orgueilleux pour louer . La terre sera-t-elle donc plus infernale que l'enfer même ? Lorenzo , portera-t-elle sur sa surface des habitants qui n'admirent et ne louent jamais ?

Lorenzo , dont l'admiration est occupée ailleurs , n'a jamais fait à la lune une seule question ; jamais il n'a entretenu la plus légère correspondance avec un de ces astres ; jamais il n'a élevé d'autel à la reine des cieus qui marche dans la lumière , ni rendu ses hommages à sa cour éclatante . Ses rivales (*) sublunaires sont depuis

(*) Les femmes.

longtemps l'objet de tous ses hommages ; étoiles malfaisantes, qui font tourner la tête à leur astronome, renversent sa raison et corrompent son cœur, qui lui font sacrifier sa paix et sa gloire à une folie momentanée qu'on nomme plaisir. C'est être un idolâtre plus grossier que ne l'ont jamais été ceux qui baisaient la main levée vers la lune, ou qui versaient le sang sur l'autel de Jupiter. O toi, grand Dieu, le vrai Jupiter, à qui tout sacrifice appartient, divin maître qui instruis l'espèce humaine, les cieux sont le plus beau volume que tu lui donnes à lire ; il est tout écrit en lettres capitales. L'alphabet d'or des cieux étincelle de lunes et d'étoiles, afin de frapper mieux notre vue ; on peut le lire en courant, et on l'entend à la seule lecture. Ce n'est pas pour le pays de la Judée, ou pour le pays chrétien seul qu'il est visible ; il est écrit dans une langue universelle, entendue de tout le genre humain ; sublime pour le savant, simple et vulgaire pour les hommes qui paissent les troupeaux, conduisent la charrue, ou font jaillir du sein des épis le grain retentissant ; langage digne du grand Être qui l'emploie pour parler à l'homme. Les cieux servent de préface et de commentaire au volume sacré de l'Écriture, qui souvent renvoie son lecteur à la vue des cieux, comme à sa première leçon ; et l'Écriture sainte n'est elle-même qu'un fragment inintelligible, sans cette leçon préliminaire ; livre merveilleux, où le sage apprend la sagesse. Et c'est ta main, ô nuit, qui ouvre sous nos yeux ce livre étonnant.

vingt-troisième nuit.

HYMNE A L'ÉTERNEL.

Verrai-je toujours la louange ramper dans les cours, chatouiller l'oreille des grands de ses sons flatteurs, et se vendre au vice pour de l'or ? La verrai-je toujours mendier un pain déshonorant au riche sans ame, encenser un cœur bas et mort à la vertu, et répandre ses doux parfums autour d'un cadavre ?

O louange, quitte les cours, où tu dégrades ta noblesse, et renonce à l'emploi honteux de flatter les mauvais princes (*) ; remonte vers ta source, vers ce pouvoir suprême qui enrichit la langue du don de la parole, donna l'essor à la pensée et l'être à l'ame. Sous les yeux du Créateur, l'homme se prosterne et s'abaisse devant l'homme ; les respects et l'encens se distribuent

(*) Comme le Méandre.

d'argile à argile et de crime à crime; et toi, auteur de l'homme (*), tu restes privé de ses hommages! Toi seul, cependant, es le souverain propriétaire à qui tout appartient. Le jour est ton sourire; et cette obscurité majestueuse dont la riche et superbe horreur est étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de ton sourcil.

Oh! puissé-je cesser de respirer quand mon ame cessera de louer son auteur! Que ne puis-je, par ma reconnaissance, le venger des ingrats qui l'oublient! Où commencerai-je sa louange pour ne la finir jamais? De quelque côté que je tourne mes yeux, toute la nature me crie de lui applaudir. De combien de merveilles il a tissu le noir manteau de la nuit! Quelle pompe dans cet arc majestueux semé d'un pôle à l'autre des mondes éclatants! Quelle fastueuse profusion pour nos yeux! Être suprême, pour toi c'est un néant!

Grand Dieu, dont l'œil immense embrasse dans le présent, le futur et le passé, et voit comme un instant la durée que les mortels partagent en trois portions; seul tu connais tout et restes entièrement inconnu. Quoique invisible, tu te décèles partout, dans tes plus petits ouvrages comme dans les plus grands. Les feuilles et les fleurs, chargées d'un monde d'êtres qu'elles nourrissent, annoncent autant ta puissance que ces globes gigantesques et les grandes familles dont ils sont peuplés. Dès que la pensée les interroge, ils nomment tous leur père commun.

Tu es la source universelle d'où la vie et le bonheur découlent et se distribuent dans tous les êtres. Tu as donné à l'homme le privilège de la parole; mais la parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel est-il? Comment dois-je appeler celui que je vois brûler dans ces soleils sans nombre (**)? Aide mon ame à soutenir ton idée; elle succombe, accablée sous le poids de ta gloire.

Grand tout, composé de toutes les perfections, cause de toutes les causes, tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature, premier auteur des effets et de leur chaîne infinie, qui peut dire où s'arrêtera le dernier de ses anneaux (***)? Créateur

(*) Sa fin, son législateur et son juge.

(**) Comme te vit Moïse dans le buisson ardent.

(***) Cause sans cause, auteur de tout ce qui entend et de tout ce qui est entendu, de tout ce qui voit et de tout ce qui est vu, de tout ce qui est, comme de tout ce qui sert.

de cette masse immesurable de matière façonnée en mille formes, dense ou rare, opaque ou lumineuse, resserrée dans un atome invisible, ou étendue sans bornes; également inconcevable et mystérieux pour l'homme dans tes plus grands comme dans tes plus petits ouvrages; artisan de tous ces globes de la nuit, dont le moindre eût suffi pour annoncer ta grandeur, et au milieu desquels tu as jeté l'homme pour les voir et les admirer à genoux. Pères des esprits, ces rois momentanés de la matière, ces étincelles de ta gloire, ces nobles enfants de ta puissance, à qui tu as donné l'heureux pouvoir d'agir pour te plaire, et non pas la simple faculté d'obéir passivement à tes lois sans les connaître. Cet essaim d'êtres intellectuels s'élèvent par un ordre gradué les uns au-dessus des autres jusqu'au dernier, qui t'approche le plus; rayons plus ou moins brillants de ta divine lumière, destinés à animer, à pénétrer l'argile ténébreuse des corps organisés, ils ont reçu à des mesures différentes l'instinct, la raison et l'intelligence. Leur famille nombreuse remplit et peuple ce palais superbe de l'univers que tu as bâti de tes mains immortelles (*).

Monarque éternel, enseigne-moi donc où tu habites? En quels lieux pourrai-je trouver la demeure de mon bienfaiteur? Dois-je plonger dans les abîmes? te demanderai-je au soleil? ces vents rugissants me diront-ils où je dois chercher leur Créateur? Est-ce lui que j'entends dans la voix du tonnerre? Assis sur les orages, ordonne-t-il aux tempêtes fougueuses de rouler son char enflammé?

Mais que dis-je? Dieu est-il si loin de moi? J'ai blasphémé! Mortels, prosternez-vous avec moi; il est présent: j'entonne sa louange, enfermé dans son sein. L'univers n'est qu'un point du trône de l'Être ineffable, dont un coup d'œil fit naître la nature. L'ombre de son bras la soutient; qu'il suspende un moment son sourire, elle va se dissoudre. Il voit ramper au fond d'un abîme ce qui s'élève le plus; sa main embrasse l'immensité.

Mais que suis-je? Les transports d'un faible mortel n'outragent-ils point sa majesté? Si l'homme a reçu le privilège d'admirer ses ouvrages, osera-t-il aussi, atome d'un monde atome, murmurer dans la poussière les louanges de l'Éternel? Où trou-

(*) Chaque espèce habite dans la demeure que tu lui as assignée; chaque climat est assorti aux différences de leurs natures; aucune sans doute ne pourrait être transplantée sans périr.

ver des idées qui ne soient pas indignes de lui? Soit que ma pensée pénètre jusqu'au centre de la terre, soit qu'elle s'élève jusqu'à la voûte des cieux, elle ne trouve point dans la nature d'images assez nobles pour exprimer sa grandeur. Elle ne voit que ténèbres et qu'indigence dans l'éclat et la richesse de l'univers. Ce que tous ces astres inspirent de plus sublime est faible; l'énergie n'est que langueur, et le plus brûlant enthousiasme est encore glacé.

Grand Dieu, toi que je chante, toi qui m'inspires, ma force dans ma vieillesse, l'ambition et le trésor de mon ame, toi qui as donné à l'homme l'immortalité, de quel nom t'appellerai-je dans ma reconnaissance? Ah! si je n'en peux trouver d'assez auguste, souffre que je t'en donne un qui est cher à mon cœur... je te nommerai l'ami de l'homme. Ma muse morale a fait son dernier effort, et la consolation couronne mes chants. Je ne redouterai plus d'autre mal que le crime, et j'ensevelis pour jamais la crainte de la mort sous ce faible monument que je consacre à ta louange.

Je vous récusé pour juges de mes vers, ames froides et molles, qu'un sentiment fatigue, qu'un transport alarme, et qui, toujours tranquilles dans vos hommages, craindriez qu'une saillie de l'enthousiasme, qu'un élan de l'ame ne troublât votre repos. Loin de moi ces docteurs efféminés, qui prêchent la vertu de sang-froid dans une prose rampante et inanimée, et ne sortent jamais de l'état de langueur et d'indolence où leur ame est affaissée. Est-il défendu de s'enflammer dans un tel sujet? La raison seule aura-t-elle la prérogative de toucher la harpe sacrée, et l'enthousiasme du génie est-il un crime? Le crime, ici, c'est de rester calme et froid. Ici, la passion seule est raison, et le transport est sagesse. L'encens répand-il, sans brûler, ses doux parfums? Ah! pourquoi l'hiver de la vieillesse a-t-il engourdi ma muse et assoupi mon génie? Que n'ai-je un cœur plus pur et des accents plus fiers (*)! Quand l'ame s'échauffe et s'élève sur ses ailes de feu, ah! c'est alors que les esprits célestes répondent à l'homme et qu'ils accordent avec sa voix leurs harpes d'or!

Entends-je, ou rêve-je que j'entends leurs accords (**) éloignés? L'harmonie (***) de leurs sons mélodieux traverse-t-elle

(*) La dévotion, quand elle est tiède, devient une sorte d'impiété.

(**) Je reconnais aisément que ces sons viennent des cieux.

(***) Portée doucement sur l'aile de la piété céleste.

l'immensité de l'espace pour venir charmer mon oreille? De quelle douce volupté mon ame est enivrée! Oh! quand la mort, comme un introducteur favorable, daignera-t-elle m'admettre à leurs concerts? Quand achèvera-t-elle de détruire cette argile qui me sépare de leur société? Quand donnera-t-elle dans les cieux une demeure commune à des êtres de même nature? Resterai-je encore longtemps relégué dans cette terre isolée qui emprisonne l'espèce humaine (*)? Heureux le jour qui dissipera les ténèbres où nous sommes plongés, brisera nos chaînes et rassemblera toute la famille des esprits autour du trône et sous les yeux de leur père universel (**)! Cette espérance fait au sage un devoir de la joie. Homme de bien, lève ce front abattu; ta tristesse outrage ton Créateur. Vois tomber la barrière qui s'élevait entre l'homme et l'immortalité; vois sortir des ruines hideuses du tombeau le trône éclatant où tu dois monter, et absous la mort!

NOTE.

(1) Et toi, le second après l'Éternel, et cependant son égal; toi à qui nous devons le don de l'immortalité; toi qui l'as achetée pour nous à un prix infini; toi qui fis tous les mondes, et qui n'en as racheté qu'un seul; émanation éternelle et brillante de la divinité; toi dont la puissance souveraine, bornée dans le temps, mais illimitée dans l'étendue, est affermie sur une base plus solide que le diamant, et règne éternellement sur bien autre chose que des diamants et des trônes; toi devant qui les anges tremblent de terreur et de respect; et toi, troisième personne de la divinité, rayon qui procèdes des deux autres et qui en es distingué sans en être séparé, toi qui ne composes avec elles qu'un même Dieu; toi, chose étrange! qui t'es incorporé à la poussière de l'homme et t'es abaissé jusqu'à lui sans rien perdre de ta grandeur; toi qui te plais à habiter dans le cœur de l'homme quand il est pur; toi, le lien des cieux et de la terre, j'ose espérer que tu ne seras pas offensé de cette invocation que je t'adresse, à toi, aux deux autres personnes; à qui?... ô mystère! ô inconcevable Trinité! révélée sans être conçue! Les ténèbres unies à la lumière, le nombre dans l'unité; la cause de notre joie et de notre crainte; triple trait qui détruit tout ce qui est vicieux; triple soleil qui anime tout ce qui est bon! soleil de l'ame, qui ne connaît point de couchant! Grand Dieu, unique en trois personnes,

(*) Dans cette île étroite de la vie qui nous sépare du continent de la nature par un intervalle immense.

(**) Grand avenir, roi du passé et du présent, quand irai-je me prosterner à tes autels?

la parole ne peut te nommer, la pensée ne peut te comprendre, ta grandeur surpasse toute grandeur, ta bonté toute bonté, et ta clémence est au-dessus de toute clémence.

VINGT-QUATRIÈME NUIT.

LA CONSOLATION.

Au milieu des ténèbres, mon ame illuminée, inspirée par la religieuse horreur du silence, consolée par la méditation des vérités sublimes, a passé insensiblement des chagrins à la paix. Ma muse s'est élevée au-dessus de l'espace où volent les noirs oiseaux de la nuit. Jalouse d'arriver dans un horizon infini, elle a pénétré au delà des bornes enflammées de l'univers. Mais que sert le vol hardi de l'imagination, si le cœur rampe sur la terre? La vertu n'a pas moins de flatteurs que d'ennemis. L'éloge en est aisé; la pratique en est pénible. Ami, ne te borne pas à de vaines paroles; c'est par tes actions qu'il faut la louer.

J'ai ouvert sous tes yeux le livre de la nature : j'en ai parcouru devant toi les pages les plus brillantes : j'ai cherché à intéresser tes sens, à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur; ne crois pas que les leçons que tu as entendues soient de moi. Mes chants n'étaient qu'un faible écho de la voix de la nature. Elle te crie sans cesse : « Place un Dieu au-dessus de moi. C'est lui qui couvre de ses regards et de son aile protectrice tous les êtres que je renferme, qui me charge de leur annoncer ses lois, et qui répand sur eux le bonheur. Le mortel le plus coupable peut se jeter avec confiance dans ses bras : jamais il ne repousse le faible qui l'implore, et ne refuse un asile au malheureux qui cherche la paix dans son sein. Quelles que soient les espèces et les facultés des habitants divers de ces globes dont je suis enrichie, partout la vertu est la base de leur bonheur : lorsque le temps de leur exil est écoulé, elle les reconduit tous à leur Créateur, qui les paie de leurs travaux en maître généreux. Le souvenir de leurs peines passées augmente le sentiment de leur bonheur, et leur félicité commence pour ne finir jamais. » Que cette espérance porte de douceurs dans le cœur de l'homme ! Elle convient à la dignité de sa nature; elle seule peut remplir nos désirs, contenter nos passions, et satisfaire notre raison. Mais, tes biens frivoles, quel bonheur te procurent-ils ? Ils aveuglent ton ame et troublent ta

paix : ils ne traînent après eux que peines et douleurs. Précipité de misère en misère, après avoir été quelques années le jouet de la fortune, tu restes nu, sans consolation et sans secours, et le désespoir attend sa proie à tes derniers moments. La terre, en détournant son hémisphère de la face du soleil, plonge ses habitants dans les ténèbres. Sous la voûte du firmament, dont les faibles flambeaux s'éteignent dans l'épaisseur des ombres, la nuit, solitaire et vêtue de deuil, comme une veuve éplorée dans son palais désert, est assise dans un morne silence, et paraît accablée d'une douleur profonde. Autour d'elle l'univers est tendu d'un crêpe funèbre, et toute la nature est attristée : telles et plus profondes encore sont les ténèbres où l'âme tombe en se détournant de son Dieu. Incertaine et tremblante dans l'obscurité, elle veut saisir des fantômes qu'elle prend pour le bonheur : elle ne rencontre que la peine : chaque effort qu'elle fait augmente ses maux et redouble ses terreurs. Son état lui devient insupportable : l'espérance l'abandonne : elle implore la mort et le néant (*).

En vain l'homme vicieux étale sur son front un orgueil imposteur : en vain il veut nous tromper par un calme apparent. J'ai percé le voile dont son cœur s'enveloppe : je l'ai vu, honteux de lui-même, se mépriser en secret. L'habitude du vice peut bien affaiblir, mais jamais étouffer tout à fait la voix des remords.

Il n'a point vécu de mortel qui n'ait avoué en mourant, à l'heure fatale (**) où l'homme ne ment plus, que tout ce qui l'avait charmé, n'était que peine et vanité. (***) Pense comme pensent les mourants : laisse aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles et cette joie frivole qui leur prépare d'éternelles douleurs (****) : laisse-les languir affamés de richesses, de pouvoir

(*) Toi qui aspires à la destruction et qui sembles aimer la mort, quand tous ces flambeaux s'éteindraient ensemble, la nuit où la nature serait plongée serait moins sombre que celle où est une âme qui, cherchant en tâtonnant le bonheur, ne rencontre que le désespoir.

(**) Où tu ne trouveras ni vérités morales, ni espérance, ni paix, ni ami ; où tu ne pourras corriger tes mœurs. Quelles ténèbres profondes ! quels horribles gémissements ! quelles flammes dévorantes ! Est-ce là l'objet de tes désirs ? est-ce là où tu mets ta gloire, ton art et ta science ?

(***) Pense comme pensent les anges.

(****) Telle est notre nature ; mauvais choix amène notre mal-

et de renommée (*), et traiter d'insensé le sage qui cherche des biens plus réels. Qu'une ame, nouvellement échappée du cercueil, telle que celles de Philandre, de Narcisse et de Lucie, doit être étonnée lorsqu'elle aperçoit la vérité qui se découvre devant elle; qu'ensuite elle jette un regard vers les hommes, et qu'elle les voit employant toute leur vie à se tromper sur la nécessité de mourir! Le même étonnement nous saisira tous, quand le court privilège de la vie nous sera retiré, et que le remords vengeur viendra punir sur notre ame l'abus de nos jours. Quel tourment ce sera de voir la vérité si longtemps repoussée, si longtemps méconnue; lorsqu'elle se dévoilera, qu'elle se déclarera notre ennemie, et qu'elle appellera l'éternité pour lui faire justice de l'homme (**)! Hâtons-nous de saisir la sagesse avant que la sagesse nous saisisse et devienne notre supplice. O homme, le plus respectable et le plus frivole des êtres, que ton pouvoir est grand! mais que ta volonté est faible! Quoique la redoutable éternité ait disposé dans ton cœur les semences de ton bonheur ou de ton malheur, et qu'elle t'ait laissé le libre choix de ta destinée, qu'un insecte vienne à passer en bourdonnant devant tes yeux, te voilà distrait et ces grands intérêts sont oubliés (***).

Non, Lorenzo, tu ne les oublieras point, si la raison a quelque empire sur l'homme, et s'il est quelque charme dans ces vers que j'ai tracés à la lueur des astres taciturnes de la nuit, tandis que le silence reposait sur les lèvres des mortels vulgaires, et que le sommeil obsédait leur ame de songes insensés. Renouvelle ton attention : les derniers mystères de la nuit vont commencer (****) : écoute ma prière solennelle.

Par ce silence, attribut de la mort, cette obscurité, partage

heur; et quand il n'y aurait pas de Dieu, il n'y aurait pas moins un enfer.

(*) Ils renoncent à tout pour se nourrir d'une substance qui n'est point leur véritable aliment.

(**) La pensée qui sera alors notre supplice, peut aujourd'hui nous en préserver.

(***) Est-ce là le portrait d'un être raisonnable? Cette horrible image sera-t-elle la plus ressemblante?

(****) Écoute, et je dégagerai ton ame du sein de la poussière, par la force d'un enchantement nouveau, dont les astres seront témoins; enchantement qui ne vient pas des enfers, mais du ciel,

éternel du crime (*), ce voile de mort étendu sur l'univers assoupi : par ces objets vénérables que la nuit offre aux sens et à la pensée, ces feux immortels (**) et tremblants dans les ombres, interprètes muets et brillants de la divinité qu'ils annoncent et qu'ils te pressent d'adorer (***) : par tous ces empires détruits, ces monarques fameux précipités du faite de leurs grandeurs passagères, triste présage qui menace l'ambition des monarques vivants : au nom de la foule des mortels qui ont expiré depuis le premier homme jusqu'à cette heure : au nom des cloches funèbres que j'entends s'ébranler et appeler dans le sombre empire la foule des hommes qui rendent en cet instant le dernier soupir et tecrient (****) quetu vas les suivre : au nom de tous leurs pâles fantômes que mon imagination effrayée voit rassemblés sous les noirs étendards de la mort, de ces tombeaux entassés, de cette (*****) poussière humaine que l'infatigable fossoyeur rejette sans cesse du sein de la terre pour creuser la place du nouveau cercueil : au nom de cette pompe lugubre qui fuit la clarté du jour, de ces noirs flambeaux, et de tout cet appareil dont l'orgueil veut encore parer la poussière de l'homme qui n'est plus : au nom de ces voûtes sépulcrales, de ces lampes solitaires dont l'épaisse et morne clarté luit tristement sur les urnes des rois décédés : par ces spectres effrayants que tu crois t'apparaître, ou entendre gémir du fond de leurs tombes : par les plaintes de ces victimes infortunées, qui dans leur désespoir appellent la mort et la trouvent plus douce que le remords ou la misère : enfin par ce jour fatal où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt, où la lune sera noyée dans le sang, où les cieux s'écrouleront, où les astres s'abîmeront, où le dernier éclat de tonnerre (*****) donnera le signal de la destruction générale : au

(*) Silence, obscurité, puissances alliées qui tirent ensemble un noir rideau autour du trône d'ébène de la Nuit.

(**) Comme le feu du temple de Vesta, et comme lui consacrés aux pensées pures et religieuses.

(***) Et qui peut-être t'aident à atteindre jusqu'à son trône, quand on les révere un moment comme des degrés par lesquels l'ame passera successivement, en se purifiant de plus en plus de ses taches à mesure qu'elle avance de sphère en sphère.

(****) Si tu étais assez sage pour entendre sa voix.

(*****) La terreur du monarque et le profit du fossoyeur.

(*****) Cloche funèbre de la nature.

nom de ce second chaos, Lorenzo, au nom de cette nuit éternelle, je t'en conjure, sois vertueux (2).

Je ne dois plus rien à Philandre ni à toi : je me suis acquitté avec vous. J'ai payé à l'ami qui survit le tribut de ma tendresse, et j'ai rempli les volontés de l'ami qui n'est plus. Car apprends que je ne suis que son exécuteur testamentaire. Il m'a légué en mourant ce dépôt de vérités pour te le remettre. J'ai rempli ma tâche ; commence la tienne : entends la voix de Philandre et celle du ciel dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu et secoure ta raison. Le monde attend de toi une conduite qui ne déshonore pas la mémoire de ton ami. Lorenzo, tu as un fils. Le bonheur du jeune Florello dépend de ton choix. L'exemple influe puissamment sur tous les hommes ; mais surtout celui d'un père sur son fils. L'exemple du vice est plus fort que celui de la vertu ; et quand le père est vicieux, la ruine du fils est presque certaine. Que la tendresse peigne à ton cœur ton enfant alarmé et tremblant dans l'attente de ta décision. Auteur de ses jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, et ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur (*). Aime-toi pour lui : sauve le père de Florello et l'ami de Philandre, et consens à risquer d'être heureux.

C'est ton ami qui t'en conjure : ton bonheur (3) est la dernière grâce qu'il te demande d'une voix affaiblie et mourante. Dois-je m'étonner de la lassitude qui m'accable, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai soutenu ? C'était le zèle de la gloire de mon Créateur qui m'animait. Le même désir m'invite encore : je voudrais pouvoir encore échauffer mon génie, et te cueillir de nouvelles vérités sur le tombeau de Philandre. Mais, hélas ! je languis : mon imagination est éteinte ; mes forces m'ont abandonné ; mes esprits sont glacés. Le sommeil a touché de son sceptre humide mes paupières appesanties. J'ai senti sur mes yeux le duvet si doux de son aile caressante. Ce Dieu dont le retour suit celui de la paix, me promet de me payer bientôt les longs arrérages du repos qu'il me doit. Doux sommeil, depuis si longtemps absent de ma demeure, hâte tes pas : quand tu as assoupi le laboureur dans sa chaumière, le matelot dans son hamac, le soldat dans sa tente, lieux d'où les noirs chagrins ne t'ont jamais repoussé, viens te reposer sur mes yeux. Amène à ta suite, non plus ces fantômes effrayants qui m'ont

(*) Que ces affections humaines t'engagent à faire ce que tu devrais faire par de plus nobles motifs.

si longtemps importuné, mais ces songes légers d'un repos tranquille et parfait : verse sur mes sens ce baume restaurant, cette douce rosée qui rafraîchit l'homme, et rend la souplesse et la force aux ressorts de sa frêle machine. Sans le retour périodique de tes bienfaits, elle périrait encore plus vite. Fatiguée de l'agitation d'une journée, tu la réparas, tu la remontes pour l'aurore qui va suivre. Sans cesse renouvelée, rajeunie par tes soins, elle continue de développer le fil de nos jours, jusqu'à ce que la maladie vienne embrasser ses roues, ou que la mort brisant les ressorts qui l'animaient, le mouvement s'arrête..... Quand s'arrêtera-t-il pour moi ?

Toi seul le sais, être immuable, qui vois passer sous tes yeux la succession des êtres matériels ou intelligents, épars dans les régions de l'univers, et varies à ton gré le tableau changeant de leurs destinées : toi qui les vois rouler tous sous tes pieds avec les mondes, soit dans le fleuve passager du temps, soit dans l'Océan sans rivages de l'éternité, orageux ou tranquilles selon que ton souffle les soulève ou les calme. Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle (*), daigne au travers de cet espace immense, de ces ordres divers de natures inconnues, de ces essaims innombrables d'êtres merveilleux qui vont, quand tu les appelles, se reposer dans ton sein, de cette vaste étendue où tu as semé les soleils comme le sable (**), daigne regarder d'un œil de pitié, ou, pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette faible parcelle de poussière (***) que tu fais respirer au fond d'un abîme. Pardonne-lui ses crimes, pardonne-lui jusqu'à ses vertus (****). Bientôt ces yeux, que j'ouvre encore, ne verront plus le soleil, quoique la nuit continue de descendre et l'aurore de remonter sur la balance des jours : ne me les laisse pas fermer, sans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence,

(*) Où la vue des anges ne pourrait atteindre sans ton secours, du sommet de cette élévation qui est bien au-dessus de la plus grande hauteur que puissent imaginer les mortels. Quelle distance immense ! L'imagination se trouble et se confond à sa seule idée. Au travers de cette suite infinie de hiérarchies rangées autour des étendards divers de la toute-puissance, enflammés de transports continuels et toujours nouveaux.

(**) Qui ne sont que ténèbres devant un de tes plus faibles rayons.

(***) Un homme immortel dans ses crimes.

(****) Qui ne sont que des fautes plus légères.

ma grâce et le bonheur. Dieu bienfaisant, la peine est haïe de l'homme : elle est terrible pour lui, même lorsqu'elle n'est que passagère. Ah ! daigne, daigne, à l'heure de ta bonté, me poser doucement sur ma froide couche, dans mon lit de terre, dont la nature m'approche, où la maladie me traîne encore plus vite ; et qu'alors on grave sur mon tombeau cette vérité écrite dans le livre de la destinée au chapitre de l'homme : « L'ame s'agite
« en vain dans ses maux, se tourne et retourne en vain dans
« tous les sens ! elle ne peut trouver de repos qu'en toi : ici-bas
« dans l'espérance ; après la mort, dans un bonheur parfait (*). »
Que ma tombe servant d'organe à la mort (**), annonce cette vérité à tous les mortels. Qu'elle instruisse le savant et le sage ; qu'un ministre fidèle la répète chaque nuit à l'oreille des rois ; et quand tous mes sens, mollement assoupis sous l'abri de ton aile, seront prêts à s'affaïsser dans un doux sommeil, fais qu'elle descende encore plus avant dans mon cœur, et qu'alors mon ame, appuyée sur ton sein, repose en paix. Non, je ne peux désespérer d'être heureux. Dieu... ô homme, réjouis-toi, nature, rends-lui grâce, Dieu peut tout... et Dieu (4) est l'ami de l'homme (***) !

Ma muse a fait son dernier effort : la consolation (****) couronne ses travaux : puisse-t-elle passer de mes vers dans le cœur de mes lecteurs ! Adieu, Nuit. Je ne me vois plus enveloppé de tes ombres : un jour éternel est commencé : la joie brille et pénètre mon ame. Être né du néant, puis-je me plaindre de quelques maux qui me seront payés par une félicité sans fin ? O mon ame, pendant les instants qui me restent, goûtons encore la vie (*****) en songeant à la mort : c'est le moyen de vivre et de mourir en paix : que l'espérance entretienne ma joie : que la vertu soit ma science : j'attends ma récompense du Dieu libéral,

(*) Toi qui es le doux oreiller promis aux esprits fatigués de leur voyage dans cette vallée, et sur lequel ils doivent reposer éternellement.

(**) Qu'elle soit l'organe de la mort et le héraut de la tombe.

(***) L'amour de Dieu pour l'homme est la mort de la mort, le remède du désespoir et le sujet des chants d'allégresse de l'éternité.

(****) Que ce titre est juste, et convient non seulement à moi, mais aussi à mes lecteurs !

(*****) Deux appuis de la félicité humaine, que quelques-uns pensent faussement ne pouvoir jamais s'unir. La pensée de la mort peut seule en bannir les terreurs.

qui a laissé tomber ces astres du diadème dont son front auguste est ceint.

Et toi, Lorenzo, ton cher Philandre t'appelle au milieu de la nuit. Voici l'heure propice où le commerce de l'homme avec les cieux est le plus intime : voici l'heure où les rayons de la vérité pénètrent plus avant dans les cœurs (*). Eveille-toi. Tu seras éveillé pour toujours, quand l'univers dormira, quand tous ces astres s'éteindront comme de faibles flambeaux ; quand le temps, ainsi que le robuste Samson dans sa colère, ébranlant les colonnes du monde, demeurera lui-même enseveli sous ses vastes débris, et qu'il régnera dans l'espace où fut la nature, une nuit éternelle, universelle.

NOTES.

(1) Connais-tu qui tu es ? connais-tu l'importance d'une âme immortelle ? Vois tous ces feux éclatants de la nuit, cette foule de globes et de mondes, et cette pompe étonnante du firmament. Ajoute encore dans ta pensée des milliers d'astres à tous ces astres que tes yeux contemplent ; pèse-les tous ensemble contre une âme. Elle seule fera pencher encore la balance ; elle seule est plus riche que la magnificence de toute cette matière brillante, mais insensible.

(2) Réponds-moi, Lorenzo ; qu'est-ce que la religion ? C'est la preuve du bon sens. Malgré ton orgueil et ton esprit, que tu es ici au-dessous de l'homme le plus borné ! Est-ce ma faute si l'évidence de ces vérités force à te donner le nom d'insensé ? et je ne te donnerai jamais un nom qui ne te convienne pas. Ni la honte, ni la crainte ne pourront-elles rien sur ton cœur ? Seras-tu encore longtemps un insecte enfoncé dans la fange ? Comme l'ange qui veille à ta garde, j'ai pris mon vol, je t'ai arraché de la terre, je t'ai accompagné au milieu des armées de ces globes nombreux ; je t'ai promené, comme un Dieu, au travers des étoiles de la première grandeur, rangées en haie aux deux côtés de notre route ; je t'ai fait voir les nuages sous tes pieds, je t'ai fait parcourir l'enceinte du palais de l'Éternel ; je t'ai presque conduit jusqu'à son trône ; veux-tu encore t'enivrer d'un poison que tu appelles plaisir, et qui n'est qu'une vaine écume de joie, qui, après le moment de l'effervescence, dépose un fiel rempli d'amertume ? Toute joie dont la fin est certaine est indigne d'un être sublime, d'un être immortel. Peux-tu préférer un plaisir qui meurt presque en naissant, qui passe si vite

(*) Comme les étincelles que je vois tomber enflammées dans les airs.

L'on doit donner le titre de juste à tous ceux qui sont bien résolus de le mériter ; ce qui te met à portée de t'en rendre digne.

et ne te laisse que la honte et le remords ? Toi , pour qui la gloire a tant de douceur , peux-tu courir à ta ruine par le mépris non seulement de ces hommes que tu appelles bigots , mais encore par le mépris de toi-même.

(3) Cette prière ne paraît pas de nature à être refusée. C'est cependant , ô démençe du genre humain ! la prière la plus désespérée que l'homme puisse faire à l'homme. M'échaufferai-je encore pour fournir de nouvelles preuves ? Irai-je chercher des arguments nouveaux pour t'engager à suivre les avis posthumes que te donne Philandre ?

(4) J'interromps ma louange et je m'impose silence ; car peux-tu , Dieu protecteur , toi qui es tout à la fois Dieu et mortel , et qui en es plus Dieu pour l'homme ; objet éternel des pensées et des hommages de l'homme , peux-tu n'être pas outragé par ses faibles louanges ? Le peux-tu , toi qui quittas le sein de ton père et courbas les cieux des cieux pour les réconcilier avec la terre ; qui rendis dans les agonies ton ame innocente , brisas le sceptre de fer de la mort contre l'arbre de ta croix , arrachas de sa bouche dévorante la race humaine qui allait devenir sa proie ; qui ouvris les portes des cieux à tes ennemis , et envoyas leurs frères souffrants recevoir leur salaire pour cette dette infinie ; si les crimes de l'homme sont si grands qu'il ne puisse t'en payer , tu nous défends le désespoir , comme un crime encore plus grand , et tu nous ordonnes la joie comme un devoir ; et pour tout dire en un mot , toi qui , par une tendresse ineffable , te plais parmi les enfants des hommes. Quel langage ! est-il venu des cieux ? a-t-il été tenu à l'homme , à l'homme coupable ? Que sont tous les mystères en comparaison du mystère de ton amour ? Cet amour est la mort de la mort , le remède du désespoir et le sujet des chants d'allégresse de l'éternité ; le son de ces paroles divines est plus doux que la mélodie des concerts des anges ; il guérit et réjouit le cœur de l'homme , fût-il plongé dans des pensées sombres comme la nuit. Elles nous donnent un avant-goût du bonheur parfait , et nous sommes heureux avant la séparation de nos ames.

LE JUGEMENT DERNIER.

POÈME.

CHANT PREMIER.

*Ipse Pater mediâ nimborum in nocte coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremât; fugère feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. VIRGILE.*

Tandis que d'autres chantent la fortune des grands, la gloire des conquérants, la destinée des empires et tout ce pompeux appareil de la puissance humaine; tandis que les poètes de ma patrie s'échauffent sur les pas du héros (*) de l'Angleterre, et s'immortalisent à chanter ses actions immortelles, moi je m'avance jusqu'au terme des siècles, et j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels, une scène bien plus étonnante et bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons éclatants de la trompette qui rassemblera les nations, et leur faire entendre les derniers gémissements de la nature expirante; je veux peindre l'univers dans les alarmes, la terre et les cieux écroulés, le sceptre antique de la mort brisé, le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts, l'immortel arrivant pour les juger, et prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

(*) Le duc de Malborough.

Suspendu entre la terreur et la joie, je contemple mon hardi dessein, et je me demande en tremblant s'il est vrai que c'est moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'astre du jour ou ceux de la nuit ont vu de grand et de terrible est bien au-dessous de mon entreprise. Depuis que je l'ai formée, je ne vois plus ni éclat ni grandeur dans le trône de l'Angleterre ni dans sa puissance, et les bornes du globe que j'habite sont trop resserrées pour mes vers. Environnez-moi pour m'entendre, foule de mondes épars dans l'univers; et vous, anges, quels que soient vos rangs et votre nature, quelles que soient les distances de votre séjour, venez tous au secours d'un faible mortel : c'est la gloire de votre Maître éternel que j'entreprends de chanter.

Souverain arbitre de tous les êtres, toi devant qui les anges s'inclinent et s'abaissent; si, au premier signal de ta volonté, tous ces objets que nos yeux admirent, tous ces mondes étincelants de lumière, sortirent en foule du sein de la nuit et des abîmes du chaos, et vinrent se ranger dans l'espace, daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Appaise le trouble de mes sens, dissipe les ténèbres de mon âme, inspire-moi, seconde mes efforts, et donne à mon génie la force de s'élever à la grandeur de mon sujet.

Homme, lève les yeux et contemple la beauté de l'univers. Vois la terre et la riante surface de ses plaines, ce tapis de verdure et de fleurs dont le printemps l'embellit, ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissements de l'antique Océan, vois ces monstres qui se meuvent dans son sein, et dont les énormes masses forment dans ses flots des torrents qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le calme. Vois ces forêts qui s'élèvent et qui couronnent la cime des monts, ces fleuves qui bornent les empires et partagent les climats, ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'or, et tiennent la fortune des royaumes et des rois enfermée dans leurs mines profondes, ces collines qui montent dans les nues et ombragent de leur tête les plaines d'alentour. Vois ces vastes cités, ces armées nombreuses, ces flottes immenses, et dans les canaux d'Albion la flotte souveraine qui donne des lois à l'Europe. Si ton œil ne peut embrasser la vaste perspective de la terre, vois-en l'abrégé dans la seule Angleterre.

Porte ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'orient à l'occident ! l'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur, vaste théâtre où les tempêtes peuvent déployer toutes leurs fureurs, et Dieu toute sa colère. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le pôle,

conduisent la marche des saisons, et guident les pas de l'année; ils brillent depuis la naissance de l'univers, sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir et recommencer; que le cercle qu'ils parcourent est vaste! que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers est immense! N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages, la solidité de leurs bases? ne te paraissent-ils pas bien dignes d'être immortels! Eh bien, tous doivent périr et tomber comme le faible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement les lieux où fut la terre, où fut le firmament; il ne restera dans les cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations, ni sur la terre, de l'empire où les Stuarts ont régné. Le temps sera anéanti, l'univers effacé; il ne restera pas un seul atome dans l'immensité du vide.

Tôt ou tard, à quelque époque de l'avenir, dont le terrible secret est caché dans le livre de la destinée, peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvelé ses moissons, que toutes les scènes de sa surface auront éprouvé mille changements divers; lorsque de nouveaux empires sortiront des ruines des anciens; que d'autres Bourbons, et, si les hommes en sont dignes, d'autres Anne, règneront sur d'autres contrées; tandis que l'espèce humaine, toujours bruyante et tumultueuse, s'agitiera encore sur les traces battues vingt siècles auparavant, et qu'elle ne songera pas plus que les générations présentes au jour où la terre s'écroulera, où le soleil s'éteindra, ce jour épouvantable arrivera... Éveillez-vous, mondes, éveillez-vous; maîtres des nations, écoutez et tremblez...

Un nuage épais s'élève et dérobe le jour : une nuit soudaine enveloppe tous les empires de la terre : les vents impétueux déchirent les forêts et dispersent au loin leurs débris : ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent et se balancent dans l'air comme les cèdres qui couvrent leur cime : les vallons entr'ouverts montrent leurs abîmes : l'Océan agité dans toute sa masse, mugit dans tous ses flots, brise ses barrières et se déborde par tous ses rivages : des taches de sang s'étendent et rougissent le disque argenté de la lune : le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres : un tonnerre continu gronde dans la profondeur des cieux, et ses roulements se répandent d'un pôle à l'autre pôle.

En ce moment, la trompette fatale, cachée à moitié dans les nuages, à moitié découverte à l'œil des mortels, répandra ses sons épouvantables : ses bruyants éclats pénétreront jusqu'au centre de la terre, et ébranleront les voûtes de l'univers.... Les vivants tomberont morts, les morts s'éveilleront de terreur. Ja-

mais son plus formidable n'effraya la nature. Le bruit des clairons guerriers, dont les cieux retentirent quand Satan et Dieu combattaient dans les plaines éthérées, les éclats des foudres que le Tout-Puissant lançait sur les anges rebelles, ni l'horrible cri qu'ils poussèrent en tombant dans l'abîme, ne furent point si terribles.

Si les anges sont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler et se croire en sûreté ? La vertu ne se donne point gratuitement à la paresse : elle se vend au courage. Il faut des travaux, des peines, des efforts continuels pour l'obtenir et pour la conserver. En deçà du tombeau, il n'est point de bonheur pur et paisible ; les périls succèdent sans fin aux périls ; ne cherchons ici-bas que les plaisirs inquiets de la victoire, et non pas les plaisirs tranquilles de la paix.

Si l'homme se soumettait de bonne grâce à sa destinée, s'il rentrait dans les bornes de sa nature, si, lorsque la volupté lui tend ses bras séduisants, que la beauté lui sourit, que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir, son âme se transportait dans cet avenir, qu'elle se représentât l'appareil de ce jour épouvantable, qu'elle s'imaginât entendre les sons de la trompette, voir les morts se lever tremblants du fond de leurs tombeaux silencieux, ces images feraient sur elle des impressions si profondes, qu'il n'est point de pouvoir sur la terre qui pût ébranler ses résolutions. Se croyant déjà la compagne des esprits célestes, elle ne jetterait sur le monde que des regards dédaigneux : en vain la mort présente et le glaive en main, menacerait de frapper : sûre de vaincre, elle demanderait le combat, et mesurerait l'espérance de ses plaisirs sur la grandeur de ses dangers.

C'est le crime qui rend ce dernier jour si terrible. Evitez le crime, et vous ne craindrez plus que je continue de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

Tant que le serpent peut nuire, tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur et nous fait craindre l'épaisseur du gazon ; mais dès qu'une fois son dard est arraché, dès qu'il n'est plus dangereux, il s'embellit à nos yeux ; nous admirons son œil étincelant, sa peau lisse et bariolée, ses écailles luisantes, sa queue qui se replie, sa tête qui se dresse ; tout ce qui nous faisait horreur nous fait plaisir, et notre aversion se change en amour.

Viens donc, ma muse, toi dont l'humeur mélancolique aime les scènes de tristesse et d'effroi, toi qu'on voit si souvent errante au milieu des tombeaux et des sombres royaumes de la nuit, viens peindre toute l'horreur de ce moment, le plus affreux

de tous ceux que l'univers aura vus depuis sa naissance, où la terreur et le désespoir seront à leur comble : commence par dire quel changement il y aura sur la terre ; et quels sentiments étranges agiteront le cœur de l'homme.

Quel changement déplorable ! Jadis la terre fortunée , mollement inclinée sur son axe paisible, roulait avec majesté dans son orbite : mille planètes brillantes tournaient sans relâche autour d'elle et composaient sa cour : les unes étaient chargées d'entretenir l'agréable variété des saisons et les douces vicissitudes de l'automne et du printemps ; les autres de conduire ses vaisseaux sur l'étendue des vastes mers : celle-ci d'élever et d'abaisser la surface de l'Océan ; celle-là de l'éclairer de ses rayons , et de porter tour à tour à ses deux hémisphères le tribut et l'or de sa lumière. Ce globe si chéri des cieux , si favorisé du Créateur , et qui était un séjour de plaisirs et de délices , maintenant déshéritée de sa tendresse paternelle , est tristement plongé dans les ténèbres et abandonné aux horreurs du désespoir et de la nuit. Nul soleil ne brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de clarté que les effrayants éclairs des foudres qui sillonnent les cieux : ses montagnes sont écroulées : ses fleuves fameux sont taris ; et sa surface défigurée n'offre plus qu'un chaos informe , qu'un enchaînement de ruines. Rien n'est en sûreté sous le trône de Dieu.

O terre, telle est ta destinée ! Quelle consolation , quel asile offriras-tu à ton maître coupable ? Que l'homme , ce roi si fier de tes empires , sera profondément humilié ! Comme il maudira sa noble stature , et cette forme imposante qui semblait le distinguer du reptile qui se traîne ! Il reconnaît maintenant que le ver est son égal et l'enfant de la même argile que lui ! Quelles transes douloureuses éprouvera son cœur tremblant ! Dieu puissant , pourquoi abandonnes-tu ainsi l'ouvrage de tes mains ? O toi , qui , dans ta longue agonie , as senti la douleur parcourir tes veines palpitantes et pénétrer tes sens de ses pointes aiguës , toi que la mort a conduit captif dans ses sombres royaumes , et qui appris d'elle l'horrible mystère des maux des mortels , Dieu sauveur , protège-moi dans cette heure épouvantable !

Un malheureux qui a trahi son roi , sent qu'il ne pourra soutenir ses regards menaçants : son cœur épouvanté lui conseille la fuite : il veut sortir de sa patrie et chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance ; mais des ordres rapides l'ont devancé ; un décret rigoureux lui ferme les mers et l'emprisonne dans sa patrie ; le port où il cherchait son salut le repousse sous le coup du glaive.

Ainsi les hommes fuiront de l'Orient à l'Occident, du pôle à l'équateur, implorant en vain un abri contre la colère d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les couvrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejeteront de leur sein les coupables et les renverront à leur destinée : les rochers ne seront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

Ambition, étale toute la pompe de tes grandeurs ; richesse, offre-moi tous les trésors des Indes : vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enivrant ; beauté, déploie devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne lorsque le désir des biens immortels s'éveille dans mon ame, et que, sur l'aile des transports, elle s'élance dans les cieux, comme Elie dans son char de feu ! Recevoir en souriant les menaces de la mort, languir après le moment de sa dissolution, éprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau : religion, voilà ton triomphe : religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, et je ne vois dans l'univers que mon ame et Dieu.

O mon ame, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les lois qu'il leur a tracées, soit qu'ils s'en écartent, c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang qui ne respirent que la proie, s'apaisent au premier signal de sa volonté, adoucissent leur nature sauvage, et deviennent les protecteurs de l'homme étonné. Je t'atteste, ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine, tandis que la nuit t'environnait de toute son horreur, et que l'Océan courroucé mugissait au-dessus de ta tête.

Le tonnerre gronde, l'éclair vole, tous les vents déchainés et furieux sont venus se combattre sur les mers : les vagues écumantes élancées dans les nues découvrent le fond des abîmes : la mort accourt et se présente aux matelots épouvantés. Ils jettent un regard tremblant sur leurs actions passées. Le courage les abandonne. Immobiles et muets de terreur, leur ame est affaissée dans un morne et profond désespoir. Ni larmes, ni prières ne peuvent apaiser la tempête. La barque est surchargée de ses richesses : ils jettent leurs trésors aux flots irrités. Si du moins par ce sacrifice ils pouvaient racheter leur vie ! Mais l'orage continue : la barque est prête à s'enfoncer.... Plus de merci,

Pour se sauver eux-mêmes, ils saisissent le prophète tremblant et le précipitent dans la mer. Il descend au fond de l'abîme : les vagues se referment sur sa tête ; il est compté au rang des morts.

Il vit : le Maître du monde jetant un regard propice sur son serviteur, étend pour le sauver sa main puissante. Il impose silence à la tempête, commande aux flots d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protège, et de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abîme : les monstres s'éloignent avec respect, oublient leur voracité à la vue de leur proie, contemplent sans colère cet hôte nouveau, et se jouent innocemment autour de lui.

Mais voici un prodige nouveau. La voix du Maître de la nature a pénétré jusqu'au fond de l'abîme : grand Léviathan, c'est toi qu'elle appelle : il prête l'oreille en silence ; il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élance, et bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête : il s'avance : les sables émus noircissent et troublent l'onde ; les vagues partagées reculent jusqu'aux rivages.

Le monstre, écartant ses mâchoires énormes, laisse voir dans ses flancs un gouffre aussi vaste que ceux de la terre déchirée, lorsque l'air emprisonné dans ses entrailles, fait effort contre sa surface tremblante, et s'ouvre un large passage. Le prophète contemple avec surprise sa sombre profondeur, parcourt des yeux son vaste contour et les files tranchantes de ses dents monstrueuses. Enfin il prend possession de cette retraite spacieuse, et vogue en sûreté dans ce vaisseau animé.

Lui seul entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre sans danger les aquilons mugir dans les flots, de rester suspendu sur la cime de leurs montagnes liquides, de descendre jusqu'à ces eaux dont la masse immobile dort en silence loin du bruit des tempêtes. Lui seul pénétra dans les fondements souterrains où s'appuient les collines de l'Océan, et dans les antres ténébreux de ses rochers inclinés. Il respira dans les lieux où la sonde n'atteignit jamais, et voyagea vivant dans l'empire solitaire de la mort.

Il vécut deux jours et deux nuits cette vie merveilleuse, errant au travers d'épaisses forêts de corail, et des labyrinthes ignorés des rochers et des sables. Dès que les rayons de la troisième aurore eurent doré les coteaux et argenté les flots, il vit le roi des mers se soulever sur leur surface et déposer doucement sur le rivage l'hôte fragile et sacré dont l'Éternel l'avait chargé de lui répondre.

CHANT SECOND.

Maintenant l'homme s'éveille : il se lève de la couche silencieuse où il a reposé pendant des siècles ; il secoue le sommeil d'une nuit de dix mille ans, et s'avance sur les bords d'un monde nouveau. Ma muse n'est point de celles qui se bornent à chanter les bergers ou les rois. Elle s'abandonne à sa fougue : elle ose se risquer dans la vaste éternité. Mon sujet embrasse l'univers, et mes chants intéressent toute la race humaine.

Une seconde fois la trompette sonne. C'est le signal de l'assemblée universelle de tous les êtres qui ont respiré. La plaine où vont se rendre toutes les générations est préparée par des tourbillons impétueux qui renversent, emportent cités, forêts, montagnes dans les abîmes, et ne laissent qu'un espace immense et aplani.

Déjà les tombeaux s'ouvrent et rendent leur dépôt. La poussière s'anime, les ossements s'agitent, les membres dispersés se meuvent, se cherchent, s'unissent et complètent des corps immortels.

Tandis que l'univers soumis fléchissait sous les lois de la superbe Rome, Rome obéissait à Pompée. Un jour perdu perdit ce maître de la terre, et le rendit un objet de mépris et de pitié aux yeux même de son ennemi. Victime tombée sous les coups d'un traître, son sang rougit le poignard d'un lâche assassin et fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu sa grande ame au milieu des horreurs des combats ! si les cris confus des mourants, mêlés aux sons des clairons, eussent accompagné les derniers soupirs du héros, et honoré sa mort ! Mais il périt sans gloire et sans vengeance ; tandis que César lance un regard de mort sur le monstre dont la main ensanglantée lui fait présent de l'univers, dans la tête de son rival, son corps hideux reste abandonné sur le rivage. Cette tête et ce tronc défiguré se rejoindront encore, quel que soit l'intervalle des royaumes et des mers qui les aient séparés. Il ne sera pas sur la terre ou dans l'air un seul atome qui ne s'anime à ce signal puissant, et ne reprenne le mouvement et la vie.

Ainsi, dans un beau jour d'été, l'on voit un essaim d'abeilles bourdonnantes, enchaînées l'une à l'autre, se jouer au milieu des airs, sans pouvoir fixer leur volage inconstance : mais que l'airain sonore vienne à retentir, charmées de ses sons, elles

mettent fin à leurs erreurs, elles descendent par pelotons autour de l'arbre voisin, et se suspendent avec grâce à ses rameaux.

Quand les corps seront rajeunis, l'âme qui peut-être errait près du pôle, ou voyageait émerveillée au milieu des astres brûlants, ou qui restait attachée aux lieux où reposait son corps, ou bien côtoyait déjà les bords de son séjour éternel, agitée de crainte et de désirs dans l'attente de sa destinée, l'âme alors, fidèle à son union, revient épouser son argile immortalisée, et s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en échappe comme auparavant; ce n'est plus une machine fragile et périssable, des ressorts que le temps ne peut user entretiendront désormais ses mouvements éternels.

Ainsi un fragile modèle reçut d'abord du génie de l'architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu; avant que cette esquisse agrandie devînt le palais somptueux dont le chêne et le marbre durable ont élevé les colonnes, affermi les fondements; avant que l'airain et le fer eussent enchaîné de leurs robustes liens tout l'ensemble de l'édifice, et lui eussent promis de le défendre longtemps contre l'injure des siècles.

Maintenant cette voûte antique et sacrée, ce dôme fameux où viennent se rendre tôt ou tard, du sein des cours ou du milieu des camps, tous les héros de l'Angleterre, quelles que soient leur grandeur, leur sagesse ou leurs vertus, pour nourrir le ver et se résoudre en poussière; cette demeure solennelle des morts couronnés, où les sujets foulent sous leurs pas les monarques gisants, voit une masse nombreuse de héros et de rois sortir de son sein et remplir sa vaste enceinte. Ici, ce n'est plus l'épée de la victoire qui donne les couronnes, c'est la vertu : le mortel qui vécut le plus vertueux, ressuscite le plus grand.

Et ce ne sera pas seulement des champs de sépulture et du sein des tombeaux que sortira la foule des hommes. Du milieu des fondements qui portent nos palais pompeux, de tous ces lieux charmants consacrés à nos jeux et à nos plaisirs, s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres, dont les ossements foulés servent de base à l'appareil du luxe de leurs enfants. Il n'est point de place sur la surface du globe, où l'on n'ait creusé une tombe, et le sable du fond des mers est jonché de cadavres. Tout est rempli, tout est couvert des débris de l'homme, et dans ce jour terrible, on verra de toutes parts l'espèce humaine renaître et sortir par essaims de ses tombeaux en feu.

Mais tous ne se réveilleront pas en même temps, et tous n'éprouveront pas les mêmes sentiments à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumière, seront effrayés

de l'éclat du jour, regretteront le tombeau, et rappelleront la nuit. Les autres, dont la vertu longtemps éprouvée et toujours inébranlable aura triomphé des assauts du vice et du choc des passions, dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes séducteurs de la volupté, ni fléchi sous la menace des tyrans, envisageront sans pâlir ce jour d'horreur, paraîtront des dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre; les astres tombants ni la terre tremblante ne troubleront point leur ame tranquille. Ils verront d'un front calme la terre se dissoudre, les cieux s'écrouler, l'abîme s'entr'ouvrir, toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce séjour éternel, et souffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

Ici la grandeur est abaissée, la force est impuissante; le pauvre est dans la joie, la beauté se fait horreur et cache son visage. Chrétiens et Juifs, Turcs et Païens, tous sont confondus ensemble dans le même troupeau; et peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions, et qui, frappés de blessures mutuelles, sont morts ennemis l'un de l'autre, s'éveilleront amis, et, se tenant par la main, iront se présenter à leur commun Créateur, pour lui demander le même bonheur.

Mais la confiance et la joie seront surtout pour les bienfaiteurs du genre humain. Qui sont ceux que je vois briller avec distinction dans ce rang illustre? Muse, prosterne-toi et paie l'hommage de ta reconnaissance aux hommes vertueux à qui tu es fière de la devoir. Wicham, Fox, Chickley, je vous salue, noms illustres, dont l'éclat doit briller dans les siècles les plus reculés. C'est sous les ombrages que vos mains ont plantés, près du cristal des fontaines que vous avez ouvertes, que mes doigts tremblants ont essayé les premiers sons de ma lyre. Votre gloire fut d'obliger les rois de mon pays en faisant le bonheur de leurs peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

Et moi, qui étais, il y a quelques années, moins que le ver, l'atome et l'ombre, est-il vrai que je vivrai, quand tous ces astres seront éteints? Survivrai-je à la terre anéantie, et marcherai-je l'égal des anges? Debout devant le trône de l'Eternel, verrai-je éclore de ses mains des mondes nouveaux où l'on racontera peut-être les aventures de l'espèce humaine?

Mais avant que ce bonheur commence, avant que l'ame s'élève dans ces demeures éternelles, le juge descend au bruit du tonnerre, et tout le genre humain comparait devant son tribunal.

Je vais crayonner ce hardi tableau. Grande reine à qui j'o-

béis, écoute avec respect. Je n'ai pas besoin du secours de l'art pour maîtriser l'attention et pour émouvoir les cœurs. Loin d'ici toute fiction, et tout ce merveilleux inventé pour étonner l'imagination. Voyez si ce Dieu qui descend est un Dieu fabuleux ; c'est le véritable : à son approche, les mondes innombrables qu'il a formés sont dans le silence et dans l'attente.

Vois la vaste enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre son arrêt : une garde d'esprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine immense. Chaque siècle, chaque empire y verse ses habitants : il ne reste plus de traces de cette chaîne de siècles qui ont séparé les époques différentes de la naissance des rois. Nemrod et Bourbon se mêlent dans la foule : Adam salue le dernier de ses enfants.

Que la science est frivole, que l'art est vain, quand ils ne servent pas à la vertu ! Que de temps a été perdu, que de volumes ont grossi sous la main des savants, pour fixer le jour de la naissance d'un héros et compter ses ancêtres ! Quelle joie, quels transports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment où la suite des hommes célèbres que les premiers siècles du monde ont vu naître, se découvre à leurs yeux ? Hélas ! tous ces savants sont maintenant occupés de soins bien plus importants : et César même passerait sous leurs yeux qu'ils ne songeraient pas à le remarquer !

Quel nombreux concours ! Les vagues qui se brisent sur les rivages retentissants, les feuilles tremblantes des forêts agitées, les lustres d'or attachés à la voûte des cieux, ne sont point en si grand nombre. Toutes ces armées formidables dont la présence faisait tomber un empire et naître l'autre, et dont l'arrière-garde marchait encore dans les ombres de la nuit, lorsque leur large front s'avancait déjà sur le champ de bataille, éclairé des premiers rayons de l'aurore : ce monde de soldats que le puissant Xercès traînait à sa suite ; tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes, où Rome victorieuse fut forcée de céder la victoire à Carthage, et reçut une plaie si profonde, qu'une seconde plaie semblable eût terminé là le cours de ses destinées, et privé la terre de sa quatrième monarchie ; tous ceux qui remplirent les champs fameux de Blenheim et de Ramilies : tous sont ici ; mais leur foule se perd et devient insensible dans la foule des hommes, comme une vague dans l'immensité de l'Océan.

« Enfants des hommes, préparez-vous au jugement, » crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau,

j'entends ses gémissements profonds; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O toi, qui que tu sois, qui fus le plus puissant des monarques de la terre, qui naquis sous l'étoile la plus heureuse, qui ne ceignis jamais sans succès ton épée fortunée, qui réunis le plus de royaumes sous ta domination, toi qui, dans le jour de tes triomphes, t'écriais : « Quele Tout-Puissant règne s'il veut dans les cieux, cet univers est mon empire, » tremble en ce moment de lever les yeux..... O ma muse, quel trouble t'agite! quels nombres, quelle mesure vas-tu choisir?

Soudain des ondes de pourpre enflamment les cieux : l'instant d'après ce rivage de feu s'ouvre et laisse voir dans l'enfoncement le Dieu qui règne invisible sur les mondes. C'est de là qu'il gouverne la nature, que d'un regard il pénètre, embrasse tous ses ouvrages, crée, conserve et détruit; c'est de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis, errants à l'aventure sur ce globe suspendu dans l'air.

C'est du fond de ce sanctuaire que je vois sortir le Fils de l'Eternel. Dieu! quels torrents de lumière ont blessé ma vue éblouie! Il est porté sur un trône flottant; son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers, terrible comme au moment où il précipita des cieux l'ange enflammé des enfers. Une ceinture d'étoiles entoure ses flancs radieux : la nuit repose sur ses sourcils, son visage a l'éclat de l'aurore. S'il abaisse sur l'homme un regard doux et favorable, l'homme attend ou reçoit le bonheur; mais si ses yeux ardents lancent le feu de la colère, le malheur nous saisit. A sa main gauche est le volume brillant de la science; à sa droite, le glaive de sa justice étincelle.

C'est dans cet appareil que s'avance au travers des cieux, au milieu des foudres et des éclairs l'arbitre de la vie et de la mort : la troupe des anges le précède, rangée en files brillantes, et célébrant sa gloire dans des concerts ravissants. Descendu jusqu'à la hauteur des astres, il s'arrête : là, tous les nuages assemblés s'élèvent et s'arrondissent en deux colonnes, nuancées d'or et de pourpre. L'une s'appuie sur la terre, l'autre repose sur les mers; les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base : elles soutiennent le tribunal où va se juger l'univers. Des voiles formées du plus pur azur des cieux flottent du haut de cette voûte de cristal, et se jouent autour des colonnes. La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'est là que le juge éternel, monté sur son trône, paraît dans tout l'éclat de sa divinité : ses vêtements sont parsemés d'étoiles

merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

Alors un archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la religion , dont les ondes flottantes ombragent et découvrent tour à tour la moitié de l'étendue des cieux.

O gloire formidable, dont l'éclat tourmente les yeux du coupable ! Arrête , muse imprudente ; ne réveille point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchants. Crains de dire qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve ; que leurs ames périssent avec leurs corps ou que Dieu fût dépouillé de l'empire de l'univers. Dis plutôt, si tu le sais , par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère, qu'une conscience sévère qui ne sait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres que les larmes du remords, les travaux , la vigilance, et les saintes violences de la prière ? C'est ainsi qu'en ce moment, animé d'une ferveur inconnue à mon ame, je dépose mon cœur aux pieds de l'Eternel, et le dévoue à lui dans le temple auguste dont les cieux forment l'enceinte, trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O toi, dont la balance pèse les montagnes, dont le souffle peut changer l'océan des eaux en océan de feu , et ses flots humides en flots brûlants , le plus faible des enfants de la terre, tremblant et prosterné, tombe à tes pieds et implore ta clémence. Ah ! daigne commander aux vents d'emporter, d'ensevelir mes fautes et le passé dans les abîmes de l'oubli. Que je voie toujours ton pouvoir et ma faiblesse, et que mon ame te soit dévouée tout entière : règne sur ma volonté : excite, calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillants transports de la colère, que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme pour secourir le malheureux et soulever le fardeau dont son ame est oppressée. Que le volume où ta sagesse a dicté ses leçons soit toujours devant mes yeux , et que ma raison ne se lasse point d'y lire. Quel est celui qui, tous les ans, pare le printemps de fleurs comme une jeune bergère, et dit à l'été de s'avancer comme l'épouse sortant du lit nuptial ? Quel est celui qui fait éclore les fruits du sein fécond de l'automne, et ordonne ensuite à l'hiver de la dépouiller de sa parure ! Ce n'est pas le maître de l'empire ottoman, ni le czar plus grand que lui, ni cette reine qui, du sein de notre île, donne à l'Europe la paix ou la guerre.

Que tous les objets de la nature rappellent à mon ame le souvenir de son auteur ! Quand j'entends l'Océan mugir ou gronder,

le tonnerre, que la terreur de sa vengeance excite dans mon cœur des alarmes salutaires ! Quand je vois la terre se parer de fleurs, ou les astres répandre la lumière, ô mon ame, n'oublie jamais de lui rendre hommage !

Que dans toutes les scènes variées de la vie, dans le repos de la paix, dans les troubles de la guerre, au milieu des plaisirs de la richesse ou des horreurs de l'indigence, ta gloire soit toujours le terme de mes pensées et le but de mes démarches. Soit que l'épée de la guerre brille dans nos mains, soit que nous chantions à l'ombre de nos vignes, c'est à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes, ou l'hommage des doux plaisirs de nos vendanges. C'est toi qui flétris la grappe ou qui la colores ; c'est par tes ordres que l'arc est bandé, que les traits sont lancés, et que nos armées victorieuses passent les mers et donnent à la reine d'Albion le sceptre du Nord.

Fais que, toujours levé avec l'aurore, j'ouvre par la prière et te consacre le jour naissant : que mon ame à son réveil entonne ta louange, et s'élève par degrés dans les cieux avec l'astre qui nous éclaire ; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant, mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour, et que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

Permetts à la nuit de m'entretenir de ta grandeur lorsqu'elle a tiré le sombre et majestueux rideau qui ferme le monde ; que ses astres taciturnes, s'élevant sur nos têtes, portent dans l'ame une clarté paisible, et nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh ! comme le tumulte des idées se calme en ce moment ! comme l'ame attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions ! quelle occupation sublime et délicieuse, de suivre cet arc étoilé, et d'arriver jusqu'au palais du monarque des jours, d'admirer sa cour, de briguer ses faveurs, et d'abaisser de cette hauteur ses regards sur l'univers assoupi !

N'es-tu pas celui qui peut ébranler les fondements du monde ? Emploie donc ta puissance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux mettre un frein à la fureur des flots, apaise les transports et le trouble de mes sens : enseigne-moi à opposer une fermeté toujours égale aux attrait du plaisir et aux assauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes désirs ; entretiens dans mon ame le feu sacré de la religion ; soutiens-la dans l'espérance, et fais-lui saisir le prix que ta main a caché dans le sein de l'éternité. Qu'au grand jour des récompenses, je voie sans frayeur le livre fatal s'ouvrir ; et que, porté dans le séjour du bonheur, je mêle aux concerts des anges ma voix reconnaissante.

CHANT TROISIÈME.

Je veux chanter l'ouverture fatale du livre des destins ; les demeures brillantes des anges et des hommes vertueux ; l'horrible destinée des coupables ; le séjour affreux des tourments et des maux. C'est ici le dernier et le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire, ou rester pour toujours enseveli dans les ténèbres de l'oubli. Mais elle s'anime, elle s'enflamme près du terme de sa course ; elle monte au-dessus du pôle étoilé. Dans son vol rapide, elle voit l'univers diminuer, le soleil s'éloigner, s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des cieux a peine à soutenir leur splendeur. Elle entend les chants d'allégresse des archanges, dont la nature entière répète et prolonge les sons.

Tantôt dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succède un profond et vaste silence. Anges et hommes restent muets et immobiles. Élevé au-dessus d'eux, le juge terrible promène ses regards autour de lui. Les cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fatal, que des séraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau, on entend un gémissement universel. Oh ! mon ame, seras-tu là ?

Il commande, et la foule des hommes est rapidement séparée en deux portions. Vois à sa gauche quel abattement, quelle pâleur hideuse défigure les visages : quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Vois dans quelles angoisses, dans quelles transes d'effroi ils frappent leur sein, et détournent la vue. L'orb de leurs yeux farouches et tremblants roule dans la frayeur, et révèle les tourments intérieurs de leur ame : la douleur parle dans chaque geste, dans chaque regard, et d'intervalle en intervalle ils poussent un gémissement chargé de désespoir. Lecteur, si tu es coupable, épargne à ma muse cette triste peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

Si tu voyais ton père, ton frère, l'épouse que tu aimais, et tous les compagnons de ta vie, qui n'eurent que les mêmes intérêts, que les mêmes désirs, qu'un même cœur avec toi, séparés de toi pour jamais, et toi resté seul malheureux, quelle vue désespérante ! Que ne donnerais-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie, une des heures, un des instants que le temps a emportés ? Espère de repousser le flux de l'Océan, d'arrêter la tempête dans l'air, et le soleil dans sa course ; mais désespère d'obtenir cet instant.

Voyez à la droite, quels visages aimables et gracieux, comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits rajeunis, quelles riantes couleurs, quels yeux brillants d'un éclat immortel, quel air triomphant ! Leur regard noble et fier ose s'arrêter sur le tribunal où le juge redoutable est assis, soutenir le regard menaçant de sa colère. O gloire du juste ! sont-ce là ces formes humaines qui étaient tombées en poussière ? Mais on voit encore sur leur front quelques traces légères de trouble et de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand le prêtre s'approche pour l'unir à son amant, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet et tremblant : son cœur palpite ; l'incertitude et mille sentiments divers l'agitent. L'inquiétude et la joie se mêlent sur ses joues de rose ; elle tremble que quelque accident imprévu ne ravisse de ses mains le bonheur qu'elle est prête à saisir, et ne change ses douces espérances en peines cruelles.

Maintenant que la famille d'Adam, depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfants, est rassemblée dans deux classes séparées, sans autre différence que celle du crime et de la vertu, levez les yeux, vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres, et pensez que la renommée est quelque chose de grand ; voyez et cherchez les traces de cette gloire de la race humaine, de tous ces exploits vantés dont on a chargé les annales du temps. Ceux qui fondèrent des sectes, qui conquièrent ou cédèrent des couronnes, qui donnèrent leur nom aux nations, réunirent sous leur obéissance des empires fameux, comblèrent les vallées, aplanirent des montagnes, marquèrent aux fleuves la route de leur cours, soumièrent l'Océan à leurs flottes victorieuses, tous sont ici confondus sans distinction : vérité qu'on devait écrire dans le palais des rois !

Cette heure, sur laquelle le Tout-Puissant a de toute éternité tenu ses yeux attachés, qui a déterminé la création de l'univers et tous les événements du monde, soit que sa main ait répandu les biens ou les maux, soit qu'elle ait changé, détruit ou conservé, qu'elle ait renversé les trônes de l'Orient et du Midi, donné à l'Occident ou au Nord l'empire de la terre, cette heure terrible est arrivée.

Au-dessus, le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat ; ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des cieux s'ouvrirent au Fils de l'Eternel lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit, et que, chargé de trophées, il traversa les airs, et fut salué vainqueur aux acclamations des anges.

Au-dessous, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent et se succèdent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre vaste et profonde, dont les flots brûlants se soulèvent pour engloutir et dévorer leur proie. A cette vue épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, et se pressent autour du trône de l'Eternel.

Telle est la scène qui doit terminer les espérances et les craintes des mortels..... Continue ce tableau, qui l'osera..... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'est emparé de mes sens, et l'univers se renverse devant ma vue. O terreur ! je vois, je vois le Juge suprême fronçant son sourcil irrité : tout l'appareil des supplices éternels est présent à mes yeux. Je n'en puis soutenir le spectacle : je me sens défaillir : mon sang glacé s'arrête, mon ame est prête à s'échapper. La seule idée de ces tourments me tue.

« Ah ! quelle est la main cruelle, s'écriera le coupable, qui a
« brisé les barrières de la tombe où je dormais en paix ? O mort
« barbare, tu ne m'as donné qu'un abri passager ; tu ne m'as
« retenu quelque temps dans ton sein que pour me livrer à la
« colère d'un Dieu vengeur. Enchaîné dans les flammes, la voix
« ne m'est laissée que pour pousser des cris de douleur : mes
« yeux brûlants ne verront plus d'autre clarté que la lueur des
« feux qui me dévorent.

« Toutes ces facultés dont le ciel m'avait fait don pour mon
« bonheur, le sentiment, la raison, la mémoire, toutes se tournent
« contre moi, sont mes ennemies, et s'unissent pour me tour-
« menter. Je n'existerai donc plus que pour souffrir ! Quoi ! nul
« relâche ! nul soulagement ! nul rayon d'espoir ne me luira de
« quelque coin des cieux ! Ce Dieu si bienfaisant n'y règne-t-il plus ?

« Jamais ! jamais !... O son épouvantable et qui précipite la
« pensée dans un abîme sans fond ! Si je ne fusse jamais né,
« je n'eusse point été coupable, et je ne serais point malheu-
« reux. Que ne m'a-t-on laissé augmenter la masse des êtres in-
« sensibles, former l'onde du ruisseau, ou la fleur des champs ?
« Dieu compatissant, pourquoi m'éveiller du sein des ténèbres
« et de la poussière où je reposais, pour m'affliger de l'existence
« et du présent funeste de la lumière ? Quel besoin de façonner
« mon argile à ton image, pour ne lui donner d'autre vie que la
« douleur ? Les animaux sont plus heureux. Ils naissent, ils
« vivent et se rendorment dans une mort paisible. La peine est
« pour l'homme seul.

« O Dieu ! peux-tu , du sein d'un bonheur parfait , me voir
« enfoncé dans cet abîme , et m'entendre sans pitié tantôt t'ap-
« peler mon père , du milieu de cette mer enflammée , tantôt
« maudire ton pouvoir ? Mets-tu ta gloire à me voir souffrir ? Si
« tu te plais à exercer ta vengeance , prends et lance tes foudres ;
« renverse des mondes , et ne réunis pas ta toute-puissance con-
« tre un malheureux atome : oublie-moi : laisse-moi me perdre
« dans ton immensité ; ou laisse-moi mourir encore une fois... »
Il est trop tard : il n'est plus d'espoir pour les malheureux. Ils
porteront sans relâche tout le poids de la colère d'un Dieu
irrité.

Cependant les immortels heureux s'avancent en triomphe ,
vont prendre possession de leurs demeures fortunées , et remplir
les trônes que les anges rebelles ont laissés déserts.

Que d'autres achèvent le hardi tableau que j'ai commencé : je
sens mes forces s'affaiblir , et mon génie descendre de la hauteur
où il s'était élevé. Choisissons un sujet moins grand , mais digne
encore d'être chanté. Je vais peindre le monde en flammes et la
dissolution des éléments.

L'heure fatale est arrivée , et la nature frissonne aux appro-
ches de sa fin. De violents éclats de tonnerre donnent le signal.
Tous les météores s'attroupent dans les cieux. Mille éclairs sont
lancés sur la terre , et son globe s'embrase : d'épais nuages mon-
tent dans l'air et l'obscurcissent : des lames de feu étincellent au
travers de la fumée ondoyante , et sillonnent le sein de la nuit
profonde : les cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des
quatre coins du monde , quatre anges soufflent de leur haleine im-
mortelle les vents impétueux. L'incendie s'accroît : la flamme se
répand ; ses flots s'enflent , s'agitent et remplissent l'atmosphère.
Ici elle s'élève en tourbillons , et confond dans une ruine com-
mune les cités et les déserts : là , elle tombe en masses sur un
royaume éloigné et le dévore : ici , ces monts éternels s'écroulent
sur leurs fondements calcinés , et comblent les vallons de leurs
vastes débris.

Avez-vous entendu ce craquement effroyable dont tout le
globe a retenti dans sa profondeur ? C'est le fracas de l'Olympe
et de l'Atlas tombants. Ces masses énormes posées de la main de
Dieu , dont la durée semblait éternelle , ne sont déjà plus que
cendres et fumée.

Montrez-moi cette île fameuse dont les rois de la terre venaient
mendier les trésors , l'alliance ou la vengeance ; cette terre qui
fut chérie des cieux , et qu'on nommait l'Angleterre. Les mers

qui l'environnent ne peuvent-elles plus la défendre ? Hélas ! les mers l'environnent aujourd'hui pour la dévorer.

Les anges demanderont où furent les limites de l'Asie et les plaines fécondes de l'Europe ; dans quels lieux s'étendaient les sables déserts de la Libye, dans quels climats l'Inde enfantait l'or et les diamants. Toutes les parties de la terre, tous ses royaumes seront abîmés l'un dans l'autre, confondus et dissous dans un même déluge. Ainsi la destruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient divisées. Tout ce qui marchait sur la terre, nageait dans les eaux, volait dans les cieux ; tous les animaux à qui Adam imposa des dons, tous ont péri dans les flammes.

Mais la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie : sa fureur en est augmentée : les flammes s'élancent dans les nuages et gagnent les cieux. Le soleil, la lune, les étoiles, tout est consumé. Il ne reste plus de vestige de cette voûte si vaste et si brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta six journées au Tout-Puissant.

REVUE DE LA VIE.

L'homme ne peut se bien voir que dans l'image que lui réfléchit le passé. Tant qu'il est dans la chaleur de l'action, il ne peut juger sainement ni des autres, ni de lui-même. Les préjugés, les passions qu'excite la présence des objets qu'il a en vue, aveuglent sa raison ; mais lorsqu'il est de sang-froid et qu'il revient sur ce qu'il a fait, alors il est spectateur désintéressé, et il souffre la vérité : ceux qui étaient ses rivaux ont cessé de l'être, et il peut prononcer avec impartialité sur lui-même et sur les autres.

La sagesse est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. Une vie active répand les semences de sagesse. Mais celui qui ne réfléchit point, n'en recueille point la moisson, il traîne le fardeau des années, perd sa vie, et ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par ses infirmités, par la date de son extrait de baptême, et par le mépris du genre humain. Eh ! quel bien reste au vieillard, s'il n'a pas l'estime publique ? Aucun.

Mon ami, nous sommes partis ensemble du même terme : séparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de

notre long voyage, ne sentant plus l'aiguillon de l'ambition, à présent que la vitesse de nos esprits animaux s'est ralentie, nous n'aspirons qu'au repos. Dans cet état d'inaction et de loisir, il est utile, il est naturel de réfléchir sur le passé. Vois cette mer orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge, et l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie, il rampe : bientôt il essaie ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi et glacé, il se traîne dans les coins obscurs, s'y cache et s'y assoupit ; ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-mêmes sur le passé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fond de cette histoire, s'il en peut tirer quelque réflexion morale, c'est toujours de quoi s'aider à être plus sage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde. Que d'amitiés stériles, que de haines injustes, que de présomptions téméraires, que de lâches faiblesses, que de basses flatteries, que d'écarts indécents, que de projets insensés, que d'espérances vaines, que de ressources ignorées, que d'occasions échappées, que de maux et de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères et d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations ! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaisons, sans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres ! Que de fois nous avons craint de nous ruiner par trop de générosité, sans songer que l'argent ne devient richesse que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage, et qu'il ne devient vraiment notre bien qu'en se séparant de son maître ! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes, sans penser que leur estime seule, si celle de l'Être suprême n'est méritée, est la plus grande, comme la plus ordinaire vanité de la vie ! Comme il m'est démontré maintenant, qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissements des hommes, si ce n'est peut-être un mépris impudent de leur opinion !

Que je vois clairement tout l'excès de notre ignorance ! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins ! C'était nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoins il n'est point

de désirs, sans désirs il n'est plus de jouissances, et sans jouissances il n'est plus de bonheur pour l'homme; car il n'y a point d'autre source du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre faiblesse, c'est cet étrange ascendant que les désirs ont sur la raison. Combien de fois nous avons pris la violence de nos désirs pour la preuve infaillible de la certitude du succès, tandis que les autres voyaient clairement que le succès nous était impossible! Si le désir nous aveugle à ce point, il ne faut plus s'étonner que l'homme expirant se flatte encore de vivre. Nous sommes mûrs et flétris comme les feuilles jaunies de l'automne, que la plus légère haleine va détacher de la branche; et nous croyons tenir encore plus fortement à la vie, que le bouton naissant et dans sa première verdeur ne tient à sa tige.

De tous les nœuds qui nous attachent à la vie, les plus doux et les plus forts sont ceux de l'amitié. Quand une fois la mort a coupé ces nœuds, quelle folie de vouloir en former de nouveaux et de livrer encore à cette illusion nos cœurs désenchantés par le trépas de nos amis! Dans la revue de l'espace que j'ai parcouru, quels objets s'offrent plus fréquemment à mes yeux, que la multitude des trophées de la mort? Comme la cruelle triomphe! Que de tombeaux pressent le sein glacé des amis que nous pressions contre le nôtre, qui partageaient nos demeures, nos goûts, nos plaisirs et nos cœurs! Leurs épitaphes rassemblées formeraient presque un volume: qu'il serait instructif, s'il était bien lu! Ces leçons sont le legs le plus précieux que nos amis puissent nous laisser en mourant. Hélas! la sagesse humaine n'est guère que le triste fruit de nos douleurs.

O mon ami, que notre course est rapide! Avec quelle vitesse les hommes se chassent successivement du théâtre de la vie! Où sont tous ces grands hommes, tous ces astres de l'espèce humaine qu'on voyait briller dans les routes diverses de la renommée, et dont l'éclat excitait notre émulation et notre jalousie? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'avril, ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers? Ne les avons-nous pas vu s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement, comme les faibles étincelles d'un feu allumé dans un amas de feuilles, et ne laisser après eux que des cendres? Au lieu d'arroser ces cendres de nos pleurs, agitions-les et tâchons d'y rallumer, pour nous éclairer nous-mêmes, le flambeau de la sagesse.

.....

Nous sommes jaloux de l'estime publique ; mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amour à meilleur compte ; et en ne cherchant que lui, nous risquons souvent de perdre l'un et l'autre. Le monde est avare et réservé dans ses dons : il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. On ne peut forcer son amour, mais on peut lui arracher son estime : et quand une fois on s'en est saisi, on peut prétendre alors à son amour, et à un amour durable.

En réfléchissant sur ma vie passée, je trouve une sorte d'amour vain et passager dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amour des grands. Que j'étais insensé ! Pour de vaines marques de leur affection, je leur donnais en retour de l'amour véritable ; mais je ne m'en repens pas. Je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car, mon ami, il y a deux espèces de charité ; et il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

La pitié a deux devoirs à remplir : l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre : l'autre, à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes, c'est celle de se voir trompés par leurs richesses, qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendent. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyaient qu'en emplissant leurs bourses, la coupe du bonheur allait se remplir pour eux au même degré. Au reste, tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour, c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrète curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avons conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs, très peu d'hommages du cœur, voilà ce qu'il faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime, quand elle est juste, est un droit sacré, mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est due, il faut la payer : si elle ne l'est pas, ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du mépris réciproque. Malgré notre orgueil, il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts et leurs faiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir, c'est prudence. Autrement, de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent pour nos propres fautes ? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres et nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentiments intérieurs des autres hommes, ne viennent que du parallèle secret que nous faisons d'eux et de

nous au fond de notre ame. Ce serait donc nous condamner , que de ne pas leur pardonner..... Je remercie le ciel de cette pensée.

Voici une réflexion qui me déplaît , parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards sont trop enclins à bien penser d'eux-mêmes ; non pas qu'ils soient plus prudents et plus soigneux d'éviter le vice ; mais parce que le vice les a abandonnés. Ils se croient vertueux , parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuissance pour victoire ; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres , qui après une jeunesse sans reproche , semblent avoir attendu la vieillesse pour faire des folies. C'est le spectacle le plus digne de pitié. Il est des fautes naturellement attachées à chaque âge de la vie , comme à leur saison : celles-là méritent quelque tolérance : mais des vices hors de saison sont une production monstrueuse qui n'est épargnée de personne.

Dès notre enfance , dans cet âge qu'il plaît d'appeler l'âge de l'innocence , nous n'étions pas entièrement irréprochables : nos vices commençaient à naître : bientôt ils grandissent en quelque sorte avec nous ; ils devancent les années et se développent plus rapidement que l'homme. Nous désirions bien la sagesse ; mais ce qu'elle eût rejeté , nous l'aimions de préférence , et ce qu'elle eût choisi , nous le remettions à un autre temps. Nous avons souvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais jusqu'à une rupture ouverte.

PENSÉES SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

LES CIEUX.

Le ciel nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie ? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes débiles et fatiguées de nous porter , après l'heure où le genre humain a coutume d'aller se reposer ? Peut-être le ciel ne laisse-t-il vivre si longtemps que ceux qui le méritent le moins.

Le monde est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Le monde le quitte, comme on voit les souris désertter une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune et fâcheuse, renfermons-nous et devenons inaccessibles. Par amour-propre, il faut nous anéantir d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paraissions plus vieux encore aux yeux du jeune homme, quand nous voulons l'imiter.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse? La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embrassements de deux êtres qui vont périr? C'est se rendre la mort plus amère et se préparer les douleurs d'une double séparation : celle de l'âme du corps n'est pas plus cruelle.—Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent, c'est pour s'amuser de vous : ou bien, ils s'adressent à vous comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événements du temps passé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge, ou désespérez d'en trouver.

L'espérance est le soutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bonheur elle rend l'homme heureux. Les plaisirs de nos premières années étaient-ils quelque chose de plus réel que de vaines promesses de bonheur qu'elle nous faisait hardiment au nom du lendemain? L'espérance meurt dans la vieillesse.

Comme la colombe de Noé, les vains désirs que le vieillard envoie hors de lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde où se reposer : il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

Quand les infirmités chassent le monde loin de nous, ou que la maladie nous relègue dans notre demeure, ne pourrions-nous avoir le courage d'y rester seuls? N'est-il pas temps de nous préparer à mourir, à soutenir l'entrevue de Dieu? La sagesse ne peut ajouter un seul jour à notre vie; mais elle peut en alléger le fardeau et diminuer les terreurs de la mort.

Ne fût-ce que pour soutenir avec décence la dignité de la nature humaine, dont il ne convient pas d'exposer en public les faiblesses et la décadence, les vieillards devraient se cacher dans la retraite, s'en envelopper comme d'un voile et disparaître du monde avant de descendre dans la terre. Le vieillard décrépît ne peut plus, sans se compromettre, se familiariser trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut-il avoir avec ceux qui sont dans la jeunesse ou dans la force de l'âge ? Aucun ; et dès lors, quelles douceurs peut-il trouver dans leur commerce ? C'est vouloir, comme Mézence, unir les morts aux vivants.

Un vieillard qui se croit encore du monde, et faire partie de la société, est aussi ridicule qu'un homme qui, après avoir fait débauche toute la journée, sort ivre sur le soir, voit le soleil à son couchant et s'imagine qu'il se lève.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre. Ainsi le vieillard, par ses infirmités, montre à tous les autres, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. Un homme, célèbre parmi les modernes, tomba en démence dans sa vieillesse, et quand il passait devant une glace, il s'écriait, d'un ton de pitié : « Le pauvre vieillard ! » Il ne savait pas que c'était lui qu'il voyait. Voilà notre histoire.

Demandez aux billets funéraires ce que c'est que la vie humaine. La connaissance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous réconcilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de ses liens ; comme le vaisseau qui, dès que le câble est coupé, ne demande plus qu'un heureux passage et un vent favorable, prêt à cingler vers le port d'où nul mortel ne revient, j'attends le signal du maître de mes jours. O toi ! vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reste plus de ceux que la nature m'avait donnés), viens dans mes bras : en quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matière ne peuvent séparer les esprits ; c'est en vain que de vastes mers roulent entre nous ; nos âmes sont unies et se touchent. Je t'embrasse pour la dernière fois. Adieu, adieu, pour des siècles.

LE PLAISIR.

La nature nous offre une foule d'innocents plaisirs que nous pouvons goûter sans remords. Épicure aimait ses jardins; et ce goût fut toujours celui des sages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux et sage, que la réflexion et la paix? Ces deux biens sont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez sa simple symétrie, sa culture, sa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrain sauvage, aride et épineux d'une campagne commune, vous aurez un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin réveille notre reconnaissance pour l'Être suprême. C'est un paradis terrestre qui reste encore à l'homme vertueux.

Quel riche présent des cieux, que ces doux parfums que le zéphir secoue du calice des fleurs et porte à nos sens! Quel charme pour la vue dans ce groupe de fleurs sur qui l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les douces pluies dont il les arrose! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'ame le trouble des passions. Tout y instruit la raison : tout y charme le cœur et les sens. Mais pour les gens du monde, la tulipe est sans couleurs, et la rose est sans odeur... Leur goût est mort à ces plaisirs simples : des goûts violents et dépravés ont usé toute leur sensibilité : il ne leur en reste plus pour ces inspirations douces. Comment en auraient-ils pour ces idées philosophiques, pour ces sentiments délicieux et purs qu'inspirent une promenade faite sur la verdure, le murmure d'un clair ruisseau, l'ombrage d'un berceau vert, la vue d'un fruit qui pend de sa branche abaissée, ou d'une fleur qui commence à s'élever sur sa tige?

L'ESPRIT.

N'espérez pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens seraient plus estimés, s'ils avaient un peu moins d'esprit!

MORT.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens allaient à leur lit dans les ténèbres.

Il est des vieillards qui, à l'âge de Nestor, sont encore galants comme Pâris : il en est qui voient du même œil un billet de spectacle et un billet d'enterrement, et le lisent avec la même sensation ; qui s'amuse de l'appareil d'une pompe funèbre, et vont par passe-temps enterrer leur ami.

L'AMITIÉ.

L'amitié des méchants se forme dans les ténèbres, et craint de montrer au jour sa source impure : ainsi les fleuves d'Alphée et d'Aréthuse mêlent leurs eaux sous la terre, loin des yeux et de la lumière.

Celui qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour, est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle. Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée, ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent, tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

BIENFAISANCE.

Les riches qui ont un cœur peuvent-ils engloûtir tant de trésors dans des plaisirs frivoles, dont ils sont dégoûtés eux-mêmes, tandis qu'une multitude d'infortunés périssent de froid et de faim ? Quand nous réformons nos maisons, et que nous visons à l'épargne, nous croyons devenir économes : nous ne faisons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laissons accumuler, dont nous leur devons compte ! Les malheureux ont, à notre superflu, un droit égal à celui que la loi nous donne sur les fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'est pas une dette du jeu ; et l'on peut sans déshonneur se dispenser de l'acquitter !

CONSCIENCE.

L'ivresse de la prospérité étourdit l'homme : elle peut adoucir les remords et assoupir la conscience : mais dans l'adversité, un mauvais cœur doit être un fardeau insupportable.

VANITÉ.

La vanité peut se rencontrer avec un bon naturel ; mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur.

LUXE.

Si nos ancêtres se levaient de leurs tombeaux et revenaient parmi nous, ils croiraient s'être rencontrés dans un jour de fête publique ; ils ne pourraient se persuader que toutes ces folies sont la maladie de tous les jours.

RELIGION.

Ajouter à la révélation, sous prétexte de l'embellir et de la perfectionner, c'est faire comme cet empereur romain qui fit ôter la tête de la statue de Jupiter pour y placer la sienne.

Le ciel aveugle l'homme qu'il veut détruire. La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux.

LA VIE.

Si l'homme, en naissant, pouvait voir rassemblés dans une masse tous les maux qu'il souffre en détail le long de la vie, il la rejeterait avec horreur.

Tout homme peut sentir la folie de ses plaisirs passés : mais il faut être plus sage que Salomon pour apercevoir la folie des plaisirs qu'on se promet dans l'avenir.

EUSÈBE

ou

LE RICHE VERTUEUX.

Eusèbe a de l'esprit : il connaît l'art de varier les plaisirs de l'imagination et des sens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage, et il sait s'arrêter. Eusèbe est riche, il est jeune, il est gai, il aime à dépenser : voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses richesses à ses vertus. Il accorde libéralement à la nature, à son rang, à ses devoirs, tout ce qu'ils exigent de lui ; mais il refuse tout au vice, au caprice, à la folie. Il a aussi ses amusements ; sa vertu n'est point austère. La vue d'un bal ne lui fait point horreur ; il ne croit point que les cartes soient une invention du démon : mais il choisit des récréations qui le délassent ; il connaît et prévient le moment où elles allaient le fatiguer ; il pense qu'il est des plaisirs comme des gros livres qui gagnent presque toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ses parcs, ses jardins, ses grottes, ses cascades, ses statues, ses tableaux ; mais il en sait mieux jouir, non pas qu'ils soient plus beaux et d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du peintre ; si le marbre de ses statues s'anime et vit sous ses yeux, c'est la joie pure de son ame qui donne des grâces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art, et qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination et des sens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus

grande partie de leur effet et de leur charme : le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir et briller : ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquants : elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps, il faut entretenir et cultiver les facultés de l'ame, et une raison saine aide aux sens à jouir.

Eusèbe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe, c'est moins pour satisfaire son orgueil que pour exercer sa bienfaisance : il compte avec joie tous les malheureux qu'il nourrit en les occupant, et s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu de dons du ciel, le public attend davantage de lui, et que s'il est plus grand que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains ; il cache au pauvre la main qui le nourrit : invisible, elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné, et ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls et risques, qu'elles dégradent l'homme dès qu'elles ne l'élèvent pas ; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le ciel égale le bonheur de toutes les conditions ; que c'est en vain que les riches méchants ou inutiles se logent comme des dieux dans des temples superbes, qu'ils n'y seront point adorés s'ils ne s'y montrent bienfaisants, et qu'ils n'y paraissent que des dieux ridicules ou malfaisants, comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien, et la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.

Eusèbe aime les plaisirs, mais cet amour est éclairé par sa raison. Il sait les choisir ; il en est qu'il accueille avec transport, il en est qu'il n'admet qu'avec réserve, il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance, et ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation, et le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

LA RÉSIGNATION.

Je vous écris du bord de ma tombe : la vieillesse m'assoupit sur ma plume : l'hiver de l'âge a glacé ma muse, et mes vers cessent de couler. Un nuage épais offusque ma vue. Ma main débile désobéit à mon désir, et tremble en écrivant ce qu'elle écrit ; le soin de ma gloire m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort a appliqué sa dent meurtrière sur mon corps languissant. Que n'achève-t-elle sa victime ? La cruelle épargne mes jours, et me condamne à vivre encore ! Comme le patriarche Noé, qui vit périr un monde et un autre succéder, j'ai vu le monde où j'étais né changer sous mes yeux ; mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

Voilà que j'ai besoin moi-même de consolation au moment où j'essayais de vous consoler. O nouvelle funeste ! O Richardson *, depuis longtemps chéri de moi !..... Mais je me suis défendu le chagrin et les pleurs..... Puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami ? Grand Dieu ! secours ma faiblesse, et que cette larme qui tombe épuise toute ma douleur ! Hélas, combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins ! Combien de fois son génie éclaira mes écrits et sut embellir jusqu'à mes fautes ! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions, et de lire dans l'âme des belles ! La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain..... Mais je ne le crois point

(*) L'auteur écrivait ce poëme, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. de Richardson, son ami.

perdu pour moi. Des mondes éloignés qui nous séparent , nous nous entendons encore.

Laissons le ciel choisir pour nous les événements de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé ; combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos désirs ? Combien de fois nous avons gémi sur des événements qui ont fait notre plus grand avantage !

Quand nous sommes vieux, notre gloire est alors d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs, qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se renferment sur le soir.

Vouloir juger par le peu que nous connaissons de la grandeur du pouvoir ou de l'amour de l'Etre suprême, c'est interroger une goutte d'eau sur la profondeur de l'Océan, un grain de sable sur l'étendue de ses rivages.

L'homme sans vertu est un homme mort ; fût-il roi , sa robe royale n'est qu'un drap funéraire sous lequel il est enseveli.

J'écris encore dans un âge où nul mortel n'ose écrire. Mais il est grand temps que je finisse aussi, et je ne dois plus rien écrire.... qu'une épitaphe pour mon tombeau.

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION SUR L'AMOUR.

*Ad cælum ardentia lumina tollens ,
Lumina ; nam teneras ardebant vincula palmas.*

VIRGIL.

Muse, quitte le séjour des cieux et ce ton solennel qui convenait aux étonnants récits des merveilles de l'avenir. Descends sur la terre, et viens satisfaire un noble désir dont je me sens pressé. Je veux conter à mon siècle l'infortune d'une reine vertueuse, et son courage plus grand que ses revers. Muse, prenons soin de sa gloire ; inspire des sons touchants à mon ame attendrie, et conforme les accents de ta voix à ses malheurs.

Et vous, belles, qui avez reçu le jour dans cette île heureuse, et qui faites l'ornement de ma patrie, prêtez à mes vers une oreille attentive. Sexe aimable, qui réglez sur le nôtre par l'empire des charmes, la vertu vous dispense de la beauté, et vous donne sur nos cœurs des droits aussi sûrs et plus sacrés. Mais quand vous nous offrez la vertu sous les traits enchanteurs d'un beau visage, où respirent la jeunesse et les grâces, si la fortune vous a placées sur un théâtre qui vous expose dans un jour favorable, ah ! vous êtes alors l'objet le plus ravissant dont les cieux puissent embellir la terre : alors vous méritez plus que de l'amour, et le cœur est tenté de vous adresser les hommages réservés au Dieu de l'univers !

Ormond et son illustre reine n'étaient pas nés encore. Mais ma patrie n'a pas attendu le siècle de l'immortelle Anne pour enfanter des prodiges de vertu. Marie marchait à son trône de

victoires en victoires. Ses armées triomphantes venaient de renverser les projets de l'ambitieux Dudley, lorsque l'Angleterre vit une princesse de la race des Suffolk innocemment portée par le crime d'autrui sur un trône qui ne lui appartenait pas, y montrer l'espace de quelques jours la plus belle des femmes dans tout l'éclat de la jeunesse et des grandeurs : bientôt on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée.

O fortune ! ô revers ! sa grande ame s'est déjà remise de cette chute accablante. Mais toi, son époux, toi l'objet de son chaste amour, toi qu'elle a couronné de ses jeunes mains, Gilfort, à l'aspect de ta ruine, en quel état se trouve ton ame ? C'est l'inquiétude la plus cruelle qui tourmente sa jeune épouse ; elle ne l'a point encore vu depuis qu'ils sont malheureux. Elle brûle, elle tremble de le voir. L'impatience et l'amour la précipitent vers son appartement : la porte allait s'ouvrir. Elle s'arrête, elle frémit et revient sur ses pas ; mais un transport la ramène à l'endroit qu'elle redoute. Elle ne peut plus s'abstenir de voir son époux : elle entre ; elle l'a trouvé ; muette, elle passe près de lui : elle n'ose hasarder une parole ; ses yeux n'osent se lever sur son cher Gilfort, tant elle craint la vue de sa douleur.

Enfin elle se précipite sur son jeune époux, et sans parler, le serre entre ses bras. Elle cache, comme elle peut, le trouble de son ame, elle compose ses regards et les traits de son beau visage, elle y montre une paix qui n'est pas dans son cœur, et d'une voix pleine de douceur :

« Cher époux, lui dit-elle, cesse de t'affliger ; la fortune, il
 « est vrai, nous enlève une couronne ; mais il nous reste un
 « courage supérieur à cette perte. La vertu nous paiera ce léger
 « malheur : nous en serons récompensés dans ce séjour où l'on
 « ne connaît point de différence entre le mortel qui est assis sur
 « un trône et celui que le sort en a précipité. Eh ! quel si grand
 « changement est-il donc arrivé dans ma destinée ? je ne suis
 « plus reine, mais je suis encore ton épouse. J'aime mieux
 « obéir à Gilfort que de régner sur l'univers. Quand nous se-
 « rons cachés ensemble dans quelque retraite obscure, Marie
 « pourra cesser de nous poursuivre, elle pourra nous oublier :
 « moi, je te promets ici de te suivre dans ton exil, constante
 « et fidèle, jusqu'au dernier moment. Je te rendrai en amour ce
 « que tu perds en puissance. Ah ! je vois que nos deux ames
 « s'entendent : je lis dans tes yeux la fermeté de la tienne ; nous
 « saurons montrer au monde qu'on peut quitter une couronne
 « avec indifférence. »

Ainsi cette belle essayait de consoler son époux ; mais l'avenir épouvante Gilfort. Il s'alarme, il tremble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. Hélas ! cet avenir qu'il redoute arrive. Les portes s'ouvrent : un garde s'avance . Reine barbare qui l'as envoyé, pardonne-lui de s'être attendri sur le sort de ce couple infortuné. Comment retracer son désespoir, au moment où elle s'y vit séparée du jeune époux qu'elle aimait, et dont elle était si tendrement aimée ? Sa douleur fut horrible ; mais, rappelant son courage, elle soutint encore cette séparation cruelle.

Gilfort demeuré seul a succombé sous le poids de ce nouveau malheur ; sa constance l'abandonne : faible, n'en pouvant plus, il s'assied et, se plongeant dans l'abîme de sa douleur, il roule en son ame ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent, dans un transport, il se lève étendant les bras, comme pour embrasser son épouse, et retombe immobile et mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartements de son palais désert. L'éclat de leurs ornements importune sa vue et attriste son ame. Il maudit la destinée et les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente son infortune. Ses regards ont rencontré le lit nuptial : ses yeux s'y attachent, et dans un sombre silence il repaît sa douleur du souvenir de ses plaisirs passés. O doux transports qu'il éprouva, de quelles peines cruelles vous êtes suivis !

Qu'est devenue cette nuit heureuse où ces deux amants, se possédant pour la première fois, se prodiguèrent leurs premiers embrassements ? La lune commençait son cours, lorsqu'elle éclaira cette nuit fortunée : sa clarté douce et paisible luisait sur le lit nuptial et invitait à l'amour ; elle vit Gilfort, dans les transports de sa tendresse, recevoir sa timide amante, la presser dans ses bras amoureux, toucher, baiser, dévorer ses charmes, enivrer tous ses sens de la jouissance de ses jeunes appas, cachés jusqu'à ce jour aux regards des mortels. Maintenant elle luit tristement sur ce lit abandonné : avant qu'elle eût terminé son cours, elle a vu s'évanouir le bonheur de ces deux amants ; tant d'amour et de puissance n'ont été qu'un songe qui n'a duré qu'un jour !

Ainsi, dans nos climats inconstants, un orage couvre et défigure en un moment la face riante des cieux. Tous les vents à la fois descendent des nuages, fondent ensemble sur les plaines, balaient fleurs et fruits et font gémir les forêts inclinées : l'hiver vient encore se montrer au milieu des étés, triomphe des

feux brûlants du soleil, renverse les saisons et trouble l'ordre de l'année.

Mais en quels lieux cette jeune épouse est-elle donc entraînée loin de son époux et de la lumière du jour ? Que la scène est échangée pour elle ! Elle ne trouve autour d'elle que des objets de sinistre présage auxquels ses yeux ne sont pas accoutumés, et qui la remplissent de sentiments d'horreur inconnus à son âme. Au lieu de ce trône, de cette couronne, de cet appareil pompeux dont elle était environnée, de cette garde nombreuse et obéissante, elle se voit seule, abandonnée aux ténèbres d'une prison affreuse. A la place d'un époux, elle ne voit qu'un soldat farouche dont le regard menaçant la glace d'effroi. Le matin, avant que l'aurore se lève autour de son cachot, les noires pensées reviennent tourmenter son cœur sensible, qui avait commencé de goûter l'amour et ses douceurs ; le soir, elle apprend que la nuit est venue par un satellite qui ferme à grand bruit les verroux sur sa captive, et va goûter en paix un sommeil dont elle est privée.

O changement affreux pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires ! Mais la fille de Suffolk saura faire servir ses malheurs à sa vertu. C'est dans cet abandon général, dans cette privation totale des secours humains, que la force d'une religion sublime se déploie davantage. Dans ces moments de désespoir, où les calamités sont à leur comble, où la nature épuisée succombe, c'est alors que la religion se plaît à secourir le malheureux.

Nous contemplons avec un étonnement stupide le degré de hauteur où s'élève un mortel qui soutient avec constance tous les revers dont la fortune l'accable. Nous avons peine à en croire nos yeux, en le voyant, insensible à la perte de ses richesses, de sa gloire et de toutes les grandeurs humaines, conserver au milieu de ses disgrâces un front triomphant et une âme tranquille, sourire encore sous le fardeau de ses malheurs, et consoler ceux qui venaient le consoler.

La jeune princesse oppose à ses revers un courage invincible. Du fond de son cachot ténébreux, elle interrompt l'affreux silence de cette horrible retraite. A genoux, et soulevant ses mains chargées de chaînes, d'un cœur fervent et résigné, elle élève sa voix vers son Dieu : « Dieu tout-puissant, lui dit-elle, c'est à « toi d'élever et d'abaisser. C'est toi qui fais passer des ténèbres « à la lumière une race ignorée, ou qui replonges dans l'oubli « une famille de rois. Dès l'entrée de ma jeunesse et dans l'es-
pace de quelques jours, j'ai éprouvé l'une et l'autre fortune.

« Je sens que la nature s'émeut d'une révolution si rapide et si
« terrible; mais je me sens aussi le courage de la soutenir avec
« honneur. Donne-moi la force qui fait vaincre les malheurs;
« et si, dans le feu de la jeunesse, dans l'ivresse de la prospérité,
« au milieu de l'enchantement et des prestiges d'une cour bril-
« lante, je me suis toujours souvenue de toi, ne m'abandonne
« pas dans ma disgrâce. Mais c'est surtout pour mon époux que
« j'implore ta clémence. Si c'est un crime à tes yeux d'avoir
« porté la couronne, ce n'est pas lui, c'est moi qui l'ai reçue.
« Si ton bras doit frapper l'un de nous, que je sois seule en butte
« à ta vengeance. Mon époux est innocent : qu'il me survive,
« qu'il augmente la gloire de son pays; et qu'il soit un monu-
« ment de ta bonté dans une terre coupable. Rends encore à
« mon père toute la tendresse qu'il a eue pour moi. Si deux
« têtes si chères sont épargnées, je croirai que tu m'auras
« entendue, et je te bénirai, même en voyant couler mon
« sang. »

O constance, vertu céleste, comme tu sais triompher des fureurs d'un ennemi, et tromper sa vengeance! Quand l'homme se révolte avec emportement contre la destinée, et que l'âme s'irrite contre ses maux, ses maux s'irritent contre elle. Elle perd la paix. La plus légère disgrâce s'agrandit et lui fait éprouver les tourments de mille morts dans une seule. Mais toi, en soumettant l'homme au malheur, tu en affaiblis le sentiment, tu lui ôtes son amertume, et tu sais encore lui faire trouver des douceurs dans son infortune.

C'était la veille du jour où l'inexorable Marie se promettait d'accomplir ses vengeances; de ce jour funeste où la barbare répandit avec plaisir le sang de l'innocence, et changea, à force de cruautés, les actes de sa justice en forfaits odieux. Le soleil en se couchant voila d'épais nuages son front éclatant, et parut s'attrister de la nécessité de son retour. La nuit qui précéda cette sanglante journée fut noire et profonde : un ciel ténébreux et sans étoiles, les mugissements sourds des vents qui se mêlaient au bruit mélancolique de la pluie tombante semblaient préparer les scènes du lendemain.

L'innocence peut dormir chargée de fers. Le sommeil descend sur les yeux de la jeune reine : l'infortunée s'endort. Un songe imposteur vient se jouer de sa misère et la fait remonter sur un trône imaginaire. Le front ceint d'un vain diadème, elle voit ses flottes et ses armées étendre au loin sur la terre et les mers l'ombre de sa puissance. Elle croit marcher au milieu de ses sujets dans l'appareil pompeux de la majesté royale. Une foule

de fantômes la précède célébrant sa gloire et ses conquêtes. C'est de sa rivale qu'elle vient de triompher : elle la voit prosternée et suppliante à ses pieds. Enchaînée dans une prison, c'est elle qui s'attendrit sur la destinée de sa captive et lui ordonne de se relever !

Le jour naît. Les rayons de l'aurore se jouent sur l'onde, dorent la cime des coteaux, et chassent vers l'occident les ombres blanchissantes. Le bruit des travaux recommence à retentir dans les villes et annoncelà vie pénible et laborieuse de l'homme. Les projets de vengeance se réveillent dans l'ame des tyrans ; l'époux amoureux se tourne vers sa jeune épouse. L'infortunée Suffolk se trouve à son réveil seule et séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ces mensonges : « Et ces grandeurs, dit-elle, dont je me voyais environnée, étaient-elles plus qu'un rêve ? » Calme et tranquille, elle se retourne sur l'autre sens, et fait reprendre à son cœur un état conforme à sa fortune. C'est en ce moment, infortuné Gilfort ! c'est en ce moment qu'on vient lui annoncer que sa mort est prochaine.

Dieu ! qu'il est cruel pour une jeune princesse de périr ainsi dans la fleur des ans, au moment où le temps venait de finir tous ses charmes, d'épanouir tous les trésors de sa beauté, et d'animer dans tous ses sens la vie et l'amour ! Qu'il est affreux pour une épouse adorée de passer des bras de son jeune époux dans les bras de l'horrible mort, presque au sortir du lit nuptial et des premiers transports de l'amour, confuse encore et troublée du nouvel essai de ses douceurs ! Qu'elle dut trouver amère la nécessité de se séparer déjà de son cher Gilfort, de le laisser seul après elle, désespéré, abîmé dans la tristesse et pour jamais inconsolable ! Ce bonheur dont elle s'était flattée, ce bonheur dont elle s'était formée de si riantes images, est évanescent. Cette chaîne de jours fortunés, ces nuits délicieuses dont le charme attache les amants l'un à l'autre ; ces plaisirs tranquilles et purs d'une douce société, et ces plaisirs encore qui naissent des inquiétudes de la tendresse, ces transports ravissants qui suivent les alarmes d'un cœur amoureux et fidèle, elle en connaît les délices, et ne les goûtera plus ! elle ne verra point un jeune rejeton de son amour, doucement pressé contre son sein ou mollement agité sur ses genoux, sourire à sa mère et lui présenter les traits de l'époux chéri d'elle. S'il était né du moins, ce fils, il eût pu quelque jour, lorsque son vieux père reviendra de pleurer sur la tombe de sa fille si tôt enlevée, il eût pu, par ses caresses innocentes, le forcer à lui sourire au

milieu de sa douleur; ce fils eût pu consoler sa vieillesse et prendre dans son cœur la place de sa mère.

Toutes ces pensées déchirantes viennent aigrir le sentiment de ses malheurs et lui font goûter lentement toute l'amertume de la mort; mais tant de chagrins ne l'ont point accablée. Au travers des horreurs qui l'environnent, ses regards percent les voûtes de sa prison et pénètrent jusqu'aux régions heureuses de l'immortalité : c'est là que son ame s'élance, respire soulagée, et goûte un moment de paix. Insensible pour elle-même, elle recommande à ses amis en pleurs, son époux et son père. Ses ennemis s'étonnent et s'indignent du courage tranquille dont elle brave leur haine impuissante. Elle s'est élevée au-dessus d'eux : il n'est plus rien sur la terre qui l'attache à la vie que Gilfort. Mais Gilfort combat encore dans son cœur; elle ne peut l'en arracher : sans cesse son image importune et chérie vient s'offrir à ses yeux, et s'oppose à son ame qui fait effort pour briser tous ses liens et se réfugier dans les cieux. Semblable à ces flammes inégales qui, faibles et mourantes, sont près de s'éteindre, mais se raniment et se rallument encore autour de l'aliment qu'elles dévorent, tantôt son ame jouit d'un calme céleste, et tantôt elle ressent les secousses et tous les feux de l'amour.... Enfin, après bien des combats, la religion l'emporte : « Oui, s'écrie-t-elle, ce ciel qui fait ma force et mon espoir, sans doute n'abandonnera pas Gilfort, il veillera sur ses jours ! » Cette idée la rassure et l'encourage. Maintenant que la mort se présente, elle est prête à la recevoir : déjà elle accuse sa lenteur; elle ne souffre pas, mais elle se lasse de l'attendre.

O mortels ! dont la vue est si bornée, vous pensez toujours follement que le malheur qui vient de passer sera le dernier de vos malheurs. Hélas ! retenez donc que les alarmes succèdent sans cesse aux alarmes, et que les chagrins forment souvent une chaîne aussi longue que la vie.

Elle croyait n'avoir plus qu'à mourir, et son ame, tranquille, se reposait sur l'espérance de toucher au dernier de ses maux. Mais qu'elle est loin d'être à la fin de ses cruelles épreuves ! Un malheur plus grand que la mort vient fondre sur elle. La porte s'ouvre, à ses pieds roule une tête sanglante et couverte de cheveux blancs. C'est la tête de son grand-père que Marie vient d'immoler à sa fureur.

Comment se défendre ici d'être sensible ? Il lui est impossible : ce coup imprévu l'écrase; son courage l'abandonne : elle succombe. Un soupir s'échappe de son cœur oppressé, et trahit sa

constance. Des larmes coulent de ses yeux, et lui apprennent qu'elle n'est encore qu'une faible mortelle. La nature n'avait point formé de père plus tendre : plus il vieillissait, plus il aimait sa fille. Ah ! qu'elle eût eu de grâces à rendre à son ennemie, si elle lui eût accordé la faveur de mourir la première, et de laisser la destinée de ce vieillard dans un avenir ignoré de sa fille !

Réveillée par ce coup de foudre de sa trompeuse sécurité, son ame se remplit de nouvelles alarmes. Elle songe à tous les maux que la destinée peut encore lui garder en réserve. Elle voit chagrins sur chagrins s'enchaîner l'un à l'autre, sans terme à ses souffrances, tant que la nature pourra recevoir et sentir de nouvelles blessures. Le glaive s'est trempé dans le sang de sa famille. Qui mettra désormais des bornes à la fureur d'une reine implacable ? Comment espérer que la clémence puisse entrer dans le cœur d'une rivale offensée, quand le fanatisme s'est emparé d'elle, et que la religion même consacre à ses yeux ses attentats ?

Frappée d'affreux pressentiments, elle ne peut retenir ses sanglots. La terreur la saisit, son sang se glace dans ses veines, ses belles joues se décolorent ; une sombre tristesse éteint l'éclat de ses beaux yeux, une pâleur mortelle s'étend sur tout son corps : hélas ! et si Gilfort aussi... Dès que, de pensées en pensées, elle fut arrivée à cette idée effrayante, ce fut comme un précipice où s'abîma son ame. Un tremblement universel agite ses membres ; tout à coup arrêtée et immobile, elle ne peut faire un pas ; elle n'ose baisser ses regards vers la terre. Ciel ! si ses yeux, au travers des ténèbres, y rencontraient la tête de Gilfort ! Gilfort se présente à sa vue, vêtu d'habits de deuil, le visage pâle et abattu, la voix muette et glacée par un froid désespoir. Il s'avance vers elle à pas lents, semblable à un fantôme sortant du tombeau. Épouvantée, elle recule, en se meurtrissant le sein. Ses yeux effarés retracent les angoisses de son cœur. Frappée à l'ame, elle chancelle et tombe étendue sur la terre, inanimée et ne respirant plus.

Gilfort jette un cri, se précipite sur son épouse, la serre dans ses bras, et rappelle, par un baiser de feu, son ame prête à s'échapper. Ainsi le flambeau allumé rend la flamme et la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre. Elle soulève avec peine ses yeux nageant dans la mort ; elle revoit la lumière et Gilfort avec elle : ah ! sans Gilfort la lumière lui serait insupportable ! Elle avait pu se résoudre à mourir ; elle avait encore eu la force de supporter la mort funeste de son grand-père ; mais en voyant

Gilfort dans ces lieux d'affreux présage, elle ne peut commander à sa douleur, elle ne peut retenir ses gémissements. Ah ! Gilfort, s'écrie-t-elle !... Elle voulut continuer ; mais les sanglots étouffèrent sa voix. L'amour rentre dans son cœur, y reporte l'agitation et ses troubles cruels, et renverse en un moment l'ouvrage de sa constance.

Pour émouvoir un cœur, est-il un spectacle plus puissant que celui d'une belle en pleurs ? Quelle âme assez forte, assez dure, pour rester insensible à ses larmes ? Le cœur s'attendrit et se sent bientôt pénétré de mille charmes inconcevables qui sortent de sa douleur. Ses soupirs exhalent les feux de l'amour : on oublie ses chagrins, et l'on trouve dans le sentiment même de ses maux une sorte de volupté douce et enivrante.

Gilfort l'éprouve : consumé de peines, enivré de plaisir, dans l'emportement de son amour, il saisit son épouse, et la serre éplorée entre ses bras. Alors il oublie sa disgrâce ; dans son délire il se croit encore heureux, il ne sent que l'amour et s'abandonne à ses transports ; mais soudain une réflexion cruelle détruit l'enchantement. Il s'arrache avec effroi des bras de son épouse, fuit à l'écart, y demeure, comme s'il eût craint de retomber dans son égarement ; et d'un ton qui dissimulait mal sa douleur : « Arrête, ô ma chère vie, arrête. Je ne peux endurer
 « tes larmes. Tu as su adoucir mes chagrins : modère les tiens,
 « et ne sois pas insensible pour toi seule. Ne me plains point de
 « mourir, si tu ne dois plus vivre. La vie est un traité dont la
 « mort est la condition : tôt ou tard il faut la remplir. Que ga-
 « gne-t-on à différer d'un jour ? N'avons-nous pas vu de ton
 « palais les flots rouler amoncelés du milieu des mers, se pres-
 « ser, se pousser tumultueusement jusqu'au rivage où leur fu-
 « reur expire ? ne nous répétions-nous pas que c'était ainsi que
 « les flots de la race humaine se chassaient l'un l'autre, et après
 « un moment d'agitation et de bruit, disparaissaient ? Pourquoi
 « tant t'affliger de mon sort ? Tu vois le tien sans t'émouvoir !
 « Chère épouse, ta sensibilité m'offense. Ne sais-tu pas que le
 « coup qui doit te frapper me donnera la mort ? Je ne crains plus
 « de mourir ; sans toi je ne peux vivre, et je cours avec joie à
 « la rencontre de ma destinée. Chère épouse, ah ! du moins nous
 « mourrons ensemble, et le même tombeau recevra l'amante et
 « l'époux... Quoi ! tes larmes recommencent à couler ! Ah ! je me
 « reproche ma tendresse, puisqu'elle aigrit ta douleur. Ame de
 « ma vie, calme ton cœur. Tu ne fais qu'appesantir sur moi le
 « fardeau de nos malheurs, et tu te joins à notre ennemie pour
 « m'accabler. »

Gilfort ? Le pourra-t-elle?... Ne craignons rien pour elle. C'est la gloire de la religion d'élever notre faiblesse au-dessus de ce qui paraît possible à la nature humaine.

Nos frères nerfs peuvent à peine communiquer un instant de mouvement à la flèche légère : il suffit d'une bulle d'air corrompu pour arrêter le cours de la plus robuste jeunesse ; il ne faut qu'un souffle glacé pour renverser un héros ; rien n'est donc plus faible que l'homme ; mais l'être qui fait voler l'éclair et mugir la tempête, et qui donne à la foudre une force invincible, est-il un être faible ? Eh bien, sa force devient la nôtre, quand la prière l'appelle à notre secours. La religion, par un effet merveilleux, associe l'homme à l'Être-Suprême, et lui fait partager la puissance du Dieu qui tonne et règne au haut des cieux.

La belle, l'infortunée Suffolk tombe à genoux, et élève en silence vers le ciel son cœur et ses yeux, où sont peints l'amour de sa religion et la tristesse de son ame. A peine est-elle demeurée quelques instants dans cette attitude, qu'on voit les nuages de son front s'éclaircir par degrés, et son visage devenir éclatant de grâces et de majesté ; on eût dit qu'elle respirait déjà une vie immortelle. Alors elle se relève, et d'un ton plein d'assurance et de grandeur : « Si ce sont là, dit-elle, les conditions... » Avant qu'elle eût achevé, Gilfort s'est élancé comme un trait vers elle, et l'accable de tout son désespoir, s'efforçant d'étouffer sur ses lèvres sa vertueuse résolution. (Époux barbare, est-ce ainsi que tu l'aimes ?) Bientôt fondant en larmes, l'air farouche et déterminé, dans l'égarément d'une frayeur qu'il n'éprouvait que pour elle, il se frappe le sein, et donnant un libre cours à l'expression de sa douleur effrénée : « Ah ! rappelle-toi tout le temps de notre union ; dis, peux-tu me montrer un seul instant où je ne t'aie pas aimée ? Si tu ne m'aimes plus, oublie tout le passé ; mais si tu t'en souviens, si tu m'aimes encore, jamais, non jamais tu n'auras le courage de prononcer froidement l'arrêt de mort de l'époux qui te fut si cher. O toi qui m'as tant aimé, qui me pressais dans tes bras, qui me jurais que les empires n'étaient rien à tes yeux au prix de ton amant, qui me disais que le destin ne pouvait plus rien ajouter à ta félicité, que tu n'avais plus d'autres vœux à former que de voir toujours succéder un avenir semblable au présent ; ah ! si Gilfort n'est plus aimé de toi, cruelle, voilà des bourreaux ; dis-leur d'enfoncer le poignard dans le sein de ton époux, à tes yeux. Ah ! tu serais peut-être assez barbare pour le faire ! Mais ton père... si près de sa tombe ,

« veux-tu l'y faire descendre dans les tourments ? Souffriras-tu
« que ce qui lui reste de sang arrose les pieds d'un bourreau , et
« fume à tes yeux sur la terre ? Mais ton père ne t'a jamais ai-
« mée , tu dois l'en punir. »

Alors un vieillard s'avance lentement : faible , décrépît , soutenant à peine le poids des ans et des mortels ennuis de son ame : c'était son père ; la tête nue , les vêtements négligés et en désordre , il s'approche en chancelant , et les yeux tristement baissés vers la terre. Lorsqu'il fut près de sa fille , trois fois il détourna son visage pour cacher sa douleur , et d'une voix prête à s'éteindre : « Moi , qui suis arrivé au terme de ma carrière , et
« si près de mourir , cette hache ne peut me ravir qu'un jour de
« vie. Mais toi , ma fille , toi l'objet de ma tendresse , ne pourrai-
« je t'engager à vivre ? Mes larmes , mes dernières larmes coule-
« ront-elles en vain ? Ah ! si tu éprouves jamais la douceur d'être
« mère , tu ne blâmeras plus alors la douleur de ton père. » En finissant ces mots , il pousse des cris aigus ; des ruisseaux de larmes roulent le long de ses joues flétries et desséchées. Revenant à sa fille , il saisit sa main avec violence , et la pressant contre ses lèvres : « Prends donc un poignard : perce-moi le sein
« et soulage-moi. » Épuisé , il tombe aux pieds de sa fille , en la nommant cruelle , et souille dans la poussière ses cheveux blancs.

Hommes cruels et insensibles , n'aurez-vous point pitié d'elle ? Ne vous lasserez-vous point de tourmenter , de désoler son cœur par les excès d'une tendresse insensée , ames faibles , qui trahissez la vertu et cédez lâchement au malheur ; parents aussi barbares dans votre amour , que l'est son ennemie dans sa haine ? Accablée par un père et un époux chéri qui s'attachent à elle et la entraînent vers la terre , comment sa vertu pourra-t-elle se relever , et reprendre son sublime essor vers les cieux ?

Tandis que son cœur est agité des plus violentes secousses , et que son courage chancelle , épuisé par tant de combats et d'efforts , de larges portes s'ouvrent à grand bruit , et découvrent à sa vue , gisants sur la terre , trois troncs ensanglantés et sans tête. Elle reconnaît ses plus fidèles amis , ceux qui avaient combattu pour lui conserver le trône. L'instant fatal est proche : les bourreaux s'avancent , la hache est levée , le coup va tomber ; ses amis rangés autour d'elle , et pleurant en silence , remplissent cette lugubre enceinte de deuil et d'horreur. Dois-je interrompre ici mon récit funeste , ou dire une vérité que les siècles futurs ne pourront croire ?

Non , il n'y a que la religion seule qui puisse inspirer l'hé-

roïsme avec lequel cette jeune princesse soutint ce dernier coup. Calme et décidée à s'immoler, elle s'avance, embrasse son époux et son père, les serre quelques moments dans ses bras, et leur adresse ensuite ces dernières paroles : « Les égarements de votre
 « aveugle tendresse ne m'ont point offensée : il m'est doux de
 « vous voir attacher un si grand prix à ma vie ; mais pardonnez,
 « si, ne pouvant sauver la vôtre, je me félicite d'avoir eu la
 « force d'offrir au ciel le sacrifice de deux têtes plus chères que
 « la mienne (en disant ces mots, elle les embrasse une seconde
 « fois) ; mais j'ai lieu de croire, reprit-elle, que mon sang sa-
 « tisfera les lois, et qu'il restera encore de la clémence pour
 « vous. Maintenant la mort n'a plus pour moi d'amertume : elle
 « l'a toute laissée dans ces derniers embrassements ; et tout ce
 « qui va suivre pour moi n'est plus que paix et bonheur. Arrê-
 « tez donc des larmes inutiles et déraisonnables, et ne cherchez
 « pas à me priver plus longtemps du repos qui m'attend. »

Ensuite se tournant vers ses bourreaux, elle leur dit avec un sourire plein de douceur et de tranquillité : « Dites à votre reine
 « que je lui rends grâces de ma mort. Je perds peu de chose,
 « en lui laissant le trône de l'Angleterre, puisque je reçois en
 « échange une félicité éternelle. C'est à sa vengeance que je dois
 « ce bonheur, et la mort était la seule vengeance qui fût en son
 « pouvoir : frappez. »

Rome même ne put refuser quelques larmes au tragique récit de sa mort funeste, et l'implacable Marie sentit enfin entrer dans son cœur une piété tardive et inutile.

Hic pietatis honos? Sic nos in sceptris reponis?

VIRGIL.

PARAPHRASE

D'UNE PARTIE DU LIVRE DE JOB.

Longtemps Job vécut sur le trône, environné du faste et de la pompe des rois. L'Orient n'avait point vu de monarque plus riche et plus puissant; et sa vertu jetait encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin le malheur eut son tour : les revers s'enchaînent aux revers, les pertes s'accumulent; la mort frappe coup sur coup; la guerre désole ses états; tous les fléaux l'accablent à la fois; la contagion s'étend sur tout son corps : le monarque n'est plus qu'un objet de dégoût et d'horreur, un homme souffrant et couvert de plaies ; et pour comble de disgrâce, le mépris, l'injure et le reproche amer viennent encore aigrir ses douleurs. Quel mortel eût pu soutenir un si triste changement? Il ne lui reste plus de maux à craindre : il les souffre tous. Écrasé sous leur poids, et livré au plus affreux désespoir, il se traîne dans sa fange, arrose la poussière de ses larmes, et se déchire le sein. Ses amis rangés autour de lui déplorent l'excès de son infortune, ressentent tous ses maux, et lui rendent soupirs pour soupirs. Dans les angoisses de leur cœur, ils déchirent leurs vêtements et passent sept jours entiers dans le morne silence de la douleur. Job le rompit enfin; ne pouvant plus se contenir, il maudit sa destinée, il maudit le jour de sa naissance, ce jour désastreux qui eût dû rester enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle, ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort, et lui demande à grands cris le tombeau, cette demeure de paix, cet asile heureux, où les mortels trouvent le repos, où l'on n'entend plus de conseils importuns, où les rois cessent enfin d'être malheureux.

Cet emportement déplut à ses amis; ils blâment ses vœux imprudents; il veut se justifier; la dispute s'engage et s'échauffe;

et dans le combat de leurs opinions opposées, ils en étaient venus à agiter des questions qui touchaient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avaient fait un moment de silence, lorsque le ciel intervint dans leurs débats et termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'élève un noir tourbillon, qui tout à coup obscurcit les cieux. Ils le voient et tremblent : aussitôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-Puisant :

« Quel est, dit-il, celui qui, donnant carrière à sa langue téméraire, ose blâmer ma conduite, élever contre moi ses pensées du sein de la poussière, et qui prétend dicter des leçons de justice au Créateur de l'univers? Toi qui tout à l'heure montrais tant d'audace, ose maintenant m'envisager d'un œil intrépide, soutenir mes questions et me répondre.

« Où étais-tu, le jour que l'univers naquit? Tes yeux ont-ils vu la main qui posa les fondements de la terre, étendit les lignes de sa surface, arrondit son globe, détermina sa grosseur, et lui donna l'air pour base? As-tu parcouru tous ses royaumes; et le cercle de tes connaissances embrasse-t-il sa circonférence? Quelle main a pesé la montagne qui lève son front superbe au-dessus des plaines qu'elle ombrage?

« Connais-tu celui qui étendit son sceptre sur les mers, et mit un frein à leur fureur? C'est moi qui ai ouvert le globe, qui ai creusé dans ses entrailles un réservoir pour les eaux. Ma voix les enchaîna dans leur lit : les flots soulevés et bouillonnants sous le souffle des tempêtes ont entendu mes ordres. Mer, tu t'avanceras jusqu'ici : ici, tes flots s'arrêteront.

« Es-tu descendu dans ces profondeurs de l'océan, où j'ai caché des trésors à jamais inaccessibles à la main des mortels? Dans quel abîme éloigné des rayons du jour jaillit la grande source d'où coule l'océan? Tes pieds ont-ils marché dans ses sombres retraites, tandis que la masse des eaux roulait sur ta tête?

« La terre obéissante a-t-elle ouvert son sein pour te recevoir? As-tu vu les retraites cachées de la mort, traversé les sombres avenues de son palais et heurté à sa porte redoutable? La nuit de son empire est profonde, mais la nuit où j'enferme mes desseins est encore plus impénétrable à la vue des faibles mortels. Si tu as assisté à la création de l'univers, si tu l'as vu sortir du néant et se former sous tes yeux, tu dois savoir où est placé le palais brillant de la lumière, en quels lieux l'obscurité fixa son séjour.

« Quel est l'artisan des vapeurs? Quelle est la source d'où des-

« cendent les perles de la rosée? Quelle main arrête pendant la
« nuit le cours des fleuves, et blanchit la terre de frimas au le-
« ver de l'aurore? Quel souffle puissant, sortant des régions du
« nord, touche les mers et durcit leurs ondes immobiles, étend
« un voile de glace sur la face des royaumes et les change en dé-
« serts?

« Tu ne connais pas ton Dieu; et ta faible vue ne peut me-
« surer la distance qui le sépare de toi. Peux-tu monter sur les
« tourbillons, et cacher ton front dans l'épaisseur des nuages?
« Peux-tu, au midi du jour, plonger, en étendant ta main,
« l'univers dans la nuit?

« Quel est celui qui lance les nuages dans l'air et roule d'un
« pôle à l'autre des mers suspendues, qui rafraîchit les plaines
« altérées, et éteint les ardeurs de l'été dans un déluge de pluie,
« qui, dans les sauvages déserts, loin des travaux des hommes,
« féconde les rochers arides et fait fleurir la rose solitaire, sans
« autre témoin de ses appas que l'œil du jour?

« Est-ce toi qui arrêtes les torrents de la pluie et fermes les
« réservoirs de l'atmosphère épuisée, lorsque la terre ne voit
« plus ses veines entr'ouvertes par la sécheresse, ses montagnes
« dépouillées, ses plaines desséchées et noircies; mais que, re-
« prenant une vie nouvelle, elle offre à l'œil une perspective
« variée de rivières brillantes, de plaines verdoyantes, de fo-
« rêts couvertes de feuilles, de champs émaillés de fleurs, et
« que l'air est embaumé des plus doux parfums?

« Es-tu jamais monté dans les magasins du nord, où je forme
« la grêle et les neiges, et tous ces trésors amassés par ma co-
« lère pour le jour de ma vengeance, où les nues versent les ora-
« ges et le trépas sur une terre coupable? Quel est celui qui
« donne aux vents leurs ailes vigoureuses et ce souffle impé-
« tueux dont la terre est ébranlée? Qui peut verser un déluge
« d'eaux du sein des cieux, effrayer la nature des sons majes-
« tueux du tonnerre, lancer la foudre étincelante, lui marquer
« les lieux où elle doit tomber, et accompagner sa chute des
« feux du rapide éclair? Ce n'est pas celui qui tremble à la vue
« de sa flèche enflammée, tombe de frayeur au bruit, et expire
« dans son éclair.

« Qui forma la masse étonnante de la comète et déposa sur
« l'azur des cieux sa queue flamboyante? Est-ce toi qui l'as
« suspendue dans ta colère: est-ce de toi qu'elle parle aux na-
« tions; et son éclat menaçant présage-t-il ta vengeance?

« Est-il sur la terre, celui dont la main tient les rênes qui gui-

« dent les pas des astres dans les plaines de l'éther, règle leurs
» révolutions, dirige leur course, entretient leur éclat et leur
« force? Peux-tu arrêter l'influence des Pléiades, ou lorsqu'O-
« rion étincelle du haut de sa sphère, ranimer l'univers en-
« gourdi, et dénouer les liens de glace qui enchaînent l'année?
« Qui enseigne à Masaroth à reconnaître son poste, et à Arcture
« en quels lieux il doit briller? La nuit et toutes ses étoiles sont
« à moi : j'en sème des milliers dans les cieux, et j'en garde
« d'autres milliers en réserve.

« Est-ce toi qui décides en quels lieux le jour doit naître, qui
« ouvres les rideaux de pourpre de l'aurore, qui éveilles le so-
« leil, lui ordonnes de se lever et d'aller éclairer le monde? Est-
« ce toi qui l'as placé triomphant sur un char de feu, et l'envoies
« parcourir sa vaste carrière? Est-ce toi qui lances les torrents
« de sa lumière assez loin pour que la terre éloignée nage dans
« ses rayons?

« Ton bras peut-il se mesurer contre le bras de Dieu? Ta voix
« a-t-elle comme la mienne la force du tonnerre? Peux-tu en-
« fermer dans ta main la masse des eaux de l'océan, lorsque la
« tempête soulève tous ses flots, et les lance furieux jusqu'au
« sein des nuages.

« Parais dans toute ta grandeur; rassemble toutes tes forces,
« déploie toute ta puissance, et d'un regard irrité ébranle les
« fondements de l'univers. Envoie ta vengeance; dis-lui d'abais-
« ser le vice triomphant; de renverser les tyrans de leur trône
« dans la poussière : quand tu auras fait ces preuves, alors j'a-
« vouerai que ta sûreté dépend de toi seul; que ton être t'appar-
« tient, et que tu peux te reposer sur ta force.

« Homme insensé ! fantôme d'un moment, plus vain que
« l'ombre d'un songe, quels mondes as-tu créés; quelles créa-
« tures as-tu formées; quels insectes as-tu nourris, pour oser
« blâmer ton Dieu? Quand les jeunes corbeaux, pressés par la
« faim, demandent leur pâture, quel est celui qui entend leurs
« cris importuns, exauce leur prière et apaise leurs clameurs?

« Qui est-ce qui a pu étouffer dans le cœur de l'autruche la
« tendresse et l'inquiétude maternelle? Elle fuit; elle laisse ses
« œufs dispersés sur le sable, abandonnés à la merci du sort; il
« reçoivent la vie de l'influence des cieux; le soleil les adopte,
« les féconde, et les fait éclore à la chaleur de ses rayons. La
« mère insensible oublie que le pied du voyageur peut écraser
« sa jeune famille, pendant qu'elle vole le long de la plaine, et
« qu'elle devance la course du cavalier?

« Tes mains ont-elles tissu la parure dont s'enorgueillit le paon superbe ? Quelle richesse dans les nuances que réfléchissent les ondes changeantes de son plumage, lorsqu'il étale toutes ses couleurs aux rayons du soleil, lorsque, plein de lui-même et fier de sa beauté, il déploie l'éventail de sa queue dorée, et s'avance à pas lents environné de sa gloire !

« Quel maître enseigne à l'hirondelle prévoyante à distinguer la différence des saisons, et à trouver un été continu en changeant de ciel ? Dès que les nuages viennent attrister l'année, elle monte sur les vents, vole à tire-d'aile vers le midi, et ne craint plus l'orage qu'elle laisse derrière elle. Au retour du printemps, elle revient jouir de sa douceur, et suivant en liberté la marche du soleil, elle laisse l'homme emprisonné dans son climat, subir, sans pouvoir échapper, l'inclémence des saisons et la rigueur des hivers.

« Mais elle ne fait que ramper dans les cieux, bien au-dessous de l'espace où plane l'aigle superbe. Dans son vol infatigable, cette reine des airs se dérobe à la vue des mortels, et semble chercher l'astre du jour. Est-ce toi qui étends et soutiens à cette hauteur le volume de ses vastes ailes ? Est-ce par ton ordre qu'elle vient se reposer sur la pointe des rochers inaccessibles ? Là, seule et dominant sur l'étendue des plaines, ses yeux percent les espaces de l'air, et marquent d'un regard sa proie rampante sur la terre. Elle nourrit de sang ses jeunes aiglons, et s'élevant au-dessus des armées rangées en bataille, elle se réjouit à la vue du riche festin qu'elles lui préparent.

« As-tu réglé quel nombre de mois la chèvre des montagnes et la biche des forêts doivent porter leur fardeau maternel ? Courbées dans les douleurs, elles le déposent sur la terre. Leurs enfants, exempts des misères humaines, marchent sans appui dès leur naissance, et savent se nourrir sans secours étranger. Dès qu'ils sont nés, ils vivent, ils abandonnent le sein de leur mère ; sans autre guide que la nature, ils errent en liberté dans nos champs, bondissent sur le gazon, s'enfoncent dans les forêts, et vont d'eux-mêmes chercher un abri délicieux sous la fraîcheur de leur ombrage.

« Le bœuf sauvage, qui ne connaît de maître que moi, va-t-il mugir dans tes étables et te demander sa subsistance, soumettre au joug sa tête indocile, briser la terre endurcie de ton champ, et fumant de travaux et de sueur, tracer tes pénibles sillons ? Sa force te serait d'un grand secours ; ose donc l'aborder sans crainte, et l'assujettir à tes besoins : ose le charger des travaux de l'année, lui ordonner d'apporter tes moissons

« dans tes greniers, et de décharger à ta porte les trésors de l'autonne.

« As-tu dispensé le zèbre de la loi du travail ? As-tu brisé ses liens pour l'envoyer libre errer au milieu des déserts, et s'égarer lui-même dans l'immense étendue de ses domaines ? C'est la main de la nature qui le nourrit avec magnificence, et fait croître sa nourriture sur la pente des montagnes. Il bondit sur leurs précipices, et paraît voler dans l'air : il voit les villes fumer dans l'éloignement : fier du sentiment de sa liberté, il dédaigne l'attelage malheureux qui tremble sous la main menaçante de l'homme, et obéit en esclave à des rênes fragiles.

« Vois le cheval guerrier. As-tu tendu ses muscles, ses flancs robustes ? Son ame indomptable ne connaît point la crainte. Vois le feu jaillir de ses narines fumantes. Il se plaît à frapper la terre de son pied superbe, et se réjouit de sa force. La tête levée, il appelle par ses hennissements les combats éloignés, et brûle de se précipiter au milieu du carnage. Il se rit du trépas, couvre son mors d'écume, et dans ses transports furieux il enfonce la terre. Comme son cœur s'enfle et s'agite à la vue de l'épée étincelante ; comme il s'avance fièrement sur la pointe des lances, tandis que ses yeux se fixent sur l'éclat du bouclier, et réfléchissent ses éclairs ! Par un orgueil généreux, il étouffe le sentiment de sa douleur, et se rend sensible au trait qui tremble dans ses flancs. Il répond par ses hennissements aux sons éclatants de la trompette, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de blessures, et son dernier soupir est le seul qu'il ait poussé.

« Vois la démarche encore plus fière du roi des animaux, lorsqu'il s'avance à pas lents dans sa majesté terrible. A son aspect, tout ce qui respire, fuit : sa présence dépeuple les forêts. Homme, est-ce à ta voix qu'il s'éveille, est-ce à toi que s'adressent ses rugissements ? Prend-il sa nourriture dans tes mains ? Est-ce pour lui que tu bandes l'arc ; et lui jettes-tu sa proie aux bords de sa sombre tanière ? Couché dans sa profondeur, au milieu de ses jeunes lionceaux, il respire le sang et attend l'occasion de détruire : ou bien, étendu sur des membres à demi dévorés, il passe le jour dans les ténèbres de son antre, et sommeille sur les débris de ses victimes. Mais dès que la lune blanchit les airs de sa pâle lumière, le père et les enfants commencent leur ronde terrible, battent leurs flancs de leur queue recourbée, et déchirent avec fureur le sein de la terre. Bientôt la forêt retentit des cris et des gémissements

« des mourants. Ils égorgent, ils déchirent. Quand leur faim est
« assouvie, ils regagnent leur caverne, et le sang mêlé d'écume
« qui découle de leurs dents meurtrières marque la route de
« leur passage. Le berger fuit épouvanté, et frissonne en ren-
« contrant les traces de leurs pieds empreintes dans la pous-
« sière.

« Ne crains point le cheval que je fais vivre au milieu des
« eaux. Sa grandeur extraordinaire pourrait t'effrayer; mais son
« caractère est paisible et plein de douceur. Il ne fait sentir sa
« force et sa colère que pour repousser l'agresseur et venger son
« injure. Ce noble enfant des fleuves lève ses larges pieds et les
« pose sur le rivage, pour aller se mêler et paître avec la foule
« des animaux. La terre tremble et s'enfonce sous ses pas. Vois
« quelle force unit et bande ses muscles. Le fer ne peut l'enta-
« mer, et toutes les avenues de sa vie sont fermées aux blessu-
« res; sa queue en se dressant paraît un cèdre des montagnes,
« et ses robustes ressorts ne se relâchent jamais. Vaste édifice de
« chair, ses ossements solides et ses larges côtes sont aussi durs
« que le bronze et l'acier. Sa démarche pleine de majesté, et sa
« bouche armée de défenses lui assure l'empire des montagnes
« et des bois. Les montagnes le nourrissent. A la première vue de
« ce puissant étranger, les animaux sont saisis d'admiration et
« d'effroi. Sa douceur les rassure; ils osent s'approcher; ban-
« nissant enfin toute crainte, ils paissent avec respect à l'abri de
« son ombre, et obéissent au signal de ses yeux. Les marais
« sont la retraite où il va chercher le frais dans la chaleur du
« jour. Leurs joncs épais forment sa couche, et les saules le cou-
« vrent de leur ombrage. Quand la soif brûlante le conduit au
« bord du Jourdain, le torrent détourné coule dans ses entrail-
« les; il n'en reste plus qu'un faible ruisseau dont les ondes ser-
« pentent le long de la plaine.

« Va sur les bords du Nil et de ses rives fécondes, jette ta
« ligne au milieu de ses flots; suspends à ton hameçon le puis-
« sant crocodile, et étends sur le sable sa longue masse : de-
« viendra-t-il ton esclave? T'avouera-t-il pour son maître, et
« tremblera-t-il à ta menace? Amusera-t-il tes loisirs de ses jeux;
« et retenu par des lesses de soie, bondira-t-il autour de ses
« jeunes enfants? Fera-t-il l'ornement de tes tables somptueuses,
« et la coupe remplie d'un jus enivrant tournera-t-elle autour
« de sa grosseur? Les marchands se partageront-ils cette riche
« proie, et porteront-ils dans différents marchés ses membres
« divisés? Quel acier peut pénétrer ses dures écailles, et triom-
« pher de sa résistance? Fuis, si tu aimes la vie; n'irrite pas sa

« force indomptable : le plus brave se change en lâche en sa
« présence : le plus téméraire n'ose l'éveiller quand il som-
« meille : quel est donc le mortel qui osera se révolter contre
« moi ?

« Mais s'il se lève dans sa force, s'il déploie sur les eaux sa
« longueur immense, quel est le guerrier intrépide qui l'a ja-
« mais dépouillé de son armure brillante, qui a jamais orné ses
« trophées d'une seule de ses écailles ? Quel mortel oserait en
« approcher ? Vois ses larges mâchoires ouvrir un abîme, et
« montrer deux armées de dents aiguës par la mort : quelle
« double rangée de glaives tranchants ! Quel gouffre ouvert au
« milieu d'elles ! Mesure avec ta lance la longueur des uns, avec
« ta sonde la profondeur de l'autre.

« Lorsqu'il respire, des tourbillons de fumée sortent comme
« d'une fournaise de ses vastes naseaux ; et s'il est irrité, la
« mort roule en torrent de feu de sa gueule enflammée. La fu-
« reur des tempêtes et les mugissements des flots, qui te remplis-
« sent d'épouvante, sont un charme pour son oreille : son large
« dos est le trône de la force ; ses membres et ses muscles ne
« peuvent être désunis par aucune force humaine : ses nerfs sont
« des ressorts d'acier ; son cœur est dur comme le diamant.

« Quand, à son réveil, il s'élève au-dessus des flots, et que se
« dressant dans sa longueur, sa tête semble toucher aux nues,
« ses écailles, frappées des rayons du soleil, réfléchissent sur les
« collines une lumière fugitive. La terreur se répand au loin, et
« les mortels consternés ne rougissent point d'avouer leur
« frayeur.

« En vain la mort l'attaque sous toutes les formes : son poi-
« trail nu brave la flèche ailée et le tranchant du glaive : la
« flèche rejaillit ; le glaive vole en éclats. Au milieu de la grêle
« de traits qui pleuvent sur lui, environné de sa force et ren-
« fermé en lui-même, il entend sans s'alarmer le vain bruit des
« coups qui retentissent sur lui : le sable est jonché de flèches
« brisées : tranquille, il se rit des efforts et des fureurs des
« hommes qui s'agitent et se tourmentent vainement autour de
« sa masse impénétrable.

« Quand il se joue sur les mers, les flots bouillonnent ; le li-
« mon s'élève du fond des sables et noircit la face des eaux : les
« vagues affaissées sentent son passage : les traces d'écume
« blanchissent le vert transparent de l'onde ; et les matelots se
« montrent de loin les lieux où la mort a passé.

« La terre ne porte point d'animal semblable à lui : son espèce
« est la seule dans la nature dont le cœur indomptable ne con-

« naisse point le sentiment de la crainte. Dans sa fureur, il roule
« ses yeux farouches, glace d'effroi les cœurs les plus intré-
« pides, et règne sur eux.

« Est-ce toi qui as enrichi l'ame de ses facultés merveilleuses,
« qui as allumé dans le sein de l'homme le flambeau de la raison,
« et qui le fais briller de son plus grand éclat, lorsque le soleil
« et les astres sont plongés dans la nuit?

« Est-ce moi qui donne les biens ou qui les reçois d'un autre?
« As-tu jamais entendu quelqu'un se vanter d'avoir été mon
« bienfaiteur? Les vallées fécondes sont chargées de mes fruits :
« tous les troupeaux qui paissent sur les coteaux sont à moi :
« les mers, la terre et l'air m'appartiennent. Les étoiles et le
« soleil sont la poussière que j'ai semée au-dessous de mon trône;
« et tu voudrais te mesurer avec le Créateur de l'univers, toi
« que le regard d'une de mes créatures fait trembler! Réponds
« à ces questions. »

Ainsi parla le Tout-Puissant, et les cieux s'ébranlèrent au son de sa voix.

Job saisi d'effroi n'osait lever les yeux; convaincu, il sentait sa faute, et d'un cœur résigné : « Grand Dieu, dit-il, rien n'est
« impossible à ta volonté souveraine. Mon cœur est nu devant
« tes regards, et tu lis toutes mes pensées : mais tes desseins et
« tes décrets merveilleux passent la portée de la faible vue des
« mortels. J'avais souvent ouï parler de ta puissance; mais je
« ne t'avais jamais vu jusqu'à cette heure où ta présence m'a
« rempli de terreur. Couvert de honte, je vois le maître de ma
« vie, je me hais moi-même, et je t'abandonne mon ame. Par-
« donne à ma langue téméraire : elle n'aura jamais tant d'au-
« dace, et ma faiblesse ne tentera plus ta colère. Je condamne
« ma voix à un silence éternel, et le front dans la poussière,
« j'implore ta clémence. L'homme n'est pas fait pour t'interro-
« ger, mais pour t'adorer et se taire. »

ÉPITRE A VOLTAIRE.

C'est toi , Voltaire, qu'implore ma muse. Prenant son vol au-dessus des mers, elle quitte les contrées glacées qui l'ont vu naître, et te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle sent sa faiblesse, elle veut s'étayer de ta grandeur, et cacher ses fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuse pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans sa patrie.

C'est à toi de porter le flambeau de l'histoire dans la nuit des siècles, d'étonner le nôtre par le récit des actions des héros, et d'agrandir les rois. Qui pourra comme toi étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique, et d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers, et ma muse, enchaînée à ta gloire, sera préservée du tombeau.

Quelle est , diras-tu, cette muse étrangère qui s'écarte de son île et vient briguer mon sourire ? Voltaire, cette muse, quoique née dans d'autres climats, ne t'est point étrangère. Souviens-toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton, lorsque, mollement assis sur le duvet de Dorset, tu repoussais avec colère les fantômes de la mort et du péché, ces enfants de son génie, qui offensèrent ton goût délicat.

Souviens-toi de celui qui dessilla les yeux du censeur de Milton, te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination, et te fit presque avouer que son génie n'était pas aveugle comme ses yeux.

Mais qu'ils sont déjà loin de nous ces jours de nos disputes innocentes ! Ils ont disparu pour ne jamais renaître, ces soleils

qui éclairaient nos amusements légers; hélas, nos cheveux alors n'étaient point blanchis par les années! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tous deux, moi, la reconnaissance que je dois à mon protecteur, toi, la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains!

Bientôt le présent dormira dans le silence, dans l'oubli profond où dort le passé. Bientôt s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettions entre les menaces et les faveurs des grands; entre la gloire des succès et la honte des revers, entre la gaieté française et l'humeur mélancolique de l'Anglais.

Arrêtez-vous, moments rapides, arrêtez-vous. O mon ami, ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin, et la toile s'ébranle déjà pour tomber : n'entends-tu pas le cri des années, et la voix de l'Éternel qui nous appelle?

Cette voix nous inspire bien d'autres pensées et bien d'autres désirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont nouveaux! Un autre but se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle s'empare de notre ame : nous sentons naître une autre ambition; et de vains lauriers que le temps peut flétrir ne sont plus capables de nous satisfaire.

LES TOMBEAUX D'HERVEY.

Plurima mortis imago.

VIRGIL.

Je voyageais sans affaires dans la province de Cornouaille : ma route me conduisit dans un de ses villages les plus peuplés, et je m'y arrêtai.

Il est dans la vie certains jours où l'homme sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, et qui, plus que les autres, porte les âmes sensibles à la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'église avait attiré mes regards ; cette disposition de mon âme y conduisit mes pas.

Ses portes, comme celles des cieux, étaient ouvertes à tout le monde, et ne refusaient personne. J'entre, et bientôt, sous ces voûtes sombres, dans leur paix profonde, mon âme se remplit d'une foule de pensées sérieuses et teintes d'une tristesse qui avait sa douceur ; je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau était antique. Que de siècles écoulés déjà, depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussière ! Il s'élevait au milieu d'un cimetière vaste, isolé, loin du tumulte et du bruit. L'édifice était spacieux et d'une belle structure ; tout son ensemble respirait une noble simplicité. Un rang de colonnes régulières partageait sa longueur, et soutenait sa voûte avec majesté. La lumière, affaiblie dans son passage, n'introduisait qu'un demi-jour qui donnait aux objets un air plus grave et plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, redoublaient mon émotion, et rendaient son aspect plus solennel et plus auguste. Une terreur religieuse s'emparait insensiblement de mon âme. A mesure que j'avancais, morne et pensif, dans sa profondeur, je

sentais dans mon cœur toutes mes passions se calmer et s'éteindre; je voyais les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire, comme les songes légers à l'instant du réveil.

Je me prosterne, j'adore l'éternelle majesté qui remplit l'immensité des cieux, et que ne peut enfermer l'enceinte des temples que nos faibles mains élèvent sur la terre..... Ensuite, mes regards tombèrent sur une inscription que grava sans doute l'architecte qui, satisfait d'avoir conduit son ouvrage à sa perfection, en exprima sur la pierre sa reconnaissance.

Oh! que la reconnaissance est estimable, surtout quand elle a pour objet le bienfaiteur suprême! c'est le sentiment le plus pur qui puisse entrer dans le cœur de l'homme; c'est le principe le plus noble qu'il puisse donner à ses actions. Le repentir suppose le crime, la prière marque l'impuissance; mais la reconnaissance est une vertu désintéressée, généreuse, céleste. Oui, ce sentiment sublime est le seul qui suive l'homme dans les cieux, où il n'y a plus ni pardon ni grâces à demander.

Un objet plus sérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'aperçois le pavé du temple couvert d'un bout à l'autre de caractères et d'épithaphes pressées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ezéchiel, dont les pages lugubres ne renfermaient que deuil, lamentations et malheurs. Ces fatales écritures importunaient mes yeux, et semblaient les solliciter de lire leur muet langage. Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interprètes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui, maintenant insensibles, mais autrefois animées, eurent le mouvement, la vie et la parole : « Nous sommes chargées, me disent-elles, d'en conserver les noms. Sans nous, sans cette pierre fidèle qui parle d'eux encore, leurs noms et leur mémoire seraient déjà tombés dans un oubli éternel. »

Grand Dieu! me dis-je alors en moi-même, dans quelle position me trouvé-je! Autour de moi la majesté du Créateur! Sous mes pieds les ossements de mes semblables! C'est bien en ce moment que je peux m'écrier : Oh! que ce lieu est auguste et terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, et de tenir son âme ouverte aux inspirations de la sagesse!

Mortels, c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connaître. Au milieu d'un monde bruyant et du tumulte des affaires, vous ne pouvez entendre cette grande

leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, et votre ame, alors tranquille, sera frappée de la voix qui s'élève du fond de ces urnes. C'est ici que le plus grand des maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi, esprit céleste, éclaire mon ame d'un de tes rayons, afin que je lise utilement ces pages instructives, et que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entassés pêle-mêle, sans distinction et sans ordre. Comme ils dorment ensemble, tous en paix, tous amis ! Ni le rang, ni la place, ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paraît empressé d'être salué le premier, et la poussière de l'homme du peuple est sans respect pour la poussière des grands. Le vieillard plein d'années et d'expérience, qui vivant était regardé comme l'oracle de son siècle, ne se plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le serviteur et le maître portent la même livrée ; ici l'indigent repose d'un sommeil aussi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre ; un sépulcre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche, voilà tout ce qui les distingue.

Pourquoi donc, me disaient mes pensées, pourquoi faire tant de bruit pour la supériorité ou la préséance, puisque la mort doit si tôt nous rendre tous égaux ? Pourquoi chercher à nous élever en abaissant les autres, puisque, dans peu de jours, nous serons tous rangés de niveau dans la tombe, et ne formant qu'une même poussière ? Ah ! puisse cette réflexion humilier mon orgueil, et l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure !

Sans doute, parmi ces débris confus de l'humanité, il se trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort, cet arbitre qui juge sans appel, a étendu sa main sur les deux parties, et a terminé les querelles de la vie. Le tombeau les a réconciliés. Peut-être que leurs ossements, à mesure que le temps les brise et les dissout, se rapprochent, s'embrassent, et mêlent ensemble leur poussière. Oh ! puissions-nous apprendre de ces cendres réconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures, à calmer la fièvre de nos ressentiments, et à étouffer tout esprit de vengeance ! Ah ! que ne voit-on régner parmi les vivants cette union, cette paix, qui règnent dans la société des morts !

Mais quel est celui que couvre cette pierre dont la blancheur pure paraît être l'emblème de l'innocence ? Approchons. C'est un

enfant qui reçut et rendit presque au même instant son âme tendre et fugitive. Il n'a point connu la peine et la douleur; il ne s'est arrêté qu'un moment aux portes de la vie, et aussitôt il a dit un adieu rapide au temps et à la terre, et s'est élancé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de si rebutant et de si insupportable, pour en sortir si brusquement? serait-ce que ce jeune étranger, lorsqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amère, et, détournant la tête, refusa d'en boire davantage? Dégouté par ce premier essai, il aura fui du monde pour se sauver dans la paix du tombeau, qui lui sembla plus douce et plus tranquille.

Heureux et rapide passager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont surmonté les flots et les tempêtes d'un long et dangereux trajet, qui ont soulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, et laissé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les suivent.

Mais n'en sois point jaloux. Novice accepté sans avoir subi d'épreuve, tu fus exempté de sentir la plus légère atteinte de tous ces maux dont sont accablés tes parents qui te survivent. Heureux enfant, tu ne les as point connus, ces maux cruels qui arrachent de fréquents soupirs au courage le plus constant! Tu n'as point senti ces traits déchirants que laissent si souvent dans nos cœurs les plus doux plaisirs, alors qu'ils expirent.

Tristes parents, quittez ce deuil, et séchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant est couronné par la victoire, avant même d'avoir combattu? Peut-être que le suprême Arbitre des événements prévoyait dans l'avenir quelque piège inévitable où succomberait sa jeunesse, ou qu'il a voulu le sauver de quelque affreux revers que lui réservait la vie. Pourquoi vous plaindre de sa tendre prévoyance? Que lui reprochez-vous? C'est une jeune fleur qu'il a pris soin de renfermer dans la serre et de sauver, avant que le tonnerre commençât à gronder, et que la saison des orages fût arrivée. Ah! souvenez-vous que cet enfant si cher n'est pas perdu, mais qu'il est seulement soustrait au mal futur.

Et nous, qui sommes condamnés à supporter le poids du jour et de la chaleur, ne soyons pas découragés; songeons qu'il est plus glorieux d'être entrés dans la lice, et qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le maître qui doit nous payer nos travaux sait les apprécier. Remplissons notre tâche, et reposons-nous sur lui du salaire.

Ici sont ensevelis les délices d'une mère passionnée, et l'espoir évanoui d'un tendre père. Ce jeune homme croissait heureusement, comme une plante arrosée avec soin. Mais lorsque le cèdre altier commence à allonger sa cime, dans l'âge où il allait devenir l'orgueil de la forêt et le roides arbres qui l'environnaient, la hache, hélas ! s'attache à sa racine. Le coup fatal est porté ; il tombe, et ses rameaux superbes sont étendus et souillés dans la poussière. Ainsi tomba ce jeune homme au printemps de ses jours, entraînant dans sa chute et les flatteuses espérances d'un père, et les projets ambitieux de la mère qui le porta dans son sein.

Ah ! ce dut être un spectacle déchirant, de voir ces tristes parents conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me semble que je les vois encore, abîmés dans la tristesse, debout sur les bords de cette tombe, immobiles et ressemblant à des statues qui versent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleurs ! Non, ce n'est point une illusion, je suis mêlé dans la foule qui suit ce convoi funèbre ; j'entends les cris de cette mère désolée ; j'entends ses derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triste cérémonie s'achève, je la vois muette et stupide, appuyée, abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ses maux. Mais bientôt son cœur ne peut plus soutenir le poids qui l'opprime. Ce silence la tue ; la tendresse l'entraîne au bord de la tombe ; toute son ame est dans ses yeux ; elle plonge ses regards sur le cercueil. Penchée sur la fosse, elle veut voir encore une fois son fils, avant que la tombe se ferme sur lui ; elle le voit, et s'écrie, dans des accents qu'interrompent mille fois ses sanglots : « Adieu, mon fils ! mon fils ! mon « cher enfant ! Ah ! plutôt à Dieu que je fusse morte au lieu de « toi ! Cher fils, adieu ; adieu pour jamais avec toi tout mon « bonheur sur la terre. Rien ne pourra me consoler ; j'irai pleurer tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que la douleur m'en- « traîne dans la tombe. »

Pères et mères, si vous aimez vos enfants, si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, et vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, et leur société sera comme un baume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, et vous remporterez l'espérance de les revoir un jour heureux et immortels.

Ah ! je sens avec vous combien il est cruel pour une mère de se voir séparée d'un fils qui tenait à son cœur par tous les liens les plus tendres , d'un fils qu'elle avait tant de fois pressé de ses bras caressants , qui faisait le plaisir de ses yeux , et le soutien de sa famille , de le voir tout à coup arraché de son sein , et précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la mort.

Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures , dans l'attitude de la douleur , l'air morne et chagrin , penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler sans que la tristesse qui respire sur ces marbres insensibles ne se communique au cœur. Lisons.... Hélas ! c'est un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la santé , dans la force de la jeunesse , une mort soudaine l'a terrassé. Ah ! sans doute , il était loin de songer alors que son heure fatale fût si proche. Et en effet , qui eût pu soupçonner que cet astre brillant dût s'éclipser pour jamais au milieu de sa course ? Il avait la démarche de la force , le visage fleuri de la santé ; tout annonçait aux yeux des mortels le présage certain d'une longue suite d'années. Lui-même il envisageait avec complaisance la longue perspective des plaisirs qui allaient se succéder pour lui sur la terre , lorsqu'un coup inattendu l'écrase comme le frêle vermisseau qui meurt entre nos doigts.

O désespoir ! il touchait à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur , son cœur disait , en soupirant d'amour : « Encore quelques jours , et je vais posséder l'objet de mes vœux. « Je pourrai dire enfin , elle est à moi la beauté qui me charme : « je pourrai jouir en elle de tout ce que mon cœur désire. »

Si , dans le délire où l'égarait ce songe enchanteur , un ami fidèle lui eût seulement montré le tombeau de loin , lui eût parlé du terme où tout finit , qu'il eût été choqué de sa réflexion importune , qu'il eût trouvé sa voix sinistre ! Eh bien , tandis qu'il sentait ses veines animées de tout le feu de la vie , que sa tête était enivrée des illusions d'une félicité imaginaire , il chancelait sur le bord de l'abîme : il fait un pas de plus dans l'avenir , il y tombe ! O vicissitude affreuse ! la fête de ses noces s'est changée en lugubres funérailles ! O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port , périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là sous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous que la jeunesse enivre , et qui vivez sans soin de l'avenir , approchez , lisez cette date , et ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que sa jeune épouse préparait le lit nuptial, qu'elle l'ornait de ses plus riches parures, qu'elle arrangeait de ses mains le duvet où son bien aimé devait reposer sa tête, l'impitoyable mort..... Ah ! ne vous fiez point à la jeunesse, à la santé : il n'est de certain et d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparait un autre lit dans la terre : c'est à celui-là qu'il est porté, non pas au milieu d'un cortège d'amis joyeux et folâtres, mais dans un froid cercueil, suivi d'une longue file de visages en deuil et dans un morne silence : c'est dans ce lit de terre qu'il doit passer seul une longue, une éternelle nuit !

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante achève sa parure, dans l'attente de son bien-aimé ; peut-être que, dans l'impatience dont son cœur est pressé, elle porte sur la plaine des regards inquiets, murmure de ses lenteurs, et s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre, et qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée et cruellement déçue, va pleurer l'instabilité des choses humaines ; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables et sûrs. Ton aimable, ton cher Fidelio dort maintenant dans d'autres embrassements ; il ne sera point amoureusement pressé de tes bras ; il est étreint des bras glacés de la mort, dans l'oubli, dans l'éternel oubli de ce monde et de toi.

A ce spectacle, l'homme est tenté d'élever la voix, d'insulter la mort de ses cris, et de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature ; et lorsqu'elle cherche des victimes, elle se fait un jeu barbare de prendre par la fin le registre des vivants. La cruelle passera, la faux suspendue et sans frapper, sur la couche d'un vieillard décrépît qu'elle y laisse languir, pour courir moissonner l'enfance qui ne fait que d'éclorre à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur et la pleine maturité de l'âge.

« O enfants des hommes, au milieu de la vie, vous êtes dans la mort ; nul ne peut échapper à ses coups. Soudain et rapide comme la foudre, le trait nous atteint et nous renverse en un clin d'œil. Il n'est point d'autre sûreté que d'être toujours prêts ; nul ne peut deviner la victime qui sera frappée la première. Encore une fois, soyez toujours prêts. » O avertissement terrible ! Il me semble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, et porter l'effroi dans mon âme.

Eh ! voici encore un tombeau qui me le répète. C'est un homme enlevé de la vie, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis, étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup du hasard.

Un coup du hasard ! Mortels aveugles, ce coup est parti d'une main bien sûre, mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appelez hasard. Rien n'arrive par l'effet d'une aveugle fatalité ; il n'est point d'événements que n'ait prévus, que n'ait fait naître la sagesse éternelle. Le Dieu qu'environnent les messagers de la mort signe l'ordre, et l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit n'est que l'agent de ses décrets suprêmes. Un homme bande l'arc, et tire une flèche à l'aventure, disait le monarque impie qui en fut atteint et blessé à mort. Il le croyait ; il se trompait. Nous ne voyons que l'événement, et le Dieu qui en est l'auteur se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit sécher les pleurs que nous versons sur la perte de nos amis, qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du temps à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore ; il se lève d'une table de jeu, et il tombe dans la nuit de la mort. Hier, Corinne se livrait à la joie dans un bal brillant ; sa gaieté folâtre animait toute l'assemblée ; ses grâces et sa parure charmaient tous les yeux ; aujourd'hui, pâle et défigurée, son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil, et va grossir la poussière des morts. Le jeune Atticus ne vivait que dans l'espoir de jouir du palais qu'il venait de faire construire ; impatient de s'y voir établi, il hâtait la fin de l'ouvrage ; il n'en jouira pas une heure ! Le plus beau jour en éclaire les superbes appartements ; mais les yeux du maître sont déjà fermés à la lumière. Il n'ira point rêver sous l'ombrage de ses jardins si magnifiquement plantés ; il est descendu dans les sombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux, une foule de mortels périclissent en cet instant d'une mort aussi tragique. L'œil de l'Être qui plonge sur ce globe, et d'un regard embrasse tous ses habitants, y voit à cette heure même une foule de désastres et de deuils ! L'un sans vie tombe de son siège, et ne répond plus aux cris de ses parents consternés. L'autre expire sous l'arbre même où il était venu se reposer et jouir de la vue d'un paysage agréable. D'autres sont frappés, retournant pleins d'impatience et de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là sont arrêtés avec le gain de l'injustice

entre les mains, ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah ! quelle foule de dangers et d'écueils imprévus, inévitables, assiègent notre frêle existence ? Un coursier fougueux renverse son cavalier, et l'écrase sur la pierre. Un édifice s'écroule, et ensevelit les passants sous ses ruines ; une ardoise fatale se détache du toit, tombe et nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste : que dis-je ? la mort est dans l'air que nous respirons, dans l'aliment qui nous nourrit, dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail ; nous périssons d'abondance comme de besoin ; partout la mort s'insinue et circule dans les sources mêmes de la vie.

Et toi aussi, infortunée Sophronie, que je trouve ici !..... Le marbre noir dont ce pilier est revêtu m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mère tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée ! Le rejeton naît, et la tige meurt ! L'enfant respire le premier souffle de la vie, la mère exhale le dernier ! elle expire au milieu du sourire maternel ! O vue touchante, le même instant la voit mère et cadavre insensible ! Heureuse encore, si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles et cruelles, et si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant ! Mais que dis-je ? Ah ! ce malheur est le moins déplorable ! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans son passage du néant à l'être, que d'entrer dans la vie pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reste enseveli dans le sein qui l'a conçu, que d'être exposé sur la mer orageuse du monde à la merci de ses hasards, privé de la tendre mère qui eût affermi les pas de son enfance et servi de guide à sa jeunesse.

La beauté du marbre et des figures qui l'entourent distingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisait un cœur sensible ; sans doute que le sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs, et ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante et pure, ce poli parfait et si doux au toucher, ces ornements délicats et finis, mais simples et sans faste, tout rappelle, tout exprime aux yeux sa beauté, son innocence, sa candeur, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur ; elle était un modèle de toutes les vertus !

Mais hélas ! belle infortunée , que t'ont servi tant d'attraits et de charmes ; que t'ont servi l'éclat dont étincelaient tes yeux , et les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie , et le lustre de ta naissance ! Tous ces dons brillants n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort ; ni l'estime universelle et méritée de tes amis , ni la tendresse de ton époux ivre d'amour , ni tes vertus irréprochables , n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence , ce cœur enflammé , ces palmes qui fleurissent , cette couronne qui brille , toutes ces images qui vivent sur le marbre , expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi , la ferveur de sa piété , sa victoire sur le monde , et le diadème céleste que le juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il était heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageait la couche et les destins ! Leurs ames , dans un accord parfait , savaient s'entendre et se répondre. Que leurs entretiens étaient doux et tendres ! L'hymen les tenait unis avec des liens de fleurs , ils goûtaient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines , tous leurs plaisirs étaient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse ; point d'affliction que ce partage ne rendît plus légère. Pour jouir d'un bonheur parfait , il ne leur manquait plus que de se voir renaître dans des enfants , de les voir croître et s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouse et de l'époux mêlés sur leurs visages innocents , et de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. « Accorde-nous ce don , disaient-ils au ciel , unissant « leurs prières , et nos vœux seront comblés ; non , nous ne te « demanderons plus rien. »

Hélas ! que les mortels sont aveugles sur l'avenir ! qu'ils savent peu discerner ce qui leur est réellement avantageux ! Si les enfants semblent à deux époux une chaîne de fleurs , dont la vue et le parfum réjouiront leur cœur et leurs yeux , la mort ou le malheur sauront bien s'y enlacer , et y déposer de l'amertume. Lorsque notre ame se passionne pour un objet , et fatigue le ciel de sa prière importune , le ciel peut nous répondre : « Vous ne « savez pas ce que vous demandez ! » La Providence retient-elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner ? C'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portait la santé , et choisit le poison qui recèle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un

objet un bonheur sans mélange. Ce bien vient dans nos mains... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos désirs; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons-nous sans volonté sur l'éternelle sagesse, et laissons-la choisir pour nous les événements de notre vie. Obéir à ses lois, c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté, c'est assurer notre bonheur et nous épargner des regrets.

Quelle est cette pierre isolée et simple, posée sans appareil sur la terre? Modeste et sans ornements, elle paraît placée par la main économe de la médiocrité. J'aperçois seulement une courte inscription; mais les caractères en sont effacés, j'ai peine à en saisir le sens. Monument infidèle, as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver? ou bien ces lettres seraient-elles usées par les larmes d'une famille désolée qui serait venue souvent pleurer sur ce tombeau? Regardons de plus près. Ah! c'est un père dont les cendres sont ici! un père chéri, enlevé à ses faibles enfants avant qu'il les eût établis dans le monde, avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus et leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable, le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions! La chambre où expire un père de famille présente le spectacle le plus touchant et le plus triste qu'il soit possible d'imaginer. Je le vois sur son lit funèbre, ce père tendre, cet époux fidèle, cet ami généreux, luttant avec la mort, et près de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse, elle achève de briser et de rompre les derniers fils d'une vie si chère et les liens les plus sensibles encore qui attachent son cœur à ses enfants et à son épouse.

Deux anciens domestiques, se tenant à une distance respectueuse, jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur ame est peinte, et lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandait avec tant de douceur! Lui obéir était pour eux un si grand plaisir! Ce souvenir rend leur douleur plus amère, et fait ruisseler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis, qui tant de fois ont partagé sa joie, et qui savaient l'égayer de leurs doux entretiens, n'entendent plus rien à le consoler. Souffrir avec lui, le regarder d'un œil tendre et compatissant, prier le ciel en silence, hasarder de loin en loin quelques paroles consolantes, est tout ce qu'ils peuvent.

Et ses enfants! ces êtres innocents environnent son lit. Noyés

dans leurs larmes , et presque forcenés de douleur , leurs sanglots éclatent. Ils s'écrient : « Nous quittera-t-il, nous laisserait-il à notre âge, sans appui, sans ressource, à la merci d'un monde « indifférent et insensible ? »

Mais c'est dans le cœur de sa malheureuse épouse , c'est là que vont se réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en est accablée. En elle souffrent l'amante, l'épouse et la mère. Tant d'années et de jours d'une union si tendre , d'une société si pleine de charmes , d'une amitié devenue nécessaire : quelle perte immense ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare , ce cœur si confiant, et abandonné sans réserve au sien ? Où trouver un ami aussi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt sur elle et sur ses enfants ? Voyez-la penchée sur le lit où son époux languit ; quels soins, quel empressement pour prolonger une vie plus précieuse que la sienne ! Ou, s'il n'y a plus d'espoir , que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernières agonies de cette chère moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui passent dans sa pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus elle soutient sa tête défaillante, tantôt elle la repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets ! comme elle observe, dans un silence morne et d'un œil attendri, son visage pâlisant et ses traits qui se défigurent ! Mille tendres passions soulèvent son sein palpitant ; son cœur se gonfle et se déchire.

Cependant ce bon père, souffrant dans tout son être, soumet son ame et ses douleurs à la volonté de l'Etre suprême, et sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses amis ; ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse, qui sera bientôt une veuve inconsolable, de ses enfants, qui vont être de tristes orphelins. Ces réflexions cruelles le consternent et l'écrasent ; mais son cœur résiste au désespoir, sa résignation le soutient, le souvenir du bien qu'il a fait le rafraîchit et le fortifie contre le moment fatal. Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essaient de le consoler ; il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son ame, sur le point d'abandonner son argile qui s'écroule, recueille toutes ses forces, et fait un dernier effort. Il se soulève lui-même, et sur son lit assis, il tend à ses amis une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs ; il leur dit un adieu touchant, serre de ses bras affaiblis son épouse éplorée, embrasse les chers gages de leur amour mutuel ; et alors exhalant tout ce

qui lui reste de force et de vie dans ce peu de paroles : « Je
« meurs, mes chers enfants ; mais Dieu vous reste. Si vous per-
« dez sur la terre un père mortel, je vous en laisse un dans les
« cieux qui est éternel. Rien, rien qu'un cœur méchant ou une
« vie criminelle, ne peut vous ravir les soins de sa providence
« et les regards de sa tendresse. » Il ne peut continuer ; son
cœur est plein et fait des efforts pour parler, mais sa langue se
refuse. Après une pause de quelques instants, ranimé encore
par un élan de tendresse, il retrouve à grand'peine un peu de
voix, et avec effort : « O vous, dit-il, chère moitié de mon ame,
« nos chers orphelins n'ont plus que vous. Je vous laisse acca-
« blée d'embarras et de soins. Mais Dieu, qui défend la cause de
« la veuve, Dieu ne vous abandonnera point. C'est cet espoir
« qui me rend le courage. Il soutiendra aussi le courage de ma
« bien-aimée. Maintenant, ô mon Dieu ! je remets mon ame
« entre tes mains ; plein de confiance en ta bonté, je te laisse
« mes enfants qui n'ont plus de père ! »

Il s'évanouit à ces mots, tombe renversé sur son lit, et reste
quelques instants immobile et privé de sentiment. Comme un
flambeau qui se rallume encore, et jette une clarté vive à l'in-
stant qu'il va s'éteindre, le mourant se ranime ; ses yeux plus
ouverts jettent sur les objets qui l'environnent de longs et dou-
loureux regards. Il aurait voulu parler de nouveau ; mais les
organes de la parole ne rendaient plus que des sons sourds et
inarticulés. Au défaut de la voix, tous ses traits, ses yeux par-
lent un langage des plus expressifs ; le cœur d'un père et d'un
époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ses regards
sur ses chers enfants, qu'il ne vit jamais sans une vive émotion
de joie ; il les tourne ensuite sur sa chère épouse, qu'il n'avait
jamais contemplée sans sentir son cœur s'embraser. C'est sur
elle qu'il arrête ses yeux mourants ; on les vit lui lancer son
ame dans une dernière étincelle d'amour, briller un moment
d'un rayon céleste, puis s'éteindre et se fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amassée par le silence
au fond des cœurs ; tous fondent en larmes... Ne leur parlez
point de consolation ; attendez qu'à force de s'épancher, ce fond
de tristesse s'épuise, que le temps en ait calmé la première vio-
lence. Qu'alors l'amitié verse son baume salutaire sur leur plaie
profonde... Cette triste famille, dans un deuil plus calme, se
rappelant les paroles consolantes de leur respectable père, ne
s'effrayera plus de l'avenir, et l'attendra, pleine d'espérance,
en se reposant sur Dieu.

A peine j'eus quitté ce tombeau, qui me faisait rêver au mien, qu'un second, un troisième, une foule d'autres se présentent. Mes yeux se fixèrent d'abord sur le plus remarquable de cette multitude. Le faste de cette tombe, qui dominait avec orgueil tous ces marbres funèbres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avait joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche, et j'interroge la pierre sur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avait encore agrandie à force de soins et d'industrie; elle m'apprend que la mort l'avait surpris dans la fougue de ses projets, un peu au delà du milieu de la carrière de la vie.

Voici sans doute, me dit ma pensée rêveuse, un de ces infatigables esclaves de l'or, qui se lèvent avant le jour, veillent au fond des nuits, et se rongent de soucis, pour amasser dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête se fatiguait de projets pour illustrer sa famille, pour enchaîner les héritages aux héritages, les palais aux palais, et rendre ses possessions aussi vastes que ses désirs. Après il devait se reposer enfin pour jouir. O démente! ô folie! La mort brise et balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grand frais cet insecte éphémère; ses plans et ses projets s'écroulent et fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous, qui fûtes témoins de ses derniers instants, qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante, parlez; ne s'écria-t-il pas dans les accents du désespoir: « O mort, que ton « approche est terrible pour l'homme qui tourmenta sa vie des « vaines inquiétudes de ce monde et ne leva jamais ses yeux « vers le ciel! Oh! si mes jours... » Il allait former des vœux inutiles, ou quelques résolutions aussi vaines... Survient une crise violente qui glace sa langue, raidit ses nerfs, et détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables, pour ces insensés, qui embarrassent leurs bras de fardeaux superflus, lorsqu'il s'agit de vaincre les flots et de s'échapper du naufrage! Plus sages, contentons-nous du peu qui nous est nécessaire; usons des biens de la terre, et si notre ame ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or, conservons du moins pour ce métal une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache! qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra l'en séparer! N'accumulons point l'amertume et les regrets sur nos derniers instants; ne semons point d'épines aiguës le lit sur lequel il nous faudra mourir!

En voici qui ont poussé leur carrière jusqu'à quatorze lustres ; quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingts moissons. Ces vieillards, j'espère, se seront souvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languissent, où le cœur est épuisé, où tout, jusqu'au désir, s'éteint et meurt dans l'ame desséchée, où il ne reste plus de sens pour le plaisir, de volonté pour le bien, de forces pour la vertu.

Qu'il est affreux d'être surpris par cet hiver glacé de la vie ! L'habitude des vices a jeté des racines profondes ; ils se sont attachés à chaque fibre du cœur ; ils font corps avec lui. Il est bien tard de commencer à semer dans la saison de recueillir. Rien, il est vrai, n'est impossible à Dieu ; mais si l'on combat pour la première fois, vaincre alors est le plus grand des hasards. O vous, dont les années sont encore en fleur et la vie dans toute sa sève, ne vous fiez point à ces miracles, et mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeunesse immortelle. Il y a quelques jours, j'observais un oiseau ; le jeune imprudent s'amusait sans crainte à arranger son plumage, et voltigeait en folâtrant de rameaux en rameaux. Un chasseur l'aperçoit, saisit son tube meurtrier, et ajuste le coup. La mort part, et l'atteint au haut des airs. L'infortuné descend, et tombe sur la terre sans mouvement et sans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amusements.

Mais sans doute il est quelques-uns de ces vieillards qui sont venus à cette dernière retraite, pleins de vertus et de jours ; qui sont tombés dans leur saison sous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruit sous celle du moissonneur. Leurs corps, fatigués d'une longue et pénible carrière, se délassent dans ces paisibles demeures. C'est ici qu'ils ont déposé le fardeau de la vie ; ils attendent sans inquiétude le salaire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux ; plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, et la sûreté veille sur leur sommeil. Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux ; goûtez dans la nuit favorable de cet asile les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Eternel, rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille à jamais.

Que le soir de leur vie fut calme et tranquille ! De quel air serein et souriant ils fermèrent les yeux à la lumière ! Alors Dieu fit luire l'espérance dans leur ame, et bannit de leur vue les terreurs et les fantômes du tombeau ; sa main soutint leur tête

agonisante; une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix et de consolation; ils quittèrent le champ de bataille, non pas en tristes captifs, mais en conquérants qui marchent triomphants à l'immortalité!

Maintenant tout est consommé : les crises de la nature sont finies, le corps descend dans la tombe pour y reposer; l'âme s'élance, et monte dans un séjour nouveau. Déjà elle perd de vue cette vallée de larmes; adieu pour jamais, terre ingrate et malheureuse, séjour d'infortune, repaire d'êtres pervers et mal-faisants. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réside le Créateur, et des concerts ravissants célèbrent son arrivée.

Quel est ce monument que mes yeux en s'élevant aperçoivent au haut de ce mur? Des épées, des lances, des machines homicides, des instruments de meurtre, étalent sur ce marbre un appareil formidable..... C'est sans doute le tombeau de quelque guerrier fameux. Cette pompe terrible est un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave soldat, pour le sacrifice qu'il fit de sa vie au bien public.

Que de petitesse et d'impuissance dans ces fastueuses décorations dont on charge la tombe des morts pour surprendre le suffrage de la renommée, et attacher un peu de gloire à des cendres insensibles! Que ces vaines figures, que le ciseau fait sortir d'un marbre périssable, représentent faiblement et remplacent mal une suite d'actions mémorables! C'est dans le cœur de ses concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant d'un martyr de la patrie. Qu'a besoin sa mémoire de l'expédient de ces vains simulacres? Sans eux sa nation saura bien se souvenir de lui. C'est l'espèce humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illustres qu'elle produit. Voilà le monument que je désire obtenir pour moi. Mon vœu est de laisser en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me survivront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul, et tout à fait inutile à ma génération. Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt, et dise avec reconnaissance : « Là repose cet homme dont la bonté ne se lassa
« point de mes malheurs, qui ne dédaigna point ma chaumière,
« et vint m'y visiter avec tendresse, lorsque j'étais languissant
« dans mon lit. Si je vis aujourd'hui, et si la vie a pour moi
« quelque douceur, c'est à lui, c'est à ses bienfaits que je le
« dois. Jamais, non jamais je ne l'oublierai. Ah! puissé-je le

« revoir dans cet heureux séjour dont il m'a tant de fois parlé
« pour me consoler ! »

Tous ces monuments de terre et d'argile, que durent-ils ! Le vol des ans les a bientôt usés ; ces caractères que trace sur le marbre une plume de fer sont bientôt effacés ; la colonne se brise ; l'arc de triomphe s'écroule ; la statue de bronze périt elle-même sous la dent meurtrière du temps.

J'aperçois une issue dans l'enfoncement ; sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrain. Entrons et voyons cette demeure et ses habitants. La porte rebelle crie et cède à regret sur ses gonds murmurants. Elle me reçoit avec répugnance ; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivants. D'où vient ce tremblement soudain qui me saisit et redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts ? Calmez-vous, mes esprits, il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites. Ici les méchants ne font plus de mal.

Dieu ! quel spectacle d'horreur ! quelle effrayante obscurité ! Ici la nuit est éternelle ; ici, même au milieu du jour, il est nuit profonde ! Quelle affreuse et noire solitude ! Nulle voix, nulle image de vie ou de société qui console. La douleur et l'épouvante ont établi dans ce lieu désert leur sombre empire. Qu'entends-je ? C'est le son lugubre et sourd de ces voûtes retentissantes sous mes pas ; les échos de ces murs, longtemps endormis, sont réveillés par moi, et poussent un long gémissment.

Un rayon de lumière, après mille détours, arrive obscurci dans ces sombres profondeurs et frappe les lames des cercueils. Une faible lueur en est réfléchie, et se mêle à l'épaisseur des ténèbres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié blanchis par ce pâle crépuscule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, et, courbé, j'attache mes yeux sur les inscriptions. Je viens à bout d'en lire assez pour connaître que j'étais entouré de riches et de grands décédés. Nul mort vulgaire n'est admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illustres de la terre se la réservent : et l'on dirait en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils se suivent rangés par ordre et dans une pompe silencieuse sous les arcades de ce vaste tombeau, tandis qu'une fosse commune engloutit et confond sous la terre la foule du peuple et leurs corps dédaignés.

Mon imagination se remet enfin de sa frayeur et se calme. Je

conçois qu'il n'est dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur ; mais ma surprise durait encore. J'admiraï les étranges nouveautés de ce monde souterrain.

Quoi ! ces hommes qui voyageaient sans sortir de leurs domaines sont ici resserrés dans l'espace d'un cercueil, enfermés tout entiers sous quelques feuilles de plomb ! De tous ces meubles somptueux qui ornaient leurs vastes palais, que leur restait-il ici ? Un linceul funéraire, un coin étroit dans ce caveau ténébreux. Où sont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnaient sur leur sein, ou paraient leur front superbe ? Je ne vois plus ce cortège pompeux qui les environnait, et cette foule de courtisans qui s'empressaient autour d'eux ; tous les ont laissés à l'entrée de cette demeure solitaire. Des armoiries effacées, des écussons déchirés, une statue poudreuse, que la main du sculpteur fit pleurante et affligée, tandis que le monde, insensible à leur absence, rit et folâtre à l'ordinaire : voilà tout ce qui les a suivis dans ce souterrain.

Mortel, si fier de ta naissance, qui jadis te vantais de compter dans ta généalogie une longue suite d'aïeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant le ver est ton égal ; ou, si ton orgueil veut encore m'en imposer, si ton monument ose dire encore : Ci git le grand ; je lui réponds : Marbre imposteur, où est-il ce grand ? je ne vois qu'une vile poussière.

O vérité humiliante et bien capable de nous dégoûter de cette vie passagère, et de ses faux biens et de ses grandeurs fugitives ! Qu'est maintenant le monde, quelle est sa valeur pour tous ces hommes qui sont ici rangés, insensibles et sans vie ! Qu'étaient en effet leurs plaisirs ? une bulle d'air qu'un souffle a fait évanouir. Leurs honneurs ? un songe oublié. Leurs grandeurs ? une ombre vaine, une illusion. Tous ces objets si brillants, si solides aux yeux de l'ambition, pesés dans la balance de la mort, n'ont plus paru qu'une fumée sans consistance et sans réalité.

O mon ame, arrête un moment ; rassemble dans ta pensée tous ces prestiges, tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes désirs et séduisent tes sens. Examine, apprécie dans ce lieu leur juste valeur. Suppose que je fus un de ces grands qui reposent ici, que la fortune me prodigua ses dons, la volupté ses jouissances, la grandeur ses distinctions, la richesse son or. Quand la cloche sonnera ton départ de la vie, quand cette voix d'airain te sommerá de te rendre à cette dernière retraite, réponds, que feras-tu de tous ces biens si vantés ? que devien-

dra-t-elle, cette existence si brillante? Ciel ! est-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui soulève tant de passions?

Je vous rends grâces, tristes débris de noms pompeux et de titres magnifiques; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce linge funèbre qui enveloppe ce grand de la terre, cette urne étroite qui le circonscrit, voilà des preuves incontestables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus lisible que sur la poussière de ce lord, de ce ministre. Que d'autres aillent rendre un servile hommage à l'héritier de ce grand et le flatter basement, pour en obtenir des grâces et des préférences; moi, c'est à ce tombeau de son père que je viendrai faire ma cour; c'est de ses cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à n'en rien attendre, et à me détromper de toutes ces illusions d'un monde périssable.

Qu'entends-je? quel son a frappé mon oreille? Dans ce profond silence, le moindre bruit alarme... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes... C'est le son des heures; elles crient à l'oreille de ma raison : « Mortel, rachète le temps; mets à profit l'instant où tu respires; tu touches aux bords de l'éternité; tu vas bientôt devenir ce que sont ceux que tu contemples ici! »

J'ai passé plus d'une fois sous les masses croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchait sur ma tête; j'ai traversé seul d'effrayantes solitudes; je suis descendu dans des souterrains ténébreux, sous des cavernes profondes; mais jamais je ne vis nature aussi sombre et sous une forme aussi menaçante que dans ces voûtes sépulcrales; jamais je ne me suis vu entouré d'objets si lugubres; jamais je n'ai senti mon cœur saisi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte, et couvre ces tombeaux de ses ailes funèbres. Sortons de cette affreuse obscurité; elle exhale des vapeurs homicides. Adieu, séjour de désolation, sombres demeures de la mort. Jamais je n'avais eu tant de joie à revoir la lumière.

Le lendemain une étrange curiosité me ramena dans ces lieux. Familiarisé avec les morts, je voulus voir de plus près ce que sont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes. Oh ! si nous pouvions écarter la pierre qui couvre ces tombeaux; si nous plongeons nos regards au fond des cercueils; de quel étonnement, de quelle douleur nous serions frappés en voyant l'affreuse métamorphose que la mort nous fait subir, l'affront que

reçoit ici notre nature, et ce qu'est devenu l'homme entré dans ces demeures souterraines !

Ici ce front plein de grâce et de majesté, cette tête, le tableau de l'ame, n'est plus qu'un crâne hideux et nu. Cette bouche vermeille, ornée d'un sourire plein d'attraits, n'offre plus qu'un aspect horrible et difforme ; et cet œil qui lançait les éclairs du diamant et portait la flamme au fond des cœurs, qu'est-il devenu ? où trouver l'azur de son globe étincelant ? Et cet organe de la pensée, cet instrument merveilleux du langage et du chant, qui exprimait tous les charmes de l'harmonie, ravissait l'oreille de ses sons mélodieux, versait la douce persuasion dans les esprits et les passions dans les cœurs, il est muet et taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre et de soie, est maintenant rudement froissé entre les couches d'un sable anguleux. Cette femme si sensible, qui n'osait poser sur le gazon fleuri ses pieds délicats, est pressée sous le poids de cailloux déchirants.

Ici l'homme robuste est courbé malgré lui : le ressort de son bras nerveux est brisé ; ses muscles sont détendus, ses membres, qui furent le siège de la vigueur et de l'activité, pèsent sur la terre, sans mouvement, de tout leur poids ; et ses os inflexibles et durs comme l'acier se dissolvent et s'écoulent en poussière.

Dans ces retraites solitaires règne un vaste silence ; on n'entend plus retentir les coups des marteaux, ni le bruit des chars roulants ; il n'y a plus ni gain ni projets à faire ; tout le mouvement du commerce et de l'industrie tumultueuse a cessé. Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition, tu peux aller jusque là ; mais tu ne passeras point au delà.

Ici, jeunes voluptueux, il faut dire à vos plaisirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légères ; ici plus de chants, plus de festins, plus d'amour, plus de beauté.

Ah ! tendre amant de Florella, si tu revoyais ici la beauté dont ton ame fut enivrée, tu t'écrierais en reculant d'étonnement et d'horreur ? « Est-ce bien celle que j'ai tant aimée ? Je disais dans
« mes transports qu'elle était une divinité. Oui, je croyais voir
« en elle plus qu'une mortelle ; j'admirais les proportions de sa
« taille élégante et les grâces légères de tous ses mouvements.
« Quand elle parlait, le son de sa voix était une musique à mon
« oreille ; mais quand elle daignait d'un mot encourager mon
« amour, quel ravissement céleste ! Quel doux frémissement ses
« accents portaient au fond de mon ame émue ! Se peut-il que

« cet objet affreux et difforme soit celle que j'adorais il y a quelques semaines? En si peu de temps, quel horrible changement! Qu'a-t-elle aujourd'hui de tous ces charmes qui m'avaient ravi à moi-même? Insensé! je n'en retrouve ici qu'un peu de cendre.

« Repose, infortunée Florella, repose au fond de ces ténèbres! que la nuit te couvre de son ombre et te cache aux yeux de ceux qui ne t'ont pas aimée comme moi! que nul autre mortel que ton amant ne soit témoin de ta disgrâce! Mais je me souviendrai longtemps du triste changement qui s'est fait en toi; je n'irai plus porter mon hommage à des formes périssables; je n'attendrai plus mon bonheur d'une argile bien façonnée, fût-elle un chef-d'œuvre sorti des mains de la nature. La beauté est un don des cieux, il doit être reçu avec reconnaissance; il mérite qu'on l'aime, mais jamais qu'on l'adore. L'argile ne peut mériter un culte et de l'encens. Adieu, chère Florella, tu as désenchanté mes yeux; je préférerai toujours une ame vertueuse et douce aux nuances fugitives d'un frêle tissu de chair.

« Puissent tes sœurs songer à toi, à ton état présent, lorsqu'elles sourient à leur image entourée des grâces, et reproduite à leurs yeux dans une glace flatteuse, et que la vue de leurs attraits les fait rougir de plaisir! Que dans ces instants d'orgueil et d'amour-propre, ton idée salutaire se glisse dans leur ame, leur rappelle quelle fut ta beauté, et quel voile d'horreur est maintenant étendu sur tes appas! Que cette réflexion préside à l'arrangement de leurs charmes, et les rende plus jalouses de parer leur ame des ornements de la vertu que cette draperie de chair dont elle est revêtue, et qui usurpe leurs soins! »

—

Lorsque j'eus rappelé à moi mon imagination errante sur ces tombeaux, et que j'eus recueilli mes pensées dans un moment de silence, à la vue de cette scène de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort, je ne pus retenir mes soupirs, je ne pus m'empêcher de gémir sur ces débris du plus noble des êtres sensibles.

Comme je restais, l'ame attachée à ces objets funèbres et perdu dans mes réflexions, une idée cruelle vint m'en tirer, et je me dis, frappé d'effroi : « Et moi aussi, faut-il donc que je meure? Subirai-je aussi cet affreux changement? Me faudra-t-

« il devenir un cadavre insensible, et être à mon tour ce que je
« déplore ici ? Viendra-t-il un temps, et ce temps est-il pro-
« chain, où ce corps que je sens plein de vie sera enfermé dans
« un cercueil, et porté sous cette terre, tandis qu'un ami me sui-
« vra versant quelques larmes, et s'écriera une ou deux fois :
« Hélas, mon frère!... — Oui, ce temps viendra; ce temps n'est
« pas éloigné. Oui, rien n'est plus sûr; — *Hervey*, ce sort
« sera le tien! »

Si en ce moment, un de ces spectres hideux sortait à grand bruit de sa tombe, se levait devant moi dans son effrayante difformité; si le squelette étendait vers moi sa main menaçante, et que, troublant tout à coup le silence de ces lieux, d'une voix sépulcrale, il me dit : « Dieu te livrera aussi dans les mains de
« la mort; encore quelques jours, et tu seras avec moi ici; » quelle impression profonde cet avertissement laisserait dans mon âme ! Eh ! pourquoi donc serais-je sans alarmes, lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce, et qui me dit : « Tu mourras ! »

Ah ! puisque l'arrêt est porté, puisque je suis un mortel condamné, et que j'ignore l'heure fatale, profitons des instants qui me restent. Puisqu'il me faudra si tôt céder aux ténèbres, à l'inertie, à la corruption, ce corps animé, ce chef-d'œuvre d'argile si merveilleux, je veux le consacrer par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner, plutôt que pour recevoir; elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur et de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours malfaisants de la médisance : elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison et la vérité. Mes pieds me conduiront au lit plaintif des malades, dans la triste demeure du pauvre.....

Et vous qui embaumez les corps, épargnez pour le mien vos soins et vos parfums, je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu, je me coucherai doucement sur le lit des morts, et j'y reposerai en paix, dans l'espérance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussière, et les ranimera d'une vie immortelle.

Ames craintives que le son de la cloche funèbre épouvante, qui pâlisiez à la vue d'une tombe ouverte, et qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil, rassurez-vous; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tyran qui nous détruit, et ne vous effrayez plus de sa faux menaçante; il est vaincu, et vous êtes affranchies de ses fers. Vous sentirez encore, il est

vrai , l'atteinte de ses traits dans la partie de votre être qui est mortelle ; mais la plaie guérira , et vous secouerez un jour le trait sans douleur. Entrez hardiment dans la tombe : elle a une issue qui conduit à la vie.

Quelles étonnantes vérités j'ai découvertes au milieu de ces tombeaux ! O mon ame , ne les oublie jamais. Sois fidèle à me les retracer quand le jour commence et quand le jour finit ; qu'elles soient la règle de mes pensées , de mes actions et de toute la conduite de ma vie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE — La Géométrie	1
DEUXIÈME PARTIE — L'Algèbre	11
TROISIÈME PARTIE — La Trigonométrie	24
QUATRIÈME PARTIE — La Puissance	37
CINQUIÈME PARTIE — Cours de calcul différentiel	49
SIXIÈME PARTIE — Cours de la Géométrie	61
SEPTIÈME PARTIE — La Géométrie descriptive	73
HUITIÈME PARTIE — L'Analyse	85
NEUVIÈME PARTIE — L'Algèbre	97
DIXIÈME PARTIE — L'Analyse	109
ONZIÈME PARTIE — La Géométrie	121
DOUZIÈME PARTIE — La Géométrie	133
TREIZIÈME PARTIE — La Géométrie	145
QUATORZIÈME PARTIE — La Géométrie	157
QUINZIÈME PARTIE — La Géométrie	169
SEIZIÈME PARTIE — La Géométrie	181
DIX-SEPTIÈME PARTIE — La Géométrie	193
DIX-HUITIÈME PARTIE — La Géométrie	205
DIX-NEUFIÈME PARTIE — La Géométrie	217

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE NUIT. — Le Réveil.	1
DEUXIÈME NUIT. — L'Amitié.	11
TROISIÈME NUIT. — Le Temps.	18
QUATRIÈME NUIT. — Le Deuil.	27
CINQUIÈME NUIT. — Contre la crainte de la Mort.	34
SIXIÈME NUIT. — L'Oubli de la Mort.	54
SEPTIÈME NUIT. — Le caractère de la Mort.	64
HUITIÈME NUIT. — L'Immortalité.	70
NEUVIÈME NUIT. — L'Immortalité. Preuves physiques. . .	79
DIXIÈME NUIT. — L'Immortalité. Preuves morales tirées de l'homme. ,	85
ONZIÈME NUIT. — L'Anéantissement.	101
DOUZIÈME NUIT. — Les avantages de la Nuit et de la Soli- tude.	114
TREIZIÈME NUIT. — La Tristesse et le Malheur.	122
QUATORZIÈME NUIT. — Grandeur de l'Ame.	129
QUINZIÈME NUIT. — Le Monde.	141
SEIZIÈME NUIT. — Le Plaisir et le Suicide.	150
DIX-SEPTIÈME NUIT. — Le bel Esprit.	162
DIX-HUITIÈME NUIT. — La Conscience.	166
DIX-NEUVIÈME NUIT. — La Vertu.	170

VINGTIÈME NUIT. — Les Cieux. L'existence de Dieu et des esprits.. . . .	177
VINGT-UNIÈME NUIT. — Pluralité des Mondes.. . . .	194
VINGT-DEUXIÈME NUIT. — Vue morale des Cieux.. . . .	203
VINGT-TROISIÈME NUIT. — Hymne à l'Éternel.	210
VINGT-QUATRIÈME NUIT. — La Consolation.. . . .	213
LE JUGEMENT DERNIER. — Chant premier.. . . .	224
Chant second.. . . .	231
Chant troisième.. . . .	239
Revue de la vie.. . . .	242
Pensées sur différents sujets.. . . .	246
Eusèbe, ou le Riche vertueux.. . . .	252
La Résignation.. . . .	254
Le Triomphe de la Religion sur l'Amour.. . . .	256
Paraphrase d'une partie du livre de Job.. . . .	270
Épître à Voltaire.. . . .	279
LES TOMBEAUX D'HERVEY.. . . .	281

FIN DE LA TABLE.

LIBRAIRIE DE LAVIGNE,

1, rue du Paon-Saint-André, à Paris.

CONTES FANTASTIQUES, traduction nouvelle, précédée de souvenirs intimes sur la vie de l'auteur, par P. CHRISTIAN. 1 volume grand in-8, illustré par GAVARNI. Conditions de la souscription : les *Contes fantastiques* d'Hoffmann formeront un magnifique vol. gr. in-8, imprimé sur beau papier vélin glacé et satiné de la fabrique d'Essonne, orné de 10 planches tirées à part et de 160 vignettes imprimées dans le texte, dessinées par M. GAVARNI, et gravées sur bois par MM. Brévière et Novion. Le volume sera divisé en 40 livraisons qui paraîtront régulièrement le samedi de chaque semaine. Prix de chaque livraison, 50 c. En payant 12 francs à l'avance, on recevra les livraisons *franco*, à domicile dans Paris. (2 fr. de plus pour les départements. *Affranchir.*)

À quelque page qu'on ouvre ce livre, qui s'est fait une renommée européenne; on trouve une science du cœur et des choses de ce monde qui mêle toutes les délicatesses d'une critique incisive aux émotions du drame le plus varié. Hoffmann possède tour à tour la bizarrerie de Rabelais, le sarcasme adouci de Voltaire, la sensibilité exquise de Bernardin de Saint-Pierre. Il y a, dans ses contes la variété piquante de Lesage unie à l'esprit de Molière, à la caustique naïveté de Cervantes, à la finesse de touche de l'abbé Prévost. Et avec tant de qualité qu'il possède, sans cesser d'être *lui*, sans rien perdre de son originalité presque unique, il n'a pas une page, pas un mot, dont se puisse effrayer la plus délicate susceptibilité. C'est le conteur de tout le monde.

Cette traduction nouvelle, confiée aux soins d'un de nos meilleurs écrivains, est enrichie par lui d'une foule d'anecdotes curieuses et inédites sur la vie d'Hoffmann. L'originalité des dessins de Gavarni rend vivants tous les personnages des *Contes fantastiques*, c'est un chef-d'œuvre d'art, de littérature et de typographie, avec lequel aucune des publications de l'époque ne saurait rivaliser.

HOMÈRE ILLUSTRÉ, traduction nouvelle entièrement conforme au texte grec, précédée d'une vie d'Homère et d'une Introduction à l'Illiade et à l'Odyssée, par M. EUGÈNE BARESTE.

Deux magnifiques volumes in-8 sur grand raisin vélin glacé et satiné, imprimés par MM. Béthune et Plon, ornés de 300 vignettes gravées sur bois par les meilleurs artistes, d'après les dessins de MM. A. de Lemud, Th. Devilly et A. Titeux. 68 Livraisons à 30 centimes.

Le succès de ce livre grandit chaque jour, sous les auspices des hellénistes les plus distingués qui lui ont prodigué les plus honorables suffrages. Les dessins retracent avec un soin extrême les armures, costumes et meubles grecs, d'après les monuments antiques que nous possédons. C'est un véritable chef-d'œuvre national qui fait honneur au zèle de l'éditeur, de l'écrivain et des artistes qui lui ont prêté leur concours. — *L'Odyssée* est terminée : la publication de *l'Iliade* avance rapidement.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE

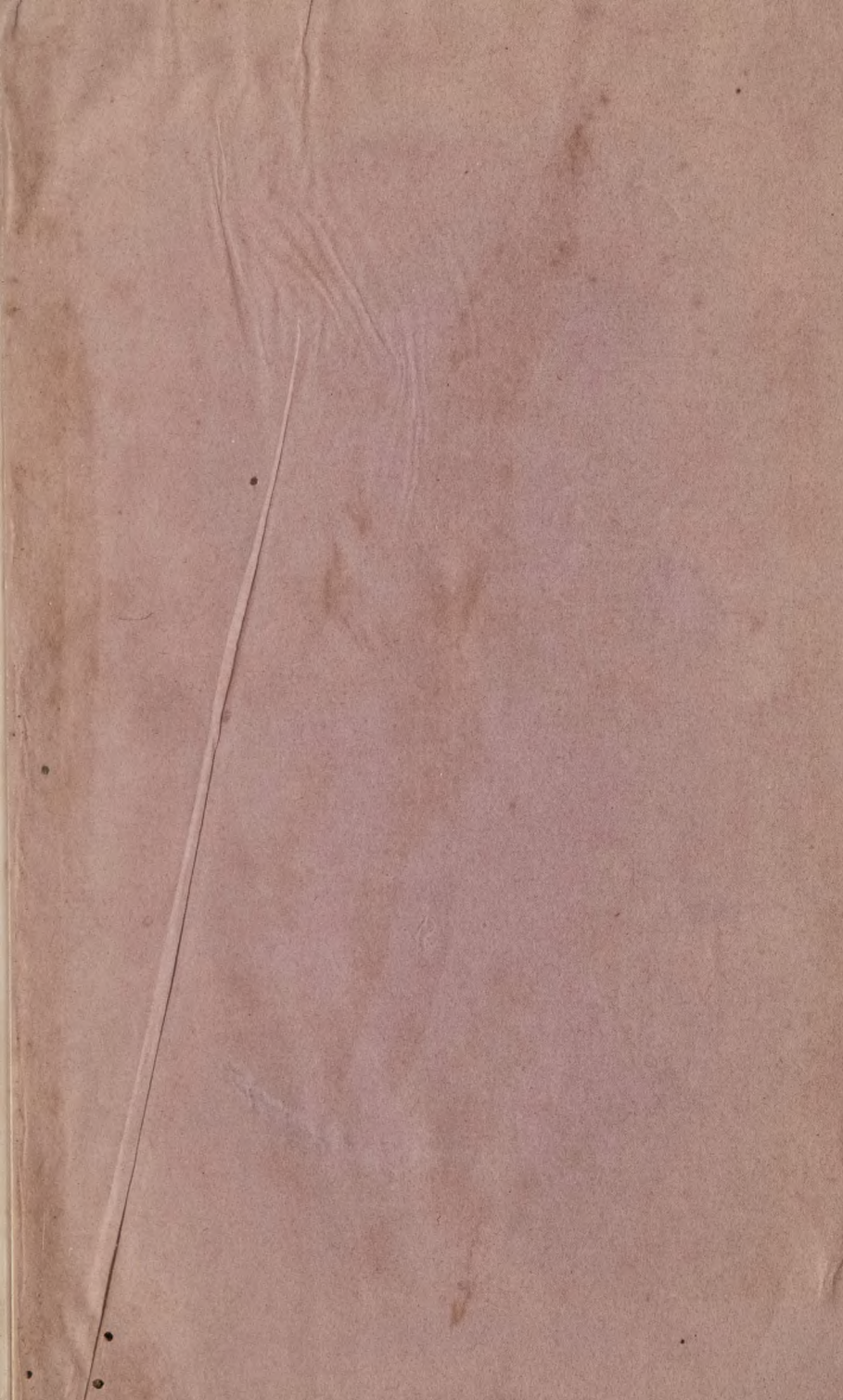
MODERNE, accompagné d'un atlas de 59 cartes coloriées, par A. M. PERROT et madame ARAGON; 3^e édition corrigée. 2 vol. in-4. Au lieu de 20 fr., net : 16 fr.

VOYAGES A MADAGASCAR et aux îles Comores (1823 à 1850), par B.-F. LEGUÉVEL DE LACOMBE; précédé d'une notice historique et géographique sur Madagascar, par M. EUGÈNE DE FROBERVILLE, membre de la Société de Géographie; avec un atlas de huit vues et costumes dessinés par V. ADAM, et deux cartes géographiques. 2 vol. in-8, atlas. Au lieu de 21 fr., net : 7 fr.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1858, par KOHLRAUSCH, ancien professeur et inspecteur-général de toutes les écoles supérieures du royaume de Hanovre, traduite de l'allemand sur la onzième édition, par A. Guinefolle. Deuxième édition; deux volumes in-8 de 650 pages chacun. Prix : 15 fr. net. 7 fr.

A une époque où les études historiques préoccupent si fortement tous les hommes sérieux, cette publication était d'une extrême importance. Nous ne possédons de l'Allemagne qu'une ou deux histoires très volumineuses et d'un prix élevé. Celle-ci donne dans un cadre complet un résumé parfait de tous les événements, avec une appréciation sage et rapide. C'est de l'histoire à la manière de Tacite.

TRISTAN LE VOYAGEUR, ou la France au XVI^e siècle, par M. MARCHANGY, 2^e édition. 6 vol. in-8 (épuisé). Prix : 48 fr. net : 36 fr.



La 100 1000

1000

